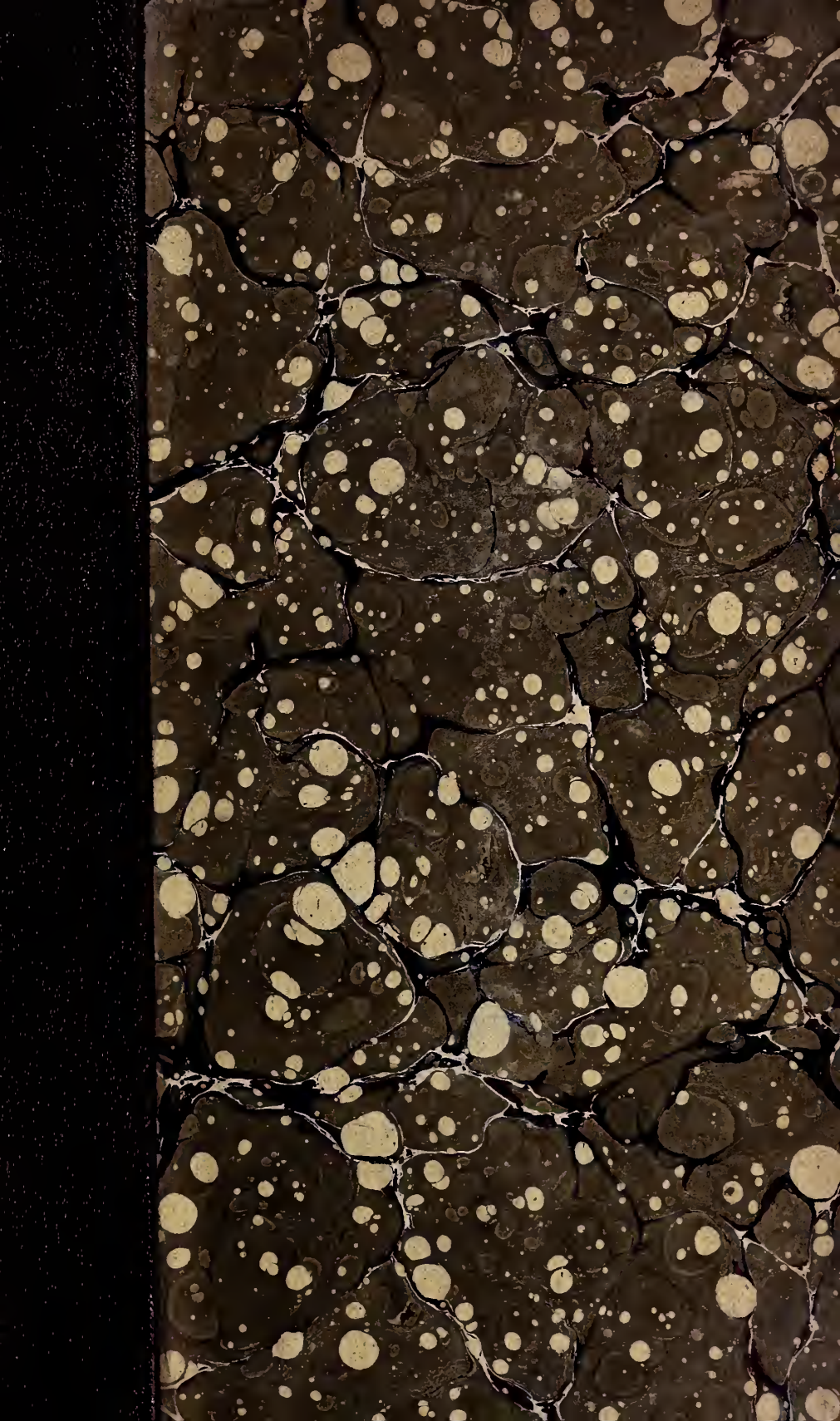




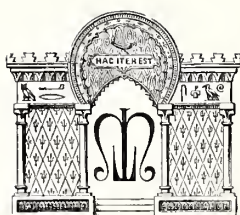


Division PJ1025
Section .B58
v. 13

BIBLIOTHÈQUE

ÉGYPTOLOGIQUE

TOME TREIZIÈME



1

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

BIBLIOTHÈQUE
ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Professeur au Collège de France

TOME TREIZIÈME

F. CHABAS

ŒUVRES DIVERSES

TOME CINQUIÈME

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1909

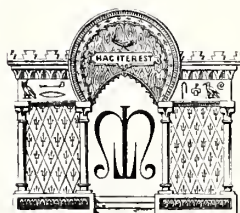


Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

F. CHABAS

ŒUVRES DIVERSES

TOME CINQUIÈME



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE É. BERTRAND

✓
F. CHABAS

ŒUVRES DIVERSES

PUBLIÉES PAR

G. MASPERO

Membre de l'Institut

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études

Professeur au Collège de France

TOME CINQUIÈME



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1909

NOTICE
SUR
UN TALISMAN ÉGYPTIEN
NOMMÉ TET'

Les Égyptiens étaient extrêmement superstitieux. Ils redoutaient partout des influences malignes, et cherchaient à s'en préserver en portant sur eux et en conservant dans leurs maisons des amulettes de diverses formes. On a trouvé, parmi les objets antiques de ce genre, des mains étendues, des poings fermés laissant passer le pouce entre l'index et le médius, et rappelant ainsi le geste au moyen duquel, chez certaines nations modernes et surtout en Italie, on détourne le mauvais œil.

L'amulette nommée Tet, qui paraît représenter un nœud compliqué, pouvait être portée suspendue au cou comme un anneau de collier. Il en est de dimensions trop considérables pour cet usage. Dans ce cas, le Tet restait placé dans les habitations. On en connaît en terre émaillée, calcaire, pierres dures de toute espèce, bois, lapis, etc. Je n'en connais pas en métal, mais seulement en bois doré. L'influence pré-

1. Écrit en 1873 et demeuré inédit. Nous devons la communication de cette note à l'obligeance de Madame Piquemal, qui a bien voulu la copier sur le manuscrit original. — G. M.

servatrice du Tet s'étendait à tous les dangers en général ; d'autres amulettes s'appliquaient à des cas particuliers.

Voici la formule gravée sur les Tets assez grands pour admettre une inscription :

« Sang d'Isis !

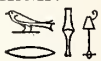
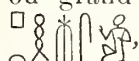
» Vertu d'Isis !

» Puissance magique d'Isis !

» Soyez des préservatifs pour le salut de ce chef.

» Gardez-le de ce qui ferait le mal contre lui ».

Les invocations avaient été prononcées en faveur d'Osiris, qui fut ressuscité et protégé par Isis, sa sœur et son épouse. Aussi une variante de la légende met un des noms de ce dieu à la place de ces mots : *ce chef*. Le *salut d'Osiris* était le type du *salut de tous les humains*. Les phrases sacramentelles agissaient au profit du possesseur du talisman.

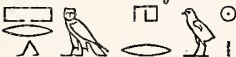
Le Tet du maréchal Marmont¹ a appartenu à un  ou grand chef des œuvres d'un art, nommé Ptahmès , qui était censé prononcer la formule.

1. Celui à propos duquel Chabas écrivit cette note. — G. M.

NOTICE

SUR

LE « PIRE-EM-HROU¹ »

Tous les égyptologues sont d'accord aujourd'hui que la formule du Livre funéraire , *pire-em-hrou*, exprime l'avènement des morts justifiés à la vie des élus dans les régions d'outre-tombe. Cette expression résume l'ensemble des récompenses qu'ils ont méritées. Aussi, depuis les temps de l'Ancien Empire, les prières et les cérémonies funéraires ont-elles eu pour but de procurer aux défunts le *pire-em-hrou*.

On est également d'accord que le *pire*, considéré isolément, est une sortie, une apparition, une manifestation extérieure. Tel est, en effet, le sens bien constaté du verbe  *pire*. Lorsque ce verbe gouverne la préposition  *em*, préfixée à un mot désignant une demeure, une localité quelconque, il donne le sens, prouvé exact par mille exemples décisifs, de *sortir de cette demeure, de cette localité*.

Mais, lorsqu'il s'agit d'un mot de signification différente, le sens peut être tout autre, car la préposition  *em*

1. Extrait des *Actes du premier Congrès international des Orientalistes*, session de Paris, 1873, t. II, p. 37-48; tirage à part de 11 pages, in-8°, avec une planche.

possède aussi d'une manière très certaine les valeurs : à, dans, pendant, avec, comme, à la manière de. Conséquemment, au point de vue exclusivement grammatical, on pourrait lire indifféremment : *sortir dans ou pendant le jour, avec le jour, comme le jour.*

Champollion, qui le premier a étudié le *Rituel*, avait admis le sens de *manifestation à la lumière*. Cette interprétation a, d'abord, été adoptée par son école; quelques égyptologues l'ont maintenue. M. E. de Rougé, un de ses plus célèbres disciples, s'était contenté de la modifier en *manifestation au jour*.

Cette traduction donne une définition juste, car le *pire-em-hrou* est bien réellement l'abandon par le défunt des ténèbres de la tombe, et son apparition dans les régions éclairées; mais elle comporte une difficulté grammaticale grave, consistant en ce que,   *pire-em* signifiant certainement *sortir de*, il est tout à fait invraisemblable, impossible même, que la même expression puisse également signifier *sortir vers*, *sortir à*, qu'en un mot elle énonce à la fois les deux idées opposées d'extraction et de direction, l'ablatif et le datif.

M. S. Birch, frappé de cette difficulté grammaticale, a résolument accepté le sens *sortir du jour*, qu'il interprétait en celui de *quitter la terre*. Cet éminent égyptologue admettait que les âmes des réprouvés étaient retenues sur la terre et n'étaient pas admises à *sortir du jour*.

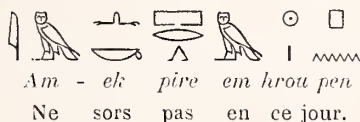
Mais cette donnée nouvelle serait en contradiction avec ce que nous savons des doctrines égyptiennes. Aucun texte ne nous a jamais parlé de l'emprisonnement éventuel des mânes en ce monde; tous les morts franchissaient les portes de l'occident et pénétraient dans le ciel inférieur, l'*infernum*, que les justifiés traversaient sans encombre, tandis que les non-justifiés y étaient soumis à des tortures inouïes, incessamment renouvelées.

A mon tour, je proposai de traduire *pire-em-hrou* par

sortir comme le jour, à l'instar du jour. Cette traduction, au point de vue philologique, est inattaquable; elle rend d'ailleurs, comme celle de Champollion, une idée exacte du point de doctrine. Cependant elle n'a pas, que je sache, réuni beaucoup de partisans.

M. Lefébure, celui des égyptologues qui a compulsé sur le sujet en discussion le plus grand nombre de textes, est arrivé à la conclusion que la véritable signification est celle de *sortir pendant le jour, sortir le jour.*

Grammaticalement, cette traduction est encore parfaitement juste. Je n'en veux pour preuve que cette prescription du *Calendrier Sallier* pour la journée du 27 Athyr :



On pourrait cependant objecter que, dans des phrases de ce genre, la préposition  *em* est souvent élidée. Si tel était le sens de *pire-em-hrou*, on devrait trouver, dans les milliers de textes que nous connaissons, quelques exemples de cette élision, surtout dans les cas qui semblent spécialiser le jour de la sortie, comme, par exemple, *pire-em-hrou pen* « sortir ce jour-ci », *pire-em-hrou menaou* « sortir le jour » de l'inhumation ».

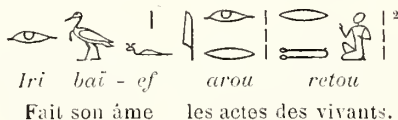
Mais l'objection la plus sérieuse contre cette manière de voir, c'est qu'elle introduit dans la doctrine égyptienne une notion que nous n'y avons jamais rencontrée. Si les mânes doivent sortir le jour, c'est que la sortie pendant la nuit leur est interdite; ils sont, conséquemment, soumis à la rentrée obligatoire à la fin de chaque journée. Si une idée de ce genre avait eu cours chez les Égyptiens, elle serait exprimée dans les textes funéraires, qui sont généralement prodigues de détails de toute nature sur la vie des mânes. Mais ce qu'ils

nous apprennent, c'est que la sortie était la résurrection, le triomphe sur la mort et surtout sur l'ensevelissement. Lié de bandelettes, clos dans un coffre, emprisonné dans un sarcophage de pierre, et profondément enfoui dans l'hypogée, l'Égyptien mort était l'image la plus complète de l'immobilité absolue; la résurrection lui rendait l'usage de ses membres et surtout de ses jambes, et cet usage est spécialement mentionné avec le *pire-em-hrou*. L'effet immédiat de la résurrection était de lui restituer la faculté d'entrer et de sortir, d'aller et de venir. Le *Rituel* épuise toutes les manières d'exprimer cette idée; il contient des chapitres pour entrer et sortir, pour entrer après la sortie, pour entrer et ensuite pour sortir.

En définitive, le  *pire* ou « sortie » était l'affaire importante; le *pire-em-hrou* n'est qu'une manière de sortir. Le *Rituel* nous apprend que cette manière remplaçait le défunt dans la société des vivants :



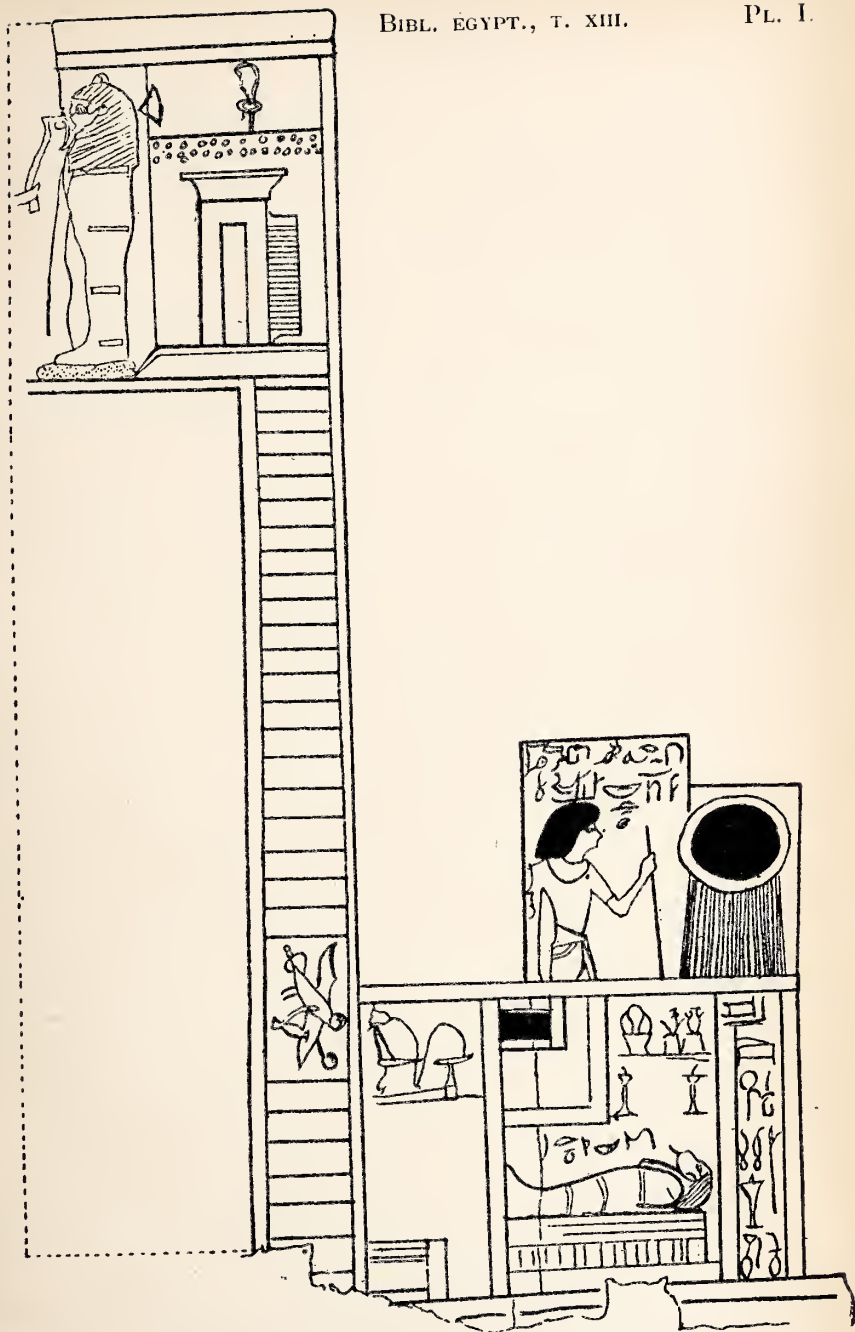
Le défunt, qui avait vécu dans l'Hadès de la nourriture des mânes, reprenait la vie des vivants après le *pire-em-hrou* :



Le chapitre II du *Rituel funéraire* est concluant. Témoin le passage suivant :

1. *Todtenbuch*, chap. cxlviii, l. 7.

2. Sharpe, *Egypt. Inscr.*, 1st Ser., pl. 79, l. 17.



FRAGMENT DU RITUEL DE NEBKAT

autrement significative du *pire-em-hrou*. On en trouvera ci-contre un calque exact pour la facilité des explications qui vont suivre (pl. I, fig. 2).

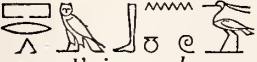
L'image représente un hypogée dans toutes ses divisions, d'abord la porte monumentale adossée à la montagne de l'occident, dont les cailloux roulants sont indiqués. Derrière cette porte, s'ouvre le puits funéraire qui débouche près d'une salle dans laquelle des offrandes sont déposées sur des tables; à la suite, est une seconde chambre, et c'est là que la momie est étendue sur son lit funèbre.

Le prêtre officiant, celui qui récite le chapitre, est figuré portant à la bouche de la momie, devant la porte extérieure de l'hypogée où elle doit disparaître pour toujours, l'instrument appelé *sotep*. L'effet de cette cérémonie est clairement représenté. On voit l'âme, sous sa forme habituelle d'un oiseau à tête humaine, se précipiter dans le puits funéraire, munie d'un vase d'eau fraîche et d'une espèce de pain.

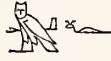
La jonction de l'âme au corps a eu lieu, et la vie a été rendue au défunt, qu'on voit à demi sorti de l'hypogée, en face d'un disque rayonnant, dont les rayons encore très courts prouvent que l'émersion du mort et celle du soleil ont eu lieu en même temps. Si le peintre de cette scène avait voulu exprimer l'idée que le défunt sort comme le jour ou avec le jour, il n'aurait certainement pas pu le faire d'une manière plus significative. Or, la légende hiératique écrite au-dessus de cette scène de résurrection signifie *pire-em-hrou* par le scribe *Nebkat*, *justifié*. Si nous interprétons la formule par : *scribe à l'instar du jour par le scribe Nebkat*, cette traduction rendra un compte exact de tous les détails du tombeau.

Sous le rapport de la correction grammaticale, cette version est, comme je l'ai déjà dit, parfaitement inattaquable. Je puis citer les expressions si connues :

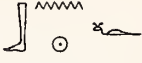
 *pire-em-makherou* « sortir en justifié, comme sort un justifié » (*Todtb.*, chap. XLVIII);

 *pire-em-bennou* « sortir en *bennou*, comme l'oiseau *bennou*, sous la forme de l'oiseau *bennou* » (*Todtb.*, chap. CXXI, l. 1).

Quant au sens *avec* pour la préposition  *em*, il est constaté par des phrases telles que celles-ci :

					
<i>Hor</i>	<i>pire</i>	<i>em</i>	<i>peti</i>	<i>sheser</i>	<i>em-a-ef</i>
Horus	sort	avec	l'arc,	la flèche	dans sa main ¹ .

Lorsque les morts sortaient comme le jour, ils reprenaient leur vie terrestre, ils jouissaient de la vue de la lumière du monde, du soleil à son lever :

							
<i>Pire</i>	<i>em</i>	<i>karneter</i>	<i>er</i>	<i>maou</i>	<i>aten</i>	<i>em</i>	<i>oubn-ef</i>
Sortir	de	l'enfer	pour	voir	le soleil	à	son apparition.

Mais les rois, les grands personnages et tous ceux que les prêtres jugeaient dignes de cette faveur, sortaient aussi comme le soleil et s'identifiaient avec l'astre lui-même, dont ils étaient l'image vivante sur la terre. A Abydos, Ramsès II est appelé par ses courtisans : *notre maître, notre seigneur, notre soleil vivant*. Un autre Ramsès reçoit le titre de *soleil du monde vivant*.

Ici, il ne s'agit plus du *per-em-hrou*, mais du *sehar-er-pe*, c'est-à-dire de la montée au ciel.

1. Dümichen, *Kalendarische Inschriften*, pl. 71, c, 4. Des exemples de ces tournures peuvent être cités en grand nombre.

Les défunts moins favorisés étaient simplement admis parmi les dieux de l'équipage de la barque solaire : ils n'étaient pas l'astre, mais ils le suivaient pendant sa course diurne et pendant sa course nocturne, surveillant et déjouant les attaques du dragon Apap, qui s'efforce éternellement d'attirer dans l'abîme le dieu de la lumière, afin de replonger l'univers dans le chaos.

Mais, soit que, semblable au soleil, le défunt subisse chaque nuit une génération nouvelle dans le sein de la déesse Nou, soit que, en qualité d'escorte du dieu Ra, il suive la marche de ce dieu à travers les heures du jour et de la nuit, nous ne trouvons dans cette phase de la vie osiridienne aucune trace d'une rentrée chaque nuit, qui correspondrait à la sortie du *pire-em-hrou*. Si les mouvements cosmiques auxquels le défunt est censé participer avaient été considérés par les Égyptiens comme étant en rapport avec le *pire-em-hrou*, cette opinion serait clairement exprimée par les textes, et nous y trouverions concurremment la mention d'une  *ak-em-korh* « rentrée pendant la nuit ». On trouverait aussi des indications relatives à la répétition quotidienne du *pire-em-hrou* et du *ak-em-korh*. Or, comme on ne rencontre rien de semblable dans les documents originaux qui sont innombrables, il est permis de révoquer en doute l'explication proposée par M. Lefébure.

Parmi les autres explications, celle de Champollion, *manifestation à la lumière*, modifiée par M. E. de Rougé en *manifestation au jour*, est philologiquement inacceptable; celle de M. Birch, *sortie du jour*, est contraire à la doctrine. Restent la mienne, *sortir comme le jour* ou *avec le jour*, et celle de M. Lepsius, *sortir le jour* (de la sortie), *le jour fatal*. L'une et l'autre ont au moins le mérite d'être correctes et en parfaite harmonie avec la doctrine et avec ce que nous savons des circonstances de la sortie. Je préférerais cependant encore m'en tirer à mes vues, par le motif que l'euphémisme supposé par M. Lepsius n'aurait pas vraisemblable-

ment été fidèlement observé pendant des milliers d'années. Si l'expression *pire-em-hrou* comporte un complément, quelques exemplaires du *Livre des Morts* nous l'auraient probablement conservé.

Toutefois la question ne me semble pas encore définitivement résolue. La présente notice montre les difficultés inhérentes à l'explication des textes mythologiques de l'ancienne Égypte. A ce point de vue, elle ne sera pas tout à fait inutile à la science.

NAUFRAGE DE « L'EUROPE »¹

On nous communique la traduction suivante de quelques extraits d'une lettre écrite par une personne d'origine américaine, qui se trouvait à bord du navire transatlantique *l'Europe*, dont nos lecteurs connaissent la catastrophe récente. Ce récit d'un témoin oculaire de l'événement nous a paru devoir intéresser nos abonnés :

« Boston, 15 avril 1874.

» Mon cher ami,

» Je sais à peine par où commencer le récit de tout ce qui s'est passé depuis mon départ. Assurément le pressentiment si fortement empreint dans mon esprit, que je ne verrais jamais *l'Europe* arriver au port, s'est réalisé. Je vais vous donner un récit aussi clair et aussi précis de l'événement que je le pourrai.

» Depuis l'heure où nous quittâmes Brest, les coups de vent furent terribles ; pendant trois jours, les averses mêlées de grêle et de tourbillons ne cessèrent pas, et il fut impossible de stationner sur le pont. Ma fille May et moi, nous ne tardâmes pas à être prises du mal de mer, et nous dûmes

1. Cette lettre, écrite par M^{me} de Horrack à son mari, fut communiquée à Chabas, qui en traduisit quelques passages pour le *Courrier de Saône-et-Loire*. Sa traduction fut publiée dans le n° du 21 mai 1874. J'en dois la copie à l'obligeance de M. Philippe Virey. — G. M.

nous consigner dans notre cabine et nous résigner à ne voir de notre bâtiment que le salon principal. A quatre heures du matin, le bruit du canon nous avertit du danger. Il nous vint alors à l'idée d'essayer les ceintures de sauvetage dont nous nous étions munies au souvenir de la catastrophe de *la Ville-du-Havre*.

» Je crus d'abord qu'il s'agissait de quelque accident survenu à l'un des matelots; cependant je m'aperçus que les pompes, dont le jeu n'avait pas discontinué depuis notre départ, fonctionnaient avec plus de force. Mon oncle descendit dans notre cabine. « Qu'y a-t-il ? » lui dis-je. — « On ne sait pas, » répondit-il. — « Alors, repris-je, il y a quelque chose; peut-être ferions-nous bien de nous lever. » — « Oui, » dit-il, et personne de nous n'ajouta une seule parole. Je passai à la hâte quelques vêtements sur ma robe de nuit, j'habillai May, et nous montâmes sur le pont. La confusion y était inexprimable; les émigrants s'y étaient entassés tumultueusement. M. Ph..., à cheval sur le bastingage, donnait des ordres; M. A..., joignant l'acte à la parole, essayait de contenir la foule; M. de G..., le second agent comptable, travaillait de son côté. Le capitaine et le docteur étaient aussi sur le pont, tandis que les autres officiers se promenaient et donnaient des ordres. Au lieu de porter secours, plusieurs matelots se précipitèrent dans leur cabine, afin de sauver les objets leur appartenant. Aussitôt que j'arrivai sur le pont, M^{me} T... me prit la main et la garda serrée entre les siennes. Vous savez combien elle est charmante; il me semble maintenant qu'elle fait partie de ma famille. Nous avions tous nos ceintures de sauvetage; un vieillard, rempli de terreur, en portait quatre. Il s'attacha à nous comme une sangsue. On nous obligea à rester où nous nous trouvions jusqu'à ce que tout fût prêt; alors nous aperçûmes *la Grèce* changeant de route et venant à notre arrière. Les matelots criaient : « Dépêchez-vous, nous coulons ». M. Ph..., voyant qu'on ne comprenait pas, héla en anglais. Alors *la Grèce*

s'arrêta et envoya de suite ses embarcations. Il y eut dix-huit passages aller et retour; mais la mer était si mauvaise qu'il fut impossible de sauver les bagages. Quand vint notre tour, on nous annonça que, May et moi, nous devons partir séparément; alors, pour la première fois, la pauvre enfant pleura. « Vous souvenez-vous d'Hélène Mesiter, lui dis-je, et de la manière dont elle fut sauvée? » — « Oui, me répondit-elle, mais elle perdit sa mère. » Je la rassurai de mon mieux, en lui disant qu'il n'y avait aucun danger maintenant. Elle cessa de pleurer, fut parfaitement calme, et se comporta en véritable héroïne. Quel moment terrible fut pour moi celui où je me sentis enlevée au-dessus du navire horriblement secoué, tandis qu'au-dessous la chaloupe était soulevée et inondée par les vagues! Je descendis l'échelle de cordes jusqu'au moment où je me sentis saisir par derrière. May descendit à son tour et résista au balancement de l'échelle. Après un trajet de dix minutes dans les vagues affolées, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, nous atteignîmes *la Grèce*. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que nous pûmes saisir la corde de sauvetage qu'on nous tendait. Les premiers passagers sauvés furent des hommes qui se hâtèrent de s'accrocher à la corde. Bientôt après, notre chaloupe heurta *la Grèce* et fut entr'ouverte par le choc; elle commença alors à se remplir rapidement. Un matelot saisit May et la jeta dans les bras d'un marin du navire anglais.

» Alors je pris moi-même la corde, la passai sous mes bras et fermai les yeux. Je sentis d'abord que mon corps heurtait contre la muraille du steamer tandis que mes pieds trempaient dans la mer. Ce fut l'affaire de quelques secondes, au bout desquelles je me trouvai hissée sur le pont, et délivrée de ma ceinture de sauvetage.

» Nous étions enfin sauvées! Il était temps, car notre chaloupe sombra aussitôt. On nous transporta dans le salon des dames, où nous fûmes l'objet des soins les plus empressés. Les passagers cédèrent leurs cabines et prêtèrent leurs vête-

ments. Le docteur du bord administra un cordial à chacun des naufragés.

» L'arrivée subite de trois cent cinquante passagers à bord de *la Grèce* était naturellement une cause d'embarras et de désordre. Mais l'État-major et l'équipage de ce navire pourvurent à tout avec un zèle au-dessus de tout éloge.

» Le lendemain, le temps était encore troublé et le ciel couvert de nuages noirs. Sur les suggestions de quelques passagers, le capitaine anglais se décida à envoyer des hommes à bord de *l'Europe*, qui était encore à flot. Vingt-quatre hommes de l'équipage, commandés par deux officiers, furent chargés d'examiner le navire abandonné. Pendant les manœuvres nécessaires, *l'Europe* vint heurter *la Grèce* et pratiqua un trou de six pieds à l'arrière de ce bâtiment. A ce nouveau péril, tout le monde vit naître ses angoisses. L'équipage se précipita muni de planches, de vieilles voiles et de matelas pour tamponner l'ouverture. On y employa la journée entière

» Lorsqu'enfin nous arrivâmes à New-York, avec un retard de cinq jours, nos parents et nos amis nous attendaient sur le port; nos costumes improvisés et délabrés nous rendaient méconnaissables. On nous prit pour des émigrants en détresse, et nous dûmes nous annoncer nous-mêmes. »

SPIRITES ET MÉDIUMS¹

Depuis quelques années, le magnétisme animal et le somnambulisme, naguère si bruyants, semblent se résoudre à se laisser oublier. Les *extra-lucides* des salons, de chute en chute, sont tombés dans la baraque d'Arlequin. Parmi les plus misérables des bateleurs de foire, on est toujours certain de rencontrer plusieurs émules de M^{lle} Prudence. Si, dans quelques grandes villes, un petit nombre d'oracles, à sommeil facultatif, jouissent encore de certain crédit, c'est que leur art prétendu répond à un besoin inné de l'humanité : le besoin du mystère, l'amour pour le merveilleux. Bien des gens ont été, sont et seront encore longtemps les victimes inconscientes de cette disposition d'esprit. Quoique la science soit une tête de Méduse pour les illusions du charlatanisme et de la crédulité, les ignorants ne sont pas seuls exposés aux égarements de ce genre. Quelques savants les ont subis ; un grand nombre de personnes, bien élevées et de saine raison sur tout autre sujet, s'y abandonnent encore aujourd'hui avec un entraînement qu'elles ne peuvent maîtriser. Il est fort remarquable que l'esprit libre et inquisiteur du protestantisme n'est en aucune manière un bouclier assuré contre cette perversion de l'esprit. Les adeptes des idées nouvelles les plus hardies n'en sont pas plus exempts

1. Publié dans le *Courrier de Saône-et-Loire*, n° du 14 juin 1874. J'en dois la copie à l'obligeance de M. Philippe Virey. — G. M.

que les catholiques fervents, dont la règle est : *Crois et obéis*.

En effet, c'est en Amérique que s'est développée le plus puissamment la forme nouvelle du magnétisme animal, c'est-à-dire la production d'apparitions d'esprits, d'apparences humaines, se livrant dans l'obscurité à une grande variété d'exercices. Dans le principe, on n'allait pas au delà de l'esprit frappeur, craqueur, etc.; aujourd'hui, l'esprit est musicien et acrobate, il écrit sur l'ardoise et lance le stylet.

En Amérique, cet incroyable charlatanisme donne lieu à une industrie assez active. Un nommé Gordon exploitait à New-York, il y a peu d'années, un établissement spirite, où les places étaient payées 2 fr. 70. Vêtu en grand prêtre, l'illustre professeur paraissait devant son auditoire, abaissait les lumières; puis, au moyen de cordons et de ressorts, faisait surgir derrière un autel une série de figures humaines, qui flottaient dans les airs. Plusieurs personnes, grâce à la demi-obscurité et à la force de l'imagination, crurent reconnaître les ombres de leurs amis décédés. Or, il arriva que le thaumaturge se prit de querelle, comme un simple Barnum, avec son compère. Celui-ci, qui exécutait les manœuvres, en a dévoilé les mystères : les spectres n'étaient que des photographies coloriées!!!

Un tel échec aurait dû compromettre à jamais la continuation de ces farces; il n'en fut point ainsi pourtant. On prit quelques précautions, on changea les trucs, on se restreignit à un cercle plus limité et plus soigneusement trié, et l'on se rattrapa sur la taxe. M. le professeur Slade, dont les séances coûtaient 15 fr. 60 par personne, a élevé le prix à 26 francs (5 dollars).

On ignore généralement que Paris possède en ce moment un médium de la plus belle eau, en la personne d'un jeune Anglais, nommé William W.... Mais il ne s'agit point encore d'une exploitation en règle du phénomène; il n'y a pas de séances publiques à prix fixe, mais seulement des réunions

privées d'adeptes du spiritisme, auxquelles on admet parfois quelques profanes bien recommandés. On a pu lire, dans le *Petit Moniteur universel* du 12 et du 13 mai dernier [1874], un article fort spirituel, dans lequel M. Camille Debans rend compte d'une séance à laquelle il fut invité. Les autres journaux n'ont généralement pas considéré la chose comme digne d'attention.

Nous possédons la narration, écrite par un autre spectateur, d'une séance qui a eu lieu à la date du 7 mai dernier. Le narrateur n'a point écrit pour le journal, et il n'a pas de public à amuser; son récit présente, par conséquent, les garanties les plus parfaites de simplicité et de sincérité. Avertissons seulement qu'il est du nombre des *croyants convaincus*, bien qu'il possède une instruction très solide et très variée. Laissons-le parler :

« Aussitôt que les personnes invitées, au nombre de seize » ou dix-huit, eurent été introduites, on ferma les portes à » clef; on nous fit asseoir autour d'une table ovale, sur la- » quelle nous nous donnâmes tous la main de manière à » former une chaîne ininterrompue. Le Médium faisait partie » de la chaîne. Sur la table, étaient placés un tambour de » basque, une boîte à musique, un accordéon, une sonnette » et des porte-voix en carton. On éteignit les lampes, et » nous nous trouvâmes dans l'obscurité la plus complète, » les portes et les fenêtres étant hermétiquement bouchées.

» En attendant les manifestations, la société entonna des » chants; tout à coup le tambour de basque s'élance au » plafond et se promène dans l'espace en battant la mesure. » Quelques minutes après, il fut reposé sur la table, et ce » fut le tour de la boîte à musique, qui s'éleva et dont une » main invisible sembla remonter le mécanisme. Elle se mit » à courir au-dessus de nos têtes en jouant ses airs, accom- » pagnée d'une étincelle qui nous permit de la suivre partout » des yeux. Cette course phénoménale dura cinq minutes. » La boîte replacée sur la table, la sonnette se livra aux

» mêmes pérégrinations aériennes, accompagnée, elle aussi,
» de l'étincelle brillante; puis elle redescendit au niveau de
» nos têtes, traversa plusieurs fois la table, passa entre deux
» voisins de chaîne, s'élança de nouveau au plafond, et finit
» enfin par retomber lourdement sur la table.

» Alors l'accordéon se mit en mouvement, mais ne fit
» entendre que quelques notes.

» Pendant ces exercices, plusieurs personnes de la société
» et moi-même en particulier, nous sentîmes un contact de
» mains : une main, qu'il était aisé de reconnaître pour celle
» d'un homme, me frappa sur l'épaule, puis une main d'en-
» fant me caressa la joue, passa les doigts dans mes cheveux,
» serra ma main et celle de ma voisine. A ce moment, le
» porte-voix s'agite et fait entendre quelques paroles, trop
» indistinctes cependant pour être comprises. Un des assis-
» tants tâche de le saisir, et reçoit sur la tête un coup porté
» avec l'instrument lui-même.

» Un autre assistant se sent soulevé en l'air avec sa chaise;
» un troisième se plaint tout haut qu'on cherche à lui retirer
» la sienne. « Laissez faire ! » répond aussitôt le maître de
» la maison. Alors plusieurs personnes adressent en anglais
» la parole aux êtres invisibles, auteurs de ces phénomènes,
» et leur demandent de faire d'autres tours, qui sont im-
» médiatement exécutés.

» Ici, se termine la première partie de la séance; les
» lampes sont rallumées, et l'on s'aperçoit que deux chaises
» ont été posées sur la table. Le Médium explique que trois
» esprits ont répondu à ses évocations. Le plus important,
» dit-il, est celui de John King, *alias* Sir Morgan, qui vi-
» vait sous le règne de Charles II, roi d'Angleterre, et qui
» se rendit célèbre par des atrocités sanglantes, alors qu'il
» était gouverneur de la Jamaïque. Son esprit est encore
» condamné à errer jusqu'à ce que l'expiation soit suffisante.

» Le Médium demande un quart d'heure de repos, et l'on
» nous fait passer dans une autre pièce, au fond de laquelle

» est une alcôve séparée de la pièce par un rideau. Un lit
» de repos est placé dans l'alcôve; on y aperçoit une porte
» de sortie fermée à verrous. Le Médium se couche sur le
» canapé et offre de se laisser lier, ce à quoi la société refuse
» de consentir. Entre l'alcôve et les assistants se voit une
» table sur laquelle est un porte-voix. J'étais au premier
» rang, mes deux mains posées sur la table et serrant celles
» de mes voisins de droite et de gauche. Le Médium va nous
» faire apparaître le féroce John King.

» La lampe fut éteinte et les chants recommencèrent. Au
» bout de cinq ou six minutes, se montre une légère lueur,
» qui disparaît, puis revient plus forte, et plane au-dessus
» de la table; on distingue la figure d'un homme à barbe
» longue, coiffé d'un turban et enveloppé d'une sorte de dra-
» perie flottante. Il porte à la main un objet ovale, de huit
» à dix centimètres de long, ressemblant à un caillou roulé,
» enveloppé d'étoffe. De cet objet s'échappe une lumière
» semblable à celle du ver luisant, au moyen de laquelle
» l'esprit peut se rendre visible. J'ai pu le regarder dans les
» yeux et constater que sa draperie, qui a frôlé ma figure,
» est parfaitement matérielle. Il frappa sur la table avec
» l'objet que nous nommerons désormais *sa lampe*, puis,
» s'élevant rapidement, il alla aussi frapper le plafond. La
» lueur de la lampe faiblissait de temps à autre et dispa-
» raissait ainsi que l'esprit; mais celui-ci la ranimait à son
» gré et se manifestait de nouveau à la vue de l'assistance.

» A la demande de l'un des assistants, l'esprit se dirigea
» vers le Médium endormi sur le lit de repos, et lui projeta
» sur la face la lueur de sa lampe mystérieuse. Enfin, il
» donna la main aux assistants, saisit le porte-voix et dit
» *bonsoir*, d'une voix assez basse, mais très distincte.

» C'était la fin. On rallume les flambeaux, et nous voyons
» le Médium se réveiller de son sommeil. »

Tout cela, en somme, ne paraît pas très fort, et ne peut
réellement prétendre en rien, ni à la *spiritualité*, ni à l'*esprit*.

L'idée de transformer John King en Turc, quoiqu'il soit Anglais, est assez bizarre, mais le supplice du turban me paraît bien doux pour un criminel de son espèce. A la vérité, la nécessité d'obéir, comme un pantin, à un médium endormi et de danser entre une table et le plafond à heure fixe me paraît constituer une aggravation terrible du châtiment, à moins cependant que l'esprit, né malin, ne se moque d'une trop crédule assistance, et ne trouve dans les illusions qu'il produit autant de plaisir qu'en ont les croyants à les admirer. C'est un point à débattre. Mais, je le répète, nous avons ici affaire à du spiritisme d'ordre inférieur. C'est à la libre Amérique qu'il faut s'adresser pour trouver le spiritisme dans toute sa puissance. Une coïncidence heureuse me met à même de fournir ici un élément de comparaison. C'est la relation d'une séance donnée à Boston, le dimanche 10 mai [1874] dernier, par la célèbre Mistress Lord, médium émérite et dame du meilleur monde. Le narrateur est une jeune dame américaine des plus richement douées sous le rapport de l'intelligence et de l'instruction; mais elle a une foi profonde aux manifestations des Esprits. Je traduis d'une de ses lettres le compte rendu suivant :

« Dimanche matin, Miss S... et moi nous sommes allées
» chez Mistress Lord; nous nous y trouvâmes réunis au
» nombre de seize, huit messieurs et huit dames, parmi les-
» quels étaient deux jeunes demoiselles, fort disposées à rire
» de tout. On nous fit placer en cercle, un monsieur, puis
» une dame, et ainsi de suite. Je serrais le poignet du mon-
» sieur placé à ma gauche, et celui qui était à ma droite ser-
» rait le mien; nous formions ainsi une chaîne continue.
» M^{me} Lord (le Médium) était assise au milieu du cercle, se
» frappant continuellement dans les mains pour montrer
» qu'elle ne pouvait agir personnellement d'aucune manière.
» Il y avait dans l'appartement divers objets, tels qu'une
» guitare, une ardoise avec un crayon, une boîte à musique,
» un éventail et d'autres accessoires. Le gaz ayant été éteint,

» nous entendîmes soudain le son de la guitare, l'éventail
» s'élança autour de la chambre, la boîte à musique fut mise
» entre mes mains, puis retirée; la bague de Miss S... lui
» fut ôtée et placée au doigt d'une autre personne, puis elle
» lui fut rendue.

» L'ardoise m'arriva alors entre les mains. Je dis à l'Es-
» prit : *Voulez-vous écrire?* et à l'instant le crayon se mit
» en mouvement et le mot *Homes* fut écrit, ainsi que nous
» pûmes nous en convaincre quand les lumières furent ré-
» tablées. Le monsieur qui était à ma droite me dit que
» *Homes* était le nom de son beau-frère. *Est-ce vous*
» *Alexandre?* dit ce monsieur à l'Esprit, et, en guise de
» réponse, il reçut sur l'épaule une claque telle que je n'en
» ouïs jamais d'aussi retentissante.

» Miss S... sentit qu'on la tirait par sa robe; de mon
» côté, j'éprouvai sur la figure la sensation d'une petite
» main caressante. *Qui êtes-vous?* demandâmes-nous, et
» une petite voix répondit doucement, mais cependant de
» manière à être entendue de toute l'assistance : *Tallie, la*
» *petite Tallie*; puis, s'approchant de moi, elle me dit :
» *Maman, maman, je suis avec vous tous les jours*¹. On en-
» tendait de tous côtés les voix des Esprits; le Médium adres-
» sait la parole à la plupart d'entre eux. Alors vinrent mes
» deux frères Ch... et Ed...². Le Médium dit à Miss S... :
» *J'aperçois près de vous un petit enfant qui mourut de la*
» *fièvre scarlatine. Il dit se nommer Ch... — Appelle-moi*
» *par mon nom*, dit Miss S... à l'enfant. Alors une main la
» caressa, et une voix dit : *Tout va bien; nous savons qui*
» *vous êtes. Ed... est aussi présent.*

» Bientôt après, une main s'appuya sur ma tête et ren-
» versa ma coiffure. Miss S..., qui n'était pas près de moi,

1. Tallie est le nom enfantin d'une fille décédée en bas âge de la dame qui écrit [, Madame de Horrack, femme de l'Égyptologue].

2. Ces deux frères sont morts depuis bien des années.

» me dit : *Quelqu'un me met la main sur la tête et prétend être John*. Alors la main, placée sur moi, fit sentir plus fortement sa pression ; puis elle m'étreignit les genoux, le corps et la figure, et une voix me dit : *Ne me connaissez-vous pas, ne vous rappelez-vous pas John ?* Le Médium m'expliqua alors qu'il y avait auprès de moi quelqu'un me connaissant seulement en esprit, et qui paraissait avoir succombé à une mort violente. Ne pouvant le reconnaître, je citai au hasard différents noms auxquels il fut répondu : *Non, non ; cherchez encore*. Finalement : *Vous êtes C...*, m'écriai-je. Au même instant, ma main fut saisie, fortement serrée ; une main se plaça sur mon épaule, et j'entendis ces paroles : *Oui, oui, dites-le (sic) à mon frère*¹.

» Voilà pour ce qui me concerne personnellement dans cette soirée prestigieuse ; autant en arriva aux autres assistants. La conversation était incessante. On entendait des multitudes de voix chuchotant à la fois ; on sentait partout des mains caressantes, des enlacements de bras, et plusieurs personnes reçurent des baisers. Bien que toutes les réponses pussent être entendues de tous, chacun s'occupait de ses propres messages d'outre-monde. La guitare volait en tous sens, nous frappait à la tête ; elle joua tandis que je la tenais, puis m'échappa subitement.

» Le gaz fut rallumé, et l'on introduisit l'enfant de Mistress Lord, âgé de deux ans et demi, que sa mère nous présenta comme familiarisé avec les Esprits. Ceux-ci l'entraînent quelquefois dans leurs courses vagabondes. Je le gardai sur mes genoux. La lumière ayant été de nouveau supprimée, des lueurs brillantes se montrèrent dans l'appartement ; l'une d'elles vint droit à moi et murmura à mon oreille : *Tallie, Tallie !* Quelqu'un ayant demandé où était l'enfant, je le sentis subitement enlevé de mes genoux et

1. C... est le nom d'un beau-frère, qui fut tué à la bataille de Sadowa.

» transporté sur les genoux d'une autre personne, placée de
» l'autre côté de la chambre. Ce déplacement fut répété
» plusieurs fois sans que l'enfant montrât le moindre signe
» de frayeur. Je considère comme impossible pour une per-
» sonne naturelle et en pleine lumière un déplacement aussi
» rapide, même à une distance moitié moindre. »

Tel est le récit convaincu d'une mère qui croit avoir revu sa fille morte, d'une sœur qui croit avoir parlé à deux jeunes frères enlevés par un trépas prématuré. Il serait presque cruel de chercher à les dissuader. Cependant, à quels écarts ne s'expose pas l'intelligence humaine, lorsqu'elle abandonne la voie de la saine raison pour se laisser aller sur la pente glissante de l'illusion ? Comment ne voit-on pas l'étroite connexité qui existe entre les prestiges des médiums de Boston et ceux de leurs faibles émules de Paris ? A-t-on oublié les premiers succès des Davenport ? Qu'un homme décidé fasse un jour briller une lumière instantanée au milieu de la danse des accordéons et sous la barbe de John King, les misérables ficelles de ce jeu dangereux seront bien vite éventées. Mais les victimes de ces illusions ne seront pas reconnaissantes envers celui qui leur dessillera les yeux. *Oh ! merci, mon Dieu*, s'écriait l'une d'elles, au contact ardemment sollicité de la main d'un Esprit. Les spirites chérissent leurs illusions et ne veulent pas être détrompés.

En attendant, la science passe indifférente, et c'est son devoir, car elle doit imposer ses conditions et non se prêter à celles des innovateurs quels qu'ils soient. Les croyants abondent. Mistress Lord ne suffit pas aux exhibitions qui sont demandées dans les plus honorables maisons, et l'on se dispute les cartes, payées à haut prix, au moyen desquelles on a le droit, chaque samedi, de pénétrer par son moyen dans les arcanes d'au delà de la tombe ; et, à Paris, la photographie spirite fait merveilles. Car le Médium fait des clichés, et le premier venu de nos lecteurs peut, moyennant finance, se procurer sa propre image, fixée par la lumière

infernale (à moins que ce ne soit celle du magnésium). Il peut arriver qu'un Esprit ait le caprice de profiter de la pose. Dans ce cas, le portrait est double. Une forme aérienne enveloppe le poseur d'une ombre lumineuse; sous les épais bandeaux et dans les yeux profonds de l'apparition, les gens qui ont un passé et des souvenirs reconnaîtraient facilement un des anges de leurs rêves de jeunesse. Avouez que cela est merveilleux !

« L'homme est de glace aux vérités; il est tout feu pour » le mensonge. » Pauvre humanité !

Chalon-sur-Saône, le 10 juin 1874.

NOTE

SUR

LES FORMES LITTÉRAIRES

DANS L'ANCIENNE LANGUE ÉGYPTIENNE¹

Certains littérateurs méticuleux ont contesté le mérite des formes littéraires de l'ancienne langue égyptienne. De l'examen fait par eux des traductions de nombreux textes, ils ont conçu l'opinion que les compositions variées des scribes, même de ceux de la grande époque pharaonique, ne constitueraient pas un ensemble méritant le nom de littérature.

Ce verdict sévère est fondamentalement injuste; il s'explique cependant par des motifs, savoir :

1° Que l'égyptien, comme toutes les langues de l'Orient, admet des images qui paraissent bizarres, ridicules même.

1. Lue, au mois d'août 1874, à l'une des séances du *Congrès international des Orientalistes, Session de Londres, 1874*. — Birch l'annonça à Chabas dans une lettre en date du 14 octobre, dont voici un extrait : « M. Le Page Renouf read your letter to the Hamitic Section, and it was resolved to invite you on its behalf to send to the forthcoming volume any essay or translation you would have the kindness to do ». — La note est demeurée inédite jusqu'à ce jour. J'en dois la copie à l'obligeance de M. Philippe Virey. — G. M.

On n'a cependant pas nié le grand mérite de la poésie hébraïque, à laquelle il est facile d'adresser le même reproche; les étrangetés du style égyptien n'égaleront jamais celle du *Shir hashirim* (Cantique des Cantiques).

2° La langue égyptienne n'est pas encore complètement connue. Parmi les expressions dont nous possédons des valeurs bien certaines, il en est un grand nombre qui ont des sens secondaires fort divergents. Ce cas se présente dans toutes les langues anciennes et modernes. Si, par exemple, on cherchait à reconstituer la langue anglaise par les mêmes procédés qui nous servent à retrouver celle des hiéroglyphes, on arriverait assez facilement à déterminer la valeur du mot *wind*, *ventus*. On pourrait aussi être mis sur la voie du sens, *flare*, *ventilare*, *to make or to give wind* dans les expressions *to wind a horn*, *to wind a call*; mais on hésiterait longtemps en présence des phrases dans lesquelles le même mot *wind*, — quoique avec une prononciation différente, — est employé sous le sens de *tourner*, *rouler*, *enrouler*, *insinuer*, *remanier*, *changer*, etc. Jusqu'à ce qu'un interprète possède une idée claire de ces significations si distinctes, il est exposé à les prendre l'une pour l'autre, et à donner, comme traductions exactes, des phrases ambiguës, obscures, souvent inintelligibles. Peu de traductions de l'égyptien ont échappé complètement à cet écueil.

Les critiques qu'on a adressées aux formes littéraires de la langue égyptienne peuvent concerner les traducteurs et leurs traductions, mais elles portent à faux relativement à la langue antique, que ces traductions représentent d'une manière si inexacte.

Dans le but de faire apparaître au public en général sous un jour plus correct et plus favorable les ressources littéraires des hiéroglyphes égyptiens, j'avais formé le projet de soumettre au Congrès des Orientalistes la traduction serrée de quelques hymnes datant de la XX^e dynastie. Le temps m'a manqué pour qu'il me fût possible de donner

suite à ce projet en temps opportun. Les obstacles qui m'arrêtent pourront toutefois être levés avant la fin de l'année ; je ferai le travail que j'avais en vue et l'offrirai pour les publications de la session, dans le cas où le règlement rendrait possible l'acceptation de cette communication tardive¹.

1. Cette promesse ne fut point tenue, et le volume publié par le Comité du Congrès ne contient point l'article annoncé ici par Chabas.
— G. M.

NOTICE
SUR
QUELQUES STATUETTES ANTIQUES
D'ORIGINE ÉGYPTIENNE

TROUVÉES A AUTUN¹

Les pièces qui m'ont été soumises sont au nombre de huit, savoir :

Trois statuettes funéraires égyptiennes ;

Trois statuettes d'Osiris infernal ;

Une statuette d'Isis allaitant le jeune Horus ;

Une statuette de femme.

§ 1. — STATUETTES FUNÉRAIRES

D'après les croyances égyptiennes sur le sort des humains après la mort, chaque défunt devait être assujéti à une période de travail manuel dans les régions funéraires : il avait des champs à fertiliser, des sols arides à arroser et à débarrasser des sables envahissants. Il ne s'agit point, on le voit, de la vie tranquille des campagnes élyséennes, mais d'une

1. Extrait des *Mémoires de la Société Éduenne*, 1876, p. 101-112.

espèce de purgatoire d'épreuves. L'imagination des théologiens de l'Égypte avait semé de difficultés et de périls la voie des morts, même de ceux qui avaient mérité la seconde vie. Ce n'était partout que pylônes gardés par des divinités monstrueuses, sentiers interceptés par des crocodiles et des serpents, déserts sans eau, océans de feu, etc. Mais, par compensation, ils avaient multiplié aussi les prières, les formules mystiques et les talismans au moyen desquels s'ouvriraient d'elles-mêmes les portes les plus hermétiquement fermées, s'endormaient les gardiens les plus terribles, et se transformaient en eaux vives les flammes liquides des Phlégétons de l'Amenti.

Les statuettes funéraires n'étaient autre chose que des talismans par le moyen desquels le défunt était dispensé d'exécuter lui-même les travaux agricoles dont nous avons parlé tout à l'heure. La piété des parents les déposait en grand nombre dans les tombeaux ; c'est ce qui explique la multiplicité des exemplaires de beaucoup de ces petits monuments.

Des statuettes de cet ordre représentent le défunt avec son costume habituel. C'est le cas le plus rare ; presque toujours elles sont momiformes, c'est-à-dire qu'elles représentent un corps enveloppé de bandelettes, sauf la tête, qui est nue, et les mains, qui sortent des enveloppes et tiennent des instruments d'agriculture, tels que la houe, la pioche et le sac ou panier aux semences. Au lieu de ces instruments on trouve quelquefois des insignes d'un autre genre, tels que le *tet*, le *tat*, l'*onkh* et le *flagellum*. Ces emblèmes se réfèrent à la sécurité, à la stabilité, à la vie et à la puissance réservées au défunt ; cependant la formule inscrite sur la figurine a trait, même dans ces cas particuliers, à l'accomplissement des travaux d'outre-tombe.

Cette formule, dont l'emploi date de l'Ancien Empire, offre des variantes fort embarrassantes. Le plus grand nombre des petits monuments dont nous nous occupons sont grossière-

ment exécutés. On s'aperçoit aisément que la rédaction originelle du texte a subi des altérations qui paraissent être dues à des copies inexactes faites par des mains ignorantes. L'inscription se développe souvent en plusieurs lignes sur le devant des statuettes, et les lignes vont en perdant de leur longueur. Il arrive souvent que les groupes de la fin des lignes sont incomplètement tracés et que la liaison des lignes entre elles n'est pas correcte. Des statuettes ainsi altérées ont quelquefois servi de modèles pour d'autres qui en ont reproduit les erreurs et qui souvent même les ont encore aggravées.

Le respect traditionnel a ainsi consacré dans l'usage une foule de leçons corrompues et même inintelligibles, qu'on n'osait pas réformer de crainte d'enlever à la formule son pouvoir mystérieux. Telle est du reste l'histoire de la totalité des chapitres du *Rituel funéraire* ou *Livre des Morts*. Il n'en est pas un où l'on ne rencontre les variantes les plus disparates.

De crainte de se tromper et de laisser de côté les mots magiques, on réunissait souvent sur le même *Rituel* une longue série de leçons inconciliables, ce qui démontre que ces textes mystiques étaient déjà l'objet d'interprétations contradictoires dans l'antiquité égyptienne. Nous ne pouvons dès lors nous étonner des difficultés que nous éprouvons à les traduire aujourd'hui.

La formule qui décore le plus habituellement les statuettes funéraires est le chapitre vi du *Rituel*, précédé de quelques mots qui signifient *illumination du défunt*. Le retour à la vie était symbolisé par celui de la lumière, et le soleil, émergeant des ombres de la nuit, formait le type de la résurrection de tous les humains, qui, à l'exemple de cet astre, s'étaient perdus dans l'Occident, l'*infernum*, la région funéraire.

Le texte du chapitre suit cette attestation de résurrection. J'en donne ici les mentions principales, sans m'arrêter à

discuter les points de difficulté que j'ai rappelés ci-devant :

« O vous ces *Oushebtî* (*statuettes funéraires*)! Que le » défunt soit reconnu capable d'exécuter tous les travaux qui » doivent être exécutés par lui dans le *Kherneter* (l'*infer-* » *num*, l'*Hadès*), pour rendre la campagne fertile, pour sub- » merger les rives sablonneuses, pour transporter les sables » d'occident en orient et d'orient en occident ».

La prière s'adresse aux statuettes elles-mêmes dont le nom égyptien est *oushebtî* (variantes *shabtî*, *shouabtî*, etc.). Je crois que ce nom signifie *répondant*, *caution*. Consacrées par la formule et par la cérémonie funéraire, les statuettes sont mises aux lieu et place du défunt relativement à l'obligation des travaux agricoles.

Le monument de cet ordre qui contient le texte le plus simple et le plus clair fait partie de la collection qu'avait rassemblée au château de Miramar le savant égyptologue M. Reinisch, par les ordres de l'infortuné Maximilien d'Autriche. On y lit : « O vous ces statuettes funéraires! Que le » défunt, chef militaire Onkh-hapi, fils de Neith, soit re- » connu capable d'exécuter tous les travaux dans le *Kher-* » *neter*. Transportez les sables d'occident en orient; trans- » portez les sables d'orient en occident¹ ».

On reconnaît ici les traces de la lutte continuelle de l'Égyptien contre le désert qui empiète sans cesse, à l'occident comme à l'orient, sur l'étroite vallée fécondée par les eaux du Nil. Pour que le sol conserve sa fertilité, il faut que l'inondation le submerge, et, pour qu'il en soit ainsi, il est indispensable de lutter contre la marche des sables. Vieille de quatre mille ans et plus, la mystérieuse formule donne la loi de la conservation de l'Égypte. L'idée de soumettre, après leur mort, tous les humains à ces pénibles efforts, dont la fortune dispensait les privilégiés pen-

1. Reinisch, *Die Ägyptische Denkmäler in Miramar*, pl. 17.

dant leur vie, est réellement philosophique, malgré le facile expédient fourni par les *Oushebti*¹.

L'intérêt que présentent ces monuments étant expliqué, je vais décrire ceux du Musée d'Autun et du cabinet de M. G. Bulliot.

N^{os} 1 et 2^s. Deux figurines de terre cuite vernissée, toutes les deux brisées par le bas et complétées en ciment. La main gauche tient la houe; la droite, la pioche et le sac aux semences, qui pend derrière l'épaule. Le n^o 2 n'a pas d'inscription; le n^o 1 était décoré d'une légende verticale contenant le nom et les titres du défunt. La cassure a enlevé la fin de ce petit texte et l'on n'y lit plus que : *L'Osiris, prophète, chef de fantassins*. Ce titre d'*Osiris* signifie tout simplement *le défunt*.

N^o 3^s. Figurine de bronze représentant le défunt sous ses bandelettes; les mains tiennent deux sacs aux semences. Celui qui passait sur l'épaule droite n'est plus distinct, et probablement il n'a jamais été figuré; on n'en voit que la corde de suspension. Au-dessous du sac qui se distingue sur l'épaule gauche, est une petite fleurette d'ornement composée de huit points saillants formant cercle et d'un point central; le même ornement est répété à l'endroit correspondant de l'épaule droite et six fois sur le pilier d'appui de la statuette.

1. La question des statuette funéraires et le chapitre VI du *Rituel* ont été traités avec développements dans F. Chabas, *Étude sur le chapitre VI du Rituel* (*Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres*, 1863; S. Birch, *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, Berlin, 1864, p. 89 et 103, 1865, p. 4 et 20; Reinisch, *Die Ägyptische Denkmäler in Miramar*, p. 143 à 158). Le titre du chapitre VI du *Rituel* est : *Chapitre de faire que les statuette Oushebti exécutent les travaux dans le Kher-neter*.

2. Ces deux figurines, qui font partie du cabinet de M. G. Bulliot à Autun, ont été trouvées, il y a environ quinze ans, derrière la maison Tillerot, dans l'angle formé par les rues Guérin et Mazagran.

3. Musée d'Autun, n^o C 441 du Catalogue.

mais on doute de son authenticité. En définitive, toutes celles de métal sont suspectées de fausseté. Le spécimen du Musée d'Autun ne peut qu'accroître les soupçons des égyptologues : la gaucherie des hiéroglyphes, l'incorrection du texte, l'état incomplet d'un des sacs à semences, enfin l'ornementation exceptionnelle du pilier¹, tout porte à croire que ce petit monument est une inintelligente imitation d'un modèle en terre cuite de l'époque saïte.

§ 2. — STATUETTES D'OSIRIS INFERNAL

Ces figurines représentent Osiris dans l'attitude des statuettes funéraires dont nous venons de parler. Au lieu d'instruments d'agriculture, le dieu tient le fléau et le *pedum* ; il est coiffé du diadème *Atef*, qui se compose de la haute tiare conique terminée en boule, flanquée de deux plumes attributs de la *vérité*.

Cette attitude et ces attributs caractérisent Osiris mort et résidant dans l'Amenti, — l'Occident, l'*infernum*. Les Grecs ont transcrit *Petempamentès* et *Petempamentis* les mots égyptiens *Pentimpament*, qui sont le nom de ce dieu et signifient : *Celui qui est dans l'Ament*. En hiéroglyphes, on trouve plus ordinairement *Osiris Khentament*, expression qui a exactement la même signification.

A l'heure de la mort tous les justes devenaient des Osiris : ils avaient à subir les mêmes épreuves que ce dieu et devaient, à son exemple, triompher de la mort et reprendre l'existence.

Aussi les figurines d'Osiris infernal sont-elles extrêmement multipliées ; elles étaient employées dans les céré-

1. La fleurette n'est pas absolument étrangère à l'art égyptien, mais le seul ornement que j'aie remarqué sur les piliers des *Oushebtî* consiste en une espèce de quadrillage ou de treillis.

monies publiques et privées du culte des morts. On les plaçait dans les chapelles domestiques; on les portait comme insignes dans les fêtes à exode, et, pour ce motif, on les trouve tantôt munies d'un tenon d'emmanchement, tantôt placées sur un socle coulé du même jet que la figurine. D'autres sont munies de bélières.

Les trois statuettes de cet ordre qui appartiennent au Musée d'Autun sont en bronze; l'état de conservation en est médiocre.

Le n° 1^{er} ne présente rien de particulier.

Le n° 2nd est muni de deux bélières; sous la base on distingue encore la naissance d'un tenon qui a été coupé. Cette figurine était portée au bout d'un bâton et quelque sorte d'ornement y était suspendue au moyen des bélières.

Le n° 3rd offre aussi les restes du tenon; sa coiffure est surmontée du disque solaire, symbole du dieu Ra (le soleil) dont Osiris n'est qu'une forme dérivée.

§ 3. — STATUETTE D'ISIS ALLAITANT LE JEUNE HORUS¹

Isis était la sœur et l'épouse d'Osiris et la mère d'Horus l'Ancien ou Haroëris. Lorsque Osiris succomba sous les embûches de Set, cette déesse rechercha les membres dispersés de son époux et, avant de les ensevelir dans des lieux différents, elle en exprima les principes vitaux, au moyen desquels elle reforma un enfant qu'elle allaita en secret. Cet enfant, habituellement appelé Harsîési, c'est-à-dire Horus, fils d'Isis, n'était qu'Osiris revivifié, triomphant de la mort et de nouveau investi de son rôle providentiel.

1. Musée d'Autun, n° C 442 du Catalogue.

2. Cabinet de M. G. Bulliot.

3. Cabinet de M. G. Bulliot.

4. Cabinet de M. G. Bulliot.

Nous bornerons à ces courtes mentions notre Notice sur ce mythe fondamental de la doctrine égyptienne, qui a reçu dans la suite des temps des développements multipliés. Nous en avons dit suffisamment pour faire comprendre l'importance mystique de la légende d'Isis allaitant l'enfant qu'elle vient d'extraire magiquement du cadavre d'Osiris. Cette procréation sans génération ni gestation symbolisait admirablement la résurrection des morts, ce pivot de toutes les espérances de la vie d'outre-tombe.

Aussi les statuettes qui figurent Isis dans cette attitude de nourrice ont-elles été très multipliées dans l'ancienne Égypte. De même que celles d'Osiris infernal, on les portait dans les cérémonies à l'extrémité de longs bâtons. Isis y est généralement représentée ayant sur la tête le *modius* devant lequel se dresse l'*uræus* et qui sert de base au disque entre deux cornes de vache. Cette coiffure est celle d'Isis-Hathor. Le jeune dieu a l'*uræus* au front, et la boucle de cheveux spéciale à l'enfance, tombant sur l'épaule droite.

Quelques-uns de ces monuments montrent Horus dans l'action de prendre le sein; dans d'autres, comme dans celui d'Autun, la déesse s'apprête à le lui offrir. La déesse est toujours dans l'attitude d'une femme assise, même lorsque, ce qui est le cas le plus fréquent, le siège ne fait pas partie du groupe. Les pieds portent généralement sur un socle carré, au-dessous duquel on voit souvent les restes du tenon d'emmanchement.

Dans le monument d'Autun, les pieds et le socle ont disparu, mais un tenon encore visible montre que la statue d'Isis avait dû être fixée sur un siège. Ce petit groupe est d'un bon style quoique le travail n'en soit pas très finement achevé.

§ 4. — STATUETTE DE FEMME¹

Cette figurine, qui est en bronze, est l'objet le plus rare et, s'il est authentique, le plus curieux de ceux qui ont été soumis à mon examen.

Elle représente une femme, les cheveux nattés, ramenés derrière la tête en six longues tresses, qui s'étalent sur le dos; deux autres tresses encadrent le front, passent au-dessus des oreilles, qui ne sont pas figurées, et viennent retomber sur les épaules du côté de la poitrine. La robe, strictement serrée autour du buste par une ceinture nouée sur le devant, et dont les extrémités pendent jusqu'au bas, passe sur l'épaule droite et sous l'épaule gauche; son bord supérieur, traversant la poitrine en biais, modèle les seins, qui sont très écartés l'un de l'autre. La jupe, lisse et plate, couvre les pieds, dont la saillie est très peu sensible. Les deux bras, ployés, s'appuient aux hanches, sur lesquelles les mains ouvertes sont appliquées.

Cette statuette est complètement étrangère à l'Égypte; je n'en connais pas non plus d'analogues dans l'art assyrien, ni dans l'art phénicien, et j'aurais été dans l'impossibilité d'en suggérer une explication quelconque sans l'obligeance de notre éminent archéologue, M. Adrien de Longpérier. Ce savant a bien voulu me signaler une note par lui insérée dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France* (1867, p. 51), à propos de deux statuettes de bronze, trouvées près de Pérouse. Je ne puis mieux faire que de reproduire ici cette note *in extenso* :

« L'état, le style, le mode de fabrication des deux statuettes rappellent d'une manière frappante tous les carac-

1. Musée d'Autun, n° C 440. C'est un **pommeau creux**, détaché du manche d'un ustensile qui n'a pas été conservé.

» tères d'une série de bronzes pérugins récemment acquise
» par le Musée de Florence : même couleur du métal, même
» poids considérable.

» Les deux figurines de femme sont vêtues d'une tunique
» très longue, sur laquelle sont tracées à la pointe, ou plutôt
» imprimées, des imbrications, et qui est fortement serrée
» par une ceinture. Le bas de cette tunique est, en outre,
» décoré d'une large bordure, chargée d'ornements qui dif-
» fèrent dans les deux vêtements. L'une des bordures pré-
» sente une série d'S opposés deux à deux, l'autre, une
» rangée de nœuds ou fleurons¹.

» Les deux personnages ont les cheveux tombant sur le
» dos, avec deux longues tresses descendant sur la poitrine.
» Une des femmes tient ces tresses dans ses mains appliquées
» contre son corps; l'autre porte deux tiges, aujourd'hui
» brisées, et qui semblent indiquer deux flambeaux en forme
» de cierges.

» Ces figurines sont fort intéressantes; elles appartiennent à l'ancien art étrusque, et les ornements qu'elles présentent se rattachent à ceux qui ont été étudiés sur les monuments phéniciens et cypriotes. »

M. de Longpérier ajoute que, pour la dimension et l'aspect plat, la statuette d'Autun ressemble assez exactement à certaines figures de terre noire, servant de supports aux coupes à quatre pieds que l'on recueille en grand nombre en Étrurie, notamment à Chiusi et à Vulci.

Les huit statuettes que je viens de décrire ont été trouvées dans le sol de la ville d'Autun; pour celles de terre cuite; on connaît même l'endroit précis de leur découverte, sur le bord de la grande voie romaine qui traversait la ville de la porte d'Arroux à la porte de Rome. Il se pourrait donc que

1. Cette particularité manque à la statuette d'Autun, mais celle-ci n'a que 8 centimètres de haut, tandis que celles de Pérouse sont hautes de 20 et 21 centimètres.

quelques-uns de ces antiques eussent été apportés à Autun dès l'époque de la conquête romaine. Mais, à quelque date reculée que puisse remonter cette importation, on n'est pas fondé à en tirer la moindre conséquence historique. Les ustensiles du culte d'Isis et de Sérapis chez les Romains n'ont qu'un rapport très éloigné avec ceux du culte égyptien; ils ne comprennent ni statuettes funéraires, ni figures d'Osiris infernal. Nous avons donc affaire, ici, à des objets de curiosité recueillis par des voyageurs en souvenir de leurs excursions lointaines.

Le Musée de Clermont-Ferrand possède, de même que celui d'Autun, un certain nombre de figures égyptiennes, dont M. P. Pognon a rendu un compte sommaire dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne* (t. III, p. 65). On y remarque principalement une statuette d'Osiris, en bronze, haute de 18 centimètres, du modèle des *oushebti*. On l'a considérée comme une imitation gallo-romaine d'un original égyptien. D'autres antiques égyptiens, conservés dans les collections particulières, sont supposés provenir de la même localité, c'est-à-dire du Puy-de-Corent, mine féconde d'armes de pierre taillée et polie, et de monuments gaulois et romains. L'origine des pièces de type égyptien attribuées à Corent me paraît exiger sérieuse vérification; mais il n'y a aucun doute à entretenir sur celle de plusieurs statuettes d'Osiris, en métal, ni sur une Isis nourrice, qui rappellent les petits monuments d'Autun, et qui ont été trouvés à Clermont même, près de la caserne de cavalerie et au faubourg Saint-Allyre. La présence de ces objets égyptiens dans le sol d'Autun et de Clermont s'explique par des circonstances qui ne devaient pas être de rare occurrence, mais qui ne me paraissent pas avoir d'importance au point de vue archéologique.

SUR UN

PAPYRUS DE FORMULES MAGIQUES

DU MUSÉE DE TURIN¹

Les auteurs classiques rendent souvent témoignage de la profondeur de la science égyptienne. Il est, cependant, fort douteux qu'aucun d'eux ait jamais possédé une idée quelque peu nette des croyances et des doctrines dont les définitions n'étaient données que par les écritures hiéroglyphiques. Mais il est certain qu'ils ont connu exactement quelques-uns des procédés de la magie égyptienne. Eusèbe avait puisé à une source authentique lorsqu'il a ridiculisé les injonctions et les menaces adressées aux dieux par les enchanteurs, qui pratiquaient encore, à son époque, un art dont on trouve les traces dans des documents de vingt siècles plus anciens. Les faits mythologiques que le célèbre évêque de Césarée cite à cette occasion, tels que le soleil reparaissant et sortant du limon, le soleil assis sur le lotus, ou naviguant dans une barque, ou changeant de forme, peuvent tous être rapportés à leurs sources originales. L'ébranlement du ciel, la divulgation des mystères d'Isis, la révélation du secret d'Abydos, la détention de la nacelle sacrée et la dispersion des

1. Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et publié dans les *Comptes rendus des Séances de 1875*, IV^e série, t. III, p. 57-68.

membres d'Osiris sont aussi des traits parfaitement exacts des conjurations qui étaient en usage sur les rives du Nil.

J'ai, depuis longtemps déjà, signalé ces analogies dans ma traduction du *Papyrus magique Harris*; les textes nouvellement publiés ont considérablement enrichi la bibliothèque spéciale de ces compositions abstruses, sans modifier en rien les explications générales que j'ai données. Les formules magiques présentent en elles-mêmes un intérêt médiocre, mais elles abondent en citations empruntées à l'histoire des mythes, et offrent une mine presque inépuisable de renseignements sur ce sujet important.

Parmi les textes de ce genre récemment mis au jour, il en est un qui offre un tout autre intérêt, en ce sens qu'il nous met sur la voie des préoccupations les plus habituelles des Égyptiens à propos de la conservation de la vie. Il fait le sujet d'un papyrus du Musée de Turin, reproduit sur les planches 120 à 125 de l'importante publication de MM. Rossi et Pleyte.

La science a de grandes obligations à ces deux savants zélés, qui ont mis un terme aux pertes continuelles de textes résultant de l'incessante détérioration des manuscrits égyptiens de ce riche Musée.

Nous ne nous occuperons ici que des trois pages (pl. 120, 121 et 122) qui forment la *recto*; les trois pages du *verso* traitent aussi d'opérations magiques, mais sans liaison nécessaire avec le texte principal.

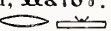
À la première page (pl. 120), toutes les lignes ont perdu quelques signes de leur commencement, et de plus les quatre premières sont usées et illisibles. Le texte déchiffrable ne commence qu'à la septième; cependant on distingue encore, dans les groupes conservés de la cinquième et de la sixième, une indication qui peut servir de titre ou de définition au document. On y lit qu'il s'agit d'un *ordre royal* ou *décret d'Osiris qui est dans l'Occident*, d'un *grand mystère caché dans le palais du roi*, d'un *rouleau enveloppé*..... Une men-

tion du *Ro-sta* mythologique ou d'un passage (*Ro-sta*), et de la navigation des champs d'Aalou, l'Élysée égyptien, apparaît dans les derniers groupes sans qu'il soit possible d'en discerner la liaison avec le reste du texte. L'état de mutilation de cette introduction est fort regrettable; nous y aurions lu sans doute les circonstances de la trouvaille de l'original de l'écrit magique, et l'indication du nom du pharaon ancien sous le règne duquel cette découverte avait été faite.

Il nous reste, toutefois, l'important renseignement que la formule magique dont nous allons donner la traduction était regardée comme composée et transmise par Osiris lui-même. Quant à la date du manuscrit, qui n'est qu'une copie, elle tombe dans la grande époque des Ramessides; l'écriture en est bonne et correcte. En l'attribuant à la XX^e dynastie, M. Pleyte a fait une saine appréciation du caractère graphique du document.

A la suite du préambule que nous venons d'expliquer, vient l'importante déclaration que le livre magique a pour objet de *détruire les germes mortels*¹, *quels qu'ils soient*², *de toutes espèces de morts énumérés nominativement*.

Et, en effet, le reste de la page et toute la page suivante ne contiennent plus qu'une longue énumération de genres ou d'occasions de mort.

1. , *moutmout*, groupe composé du nom de la mort deux fois répété. Le *Papyrus médical de Berlin* l'emploie comme qualificatif et aussi comme désignation d'un mal qui envahissait les membres et contre lequel des remèdes sont formulés (voyez *Papyrus médical de Berlin*, p. 8, 9). Ce mot me semble comporter une signification générale et se dire de la force destructive des maladies, des germes mortels qui sont censés résider dans les membres malades. Le mot *moutmout* désigne peut-être aussi le poison, .

2. , curieuse variante de , mot qui signifie *quelconque, quiconque, qui que ce soit, quoi que ce soit*.

Avant de traiter cette liste funèbre, nous donnons la traduction de la formule, œuvre d'Osiris, au moyen de laquelle toutes ces causes de trépas étaient conjurées. Cette formule couvre la troisième page du papyrus (pl. 122). En voici la teneur :

« Disparais, opérateur funeste¹ ! Disparais, opératrice » funeste ! qui que tu sois, qui as pénétré un tel, fils d'une » telle² !

» Si l'adversaire mâle, l'adversaire femelle, celui-ci » (en prononçant ces mots, le conjurateur montrait ou touchait la partie malade), « si les germes mortels, quels qu'ils » soient, tardent à être détruits,

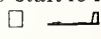
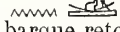
» Que l'adversaire du ciel divise le ciel³ !

» Que l'adversaire de la terre renverse la terre et y soit » tout-puissant⁴ !

1. Les Égyptiens rapportaient les maladies à l'influence des divinités secondaires, et distinguaient entre l'influence des divinités mâles et celle des divinités femelles. Les *Khous*, ou morts revivifiés des deux sexes, étaient aussi regardés comme investis de la faculté de s'introduire dans le corps des vivants et d'y occasionner des maladies.

2.  , *men mes en men-t*. Cette variante d'une formule très connue est fort curieuse en ce qu'elle montre l'ancienneté des caprices graphiques, si communs aux basses époques.

3. Les Égyptiens considéraient le ciel comme un fond solide sur lequel roulait l'océan du *Noun*. La rupture de cette voûte aurait correspondu à la destruction de l'ordre cosmique. Aussi l'image du *ciel ouvert* faisait-elle naître l'idée d'une chose terrible, effroyable (voyez *Papyrus magique Harris*, pl. A, 6).

4. Une autre image de la désorganisation de l'univers était le renversement de la terre sens dessus dessous. Le mot égyptien  , *pena*, qui l'exprime, est déterminé par l'image parlante d'une  , *cau*, *barque retournée*. Au *Papyrus magique Harris*, se trouve une formule analogue : *Je ferai tomber la terre dans l'abîme des eaux, le midi prenant la place du nord, et la terre perdant sa stabilité*. Plus loin, nous verrons que la condition du maintien de l'ordre universel était liée à la stabilité de la

- » Qu'Apap soit dans la *bari* des millions d'années¹ !
- » Qu'il ne soit pas donné d'eau à celui qui est dans l'arche² !
- » Que celui qui est dans Abydos ne soit pas enseveli³ !
- » Que celui qui est dans Tattou ne soit pas caché⁴ !
- » Que celui qui est dans On ne soit pas servi !
- » Qu'il ne soit plus présenté d'offrandes dans leurs temples⁵ !
- » Que les humains ne présentent plus d'offrandes dans aucune de leurs fêtes à tous les dieux⁶ !

terre dans sa position verticale. Les Égyptiens étaient loin de se faire une idée juste des antipodes.

1. L'organisation de l'univers était le résultat de la victoire du soleil sur le serpent Apap (Apophis), que les mythes représentent luttant sans cesse quoique toujours vaincu. Le triomphe d'Apap et son installation dans la barque sur laquelle le soleil effectue sa course quotidienne sont encore une image de la destruction du monde.

2. Il s'agit ici d'Osiris, qui, trahi par Set, fut enfermé dans un coffre et livré aux hasards des flots. C'est l'arche sacrée, citée par Eusèbe, d'après Chérémon. L'arche aborda, et le dieu fut ressuscité par les soins d'Isis. La guerre entre Osiris et Set constitue une légende secondaire de la lutte des deux principes ; mais ici il y a un mélange des idées mythologiques primitives avec les traditions de l'âge fabuleux. Osiris fut ranimé par l'eau, par l'humidité. C'est pour ce motif que l'offrande de l'eau a conservé une importance capitale dans le culte funéraire (voir l'*Égyptologie*, 1874, p. 95). Refuser l'eau à Osiris dans l'arche, c'est s'opposer à sa résurrection, c'est assurer le triomphe du dieu de la destruction, c'est toujours la désorganisation de l'univers.

3. Abydos était le lieu principal de la sépulture d'Osiris. Les riches Égyptiens se faisaient quelquefois enterrer dans l'hypogée de cette ville sainte.

4. Le dieu de Tattou et celui de On ou Héliopolis sont encore Osiris. Hérodote a relaté les mystères dont le culte de ce dieu était entouré de son temps. Ce détail est parfaitement exact. Le secret d'Abydos, mentionné par Eusèbe, ou le secret de Tattou, c'est absolument la même chose. Set chercha la sépulture d'Osiris pour disperser les membres de ce dieu et empêcher sa résurrection.

5. Cessation du culte d'Osiris dans ses trois sanctuaires principaux.

6. Cessation complète du culte des dieux.

» Parce que les germes mortels, l'adversaire mâle, l'ad-
 » versaire femelle, l'ennemi mâle, l'ennemi femelle, quels
 » qu'ils soient, se sont attachés aux chairs, celles-ci, d'un
 » tel, fils d'une telle; aux membres, ceux-ci, d'un tel, fils
 » d'une telle.

» Mais si cela se détruit et s'éloigne hors¹ des membres
 » d'un tel, fils d'une telle,

» Le ciel restera stable sur ses piliers;

» La terre restera stable dans sa position verticale;

» L'eau sera donnée à celui qui est dans l'arche;

» Celui qui est dans Abydos sera enseveli;

» Celui qui est dans Tattou sera caché;

» Celui qui est dans On sera servi;

» Des offrandes seront présentées dans leurs temples;

» Les humains apporteront des offrandes dans toutes leurs
 » fêtes à tous les dieux;

» Parce que les germes mortels, l'adversaire mâle, l'ad-
 » versaire femelle, l'ennemi mâle, l'ennemi femelle, quels
 » qu'ils soient, seront sortis des membres d'un tel, fils d'une
 » telle! »

Cette formule d'adjuration est d'une extrême simplicité; la traduction en est absolument certaine. On y trouve quelques traces des idées des anciens Égyptiens sur la cosmographie et des allusions aux points les plus importants de leur doctrine sacrée.

Nous revenons à présent à la longue liste des causes de mort contre lesquelles cette formule devait servir de préservatif. L'énumération ne comprend pas moins de soixante-treize cas, dont le classement est tout à fait arbitraire. Le scribe n'a pas procédé par séries, et sa liste n'embrasse pas tous les cas possibles; mais elle peut être considérée comme

1. Littéralement : *sur la terre*. Dans d'autres formules magiques, le principe de la maladie est sommé de *tomber à terre*, de *disparaître dans le sol*.

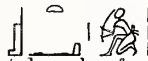
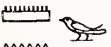
étant complétée implicitement par les articles de généralités. La traduction offre un petit nombre de difficultés que nous exposerons en notes.

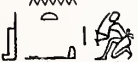
Nous reprenons le texte au point où nous l'avons interrompu :

« Pour détruire les germes mortels, quels qu'ils soient, » de toute espèce de morts énumérées nominativement, de » toute espèce d'infection¹, de douleurs des dieux, de douleurs des déesses² :

1. » De la mort subite³;
2. » De la mort par sa tête⁴;
3. » De la mort par ses deux yeux;
4. » De la mort par son ventre;
5. » De la mort par contagion⁵;
6. » De la mort par la fièvre aiguë;
7. » De la mort par la fièvre intermittente⁶;

1. Le groupe traduit par *infection* a disparu dans une lacune.

2. Nous avons expliqué plus haut que les Égyptiens distinguaient les maladies ou influences funestes dues aux dieux ou aux déesses. Le groupe que j'ai rendu par *douleurs* est ; il est bien souvent répété dans le papyrus de médecine et dans les formules magiques. Le *Papyrus médical de Berlin* donne, pour guérir ce mal, une recette qui sert aussi pour les , *men*. Ce dernier mot signifie *douleur*,

souffrance, *mal*.  doit avoir un sens analogue. On pourrait songer aux douleurs rhumatismales qui changent de siège et devaient faire croire à des influences surnaturelles.

3. Littéralement : *de la mort par mort*, c'est-à-dire de celle dont on ne découvre pas les causes apparentes.

4. Quelquefois le texte exprime le possessif, plus souvent il le supprime; nous nous conformerons rigoureusement aux hiéroglyphes.

5. , *aat*, la peste, la contagion. Voir mes *Mélanges égyptologiques*, 1^{re} série, p. 29.

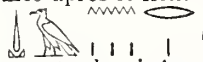
6. Au n° 6, la mort est dite *par* , etc.; au n° 7, par le même mot, mais au pluriel. C'était une maladie fort répandue, à en juger

8. » De la mort au coucher du soleil ;
9. » De la mort à l'aube du jour¹ ;
10. » De la mort par (*lacune*) ;
11. » De la mort par le lion ;
12. » De la mort par (l'hyène)² ;
13. » De la mort par le serpent ;
14. » De la mort par le scorpion³ ;
15. » De la mort par toutes espèces de carnassier⁴ ;
16. » De la mort par la blessure de l'insecte⁵ ;
17. » De la mort par toute espèce de (crocodile)⁶ ;

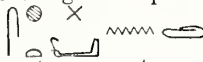
d'après les mentions dont elle est l'objet ; elle avait son siège dans les vaisseaux sanguins  (*Papyrus de Leyde*, I 345, p. 3, 1). Une formule la somme de *sortir du corps* (*Papyrus de Leyde*, I 343, revers, p. 4, 2). Ailleurs, elle est personnifiée, et la conjuration la *frappe sur le nez* (*ibid.*, 4, 3). Ma traduction *fièvre* est conjecturale. D'une personne qui souffre de la fièvre intermittente, le vulgaire dit encore qu'elle a les *fièvres*.

1. Littéralement : *à l'instant du jour*. Le commencement et la fin de la journée paraissent avoir été considérés comme des moments critiques.

2. On ne distingue plus dans la lacune que le déterminatif des noms d'animaux. Dans des textes du même genre, l'hyène est ordinairement nommée après le lion.

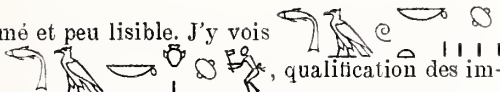
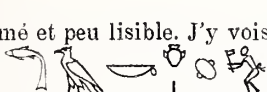
3.  *tjaouri* ; il y a un livre de formules spéciales contre la piqure de ce dangereux insecte, si commun en Égypte.

4.  *maaou neb*, à la lettre *toute espèce de lion*. Le lion est mentionné au n° 11. Ici, le nom de ce plus terrible des carnassiers sert à désigner l'espèce.

5.  . Le jeune bas officier, rejoignant son cantonnement par les chemins pierreux de la Syrie, était, dit le *Papyrus Anastasi V*, p. 17, 5, exposé à cette mésaventure.

6. J'ai rempli la lacune avec le nom du crocodile. Il est impossible que cet amphibie ne soit pas compris dans une énumération si détaillée. C'était l'animal que les Égyptiens redoutaient le plus ; il faisait chaque année de nombreuses victimes. D'après le *Calendrier des jours fastes et néfastes*, certains individus étaient fatalement destinés à périr en proie au crocodile.

18. » De la mort par toute espèce d'excès¹ ;
19. » De la mort par la guerre² ;
20. » De la mort avec sépulture ;
21. » De la mort sans sépulture³ ;
22. » De la mort par chute du haut d'une muraille ;
23. » De la mort en se noyant⁴ ;
24. » De la mort causée par le soleil⁵ ;
25. » De la mort par sa poitrine⁶ ;
26. » De la mort par le poumon⁷ ;

1. Le groupe est entamé et peu lisible. J'y vois  et je compare ce mot à , qualification des impies et des ennemis des dieux, sur le sens de laquelle on n'est pas d'accord.

2. , le bronze, le métal dont les armes étaient faites. Nous dirions aujourd'hui *mourir par le fer*.

3. L'homme peut mourir entouré de soins, au milieu d'une famille ou d'amis qui s'occuperont de sa sépulture ; il peut aussi succomber hors de chez lui, isolé, égaré, et son corps rester sans sépulture. Ce sont ces deux hypothèses qu'envisagent les n^{os} 20 et 21.

4. , *akaï*, mot très expressif, déterminé par la barque renversée et le signe de l'eau. L'action d'*akaï* est figurée dans l'une des scènes qui décorent le sarcophage de Sêti I^{er}, publié par Bonomi et Sharpe.

5. Je lis ici , *shou*, quoique le premier signe prête au doute. L'effet, quelquefois mortel, des rayons solaires avait été observé par les Égyptiens. Le *Calendrier des jours fastes et néfastes* défend de s'exposer aux rayons de *Shou* le 20 de Phaménot.

6. , *tjerou*. Jusqu'à présent, on a rendu ce mot par *orteil* ou par *talon*. Mais les textes publiés par M. Naville, de Genève, nous le montrent suivi d'un déterminatif qui est une portion des côtes. Le trait qui frappe l'hippopotame au *tjerou* est porté à la hauteur de la troisième côte (*Mythe d'Horus*, pl. IV).

7. , *oufi*, copte *σρωγ*, *pulmo*. Ce mot était déjà connu par les Papyrus de Leyde, où il est cité comme étant la cavité qui renferme le cœur (pl. 128, col. I, 22). Voyez aussi *Todtenbuch*,

27. » De la mort par l'intestin grêle¹;
28. » De la mort par le gros intestin²;
29. » De la mort par le dos;
30. » De la mort par les molaires³;
31. » De la mort par les dents⁴;
32. » De la mort par suffocation⁵;
33. » De la mort par toute espèce de douleurs;
34. » De la mort par toute espèce d'air;
35. » De la mort par le ventricule⁶;
36. » De la mort par le cœur⁷;

chap. 144, 28, où l'on voit que les viscères pouvaient faire partie des oblations.

1.    , *ansham*, mot dont l'orthographe a de nombreuses variantes.

2.    , *mast*. Un texte nous apprend que le *ansham* et le *mast* étaient contenus dans le , copte *ⲩⲏⲧ*, ventre, ainsi que le  , mot de bien plus rare occurrence, qui pourrait désigner la vessie. Le *ansham* et le *mast* font habituellement partie des offrandes aux dieux, mais ces objets sont présentés sous la forme de gâteaux de formes diverses. Ce sont évidemment des préparations culinaires. Hérodote cite, parmi les parties du pourceau distinguées par les Égyptiens, la rate, la graisse et l'épiploon. Comparez le copte *ⲡⲉⲥⲧⲏⲛⲧ*, *pectus*.

3.    , *netjih*, copte *ⲡⲁⲩⲁⲥⲉ*, dent, molaire. Ce mot nomme aussi la défense de l'éléphant.

4.    , *abh*, copte *ⲟⲩⲉⲥ*, dent. Est-ce une simple répétition, ou bien le scribe a-t-il voulu distinguer entre les molaires et les incisives?

5.    , *ashash*. Déterminé par le signe des parties du corps, ce mot désigne le gosier, la gorge, le cou. C'est une forme particulière de   , variante de   , en copte *ⲩⲁⲩ*, *collum*. Avec le déterminatif de la mort, il semble spécialiser les lésions graves de cet organe, l'impossibilité de respirer.

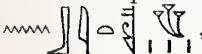
6.   , *hèti*.

7.   , se prononçant quelquefois *hèti*, d'autrefois *ab*. Ces deux groupes ont, dans la plupart des cas, un emploi identique, et désignent

37. » De la mort par le derrière¹;
38. » De la mort par les sycomores;
39. » De la mort par toute espèce de jardin fruitier;
40. » De la mort par toute espèce de végétal épineux²;
41. » De la mort par toute espèce d'herbes;
42. » De la mort du mâle, qui se fait femme,
43. » Et réciproquement³;
44. » De la mort par la morsure de l'homme⁴;
45. » De la mort par la morsure de toute espèce de car-
» nassier;
46. » De la mort au poste périlleux⁵;

le cœur, en copte **Ⲅⲏⲧ**, comme siège des sentiments, des passions et de l'intelligence. Il semble toutefois que, lorsque les deux groupes se suivent, il ne s'agit pas d'une simple répétition; peut-être les Égyptiens spécialisaient-il chaque ventricule.

1. Les maladies du fondement formaient un article important de la médecine égyptienne. Le *Papyrus médical de Berlin* les mentionne. M. Ebers nous a déjà signalé l'*inflammation du fondement*, dont traite un article du magnifique papyrus qu'il a acquis en Égypte et dont la science attend la publication.

2.  *neba*. L'un des végétaux sacrés de Dendérah portait ce nom. Le déterminatif  me fait penser à un arbrisseau épineux.

3. Ces deux articles sont très singuliers; ils me semblent se référer à un abus des rapports sexuels que la loi morale des Égyptiens réprouvait sévèrement.

4. Pline (*Hist. nat.*, liv. XXXIII, ch. iv) dit que la morsure de l'homme est particulièrement dangereuse. Celse la mentionne aussi dans son traité de médecine. Il est possible que le scribe ait eu en vue non seulement la morsure, mais encore la médisance et la calomnie, qui sont des morsures non moins dangereuses. Une maxime de la sagesse égyptienne s'exprime ainsi : *N'entre ni ne sors le premier, de peur que ton nom ne soit sali* (voir l'*Égyptologie*, 1874, p. 87).

5. Le groupe , *pekou*, signifie *serrer, resserrer, resserrement, rétrécissement*. Il désigne spécialement un passage étroit, l'entrée d'un col, d'un défilé. Tout lieu de ce genre offre de grandes facilités pour la défense et de grands dangers pour l'attaque. Aussi les rois con-

47. » De la mort par entraves¹ ;
 48. » De la mort par superflu² ;
 49. » De la mort par toute espèce de maladie ;
 50. » De la mort par le bain ;
 51. » De la mort par les os de volaille ;
 52. » De la mort par les arêtes de toute espèce de
 » poisson ;
 53. » De la mort par précipitation ;
 54. » De la mort par immobilité³ ;
 55. » De la mort par ses deux pieds ;
 56. » De la mort par ses deux mains ;
 57. » De la mort par toute espèce de coup ;
 58. » De la mort par toute espèce de blessure ;
 59. » De la mort par toute espèce de pierre ;
 60. » De la mort par une chute ;
 61. » De la mort par toute espèce de bois ;
 62. » De la mort par son dénûment⁴ ;
 63. » De la mort par trahison⁵ ;

quérants se vantent-ils souvent d'avoir combattu au *pekou*, d'y être demeurés fermes (*Voyage d'un Égyptien*, p. 87).

1. , *kahaou*. C'est le mot qui exprime l'idée de *dompter*, *dresser*, *assouplir* un cheval. Dans un texte, il semble désigner des *entraves* destinées à maintenir des prisonniers de guerre.

2. , litt. : *de ce qu'il y a de trop*. Cette idée est fort remarquable pour l'époque. Elle s'accorde, du reste, très bien avec ce que nous savons du grand luxe des Égyptiens, et de leurs goûts pour les plaisirs.

3. , *bka*, *se reposer*, *faiblir*, *s'arrêter*, *cesser d'agir*. C'est le contraire de la *hâte*, mentionnée au n° 53.

4. , *kaou*, *privation*, *indigence*, ce sens est certain. Un Égyptien se vante de ce que son affection est la nourriture de l'indigent (*kaï*).

5. , *atjaou*, *culpabilité*, *fausseté*, *perfidie*. La condamnation des accusés était prononcée lorsqu'ils avaient été trouvés *atjaou*.

64. » De la mort par suite de pertes¹ ;
65. » De la mort par la faim ;
66. » De la mort par la soif ;
67. » De la mort par ivresse² ;
68. » De la mort, la tête en bas³ ;
69. » De la mort en nourrice ;
70. » De la mort par chute de la conception⁴ ;
71. » De la mort par négligence ;
72. » De la mort par suite de l'enlèvement des biens ;
73. » De toute espèce de mort qui arrive ou est causée
» par les hommes et les dieux. »

Ici s'arrête cette curieuse énumération. Nous en avons fait ressortir les points les plus intéressants. Il resterait à parler des acquisitions importantes qu'elle nous permet de faire pour l'enrichissement du vocabulaire ; mais un travail de cette nature ne saurait trouver place ici.

1.  , *akou*, copte *ⲁⲕⲟ*, *perditio*. Le déterminatif , remplaçant le signe du mal, est une particularité spéciale à notre manuscrit.

2.  , *tekhon*, copte *ⲧⲁⲛⲓ*, *ebrietas*. En égyptien, ce mot se dit aussi de l'excès du manger, comme le français *être saoul*.

3.  , *skhet*. Le déterminatif, un homme renversé la tête en bas, est parlant. Les damnés de l'enfer égyptien sont quelquefois représentés sous cette attitude intolérable, et l'un des chapitres de l'ancien *Rituel* fournit les moyens d'éviter ce triste sort (*Aelteste Texte des Todtb.*, 34, voyez aussi *Todtb.*, ch. 53, 2). Mais, pour que ce genre de suspension ait été considéré comme une cause de mort, il faut qu'il ait été en usage, par exemple, comme supplice.

L'inscription d'Amada nous raconte qu'Amenhotep II fit pendre la tête en bas (*skhet*) à la proue de son vaisseau sept chefs syriens qu'il avait frappés de sa hache d'armes (*Denkm.*, III, 65, a, 17).

4. Il s'agit évidemment ici de l'accouchement prématuré ou de l'avortement.

LES
ÉTUDES PRÉHISTORIQUES ET LA LIBRE-PENSÉE
DEVANT LA SCIENCE

RÉPONSE A M. G. DE MORTILLET¹

I

MONSIEUR,

En août 1872, j'ai publié un ouvrage intitulé : *Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes et les monuments réputés préhistoriques*. Cet ouvrage, tiré au nombre habituel de mes autres livres, a été épuisé très rapidement. Une seconde édition en a été préparée aussitôt, et a été mise en vente juste une année après la première.

Vous venez de consacrer à ce livre une critique acerbe² ; vous affirmez qu'il fourmille d'erreurs, et vous vous demandez

1. Publiée en une brochure spéciale à Paris, chez Maisonneuve et C^{ie}, à Chalon-sur-Saône, chez J. Dejussieu, 1875, in-8°, 55 p. — G. M.

2. *Les Études préhistoriques devant l'orthodoxie*, in-8°. — Paris, E. Leroux, éditeur, 1875. — Prix : 50 centimes.

si l'on peut ajouter foi à un ouvrage qui contient autant d'erreurs et surtout de fausses appréciations que celui de M. Chabas. Vous prenez du reste vos précautions pour que votre épithète de *fausses* ait toute sa portée ! Vous invoquez les avis des observateurs compétents, et vous exprimez l'opinion que je ne suis pas du nombre.

C'est au nom de la libre-pensée et contre l'orthodoxie que vous prenez la plume ; on le voit par le titre de votre article, qui s'adresse en même temps à deux autres auteurs, un religieux de l'Oratoire et un pasteur, au milieu desquels vous m'encadrez, en me désignant par celui de mes titres qui répondait le mieux à votre but, celui de *Membre de la Société d'Archéologie biblique de Londres*.

Ce n'est point moi, Monsieur, qui jetterai le moindre doute sur l'étendue de votre science. Vous avez été choisi par le gouvernement pour occuper un poste important ; et ce choix, honorable pour vous, n'est certainement pas dû à une partialité de nos Ministres en faveur des doctrines avancées dont vous êtes l'apôtre déterminé. C'est votre savoir qui a été récompensé ; je me plais à le reconnaître.

Vous n'ignorez donc certainement pas ce qu'est la Société d'Archéologie biblique de Londres, qui occupe aujourd'hui un rang si honorable parmi les corps savants de l'Europe. Mais le public, en général, l'ignore ; il verra surtout le mot *biblique*, et, me trouvant nommé entre deux ecclésiastiques, ne manquera pas de me taxer au moins de congréganisme. Si tel n'est pas le but que vous avez voulu atteindre, vous nous expliquerez sans doute un jour pour quel motif, puisque vous ne vouliez citer qu'un seul de mes titres, vous n'avez pas choisi celui que je dois placer en première ligne et qu'amis et adversaires ne négligent jamais de me donner : celui de Correspondant de l'Institut de France.

II

Je ne vous demanderai pas d'expliquer pour quel motif vous avez donné une analyse si incomplète de mon livre. Il sera plus simple pour moi d'en résumer ici le sommaire.

Frappé de l'assurance avec laquelle les disciples de votre école tranchent les questions d'histoire et de chronologie (j'en ai, je crois, cité quelques bons exemples), j'ai cherché à déterminer, d'une part, les limites les plus reculées de la véritable histoire, et, d'autre part, les points de contact entre l'histoire et ce que vous appelez la préhistoire (âges de pierre, de bronze et de fer).

A l'aide des monuments égyptiens, à propos desquels vous voulez bien ne pas décliner ma compétence, j'ai pu reculer les limites de la civilisation historique jusqu'au XL^e siècle avant notre ère, sans faire un pas dans le domaine de la mythologie. Puis, j'ai montré l'antiquité de l'usage des métaux sur les rives du Nil, et la variété de leurs emplois comme outils aux époques les plus reculées.

Ensuite j'ai recherché les plus anciens rapports de l'Égypte avec les autres nations, et tout particulièrement avec les peuples des îles et des rivages de la Méditerranée. J'ai rappelé que la navigation sur cette mer était considérée sous les Ramsès (XIV^e et XV^e siècle avant notre ère) comme remontant à l'époque fabuleuse de la guerre d'Horus contre Set. Mais, en m'en tenant à l'histoire, j'ai pu montrer les *îles de la Méditerranée* mentionnées sur un papyrus écrit à l'époque de la XII^e dynastie, qui raconte une histoire du règne de Nebkara, le quinzième roi de la longue liste d'Abydos; il n'est guère possible de croire ce pharaon de beaucoup postérieur au XXXV^e siècle avant notre ère. Un monument atteste que Soukhkara (XXV^e siècle avant notre ère) avait fait faiblir les Hanebou; tel était le nom que les

Égyptiens donnaient aux peuples européens, et surtout aux Grecs.

Vers le XVIII^e siècle avant notre ère, les Pharaons avaient des fonctionnaires spéciaux chargés de leurs relations avec les peuples des îles de la Méditerranée; ils commerçaient alors avec tout le pourtour de cette mer, et ce pourtour avait un nom spécial en hiéroglyphes : *le pourtour du grand circuit*, ce qui démontre que le périple de la Méditerranée était dès lors assez habituel à la marine égyptienne. Les textes parlent de plusieurs groupes d'îles, et, en particulier, de celles qui sont dites *îles du milieu de la mer*, et qui sont ainsi distinguées des *oræ maritimæ*.

Sous Ramsès II et sous Menephtah I^{er} (XIV^e et XV^e siècles avant notre ère), aux dénominations générales jusqu'alors usitées pour désigner les peuples du Nord par rapport à l'Égypte, viennent s'ajouter les noms de plusieurs peuples européens : Sardes, Étrusques, Sicules, Achaïens et Lyciens. Dans le siècle suivant apparaissent les Pélasges, les Dauniens et les Osces. J'ai expliqué dans mon livre les textes et les scènes monumentales qui nous montrent ces nations en guerre avec l'Égypte, ou devenues les alliées ou les mercenaires des Pharaons, à une époque bien antérieure aux relations qui les concernent dans l'histoire classique. C'est là, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, un fait de la plus haute importance. Vous n'ignorez pas non plus qu'il ne s'agit pas ici d'identifications dues à de simples rapprochements phonétiques, tels que ceux qu'affectionnent si particulièrement les adeptes passionnés de la philologie comparée, mais à la traduction de longs textes historiques, à l'étude des physionomies, des costumes et des coiffures caractéristiques, des armes, des vaisseaux, etc., etc. Avant que ces renseignements fussent à la disposition des égyptologues, on a fait, hélas! appel aux ressources purement linguistiques, et les Sicules ont été rapprochés des Σαρδάριοι, les Dauniens des Θαυμάριοι et les Osces des Ὀσσιοι. Mais, à peine eut-on sous les

yeux la grande inscription de Médinet-Abou, que la lumière fut faite, et que M. le vicomte de Rougé la proclama dans un Mémoire qui reste comme un des meilleurs titres de ce savant éminent.

Les textes égyptiens nous donnent ici des renseignements précis, que nous chercherions vainement ailleurs ; ils nous fournissent aussi les premiers indices du commerce des Phéniciens avec l'Égypte, d'une part, et les peuples de la Méditerranée, de l'autre. Vous savez qu'on possède, dans des monuments du XVII^e siècle avant notre ère, de très beaux dessins représentant des présents ou tributs apportés en Égypte par les Phéniciens et leurs alliés, et consistant en objets fabriqués avec des métaux précieux, en vases décorés de têtes de gazelles, en rhytons, en larges cratères dont les bords sont incrustés de grandes fleurs bleues, en aiguères d'or et d'argent, en une grande variété de vases plus ordinaires, etc., etc. Évidemment, ce commerce n'en était point alors à ses débuts ; si nous n'en trouvons pas de traces monumentales plus antiques, ce qui n'a rien de surprenant, nous savons du moins que, dix-huit siècles plus loin dans le passé, les Égyptiens étaient renseignés sur les îles de la Méditerranée, qu'ils n'ont pu connaître que par le moyen de leur navigation sur cette mer. On voit par là que les tribus du roi de Tharshish et des îles, mentionnées par le Psaume 72, remontent à une date énormément reculée. Ces relations commerciales durèrent très longtemps. Au VIII^e siècle avant notre ère, les gens pressés de fuir trouvaient à Joppé des vaisseaux en charge pour Tharshish.

De ces faits, dont les preuves sont saisissables pour tous, il est bien établi que les peuples des îles et du littoral de la Méditerranée ont pu avoir, il y a plus de cinquante siècles, des contacts avec les Égyptiens, et par conséquent apprendre à connaître tous les métaux, y compris le fer. Pendant une période qui a été de longue durée sans doute, les expéditions

de la marine des Pharaons dans cette direction n'ont peut-être pas été fréquentes; un petit nombre de ports auront donné asile à leurs vaisseaux, et par suite la connaissance et surtout la possession des outils et des armes de métal ont pu ne se développer qu'avec lenteur. Mais il est certain que dix ou quinze siècles plus tard, certaines parties du littoral méridional de l'Europe, le Péloponèse, la Grande-Grèce, l'Étrurie, la Ligurie, l'Espagne et les îles voisines, étaient déjà dans un état de civilisation relativement avancé et en possession des métaux.

Ayant ainsi déterminé la date possible de l'introduction des métaux en Europe, j'ai recherché dans un chapitre spécial les traces historiques de l'emploi des outils de pierre et d'os à des époques où les métaux étaient vulgairement connus. Des faits que j'ai cités, tels que l'usage des flèches de silex à tranchants droits à une époque presque récente de l'histoire d'Égypte; l'inscription hiéroglyphique gravée sur un couteau de pierre polie; le silex encore employé comme rasoir; le creusement des mines de Wadi-Magharah avec la pointerolle de silex, etc., etc., il est aisé de conclure que la vulgarisation du métal et de ses emplois n'avait pas extirpé complètement l'usage de la pierre.

Dans deux chapitres consécutifs j'ai réuni, d'une part, ce que les Égyptiens savaient du chameau, qui n'est presque jamais ni figuré sur leurs monuments, ni nommé dans les hiéroglyphes, et, d'autre part, les emplois divers qu'ils faisaient du cheval. Cette étude rentre dans le plan de mon ouvrage en ce qu'elle montre que les preuves négatives tirées du silence des textes égyptiens n'ont qu'une valeur fort mince. Les Égyptiens ont pu connaître des animaux qu'ils n'ont pas représentés¹, quoiqu'ils aient représenté des monstres imaginaires.

1. Telle est l'opinion qu'exprime Wilkinson d'après l'étude des monuments et des lieux, mais sans recourir aux textes.

Enfin, dans le dernier chapitre de mon livre, j'ai traité des résultats acquis par les découvertes faites dans les gisements réputés préhistoriques, et discuté les traces historiques de l'existence d'un âge de pierre. Je conclus de cette étude que ni la Bible ni aucun historien ne nous parlent d'une époque de ce genre ; mais je conviens aussi que le silence de l'histoire ne peut jamais être invoqué comme un témoignage démonstratif.

Puis, j'étudie les stations dites de la pierre polie, principalement celles des bords de la Saône, qui se développent sur une grande partie des berges de cette rivière, à un niveau moyen de 1^m 50 en contre-bas du niveau actuel du sol. Les dépôts romains sont parfois presque en contact avec la couche néolithique parfois aussi ils remontent jusqu'à 0^m 40 au-dessous du niveau des berges. Quoique l'irrégularité des dépôts ne permette pas de chiffrer avec certitude l'échelle des accroissements séculaires, il est permis de penser qu'en calculant par milliers d'années on doit arriver à une approximation raisonnable. Or, on peut partir de ce fait que les dépôts romains coupent à peu près en deux parties égales l'épaisseur des alluvions que la Saône a déposées depuis le premier gisement de silex travaillés jusqu'à nos jours. Si l'accroissement périodique a suivi une marche semblable dans les deux périodes, aux quinze cents ans de date moyenne de l'époque romaine dans nos localités, il faut ajouter quinze cents ans pour arriver aux plus anciens dépôts de la pierre polie, qui remonteraient ainsi à trois mille ans. Mais l'accroissement des alluvions est en raison directe de la fréquence des inondations, et les inondations étaient forcément plus fréquentes lorsque les berges étaient moins élevées. Notre résultat de trois mille ans semble donc devoir subir une réduction. Un autre mode de calcul, que j'ai proposé dans mon livre, donne aussi un résultat moindre. Mais nous ne pouvons nous promettre d'arriver à une exactitude mathématique. Que l'on admette, si l'on veut, trente-cinq siècles,

ce qui me paraît invraisemblable, nous ne serons pas pour cela rejetés hors des limites de l'histoire, et l'âge de pierre, en Bourgogne du moins, n'exigera nulle modification de nos idées classiques sur la chronologie, en tant qu'il s'agit de la période pendant laquelle la hachette polie et les flèches à ailerons étaient d'usage habituel.

Dans mon examen de celles des stations à silex dans lesquelles on ne rencontre pas de hachettes polies, ni de flèches à ailerons, je montre que la ressemblance s'établit par d'autres points, en particulier par les grattoirs, outils de travail délicat, dont les gisements archéologiques de Charbonnières, de Solutré, de Germolles, etc., m'ont offert des spécimens qui ne dépassent pas en perfection les plus belles pièces de ce genre provenant du camp de Chassey, station qui a fourni, en nombre formidable, les plus magnifiques échantillons de flèches de silex à taille fine, et la plus grande variété de haches polies avec leurs manches en bois de cerf. Entre les jolis petits instruments éclatés à plusieurs enlèves, provenant du Périgord, et les objets analogues trouvés sur les bords de la Saône, où il ne faut pas chercher de silex de spécialité paléolithique, il y a aussi une ressemblance frappante. Quant aux types réputés caractéristiques de la Somme et du Moustier, je les ai trouvés à Charbonnières sur les berges du Biétors, à côté des beaux grattoirs dont je viens de parler ; je les ai trouvés aussi à Neuzy, au milieu de silex attribués à la pierre polie, à Solutré avec les belles lances de cette localité célèbre, au camp de Rollanpont avec des flèches à ailerons, etc., etc.

En ce qui touche les flèches à ailerons, je n'en ai jamais rencontré dans les stations dites paléolithiques ; mais je possède, de Solutré, des flèches d'un travail tout aussi délicat, avec élargissement à la base et pédoncule. Je crois que le modèle à ailerons est une imitation des flèches de métal, mais il restait peu de chose à faire pour amener à ce type celui que je viens de décrire : un éclatement capricieux

du silex sous le percuteur a pu y conduire tout naturellement.

Je concluais de ces observations, et de beaucoup d'autres énumérées dans mon livre, qu'il n'est en aucune manière nécessaire d'admettre un long intervalle entre deux époques qui ont tant de points d'analogie. Je faisais de plus ressortir ce fait que l'homme de la période dite paléolithique n'apparaît en aucune manière inférieur en adresse et en intelligence à celui des temps de la hache polie. Mais, si l'on prend en considération les œuvres artistiques du premier, on serait plutôt tenté de changer en supériorité l'infériorité prétendue, sans laquelle il est bien difficile d'échafauder la théorie du progrès purement naturel qui aurait amené l'homme de l'état de la brute à celui d'être raisonnable. Non seulement les Troglodytes du Périgord, les chasseurs de mammoth et de rennes de Solutré, de Germolles, de Rully, etc. (je ne parle ici que de ce que j'ai vu de mes propres yeux), pratiquaient le polissage sur l'os, l'ivoire, la corne, et l'essayaient même sur le silex, mais de plus on a trouvé sur bien des points des spécimens de leur habileté comme sculpteurs et graveurs, et nous avons d'eux des œuvres sur lesquelles d'autres que moi ont déjà suffisamment répandu leurs témoignages d'admiration. Certains calculs cranioscopiques (vous savez que j'ai peu de confiance dans ces sortes de données) établiraient que la capacité cérébrale des hommes de la Vézère arrivait à dépasser la moyenne de la mesure des populations actuelles de l'Europe. Aussi, un écrivain de mérite a-t-il pu affirmer tout dernièrement que l'homme primitif était en possession d'une intelligence au moins égale à la nôtre. Si cet écrivain s'est trompé, vous m'accorderez bien que ni moi ni mon livre ne sommes pour rien dans son erreur.

La seule circonstance qui soit de nature à entraîner l'idée d'une antiquité un peu reculée, c'est la coexistence avec l'homme, dans nos climats, d'animaux dont la race a disparu

ou qui ont émigré. J'ai consacré un long paragraphe à ce sujet important, et me suis efforcé de démontrer que cette modification de la faune ne nécessite pas l'intervention de chiffres d'années bien considérables. Que le renne ait encore erré dans la Forêt-Noire à l'époque de Jules César, c'est un fait que j'admets pleinement pour ma part, et, si mon autorité est mince, vous n'ignorez pas qu'elle est appuyée sur celle d'autres observateurs dont rien ne vous empêche, je l'avoue, de dénier aussi la compétence. Le très savant et très respectable M. Ed. Lartet n'ajoutait pas foi à la haute antiquité de la disparition du renne. D'après M. Piette, la couche de la grotte de Gourdan, contenant des gravures qui représentent un grand nombre d'animaux, entre autres le cerf, le chamois, le renne, l'antilope, et, sous quelques réserves, le lion, le rhinocéros et le mammoth, etc., se trouve en contact immédiat avec la couche correspondant à la pierre polie¹. Des observations de M. Cazalis de Fondouce me semblent démontrer que le renne existait encore dans le département du Gard à une époque beaucoup plus récente qu'à Schlus-senried². A la station de Veyrier, M. Gosse a trouvé le renne dans une sépulture, avec des bâtons de commandement, des silex grossiers et des plaques d'or portant des dessins au trait³. Tout cela ne semble pas nous reporter à une date bien reculée !

Des autres espèces de la faune quaternaire, les unes se sont éloignées et ont émigré dans toutes les directions, ou même simplement en altitude ; d'autres ont disparu et sont aujourd'hui considérées comme espèces éteintes. Mais des animaux des mêmes genres, éléphants, rhinocéros, hippopotames, lions, vivent aujourd'hui sous des latitudes méridionales ; les cerfs se trouvent encore au nord comme au

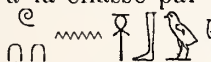
1. Je cite d'après le compte rendu du *Journal Officiel* du 22 juin 1874.

2. *Congrès de Bologne*, 1871, p. 362.

3. *Congrès de Lyon*, 1873, p. 674.

sud. L'ours a émigré vers le nord, ou au moins vers les régions élevées et froides. Enfin, d'autres espèces quaternaires habitent toujours les localités où nous trouvons leurs restes fossiles.

Des déplacements de certaines races animales ont été reconnus à des dates assez récentes de l'histoire. Je citerai, par exemple, l'ibis, l'hippopotame et le crocodile, qui ne se trouvent plus aujourd'hui que sous des latitudes beaucoup plus méridionales qu'autrefois. Il est d'autres exemples, moins éloignés de nous, que vous connaissez sans doute mieux que moi; aussi ne devriez-vous pas vous étonner que, sans être trop méticuleux, on demande quelques preuves de la réalité des longues suites de siècles supposées nécessaires pour ces sortes de déplacements.

L'éléphant n'est pas moins inconnu à Mossoul de nos jours que sur les rives de la Saône et de ses affluents. Mais nous savons de la manière la plus positive que ce proboscide errait encore par troupes nombreuses, seize siècles avant notre ère, aux environs de Ninive, la célèbre capitale de l'Assyrie, dont les ruines avoisinent Mossoul. Je dis *de la manière la plus positive*, car, s'il s'agit d'hiéroglyphes, ce sont des hiéroglyphes qu'un enfant peut aisément déchiffrer. En effet, les cent vingt éléphants pris à la chasse par Thothismès III à Ninive sont ainsi indiqués : . Vous ne sauriez méconnaître l'animal, il n'y a pas lieu à équivoque; et, quant au chiffre 120, vous n'avez nul besoin que je vous l'explique, car vous savez aussi bien que moi que la détermination des chiffres hiéroglyphiques est antérieure à la découverte de Champollion, et repose sur des preuves tellement certaines que personne ne peut raisonnablement concevoir le moindre doute à ce sujet.

Ce renseignement n'est d'ailleurs pas unique, car nous savons par d'autres monuments que les Égyptiens tiraient de l'ivoire de cette partie de l'Asie, et que les Rotennou ou anciens Assyriens amenèrent en Égypte, à la même époque

de Thothmès III, un éléphant vivant. Des textes cunéiformes, interprétés par M. François Lenormant¹, prouveraient que l'éléphant vivait encore, quatre cents ans plus tard, sur les bords du fleuve Khabour, mais qu'il avait disparu au X^e siècle avant notre ère. Deux siècles auraient donc suffi pour l'extinction ou l'émigration de la race.

Enfin, mon livre se termine par quelques observations sur les silex tertiaires, l'homme-singe, les incertitudes de l'anthropologie, et les erreurs déjà anciennes des Volney et des Dupuis.

Voilà, Monsieur, ce qu'est mon livre ; vos lecteurs et les miens conviendront sans peine qu'à côté de l'aperçu dénigrant que vous en donnez dans une publication répandue à cinquante centimes, j'avais le droit, et je dirai plus, le devoir de placer un tableau plus fidèle de mon œuvre.

III

Vous savez mieux que personne, Monsieur, que ce livre a eu malechance auprès des adeptes des idées nouvelles², qui ont changé la signification du mot science et ne reconnaissent comme digne de ce nom que leur science à eux, celle qui a pour but de détruire l'idée d'un créateur. Il a été, en effet, bel et bien exécuté dans un article, devenu célèbre, des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de*

1. *Bulletin de l'Académie des Inscriptions*, 1873, p. 178 à 183.

2. D'après ce que vous m'avez dit de notre ami X..., ainsi qu'on le verra plus loin, je ne dois guère le compter au nombre des partisans de mon ouvrage ; quant à notre ami Y, qui avait directement sollicité de moi l'envoi de ce livre, qui l'a obtenu, et à qui vous avez remis vous-même mon *Mémoire sur les silex de Volgu*, vous savez qu'il n'a pas pensé que le tout valût même un simple accusé de réception. Et ce ne sont pas là les derniers indices de la malechance dont je viens de me plaindre.

l'homme, journal qui s'imprime à Toulouse, et dont vous avez l'honneur d'être le fondateur. Ce Recueil a publié, l'année dernière, longtemps après la mise en vente de ma deuxième édition et l'épuisement de la première, la nouvelle à sensation « *que M. Chabas a reconnu sa faute, car il a* » *retiré son livre du commerce avec le plus grand soin;* » *qu'on ne peut se procurer ses Études sur l'antiquité* » *historique d'après les sources égyptiennes* ». Après quoi l'auteur de la note n'a plus qu'à déclarer complaisamment que, *M. Chabas ayant supprimé son livre, les Matériaux n'ont rien à ajouter à cette condamnation prononcée par l'auteur lui-même.*

J'ai répondu de ma meilleure encre à ce ridicule mensonge, qui a au moins le mérite de n'avoir pas d'analogue dans les annales de la science et de la littérature. Si j'avais quelque chose à vous apprendre, j'appellerais votre attention sur la couverture du cahier qui contient les 5^e, 6^e et 7^e livraisons 1874 du Recueil dont s'agit; vous y liriez la courte et sèche rétractation qu'y a imprimée M. le Directeur des *Matériaux*, et vous regretteriez sans doute qu'il ait consigné cet acte de justice et de loyauté sur une couverture de cahier, qui doit forcément disparaître lors de la brochure du volume, et dont il ne restera plus de traces. C'était, j'en conviens, l'unique moyen de rendre la rétractation illusoire. Le volume des *Matériaux de Toulouse* pour l'année 1874 constatera donc purement et simplement la *condamnation de mes Études sur l'antiquité* prononcée par moi-même.

Ce déni de justice me surprend, car M. le Directeur des *Matériaux* n'a eu qu'un tort lorsqu'il a publié son premier article, celui de s'en être rapporté à *un confrère dont la bonne foi est indiscutable.*

Je sais que j'ai l'honneur de compter à Paris un assez grand nombre d'envieux, surtout parmi les gens officiels: mais j'ignorais, je vous l'avoue, qu'il en existât d'assez légers pour hasarder l'affirmation d'un fait si contraire à la

vérité, alors que, pour être sûrement renseigné, il suffisait de se transporter, quai Voltaire, n° 15, chez le libraire qui vend mon livre. C'est vous, Monsieur, qui m'avez détrompé. A la réception du numéro de septembre de mon *Égyptologie*, où j'ai formulé mes légitimes réclamations, vous m'avez écrit ce qui suit :

« Je vous remercie beaucoup de l'envoi de vos foudroyantes » *réponses indispensables*...; vraiment cela me fait peur, et » grand'peur. Voilà pourquoi :

» D'abord, je suis libre-penseur; c'est, je crois, ce que » vous appelez être matérialiste.

» Ensuite, j'aime passionnément les petits cailloux... » Mais ce ne sont que peccadilles; voilà bien autre chose : » J'ai partagé dans une certaine mesure l'idée généralement » répandue concernant la première édition de vos *Études* » *historiques*. »

Vous êtes, Monsieur, la dernière personne que j'aurais soupçonnée d'être pour quelque chose dans ces manœuvres souterraines. Mon livre vous était connu avant le 6 septembre 1872; du moins, à cette date, vous me le demandiez avec instances dans une lettre qui ne m'a pas trouvé à Chalon-sur-Saône, car je visitais alors les dolmens de la Bretagne. Vous me promettiez d'en rendre compte dans votre journal, et de me défendre contre certaines âneries de publicistes, qui, ce sont vos termes, *m'avaient mesuré à leur aune*.

Une quinzaine de jours plus tard, j'étais à Saint-Germain, dans votre cabinet, où vous m'avez accueilli avec une extrême obligeance. Je vous ai rendu compte, avec détails, du succès de mon livre; vous me témoignâtes de nouveau le désir extrême que vous aviez de le posséder, et il fut question alors d'un échange entre nous. Ces pourparlers, qui se continuèrent par lettres, n'aboutirent pas, par le motif surtout que mon libraire prit à ce moment pour son compte tout ce qu'il restait de l'édition chez l'imprimeur.

A partir de ce moment, vous n'avez plus semblé connaître

cet ouvrage. Vous n'avez eu en mains que pendant *quelques heures l'exemplaire d'un de nos Académiciens*, m'écriviez-vous en mai 1873; quant à l'acheter, vous ne le pouviez pas, il se vendait, disiez-vous, soixante francs.

En août, vous n'aviez encore pu vous procurer ce livre, que vous n'aviez *aperçu* que pendant *une demi-heure, grâce à l'un de nos Académiciens*. Vous pouviez toutefois alors l'acheter pour quarante francs au lieu de soixante francs, mais vous me demandiez de vous considérer comme *illettré*, ce sont vos expressions, relativement à cet ouvrage.

Vers la fin du mois suivant, je vous faisais parvenir gratuitement l'un des premiers exemplaires de la deuxième édition. Il ne vous convenait pas encore, selon toute apparence, de paraître avoir connaissance de mon livre, car vous avez complètement négligé de m'en accuser réception, et, quant à la publicité gracieuse que vous m'offriez avec tant d'insistance, elle s'est bornée à l'article auquel je réponds en ce moment.

Revenons à votre lettre d'aveux. Elle contient les explications que vous croyez devoir me donner sur votre participation à la petite conspiration d'étouffement ourdie contre mon livre. Vous êtes allé, dites-vous, le demander chez mon libraire, et ce libraire vous a répondu que l'édition était épuisée, mais qu'il pourrait peut-être vous le procurer pour cinquante ou soixante francs.

Ici, nouvelle version des événements. Vous me dites que vous m'avez écrit et que je vous ai répondu que l'édition était épuisée; que vous avez couru les bibliothèques publiques et particulières sans trouver mon livre (apparemment vous n'avez pas cru devoir chercher à la Bibliothèque nationale, ni à celle de l'Institut). *Vous l'avez cependant entrevu, mais un instant seulement, chez l'Académicien dont il a déjà été parlé.* J'espère que nous sommes à la fin de cette progression descendante, à moins que vous ne veniez bientôt

nous dire que vous n'aviez vu cet ouvrage gênant qu'à l'aide d'une lunette d'approche.

De ces investigations vous tirez une conclusion à votre manière : *Voilà pourquoi bien des personnes ont cru et dit que vous aviez retiré votre première édition, et voilà aussi pourquoi ma lettre est muette!* Cette phrase finale arrive ici juste avec le même à-propos que dans le *Médecin malgré lui*.

Ainsi donc, Monsieur, je vous ai rendu compte du succès de mon livre; je vous ai écrit qu'il était épuisé; mon libraire vous l'a affirmé de son côté, et a démontré de plus l'intérêt que le public savant y attachait, puisque les derniers exemplaires ont pu être vendus au prix des raretés; et c'est de ces faits que vous tirez la conséquence que j'ai condamné et supprimé ce livre! Vous m'avez donc regardé comme un libre-hâbleur? Ce n'est peut-être pas un excès pour la libre-pensée. Mais ne trouvez-vous pas comme moi que de pareils procédés laissent planer quelques doutes sur la valeur de vos investigations, de vos raisonnements et de vos déductions? Pourriez-vous signaler dans mon livre un exemple comparable de fausses appréciations?

Il y a encore autre chose dans votre confession. Vous m'y apprenez que notre ami commun X..., voulant écrire un livre sur l'Égypte, s'est adressé aux archéologues pour avoir leur avis et *aussi pour les faire battre un peu entre eux*, et vous ajoutez avec finesse : *Ils ne sont pas toujours bons coucheurs, les archéologues!*

Je ne sais ce que pensera notre ami X... des intentions que vous lui prêtez. La longue et très convenable lettre qu'il m'a écrite le 12 avril 1873 me questionne sur un grand nombre de sujets, mais elle ne laissait pas prévoir, tant s'en faut, qu'il eût la moindre idée de me faire battre avec qui que ce soit; cette manière d'agir se ressentirait peut-être un peu de la libre loyauté. C'est ce que penseront, j'en suis convaincu, toutes les personnes, et elles sont très nom-

breuses et souvent de haute notoriété, qui me font l'honneur de me consulter comme l'a fait notre ami X....

Vous avez écrit à cet ami une lettre destinée à son ouvrage ; c'est vous qui voulez bien me l'apprendre. Cette lettre, dites-vous, le 14 octobre dernier, était *muette*, mais, le 20 novembre, vous m'écrivez que vous avez donné un grand coup d'épée dans l'eau ; que la lettre qui parle de mon livre n'a pas été imprimée ; que vous la retirez, et que voilà ce cher X... tout à fait en dehors de notre correspondance et de nos discussions. La chose devient de plus en plus énigmatique et entortillée ; la lettre n'était donc pas *muette* ? mais de quoi parlait-elle ? Quelles discussions existaient entre vous et moi avant l'apparition de votre petit pamphlet contre mon livre ? Vous ai-je, sans le savoir, attaqué, dénigré dans quelqu'un de mes écrits ? Le seul fait de n'être pas libre-penseur serait-il contre vous un acte d'hostilité dont vous auriez besoin de tirer vengeance ? Tout ce que je puis distinguer dans ce fouillis, c'est que vous avez été l'un des moteurs de la tentative de suppression de mon livre, et que vous avez écrit, à propos de ce livre, une lettre dont vous avez aujourd'hui quelques motifs de ne pas désirer la publication.

Vous aimez, dites-vous, les positions nettes et précises ; je partage vos idées au moins sur ce point. Nos situations relatives sont à présent bien définies ; le public, notre juge, peut prononcer son verdict en connaissance de cause.

IV

Examinons sommairement les points sur lesquels porte votre critique.

En premier lieu, vous me reprochez d'accepter ou de rejeter, suivant les besoins de ma cause, le témoignage des auteurs.

Vous auriez pu dire aussi qu'en général je n'attache guère de valeur à ce témoignage ; les erreurs y sont presque toujours plus nombreuses que les vérités. Je n'ai trouvé, ni dans la Bible, ni dans les auteurs, aucune trace d'un âge de pierre, mais je rencontre un peu partout des indices de l'emploi des outils de pierre et d'os. Cela ne démontre pas qu'il n'ait jamais existé un âge de pierre. De ce que les Romains ne disent mot des monuments mégalithiques de la Bretagne, je ne conclus pas que ces monuments n'existaient pas encore au temps de Jules César, et le silence absolu des chroniqueurs ne m'empêche pas de croire que les cités lacustres ont subsisté jusqu'à l'époque carlovingienne. Lorsque Plutarque dit que les Égyptiens représentaient Osiris par un œil et un sceptre, j'accepte son témoignage ; je le repousse au contraire lorsqu'il affirme qu'Isis et Coptos sont des noms grecs. Hérodote a raison lorsqu'il constate qu'une partie du territoire égyptien est un présent du Nil, mais il se trompe lourdement lorsqu'il dit que les Égyptiens, n'ayant pas de vin, boivent de la bière ; lorsqu'il raconte que Cléopas prostitua sa fille, qui construisit une pyramide avec le prix de ses faveurs, etc., etc. Diodore, qui donne quelquefois des notions vraies, est dans une erreur complète dans ce qu'il dit du jugement des rois après leur mort. Si vous avez pour règle de tout accepter ou de tout récuser, vous avez certainement un approvisionnement de notions fausses qui doit singulièrement nuire à la qualité de la haute science que je me plais à vous reconnaître. Mais c'est là une hypothèse gratuite ; je suis convaincu que vous pensez absolument comme moi, et que, si un savant classique, s'appuyant sur l'autorité de Plutarque, venait vous enseigner qu'avant Psammétichus les rois d'Égypte ne buvaient pas de vin et n'en employaient pas même en libations, vous sauriez bien le conduire devant l'obélisque de la place de la Concorde et lui montrer la triple offrande du vin faite à Ammon par Ramsès II. Ce que vous savez peut-être un peu

moins bien que moi, c'est la multiplicité de ces sortes d'erreurs que les hiéroglyphes nous permettent aujourd'hui de relever. Comme il n'y a pas de motif pour que les Anciens se soient trompés davantage en ce qui concerne l'Égypte qu'à l'égard des autres nations, je conclus pour ma part que nous devons nous défier beaucoup de leurs informations en général.

Ensuite, vous trouvez surprenant que je considère comme une poétique donnée le passage de Lucrèce concernant les premières armes des humains : *Les mains, les ongles et les dents, puis les pierres et les bâtons*. Je m'étonne, moi, que vous y voyiez autre chose, car pierres et gourdins ne me parlent pas du tout clairement de silex taillés. Tout dernièrement, au sein de l'Institut, une voix autorisée appréciait aussi à sa juste valeur un autre passage du même auteur affirmant le néant de l'âme : « *Quand le corps périt, il faut que l'âme elle-même se décompose; elle se dissout dans les membres. L'âme meurt tout entière avec le corps* ». Le savant éminent dont je parle fait remarquer à ce propos que le matérialisme moderne n'a fait que rajeunir les formules d'Épicure et de Lucrèce; il aurait pu ajouter que les premières manifestations du doute sont consignées dans des livres composés plus de trois mille ans avant le traité *De Naturâ rerum*. Cependant le christianisme a pris naissance postérieurement à Lucrèce, et la philosophie athée des Anciens, malgré la hardiesse et la netteté de ses leçons, n'a point empêché le triomphe de l'idée religieuse. Vos opinions sur Lucrèce sont différentes des miennes et de celles de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Mais de quel côté sont les fausses appréciations?

Les erreurs fourmillent dans l'ouvrage de M. Chabas, dites-vous dans votre troisième grief. Il y a d'abord les citations empruntées on ne sait où, non vérifiées et inexactes. Comme échantillon, vous vous plaignez que j'aie attribué à M. Rhôné le compte rendu des expériences faites au Musée de

Saint-Germain sur la gravure du granit au moyen des haches de silex. J'ai rapporté les résultats de l'essai, et j'ai renvoyé pour les détails, par note au bas de la page, aux *Promenades au Musée Saint-Germain*, où le fait est consigné, p. 156. Cet ouvrage est de vous et non de M. Rhôné, qui n'en a fait que les illustrations. Reprenez, Monsieur, l'intégralité de votre bien, c'est au mieux : mais convenez que le fait cité par moi est parfaitement exact, que c'est M. Alex. Bertrand qui l'a établi et non pas vous, et qu'en aucun cas votre petite réclamation n'atténue en rien la valeur des considérations que j'en ai tirées.

Puis, vous vous plaignez que j'aie mal indiqué le volume de la *Revue archéologique* dans lequel est inséré le Mémoire de M. Mariette sur les *Tombes de l'Ancien-Empire*. Il paraît cependant que vous n'avez pas eu beaucoup de peine à le découvrir. Ici, du reste, votre critique porte à faux : le Mémoire en question, que je dois à l'obligeance de M. Mariette, et que j'ai en ce moment sous les yeux, porte bien la date de 1868 et non pas celle de 1869. En quoi d'ailleurs cela peut-il diminuer l'autorité de mon livre ?

Après avoir découvert ces deux *énormités*, vous ajoutez : *et ainsi de suite* ; et voilà, Monsieur, en quoi consiste le *fourmillement d'erreurs* dont vous m'accusez ! A la vérité, vous voulez bien avouer que ce ne sont que peccadilles, et que cela ne prouve que de la négligence et rien de plus.

Lorsqu'il vous sera arrivé de publier à vos frais un livre de l'étendue du mien, pour lequel vous aurez eu à interroger des sources si diverses et le plus souvent presque inaccessibles ; lorsque, forçant la nature, vous aurez dû vous faire graveur, dessinateur, compositeur d'imprimerie, sans pouvoir compter sur l'assistance de qui que ce soit pour les vérifications et les corrections, il sera temps de voir si vous êtes plus habile ou plus heureux que moi. Mais, à coup sûr, si vous aviez subi l'épreuve de ces fatigues, vous vous montreriez aujourd'hui plus tolérant. Dans presque tous mes

ouvrages se sont glissées quelques fautes ; il en est d'inévitables. Sans plaider les circonstances atténuantes, je puis cependant constater ici le fait que, ni en Angleterre, ni en Allemagne, les ouvrages de même nature n'en sont exempts, et qu'en France, même les livres spéciaux tirés à grands frais par l'Imprimerie Nationale en vue des Expositions, n'y ont pas échappé complètement. Ne craignez-vous pas que l'on vous trouve bien au dépourvu de bonnes raisons en voyant votre critique descendre jusque-là ? Mais je vais vous venir en aide et profiter de l'occasion pour rectifier une coquille plus grave, que vous n'avez pas su apercevoir.

Dans mon livre je cite (p. 1) la phrase suivante du livre de M. Piétrement : *Les Arias* (l'auteur a écrit *Aryas*), *ancêtres des Indous, des Perses ou Iraniens, de la plupart des anciennes populations de l'Asie-Mineure et de la majorité des peuples de l'époque actuelle... C'est de l'Europe actuelle* qu'il fallait dire. J'ai ainsi donné par erreur à la phrase de M. Piétrement une portée qu'elle n'avait pas¹.

Vous passez ensuite à des erreurs que vous dites plus graves, et, tout d'abord, au vase de terre cuite à quatre anses que j'ai cité comme ayant été trouvé à Solutré, dans la sépulture décrite par M. l'abbé Ducrost. Ce vase n'a jamais existé, dites-vous, dans cette sépulture. « *Quelle valeur dès lors accorder aux autres faits rapportés ?* »

C'a été une bonne fortune pour mes contradicteurs que ce vase célèbre ; ils s'en sont donné à cœur joie. Mais, au lieu de rire de l'erreur qu'ils allèguent, ils eussent mieux fait d'expliquer en quel lieu la trouvaille de cet objet a été réellement faite. Le plus précis de tous dit qu'il a été *probablement* retiré d'une sépulture de la pierre polie. Son *probablement*

1. Des coquilles analogues, qui se sont glissées dans deux comptes rendus de mon livre, m'ont prêté la stupidité suivante (en citant la page) : « L'accroissement des alluvions est en *raison inverse* de la fréquence des inondations ». Bien entendu, j'avais écrit en *raison directe* (1^{re} édition, p. 510, 2^e édition, p. 518).

montre assez qu'il n'en sait rien ; quant à vous, vous êtes encore plus réservé. Vous vous contentez de dire qu'il n'était pas dans la tombe entourée d'un cercle de pierres, et, comme preuve, vous excipez du silence gardé sur ce point par M. l'abbé Ducrost.

Je crois être plus avancé que vous dans cette affaire : le vase en question a été découvert par l'archéologue qui le possède, ou qui l'a possédé le premier, *dans le grenier de Pierre Buland, à Solutré*. Je ne veux point fatiguer nos lecteurs par le tableau des contradictions qui touchent malheureusement à tout ce qui concerne cette importante station, et qui laissent planer de l'incertitude sur les points les plus intéressants. Il y a aujourd'hui discussion même sur le nombre des pierres qui entouraient la tombe décrite et figurée par M. l'abbé Ducrost, discussion aussi sur la forme précise de l'enceinte, discussion encore sur la position du squelette. Si M. l'abbé Ducrost nous affirmait que les fouilles et la découverte ont été faites sous ses yeux, j'admettrais que la discussion dût être regardée comme close. Quant à présent, je dois rendre hommage à la vérité en faisant savoir que je possède, depuis 1869, un croquis de la tombe en question : cette sépulture est figurée comme une ellipse à courbure peu régulière, sensiblement rétrécie à l'extrémité opposée à son entrée, ayant cinq mètres de grand axe et trois mètres de petit axe. M. l'abbé Ducrost est-il bien certain d'avoir connu tous les objets retirés de la fouille ?

Seul, le terrassier a vu le vase en place, et il a donné ensuite des renseignements contradictoires sur l'origine de ce petit monument. Mettons-le sur la même ligne que les tombes en caissons de dalles brutes, et retirons le tout du débat ; nous serons probablement forcés d'en retirer d'autres faits encore, et cela par la faute des collectionneurs passionnés qui aiment à fouiller incognito et ne se gênent pas pour dérouter et expulser les observateurs. C'est pour avoir

été plus d'une fois l'objet d'un accueil de ce genre, à Solutré et ailleurs, que j'ai pu donner les conseils faisant l'objet de la note 1, page 6 de mon livre. D'autres voix que la mienne se sont aussi élevées contre des abus dont on ne peut aujourd'hui que déplorer les résultats ¹.

Cependant le point scientifique que le vase à quatre anses aurait étayé, à savoir que la poterie était connue à l'époque du renne, n'en subsiste pas moins. A la suite d'une discussion contradictoire, M. de Ferry, maintenant l'opinion qu'il avait exprimée antérieurement, déclare positivement que de la poterie d'aspect semblable à la poterie néolithique a été trouvée dans des foyers non remaniés de l'âge de la station. Il invoque l'incontestable autorité de M. Ed. Lartet, qui a trouvé, dans ses fouilles à Aurignac (âge du grand ours), la même anse mamelonnée que celle de la pierre polie ². M. Perrault aussi a trouvé de la poterie au fond de la grotte de Rully (renne, mammoth, etc.), et le même M. Lartet, consulté par lui, a de nouveau manifesté l'opinion que ce fait n'avait rien d'exceptionnel.

Le passage suivant de votre critique rassemble une foule de griefs dont je ne saisis pas la portée ; vous ne paraissez pas être d'un avis différent du mien. Que les pierres entourant la sépulture de Solutré fussent debout ou à plat, c'est ce que j'ignore. D'après M. Buland, elles étaient assez élevées pour former un siège commode à l'intérieur de l'enceinte,

1. Une des plus regrettables contradictions, due à la funeste habitude de chercher seul et d'évincer tout collaborateur, tout témoin, porte sur l'existence des gaines de haches à Solutré. M. Jarry en a figuré une, dans un grand tableau qui a été exposé à Mâcon et que je ne connais pas. M. l'abbé Ducrost révoque en doute l'authenticité de cette pièce. M. Arcelin a cité cependant, comme provenant de Solutré, une gaine en bois de renne, fort semblable aux gaines en bois de cerf de l'époque de la pierre polie.

2. Voyez de Ferry et Arcelin, *L'âge du renne en Maconnais*, 1868, p. 18 et 41.

et le croquis que j'ai cité tout à l'heure les représente plus élevées que le dessin de M. l'abbé Ducrost; quoi qu'il en soit, cette disposition n'en rappelle pas moins celle des *Hunnebedden*.

Vous me reprochez d'avoir dit que j'ai trouvé dans tous les gisements par moi explorés des silex semblables à ceux d'Égypte qu'a fait photographier M. Lepsius. J'ai ces photographies et quelques spécimens de silex qui peuvent justifier mes assertions sur ce point. Vient le tour des silex d'Hélouan, que j'ai comparés à d'autres provenant du Périgord, de Chassey, des bords de la Saône et de la Norvège. Prétendez-vous le contraire, par hasard? Les photographies et les originaux que je possède ont déjà convaincu plusieurs sceptiques. Peut-être vous convaindraient-ils vous-même.

Mais qu'est-ce qui vous choque donc dans ce genre d'études comparatives? Faites-vous un crime à MM. Lartet et Christy d'avoir comparé les grattoirs des Esquimaux et les haches des Sauvages avec les grattoirs et les haches antiques, et d'avoir montré la parfaite identité de forme d'une tête de lance en obsidienne, provenant de la Nouvelle-Calédonie, avec un silex des graviers de la Somme? Vous avez la passion de la classification, et je ne saurais vous en faire un reproche; si vous vouliez bien oublier un instant l'apostolat philosophique auquel vous vous êtes voué, quel utile et intéressant travail ne pourriez-vous pas nous faire en dressant le tableau de la continuité des types, au lieu de rechercher des caractères tranchés et des espaces énormes?

Vous avez parlé des silex d'Hélouan. Permettez-moi de mettre sous vos yeux le procès-verbal de la séance du 7 janvier 1872, dans laquelle il en a été rendu compte à l'Institut Égyptien¹ :

« M. Mariette-Bey présente à l'Institut des photographies

1. Le *Bulletin de l'Institut égyptien*, publié avec la date de 1873. Je l'ai reçu en 1874.

» des silex taillés recueillis au Musée de Boulaq, et maintient
» l'opinion déjà exprimée par lui que ces instruments ne
» remontent pas au delà de l'époque historique. On les
» rencontre en grand nombre partout où il y a eu des
» agglomérations d'ouvriers. Ainsi, dans la presqu'île du
» Sinaï, leurs amas, qui se retrouvent devant les anciennes
» mines de turquoises, pourraient servir à indiquer l'entrée
» des carrières. Ni leur gisement ni leurs formes ne per-
» mettent donc de croire qu'ils appartiennent à l'âge de
» pierre.

» Ils se rapprochent même souvent beaucoup de l'époque
» actuelle.

» Ainsi, il y en a cinq ou six cents qui sont dus aux
» recherches de M. le docteur Reil, et qui n'ont pas plus de
» sept à huit cents ans; et cela n'a rien qui doive étonner,
» car les Arabes se souviennent encore d'avoir vu les Bé-
» douins armés de flèches à pointes de silex.

» Il en est de même, comme cela a été remarqué, de
» l'usage des coquillages comme ornements, usage qui
» remonte à la plus haute antiquité, mais qui a continué
» jusqu'à nos jours.

» M. le docteur Reil raconte comment il a trouvé les silex
» dont vient de parler M. Mariette-Bey. C'est en cherchant
» une source sulfureuse. Après avoir épuisé le sable qui
» comblait l'ouverture, on trouva de beaux silex taillés,
» parmi lesquels se rencontrèrent également divers objets
» évidemment modernes : une tête de pipe, un anneau en
» or, un tesson de vase arabe.

» C'était probablement, continue M. Mariette, un ancien
» puits bouché, et il est fort possible que le grand nombre
» de pointes de silex trouvées dans cet endroit provienne
» du passage de quelque corps d'armée.

» Ainsi, dit M. de Lesseps, pour résumer cette discus-
» sion, il est bien entendu que les silex taillés trouvés en
» Égypte appartiennent tous aux époques historiques, et

» qu'on n'a rien trouvé jusqu'ici qui se rapporte à l'âge de
 » la pierre.

» En effet, ajoute M. Mariette, nulle part en Égypte les
 » silex en question n'ont été trouvés en compagnie d'osse-
 » ments d'espèces perdues, de fossiles pouvant indiquer
 » une époque antérieure à l'état actuel, sauf peut-être dans
 » l'isthme de Suez. L'Égypte, d'ailleurs, dont l'abord n'était
 » pas facile à ces époques reculées, n'a dû être habitée que
 » très tard et dans des temps déjà historiques. »

On a voulu me mettre en contradiction avec mon illustre
 ami M. Mariette, vous voyez qu'on n'y a pas réussi.

Vous ne dédaignez pas de forcer considérablement le
 texte, lorsque vous m'accusez d'avoir cherché à établir que
 tous les silex se ressemblent. Ce que j'ai voulu prouver,
 c'est qu'il y a partout des silex qui se ressemblent, et que
 ces points de rapprochement sont bien suffisants, non pas
 pour établir la contemporanéité des gisements, mais le fait
 qu'il n'est pas nécessaire de les croire séparés par de longs
 siècles. Vous dites que je pose un fait, mais que je ne
 prouve pas. Je crois, moi, avoir prouvé; les lecteurs appréc-
 ieront d'après le sommaire que j'ai donné au § II de cette
 réponse.

Mais la question a fait du chemin depuis 1872. On a fouillé
 près de Schaffouse des grottes caractérisées par des débris
 d'industrie paléolithique et une faune quaternaire, avec des
 ossements d'animaux domestiques. Ce fait est attesté par
 M. Desor. Dans la caverne de Wierzchen, M. Zavisza a
 trouvé des ossements quaternaires mêlés à des objets de
 l'époque néolithique.

M. Louis Lartet et M. Chaplain-Duparc ont exploré la
 grotte Duruty, dans le pays basque, et y ont trouvé, en
 contact immédiat, une sépulture paléolithique et une sépul-
 ture néolithique, contenant l'une et l'autre des objets très
 remarquables et très significatifs. Dans le compte rendu qui
 en a été fait au Congrès de Stockholm, on a insisté :

1° Sur l'absence d'hiatus de quelque nature que ce soit entre le dernier foyer de l'âge du renne et la sépulture néolithique ;

2° Sur la persistance sur place d'un même type humain, ne présentant aucune variation de l'un à l'autre de deux âges de la pierre rencontrés dans cette caverne.

M. le pasteur Frossard a fait exécuter des fouilles dans une caverne des Pyrénées, et, d'après le rapport de M. Alexandre Bertrand, des vingt-deux espèces animales qu'il y a découvertes, il n'y en a que deux d'éteintes dans le pays, l'une desquelles serait le renne¹.

A Cumières (Meuse), le renne et le cheval ont été trouvés en association avec des silex taillés à éclats, des os travaillés et des fragments de poterie grise, par M. Félix Liénard, secrétaire perpétuel de la Société philomathique de Verdun².

M. le chevalier de Rossi a trouvé le renne néolithique à la caverne du Monte delle Gioie et dans les tombeaux de Cantalupo, et ce savant éminent considère comme prouvé jusqu'à l'évidence que l'âge néolithique ne peut pas être très éloigné de la vraie histoire.

Quant à l'intime association de la pierre taillée dite archéolithique avec les silex de la pierre polie, de deux choses l'une : ou bien vous ignorez les nombreux exemples qui ont été publiés de cette association, et, dans ce cas, allez à Pierrefitte, à Diou, à la grotte de Durfort, etc. ; ou bien vous les connaissez, et vous dédaignez de prêter attention aux constatations d'observateurs *évidemment incompetents pour vous*, puisqu'ils ont vu sur place un arrangement fort

1. Tous ces faits sont établis par le compte rendu sommaire des travaux du Congrès préhistorique tenu à Stockolm en 1874 (*Indicateur de l'archéologue*, p. 439-463).

2. Voir l'*Homme de Cumières*, in-8°, Verdun, 1874. M. Liénard attribue le tout à l'âge du renne, qu'il appelle époque néolithique. Les silex représentés sur la planche V de son Mémoire sont de ceux qui se trouvent partout. Les ciseaux d'os aiguisés sont dans le même cas.

différent de celui qui règne sur les rayons de votre Musée.

Mais il serait trop long de vous citer tous les observateurs qui partagent mes idées, et qui sont convaincus de l'absence de toute grande faille chronologique entre les deux âges de la pierre, comme aussi de l'analogie dans le travail des silex aux deux époques.

Je vous ai autorisé à décliner ma compétence ; mais je commence à craindre que vous n'ayez bientôt à décliner celle de tous les savants et de tous les observateurs. Il vous faut, à vous, entre la pierre taillée et la pierre polie, une différence de physionomie très caractéristique, et vous affirmez qu'à aucune époque de l'*humanité* il n'y a eu un progrès relativement aussi grand. Complaisez-vous, si vous y tenez, dans cette illusion ; quelque chose me dit que vous ne la garderez pas longtemps. Pour ma part, je persiste à penser, et avec une conviction de plus en plus profonde, que l'homme qui a su aiguiser et polir l'os et la corne n'a pas eu beaucoup de peine à inventer le polissage de la pierre ; la durée d'une seule existence humaine a pu suffire pour ce progrès. *Fausse appréciation, incompetence*, direz-vous. Soit, le sens commun et la science seront juges. Vous savez du reste que ce n'est pas à moi seul que vous adressez ces commodités invectives ; vous tirez peut-être sur quelques chefs de vos meilleures troupes.

Si je n'ai pas aperçu, dites-vous ensuite, la grandeur des changements d'une époque à l'autre, c'est que je n'ai pas parcouru les galeries du Musée Saint-Germain. Et parbleu si, Monsieur, je les ai parcourues, assez souvent même, et en particulier deux fois en votre compagnie. J'y ai vu un étalage admirable de magnifiques spécimens, classés d'après un plan fondé sur les définitions généralement données des expressions *époque paléolithique, néolithique*, etc., mais, j'en conviens, ce n'est pas là que j'ai étudié, et je vous déclare que je n'y étudierai jamais en vue de la question qui nous divise. Il y a manière de présenter les choses, et vous le

savez mieux que personne, vous qui, pour donner une couleur de polémique religieuse à mon œuvre, m'encadrez, sous le titre de *Membre d'une Société biblique*, entre deux ministres du culte. *D'un mot mis en sa place* vous connaissez la valeur : j'ai le droit de craindre qu'il n'en soit de même d'un *silex*.

J'ai étudié, et c'est la seule méthode sûre, dans les stations et dans les grottes : j'y ai fouillé, gratté même avec les ongles pendant de longues journées. J'ai étudié encore, en débarrassant moi-même d'immenses paniers remplis de silex, d'os, de dents, etc., recueillis dans des foyers de Solutré, de Chassey, de Rully, etc., et n'ayant encore été l'objet d'aucun classement. On avait tout pris, tout réuni, et l'ensemble, s'il n'avait plus autant de valeur que la fouille elle-même, s'en rapprochait du moins autant que possible. J'ai encore en ce moment devant les yeux le produit non trié d'une fouille faite à Solutré. Aucune des vitrines exposées à Saint-Germain aux yeux du public ne présente cette physionomie spéciale ; je puis en dire autant du reste de celle qui contient ma petite collection solutréenne, où j'ai réuni surtout les objets qui se recommandent par leur apparence. C'est le défaut de toutes les collections publiques et privées, lors même qu'il n'y a pas idée préconçue de fournir des arguments en faveur d'une théorie.

Il faut être aveugle, dites-vous, pour ne pas apercevoir les immenses différences qui vous frappent les yeux, à vous. Comme on pourrait ne pas vous croire sur parole quand vous constatez ainsi ma cécité, vous profitez de l'occasion pour m'attribuer une absurdité : *M. Chabas ne raconte-t-il pas qu'à Khorsabad, dans l'intérieur de l'Asie, M. Place découvrit deux couteaux de silex noirs, semblables à ceux du Mexique ?* Les couteaux noirs du Mexique, ajoutez-vous avec un sérieux superbe, sont en obsidienne. Un homme qui confond le silex et l'obsidienne est-il bien à même d'apprécier les instruments en silex ? Je connais, Monsieur, aussi bien

que vous l'obsidienne, et probablement depuis plus longtemps que vous, mais ce point n'a rien à faire ici. La phrase que vous citez est de M. Adrien de Longpérier; vous n'êtes pas admissible à prétexter ignorance sur ce point, car vous étiez le secrétaire général du Congrès, et c'est dans les Comptes rendus de ce Congrès, page 118¹, que j'ai copié la citation sur laquelle vous avez pris texte pour déverser sur moi une accusation d'ignorance qui retombe sur l'un de nos plus illustres académiciens. A la vérité, vous y avez ajouté que *Khorsabad est dans l'intérieur de l'Asie*. Vous suspectez gravement l'érudition du public avec lequel vous êtes habituellement en communion d'idées, et vous avez raison sans doute. Mais, après tout, s'il était vrai que la ressemblance entre les couteaux de Khorsabad et ceux du Mexique se bornât à la couleur noire, le fait de la présence de silex taillés, associés à des bracelets et des colliers de cornaline, d'émeraude, d'améthyste et d'autres pierres dures taillées en forme de grains ou de têtes d'animaux, de scarabées avec inscriptions phéniciennes, en serait-il moins solidement établi? En quoi mon raisonnement est-il discuté ou entamé?

De ce que j'ai dit que la langue et l'écriture de l'Égypte n'ont pas subi d'altérations sensibles depuis l'époque des premières dynasties jusqu'aux Romains, vous en tirez la conséquence que la civilisation de cette contrée s'est immobilisée pendant quatre mille ans. Cette conséquence est toute vôtre. Vous pensez autrement que moi sur ce qui concerne la terre des Pharaons, autrement aussi que mes confrères en égyptologie. Les grands explorateurs de l'Égypte n'y ont jamais rencontré de foyers paléolithiques, ni néolithiques, avec os, poteries, etc., etc., mais ils ont trouvé des silex de toute espèce, associés à des objets de l'époque historique. Votre théorie vous prouve bien logiquement que l'âge de

1. Vous ne m'accuserez pas ici d'avoir cité inexactement et incomplètement.

pierre a existé en Égypte. Soit, gardez vos idées particulières. Nous attendrons deux choses pour nous y rallier : 1° que vous ayez trouvé des stations : 2° que vous ayez démontré que ces stations sont antérieures à l'époque historique.

Les marteaux et les pointerolles de pierre avec lesquels on a exploité le métal en Espagne vous laissent insensible ; mais les mines du Sinaï creusées avec le silex vous gênent aux entournures. M. John Keast Lord a décrit une grande salle, précédée d'une longue galerie, le tout entièrement creusé avec le silex. Ces travaux se sont continués jusqu'à une époque postérieure de trois mille ans à l'introduction des métaux chez les Égyptiens ; c'est un fait très considérable et qui donne, j'en conviens, de certains emplois des pointes de silex une idée un peu différente des vôtres, aussi vous en faites bonne et expéditive justice. Vous ignorez les dimensions de la galerie, mais vous déclarez qu'elle n'a pas plus de cent ou deux cents mètres de longueur ; cela, dites-vous, fait dans le premier cas un mètre d'avancement tous les vingt-trois ans, et tous les douze dans le second. Ces chiffres, ajoutez-vous, ne suffisent-ils pas pour réduire à l'*absurde* l'entière certitude de M. Chabas ?

Puisque le mot est de vous, je puis bien m'en servir ; il n'y a en tout ceci d'*absurde* que votre raisonnement et vos calculs, et vous ne l'ignorez pas. C'est évidemment à dessein que vous ne faites pas entrer en ligne de compte la salle souterraine qui, au rapport de l'explorateur, avait une capacité de 560 pieds cubes. Puis, vous comptez sur deux mille trois cents ans d'exploitation continue sur le même point. Mais où prenez-vous cet élément de calcul ? Si peu que vous sachiez de l'histoire d'Égypte, vous n'ignorez pas que cette base est absolument inadmissible ; ce qui peut-être ne vous est pas connu, c'est que les inscriptions hiéroglyphiques locales parlent de fonctionnaires égyptiens qui furent envoyés au Sinaï pour *reprendre* l'exploitation des mines de *mafék*. Les interruptions étaient forcément fréquentes ; l'espace qui

s'est écoulé entre la VI^e et la XI^e dynastie, et la durée de la domination des Pasteurs enlèvent déjà une douzaine de siècles au moins. Allons, Monsieur, répondez sérieusement : de quel côté est l'absurdité ?

Puis, vous revenez sur Diodore, dont j'ai déjà assez parlé, et vous me reprochez de penser que les Gaulois se servaient encore de silex ; pour vous, ceux qu'on a trouvés au Beuvray, à Alise, à Gergovie, à Langres, etc., etc., ne prouvent rien. Alors qu'en faites-vous ? Vous niez, non pas le fait de l'existence de ces silex, mais l'usage qu'on a pu en faire ; je n'ai rien à répondre à cela, tout le monde sait que nous pensons fort différemment sur bien des choses.

Mais, lorsque vous me demandez pourquoi je me suis arrêté aux premiers siècles de notre ère, je suis obligé d'avouer que j'aurais pu aller un peu plus loin. Je n'avais pas vu, à l'époque de la rédaction de mon livre, deux tiroirs de pierres taillées et d'autres polies par frottement, provenant de tombes mérovingiennes. J'y ai remarqué surtout un beau couteau à deux tailles, et deux grattoirs bien arrondis, bien finement retravaillés, qui ne dépareraient pas une vitrine de Chassey. J'ai poussé, ou plutôt M. Mariette a poussé jusqu'à nos jours pour ce qui concerne l'Égypte, M. Lartet et beaucoup d'autres jusqu'aux Esquimaux, aux Australiens, etc. Que voulez-vous de plus ?

Le public savant, qui sera juge entre nous, dira si, dans cette critique, portant principalement sur d'insignifiants détails, vous m'avez convaincu d'erreur sur un seul point de quelque importance pour la thèse que j'ai soutenue ; par exemple, sur les dates et l'étendue de mon cadre chronologique de l'histoire, et sur la facilité avec laquelle, d'après les faits connus, la plupart des faits qualifiés de préhistoriques peuvent entrer dans ce cadre.

J'avais du reste réservé tous les droits de la science sérieuse, et vous vous êtes bien gardé de le dire. Lisez donc (p. 552 de mon livre, 2^e édition) :

« Mais la géologie pourrait peut-être exiger des appréciations chronologiques différentes. Si les savants en cette science arrivaient à se prononcer avec une certaine unanimité sur la durée des phénomènes de la période quaternaire, depuis l'époque pliocène jusqu'à nos jours, et à constater la nécessité des centaines de mille années dont on a parlé, la question de l'antiquité de l'homme prendrait un caractère sérieux. Nous ne sommes pas de ceux qui posent d'avance des bornes aux faits d'observation et aux sciences exactes, et nous reconnaissons hautement, pour l'avoir vu de nos propres yeux, que l'homme a été le contemporain du diluvium quaternaire ou au moins de la faune qui caractérise cette formation.

» Mais jusqu'à présent, si quelques esprits hardis parlent avec une conviction apparente de centaines de mille années, il s'en faut qu'il y ait unanimité parmi les observateurs, et même parmi les géologues. »

Lisez aussi, p. 455 :

« La Bible n'est ni un livre de science, ni un livre d'histoire ; si Dieu eût voulu nous instruire en ces matières, il l'eût fait en termes sur lesquels il n'y aurait pas à discuter. Mais Dieu nous a seulement donné l'intelligence qui observe, invente, combine, et c'est un devoir encore plus qu'un droit pour nous d'utiliser cette intelligence pour la recherche de la vérité, qui jamais ne peut contredire la parole divine, à moins que cette parole ne soit mal comprise. Quand tant de gens en appellent à la science pour évincer Dieu de l'univers, il est bon que d'autres s'efforcent de l'y montrer avec l'aide de la science. Cette alliance de la science et de la foi est possible, pourvu qu'on s'abstienne de poser aux progrès de l'observation des barrières absolues tirées d'une interprétation trop littérale de l'Écriture. Le soleil s'est fixé au centre de notre système, et la terre tourne autour de cet astre sans que la religion ait eu à en souffrir. Les longues périodes substituées aux six journées de la création n'ont

» pas fourni d'armes nouvelles à l'incrédulité. Si, dans l'histoire très sommaire des patriarches et du déluge, on se décide à ne voir qu'un souvenir des tribus primitives personnifiées dans quelques individualités, la croyance en Dieu n'en sera aucunement affaiblie, et l'on aura mis hors du débat et au-dessus du débat le Livre sacré qui fait notre loi morale et religieuse.

» Nous avons tenu à nous expliquer sur ce point important des apparentes contradictions de la science avec la lettre de l'Écriture sainte, et à définir le terrain sur lequel on peut se placer pour suivre pas à pas les plus hardis pionniers des idées nouvelles, sans arriver, comme quelques-uns d'entre eux, à l'athéisme et au matérialisme. Lorsque des doctrines dissolvantes sont hautement professées, lorsque leurs sectateurs les justifient au moyen de l'observation scientifique, et qu'ils s'efforcent d'opposer leurs découvertes aux doctrines fondées sur l'ancienne exégèse, il ne suffit pas de désertir le débat, de redouter et de fuir le terrain de l'étude, laissant ainsi le champ libre aux novateurs les plus téméraires. »

Ces citations auraient détonné dans la caricature que vous avez voulu présenter de mon ouvrage; la dernière aurait éclairé d'une vive lumière la pénombre cléricale que, dès le début de votre attaque, vous vous êtes efforcé de faire porter sur moi. Vous avez de même passé sous silence tout ce qui pouvait signaler mon livre comme travail d'érudition. Vous aviez en effet besoin du coup de poing de la fin : *L'œuvre de M. Chabas ne supporte pas la critique!*

Il y a, Monsieur, quelque chose qui ne supporte pas la critique, c'est votre pamphlet, et l'esprit dont vous êtes animé envers moi et envers quiconque n'est pas de votre orthodoxie, à vous, celle du matérialisme.

V

De toutes vos objections il ne subsiste rien, absolument rien, contre les vues que j'ai exposées. Mais il m'a été fait par un homme haut placé dans l'enseignement une observation sensée. Vous ne présentez pas, m'écrivait-il, une théorie complète applicable à tous les faits. Rien n'est plus vrai, je ne me suis jamais proposé un plan aussi vaste, que du reste toute la science humaine mise en commun serait bien impuissante à réaliser. Les premières manifestations des sociétés humaines nous sont inconnues et la véritable histoire date presque d'hier. Avec les cunéiformes et les hiéroglyphes nous pouvons pénétrer assez loin dans le passé, mais il existe encore trop de lacunes. L'étude des gisements archéologiques, qui nous ont révélé certains faits jusqu'alors ignorés des usages de nos ancêtres, nous apporte aujourd'hui un contingent d'informations de valeur sérieuse entre les mains de savants sérieux. Malheureusement on a inventé depuis lors la *science préhistorique*, et les chercheurs les moins bien préparés par l'étude ont mis avec assurance la main à la réédification de l'édifice de l'histoire primitive.

Tandis que les savants formés par de longues et patientes recherches n'arrivent qu'à grand'peine, à l'aide de documents écrits, de monuments, etc., à établir solidement quelque fait historique nouveau; tandis que le site de la célèbre Troie est encore l'objet de discussions animées, tandis que de bons esprits placent encore en Franche-Comté l'Alesia de Vercingétorix, que l'on discute aigrement la question de Bibracte, etc., nous avons vu jalonner les migrations des Aryens et des Touraniens. Nous avons pu nous attendrir sur les misères de l'homme de l'époque quaternaire, mal nourri, mal vêtu, mal logé, et forcé par la famine à recourir à l'anthropophagie. Il était, nous a-t-on

dit, de la race mongole pure, d'autres disent mongoloïde. Puis les Aryas se sont mis en route, et bientôt le mélange des deux sangs créa les Celtibères, qui sont au nombre de nos ancêtres directs. On nous a appris qu'à l'époque du renne la population d'un de nos départements du centre devait être de un habitant par quatre kilomètres carrés, et nous avons eu l'extrême satisfaction de connaître l'année du XX^e siècle avant notre ère à laquelle remonte la domestication du cheval !

Voilà quelques-uns des résultats de la science préhistorique. Des citations de ce genre pourraient être multipliées sans peine, chaque fouilleur heureux ayant voulu apporter sa pierre à ce facile travail.

Fruits de l'imagination et d'un enthousiasme irréfléchi, ces illusions se seraient dissipées d'elles-mêmes, et la critique n'aurait pas eu à s'en occuper, si elles n'avaient pas tenu à un genre d'investigations qui paraissait offrir à l'école du naturalisme des ressources précieuses. Les chercheurs de silex furent enchantés de croire que leurs petites découvertes datent de loin ; ils se prêtèrent de bon gré à ce qu'on attendait d'eux et fournirent, souvent sans en avoir conscience, « *l'irrésistible démonstration de l'antiquité de l'homme* ». On proclama alors *la certitude acquise que l'humanité devait compter son existence par milliers de siècles et non plus seulement par milliers d'années*.

Cette profondeur d'antiquité ouvre un large champ à la doctrine du transformisme, d'après laquelle l'origine de l'homme se rattache d'abord à celle des mammifères simiens, et, d'une manière plus lointaine, à celle des vertébrés inférieurs.

En mettant en commun la science de l'évolution et celle des préhistoriques, on forma un système auquel on ne reprochera assurément pas de n'être pas complet. En voici les traits principaux :

« L'idée d'une force immatérielle créant d'abord la matière

» est inconciliable avec la science humaine ; la création n'a
» pu être l'œuvre d'un créateur agissant conformément à un
» plan. La matière seule est éternelle, et toutes les formes
» de la nature ne sont que des produits des forces naturelles.
» Chaque espèce animale ou végétale est l'expression tran-

» sitoire d'une phase de l'évolution mécanique de la matière.
» L'homme dérive directement, à travers une vingtaine
» de degrés d'évolutions, d'un grumeau mucilagineux,
» mobile et amorphe, formé de substance carbonée albu-
» minoïde. Ce grumeau, qui est l'organisme le plus simple
» qu'on puisse imaginer, est appelé *monère*. Il existe encore
» en immenses quantités des monères au fond de la
» mer. Les monères naquirent par génération spontanée,
» puis se reproduisirent, et, par évolutions successives, se
» développèrent jusqu'à produire les vertébrés inférieurs,
» les prosimiens, les singes catarrhiniens, les anthropoïdes,
» puis, l'homme primitif privé de la parole, et enfin, au
» commencement de la période quaternaire, l'homme
» parlant¹.

» Issu de l'animal, l'homme n'a acquis qu'à la longue
» l'expérience qui l'a rendu maître de la nature ; ses pre-
» mières armes ont été ses ongles et ses dents, des branches
» d'arbres et les pierres du chemin. C'est sur ce terrain
» que la théorie de l'évolution se rattache à la science
» préhistorique, qui, elle, a cru découvrir des traces monu-
» mentales de cet état de choses, ou du moins de celui qui
» l'a immédiatement suivi, et qui se caractérise par un pre-
» mier travail grossier donné aux instruments de pierre ;
» c'est la période paléolithique, dans laquelle on a essayé
» de faire des subdivisions. D'autres dépôts d'outils de
» pierre taillée contiennent des haches de pierre polie ; on

1. Ce résumé est puisé dans l'*Histoire de la création des êtres organisés* par Ernest Hæckel, professeur à l'université d'Iéna, traduction de Ch. Létourneau.

» en a fait la période néolithique. On a créé de la même
 » manière les âges du bronze et du fer préhistoriques, qui
 » se suivent régulièrement, et le tout forme une succession
 » chronologique qui permet au plus mince observateur de
 » dater les objets de ses trouvailles sans qu'il soit besoin de
 » se préoccuper de l'histoire. »

La première partie de ce système, celle qui regarde l'origine de l'humanité, est fondée sur l'axiome que l'idée d'un créateur est inconciliable avec la science ; que l'action d'une puissance surnaturelle n'est pas nécessaire pour l'explication des faits ; que si, par hasard, quelques faits semblent échapper à l'observation et à l'analyse, il ne faut pas admettre qu'*un créateur serait intervenu capricieusement sur un seul point, quand d'ailleurs tout marche sans sa coopération !!!* Puis, la théorie darwinienne de la descendance des êtres organisés n'est-elle pas une vérité indiscutable ? N'a-t-elle pas dit le dernier mot et peut-elle donner prise à la moindre objection ?

C'est avec cette assurance que parlent les apôtres du matérialisme, et l'on croirait vraiment que tous les voiles se sont levés pour eux. Il n'en est point ainsi cependant, et ils en conviennent en bons termes : « En expliquant les plus
 » simples phénomènes physiques ou chimiques, nous nous
 » heurtons, après avoir découvert et constaté les causes
 » efficientes, soit la pesanteur, soit l'affinité chimique, à
 » d'autres phénomènes plus lointains encore, et qui dans
 » leur nature intime sont des énigmes.... Ne l'oublions
 » jamais, l'entendement humain est absolument limité ; son
 » champ d'action n'a qu'une étendue relative.

» L'expérience sensuelle est la source de toutes nos con-
 » naissances, et jamais nous ne pouvons aller au fond réel
 » d'un phénomène quelconque. La force de cristallisation,
 » la pesanteur, l'affinité chimique demeurent, dans leur
 » essence, tout aussi inintelligibles pour nous que l'hérédité
 » et l'adaptation. »

Tout l'échafaudage du transformisme repose sur la création spontanée de la *monère*, c'est-à-dire de l'organisme le plus simple. Or, même pour nos matérialistes convaincus, c'est là une pure hypothèse; ils proclament que la génération spontanée n'a pas été démontrée par l'expérience. Il se pourrait, disent-ils, que ce qui n'est plus possible aujourd'hui se fût produit à une époque, où les immenses quantités de carbone existant dans l'atmosphère ont pu se prêter à la spontanéité de la naissance des êtres.

La chaîne de l'évolution débute donc par cette hypothétique monère de création spontanée, à partir de laquelle les organismes de tous les groupes se sont progressivement perfectionnés par voie d'adaptation, sélection, lutte pour l'existence, etc. Le tableau généalogique des groupes est dressé avec une autorité dogmatique que rien n'égale : tout y est affirmé comme étant démontré, évident, manifeste. Cependant, dans l'exposition de la série, on ne rencontre que des faits présentés comme *probables, vraisemblables, hypothèses satisfaisantes*, etc., etc., ce qui n'empêche pas l'apôtre de cette étrange doctrine de ne parler qu'avec une espèce de vénération de nos ancêtres de l'époque silurienne, les premiers poissons, des sozobranches, nos plus anciens ancêtres amphibies, et ainsi de suite.

Jusqu'à présent, on le voit, nous sommes toujours sur le terrain de l'hypothèse; on nous avoue que « les archives » archéologiques sur lesquelles repose cette histoire de la » création sont dans un état d'extrême imperfection, et qu'il » y existe une lacune des plus grandes et des plus regrettables, tenant à ce que les formes animales intermédiaires » qui reliaient entre elles les bonnes espèces ne se maintiennent ordinairement pas ». Pour former une série qui satisfasse tant soit peu un esprit méthodique, on a été obligé d'imaginer des degrés intermédiaires en assez grand nombre. Voici un exemple : *Les SOZOURES, qui ont perdu dans l'âge adulte les branchies dont ils étaient munis dans leur*

jeunesse ; la preuve de leur existence ressort de la nécessité de ce type intermédiaire entre le treizième et le quinzième degré. Le quinzième degré est constitué par les PROTAMNIOTES, autre type hypothétique. Le seizième degré n'est pas moins hypothétique ; il est formé des PROMAMMALIENS, qui virent se transformer les écailles épidermiques en poils. Trois types imaginaires consécutifs !

Voilà, on en conviendra, une théorie scientifique singulièrement assise ; et n'a-t-on pas eu bien raison de dire que les hommes qui se prétendent voués au culte exclusif de la méthode expérimentale dépassent aujourd'hui en témérité les métaphysiciens les plus intrépides ?

Cette absence des échelons intermédiaires ne laisse pas d'embarrasser quelque peu nos théoriciens ; ils hasardent une explication. Les espèces transitoires n'étaient pas, disent-ils, constituées pour persister comme les bonnes espèces ; d'ailleurs la lutte pour l'existence est d'autant plus acharnée entre deux formes parentes qu'elles sont plus voisines l'une de l'autre. Que devient avec cela la loi du perfectionnement continu et progressif ? Puis, que l'homme ait tué l'homme-singe et l'anthropoïde, ou que ces espèces soient mortes naturellement, leurs squelettes ont-ils été plus complètement anéantis d'une manière que de l'autre ?

J'énumérerais dans mon livre les fossiles délicats que les couches de l'écorce terrestre nous ont conservés : des fruits, des fleurs, des feuilles, un monde d'animaux de toute espèce, de légers insectes, les empreintes des pas des oiseaux, etc. Vous citez à votre tour les gouttes de pluie et les vagues fossiles, et, de plus, *les âmes fossiles*, et c'est là, Monsieur, une très belle image dont je vous ferais compliment si vous donniez au mot *âme* le même sens que moi. Je disais, et je dis de plus fort aujourd'hui, que nous avons le droit d'exiger la production des fossiles de toutes les espèces par vous supposées, surtout ceux de l'homme-singe et du prosimien. Si M. Hæckel ne donne qu'une vingtaine de mille années à la

période quaternaire, il reporte cependant l'origine de l'homme à des millions d'années, et il ne peut faire autrement, puisqu'il pose en principe que les périodes nécessaires à la transformation des espèces ne peuvent s'évaluer qu'en milliers de milliers d'années. Plus l'homme a été voisin de l'animal, plus il a eu la charpente solide; la disparition complète, sans restes fossiles, de races animales évidemment plus résistantes que des gouttes de pluie et ayant duré une longue série de siècles, est un fait impossible. Si on ne les retrouve pas, c'est que ces races sont purement imaginaires. M. Hæckel ne s'illusionne pas sur la valeur de cette objection, seulement il soulève à la place de l'Océan indien un continent sur lequel l'homme se serait dégagé de la forme simienne anthropoïde; il faut donc aller chercher au fond de la mer les fossiles réclamés. Voilà une solution commode de la difficulté!

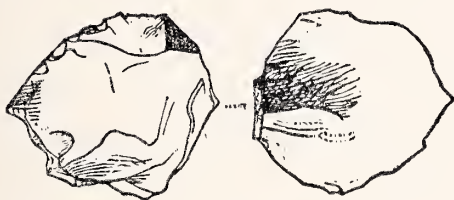
Vous la trouvez peut-être un peu trop commode vous-même, car vous avez découvert, non pas les fossiles, mais les œuvres du *précurseur de l'homme*, dans les silex provenant des fouilles de M. l'abbé Bourgeois à Thenay. Ces silex appartiennent certainement à des couches tertiaires. M. l'abbé Bourgeois les attribue nettement à l'homme, mais en faisant de sages réserves quant à l'extrême antiquité que pourrait faire supposer leur gisement géologique. Vous, Monsieur, lorsque je vous ai exprimé mes doutes à propos du travail de ces silex par des mains humaines, vous avez reconnu avec moi que ce point pouvait paraître contestable si ces pierres étaient l'œuvre de l'homme, mais que toute difficulté disparaît s'il s'agit de la forme animale qui a précédé l'homme. Dans votre dissertation, lue le 22 août 1873 devant le Congrès de l'Association française tenu à Lyon, vous concluez de même que ce n'est pas l'homme, mais le *précurseur de l'homme* qui a taillé les cailloux de Thenay. Ce sont les lois de la paléontologie qui vous obligent à constater cette distinction; en effet, dites-vous, depuis l'époque du calcaire de

Beauce, la faune mammalogique a changé au moins trois fois, et il serait contraire aux lois de la paléontologie que l'homme seul fût resté invariable. Ce raisonnement paraîtra peut-être convainquant à ceux qui prennent l'homme pour un animal. Mais passons, et contentons-nous de faire remarquer que l'examen du travail des silex en question ne vous démontre plus qu'ils doivent être attribués à un animal inférieur à l'homme. Quelques-uns des membres du Congrès ont même soutenu l'opinion qu'ils constituent une industrie moins pauvre et montrent un homme moins sauvage qu'à l'époque quaternaire ; c'est affaire à régler entre vous.

M. l'abbé Bourgeois a joint, à sa communication au Congrès universel de Bruxelles, deux planches représentant douze des silex les plus caractéristiques provenant de ses découvertes. Autant qu'il est possible d'en juger par les figures, on ne s'étonne pas que, la question ayant été soumise à l'appréciation d'une commission, les voix se soient partagées, et que des autorités aussi respectables que MM. Desor et Virchow aient nié toute taille intentionnelle. Un travail bien utile aujourd'hui consisterait à étudier avec soin et indépendance les formes variées des roches de toute nature brisées par des chutes, par des chocs accidentels, éclatées par l'action du feu, du froid, etc. Une étude de ce genre un peu complète fournirait des points de comparaison, qui arrêteraient probablement certains investigateurs sur la pente d'hypothèses hasardeuses. Lorsqu'on parle, par exemple, de flèches, de couteaux, de haches, etc., en calcaire taillé à éclats, je crois qu'on est le jouet d'une pure illusion. J'ai vu recueillir à Chassey et à Auxey des éclats de calcaire simulant des formes intentionnelles. J'en ai rencontré en plus grand nombre (j'en ai conservé quelques-uns) sur les berges de la Saône, au milieu de la pierraille provenant du déchargement de bateaux de pierre mureuse. Des couteaux à deux et trois enlevages longitudi-

naux n'ont pas d'autre origine que le choc de deux moellons tombés l'un sur l'autre.

L'un des types les plus fréquents dont ait parlé M. l'abbé Bourgeois consiste en rognons irréguliers, terminés en pointe courte mais aiguë ; de petits éclats semblent avoir été enlevés de chaque côté de la pointe. Voici la pièce la plus remarquable d'après le dessin qui en a été publié et qui en montre les deux faces :



Je puis placer à côté, au moins comme singularité d'éclatement par choc accidentel, un assez grand nombre de nodules *ubériformes*, tous munis d'un mamelon, et produisant parfaitement l'apparence d'un travail d'art. J'en figure ici trois :



Ces singuliers éclats proviennent des silex de la craie dont on trouve un gisement près du village de Germolles; on les recueille quelquefois dans les chemins sur lesquels les cultivateurs ont jeté l'épierrage de leurs vignes, mais plus souvent dans les tas de silex cassés pour l'entretien de la route. D'autres éclats simulent des grattoirs; cette dernière forme se produit toutes les fois que le plan d'éclatement coupe une surface arrondie, ce qui doit arriver fréquemment dans les nodules caverneux de Thenay. Les pointes et les couteaux accidentels ne sont pas rares, mais il en est autrement de l'apparence du travail en retouche. Je n'en ai trouvé qu'un seul spécimen près de Volgu, dans les silex cassés pour l'entretien de la route de Digoin à Gueugnon; il consiste en un petit bloc de silex à base large, facile à saisir avec la main et terminé en carène tranchante, ayant à droite et à gauche des encoches très sensibles, qui se suivent et alternent régulièrement. J'ai recueilli des instruments de silex absolument semblables dans les stations archéologiques de Charbonnières, de Germolles et de Rully. Ils sont du reste bien connus; on les considère comme marteaux à fendre longitudinalement les os longs à moelle, et en effet ils sont parfaitement disposés pour cet usage.

Pour les personnes qui ne peuvent aller faire de fouilles à Thenay, il y a au Musée de Saint-Germain un excellent moyen d'étudier les silex de cette localité; vous auriez bien pu en dire quelques mots. Il s'agit d'un grand meuble à tiroirs où l'on a déposé les résultats d'une fouille à fond, faite au milieu du banc des silex, objet de tant de controverses. Le savant distingué qui a eu l'obligeance de les soumettre à mon examen, m'a fait remarquer l'enchaînement de la série, depuis le nodule brut, informe, jusqu'à ceux qui semblent présenter des traces de travail humain; ce savant est, je crois, de ceux auxquels vous épargnerez votre *quos ego*. Ce sont des collections de ce genre que je recom-

mandais tout à l'heure comme élément d'étude ; celle-ci n'est pas exposée dans les salles du Musée.

Vous ne me contredirez pas, vous qui parlez au nom de la méthode expérimentale, lorsque je prétends qu'il est indispensable d'attendre des observations nouvelles, et plus concluantes, en ce qui concerne l'homme ou l'anthropoïde tertiaire. Pour les côtes d'halithérium, qu'on croyait d'abord avoir été incisées par la main de l'homme, il a été démontré plus tard que les incisions étaient l'œuvre d'un squalé. Vous avez vous-même débarrassé le terrain de toutes les autres observations tendant à démontrer l'existence de l'homme tertiaire. Si ceux que vous contredisez ne réclament pas, il ne subsiste plus que les faits signalés par M. l'abbé Bourgeois et non unanimement admis ; nous en attendrons la confirmation.

Mais vous, Monsieur, vous y croyez fermement, et vous ne nous envoyez pas chercher dans les profondeurs des océans les restes de l'animal qui a donné naissance à l'homme ; permettez-nous donc de garder nos opinions jusqu'à ce que vous nous ayez montré ces restes. La question n'est d'ailleurs pas moins intéressante pour vous que pour nous ; car, si les silex de Thenay ont été travaillés par l'homme, vos lois paléontologiques sont renversées, et, si c'est par un animal anthropoïde, vous devrez convenir que cette quasi-brute, qui savait allumer le feu pour faire éclater ses silex, avait dans sa vie habituelle besoin d'instruments assez délicats, de grattoirs pour dépouiller les peaux, de poinçons pour les coudre, etc. En quoi était-il donc inférieur aux sauvages de l'Australie, dont certaines tribus n'ont pas su jusqu'à présent tailler le silex et ne possèdent ni armes ni outils ? C'est ce que nous montreront les fossiles de cet être ambigu et de ses prédécesseurs, qui, selon les grands pontifes de votre doctrine, ont employé des millions d'années de sélection et d'adaptation pour se transformer en hommes, et que *l'homme a tous détruits jusqu'au dernier*, mais en

épargnant ses cousins issus de germains, les gorilles, les orangs, les chimpanzés et les gibbons. Comme cette doctrine est expérimentale ! Nous avons sur ce point le précieux aveu de M. Hæckel : *Notre philogénie ne peut indiquer que les grandes lignes de l'arbre généalogiques du genre humain, et elle court d'autant plus de risques de s'égarer, qu'elle veut serrer de plus près les détails et faire entrer en scène les types géologiques connus !!!*

Il est en effet à craindre que l'expérience ne donne à la théorie du transformisme de terribles démentis, si elle s'éloigne trop de l'abstraction. C'est le cas de la linguistique appliquée à ce même ordre de recherches lorsque, s'approchant des langues connues, elle s'expose à devenir saisissable par la critique.

L'homme issu de l'anthropopithèque réside encore dans le domaine des plus vagues hypothèses, et c'est sur cette hypothèse que repose l'enchaînement des âges préhistoriques ; car si, au lieu de tout attribuer au développement des forces de la nature, dont les archives sont en si mauvais état, et de n'expliquer par là aucune des causes premières, nous admettons l'intervention d'un Créateur qui aurait établi ces lois et en réglerait incessamment l'application, nous ne pouvons plus guère poser en principe le fait du dénûment et de la barbarie originelle du premier ou des premiers hommes. En animant l'être humain dépourvu de griffes, d'ongles rétractiles et de dents redoutables, en le laissant nu au milieu d'ennemis protégés par un cuir épais et de chaudes fourrures, le Créateur l'aura armé contre les périls sans nombre dont il était forcément menacé à chaque pas. Dès son apparition sur la terre, il a été le maître des autres créatures. Malgré sa faiblesse relative, il a vaincu les fauves les plus terribles : il s'est emparé des colosses du règne animal pour se nourrir de leur chair et se couvrir de leurs peaux ; il a su atteindre les oiseaux dans l'air et les poissons dans l'eau.

Dans cette autre hypothèse, qui fait encore, malgré vous et les vôtres, l'objet de la foi du genre humain, il n'y a plus nécessité de supposer un état de sauvagerie initiale. Si le Créateur n'a pas enseigné aux premiers hommes l'art de fondre le minerai, il les avait, dans tous les cas, suffisamment armés pour résister aux ennemis les plus dangereux, et, de cette initiation première, qu'il ne nous est pas donné de mesurer, jusqu'à la connaissance des métaux, il a pu ne pas s'écouler de bien longs siècles. L'histoire, nous l'avons dit tout à l'heure, ne remonte pas très haut dans le passé sans se perdre dans l'obscurité des temps fabuleux ; elle nous a conservé des traditions des temps héroïques, d'une époque de demi-dieux, où dominant le merveilleux et l'impossible, mais nulle part il n'est question d'un âge de la pierre qui aurait été le début de l'existence de l'homme sur la terre. On peut, en Égypte, suivre pendant près de six mille ans les traces de l'histoire positive ; mais, au delà de Ménès, les rares documents que nous possédons mentionnent les temps des Shesou-Hor (*suivants d'Horus*) intimement liés aux événements mythologiques. Ces Shesou-Hor connaissaient la navigation, les métaux, etc., etc. Le déluge par lequel le dieu Phra (le Soleil), irrité des crimes des hommes, détruisit l'humanité tout entière, est rapporté à une date de beaucoup antérieure à l'origine du mythe osiridien¹. Cette humanité anéantie par son Créateur avait depuis longtemps abusé des dons de Dieu ou des ressources de la nature ; elle n'en était plus à lutter avec des cailloux, taillés ou non, contre les animaux féroces, pour leur disputer leur proie. Dans le récit assyrien du déluge, raconté par des tablettes de la bibliothèque de Sardanapale, on voit que l'homme enseveli sous les eaux par la volonté de Dieu possédait déjà des trésors d'argent et d'or, savait construire des navires,

1. La découverte de ce fait important de la mythologie égyptienne est due à M. Naville, de Genève ; le texte original n'est pas encore publié.

se servait de chars ornés de métaux précieux, etc. Xisuthrus, le héros du déluge de Béroë, sut construire un vaisseau de cinq stades de long sur deux de large; il avait écrit une histoire de l'origine et de la fin de toutes choses, qu'il cacha dans la ville du Soleil, à Sippara.

Quels faits véritablement historiques sont au fond de ces légendes? Je l'ignore, mais il n'en est pas moins bien démontré que les traditions humaines, qui partout ont conservé le souvenir d'époques fabuleuses, d'événements surnaturels, ne mentionnent en aucune manière ces longues périodes d'état sauvage par lesquelles l'humanité aurait débuté sur la terre; il serait dès lors logique de croire cette sauvagerie encore antérieure aux âges fabuleux, et alors on conçoit la nécessité d'admettre des milliers de siècles au lieu de milliers d'années.

Mais cette théorie des longues périodes d'état sauvage doit être prouvée par l'étude des stations appelées préhistoriques : cavernes à ossements, emplacements de foyers, de campements, abris sous roche, terramares, cités lacustres. Si donc cette étude venait à laisser apercevoir que non seulement ces stations ne sont pas nécessairement de date très reculée, mais encore que la plupart d'entre elles, celle de la pierre polie, par exemple, rentrent avec la plus grande facilité dans les limites de l'histoire; que, d'une autre part, celles-ci se rattachent par des échelons très saisissables à celles qui sont caractérisées par la première faune quaternaire, que resterait-il donc pour asseoir un peu solidement votre science nouvelle?

Mon livre a eu pour objet d'exposer ces points de doute en regard de la surprenante assurance des novateurs. Il a démontré que les flottes égyptiennes ont fréquenté les îles et les rivages de la Méditerranée plus de trois mille ans avant notre ère; que conséquemment, en admettant que les populations contemporaines ne connussent alors que les outils de pierre et d'os, elles ont pu voir et toucher les instru-

ments et les armes de métal dont les avantages n'ont pas manqué de les frapper. Dès lors, elles ont cherché à se les procurer. Le commerce les en a d'abord lentement approvisionnées, mais bientôt elles ont appris à fondre le bronze et le fer et se sont suffi à elles-mêmes pour la fabrication de leurs armes et de leurs outils. Elles ont quelquefois imité les modèles de leurs initiateurs, mais souvent aussi elles les ont modifiés d'après leurs instincts artistiques, et ont même créé des modèles nouveaux.

La marche de l'importation étrangère, et celle de la connaissance des procédés industriels dans l'intérieur de l'Europe et jusqu'aux régions septentrionales, ne nous est pas connue. Elle n'a certainement pas progressé uniformément sur toute la superficie du territoire, mais a suivi les bords des fleuves, les routes naturellement ouvertes au travers des chaînes de montagnes, et il a dû souvent arriver que le courant civilisateur ait laissé subsister, non loin de ses étroites rives, l'usage des instruments de pierre et d'os. Ce courant a d'ailleurs subi forcément de longues et fréquentes interruptions, et des cas semblables à celui du Groënland, revenu à l'âge de pierre après la destruction des premières colonies scandinaves, ont dû se répéter fréquemment; certaines stations où l'on ne trouve pas de métal peuvent être notablement plus récentes que d'autres stations où se rencontrent le bronze et le fer. Si l'on trouvait, sur les bords du Rhône ou de la Saône, par exemple, quelques-uns des magnifiques vases phéniciens du XVII^e siècle avant notre ère, en or, en argent, en bronze, en terre cuite richement ornée, je ne sais auquel de vos âges vous les rapporteriez, mais, pour ma part, je les regarderais comme antérieurs de trois ou quatre siècles à la poterie dite néolithique de Chassey. Si ce n'est là qu'une supposition, elle s'appuie tout au moins sur des faits parfaitement historiques¹, et

1. L'influence de la poterie phénicienne et égyptienne a été constatée

l'hypothèse d'aujourd'hui peut devenir demain une réalité.

Il est tout naturel de penser que, durant une période assez longue, le métal a commencé par être fort rare, et que l'usage des outils de pierre a dû se maintenir très longtemps en concurrence avec ceux de bronze et de fer, dont le prix n'était pas à la portée de tous. Il n'aurait pu y avoir transition brusque et absolue qu'en cas de conquête et d'anéantissement de race. Ces cas ne se présentent pas souvent dans le cours de l'histoire de l'humanité ; il reste toujours des débris du peuple vaincu, qui ne s'absorbent complètement dans la race victorieuse qu'après de bien longs siècles. Les Romains ne paraissent pas avoir fait usage d'outils de silex, mais l'Empire romain a compris des populations qui s'en sont servies presque jusqu'à sa chute, et c'est pour ce motif qu'on trouve si souvent ces sortes d'outils associés aux métaux jusqu'à l'époque mérovingienne.

Quels ont été les débuts de l'homme sur la terre ? De quelle manière s'est-il répandu sur les continents et dans les îles ? L'état sauvage, qui est encore si abondamment représenté à notre époque, est-il un reste de la barbarie primitive ou le résultat d'un abâtardissement postérieur ? Où a débuté la civilisation ? Peut-on en tracer la marche à partir d'un foyer primitif ? Si l'on était à même de répondre à ces questions d'une manière précise, en se fondant sur des observations vraiment sérieuses, on arriverait à ce système coordonné et embrassant tous les faits que quelques bons esprits recherchent, et que l'état actuel de la science ne nous permet pas d'établir. Au lieu de systématiser, il faut à présent se dépouiller de tout esprit de système, de tout fanatisme de théorie, recueillir et classer des faits bien observés et bien étudiés, et s'en remettre à l'avenir du soin d'élever un édifice dont les idées exagérées de votre école ont pour le moment bouleversé les fondements.

sur des vases pré-romains trouvés dans notre département. Ce fait n'a pas encore été publié.

Mon livre n'a donc pu avoir pour objet de présenter l'ensemble d'un système, mais seulement d'établir un grand nombre de faits, de contrôler un grand nombre d'allégations hasardeuses, de déraciner une foule d'exagérations. Mes conclusions ramènent la chronologie, sinon dans les strictes évaluations habituellement fondées sur les données bibliques, au moins dans des limites ne modifiant pas notablement les idées vulgairement admises jusqu'à présent. Le Livre sacré demeure d'ailleurs en dehors de ma thèse : je suis d'avis qu'il faut en laisser l'interprétation et l'adaptation à la science, aux soins exclusifs de ceux qui ont mission de l'expliquer ; l'intervention des laïques en cette matière ne saurait avoir de bons résultats. Mais tout laïque a le droit et le devoir de s'élever contre le matérialisme, contre la doctrine qui fait de l'homme un animal, et de l'âme un jeu d'organes se dissolvant avec la cessation de la vie de l'organisme.

VI

Le livre de M. Chabas, dites-vous à la fin de votre petit pamphlet, ainsi que ceux des deux ministres du culte que vous démolissez en même temps, *rentrent dans cette grande catégorie d'écrits qui, d'après un homme de beaucoup d'esprit, M. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, sont d'autant plus remarquables qu'ils réussissent à compromettre tout à la fois la science et la religion.* Les savants diront en quoi j'ai compromis la science, moi qui la cultive avec un désintéressement qui ne peut être méconnu de personne, et qui ai, j'ose le dire, acquis quelque crédit dans le monde de l'érudition ; ils diront aussi si vous n'en violez pas vous-même les règles, lorsque vous attaquez ainsi *per fas et nefas* un ouvrage tel que le mien. Quant aux hommes religieux, ils riront bien certainement de la candide piété qui vous porte à faire appel à l'autorité de M. de

Bonald, et penseront unanimement que vous avez agi avec prudence en attendant, pour mettre en cause cet illustre prélat, que sa voix fût étouffée dans le silence de la tombe.

Mais enfin quelle est donc la science au nom de laquelle vous parlez ? Est-ce celle de Buffon, qui a signalé bien longtemps avant Darwin l'influence de l'action de l'homme dans la grande variété des pigeons de volière ? Est-ce celle de Pascal ? Est-ce celle de Cuvier, l'un des plus grands génies du XIX^e siècle ? celle de Faraday, de la Rive, d'Élie de Beaumont ? Mon Dieu, non ! tous ces hommes étaient profondément convaincus de l'existence d'un Créateur, et personne ne s'avisera de les suspecter d'avoir accepté le schisme du transformisme. Serait-ce celle de Chateaubriand, de Lamartine, ou au moins celle de Victor Hugo ? Pas davantage ; ces grands poètes ont tous rendu à l'immortalité de l'âme un hommage éclatant. Ce n'est pas non plus celle d'Agassiz, qui a écrit cette grande et solennelle vérité : *Les partisans des transformations indéfinies n'ont rien ajouté à notre connaissance de l'origine de l'homme et des animaux, nulle découverte, nul fait nouveau ou encore inaperçu...* Ce n'est point, nous l'avons vu, la science de M. Dumas, de l'Académie des Sciences. Ce n'est pas celle d'un autre naturaliste du même corps savant, M. Émile Blanchard, qui a serré de près la discussion, et proclamé cette conclusion évidente que *Darwin lui-même a fourni des preuves sans nombre du retour constant à la nature primitive des espèces animales déformées par la main de l'homme*. Sans aller plus loin, je crains déjà, Monsieur, que votre provision de brevets d'ignorance et d'absurdité ne s'épuise, si vous en voulez gratifier tous les adversaires de vos idées !

La science au nom de laquelle vous parlez est celle de Darwin et de quelques prophètes de Darwin, de Hæckel en particulier. Votre dévouement, votre zèle ont fait leurs preuves ; nos lecteurs en conviendront sans peine. Vous

n'avez pas marchandé votre assistance. Cependant vous n'avez pas encore mérité l'honneur d'être mis au nombre des oracles accrédités ; du moins, ceux-ci ne semblent pas vous connaître et dédaignent de vous citer. Ils vous laissent pour compte votre précurseur tertiaire de l'homme, qui n'a trouvé de partisans que parmi les organes de la linguistique, encore une science nouvelle qu'on reconnaît n'avoir rien de commun avec l'étymologie non plus qu'avec la philologie ! Parmi les soldats les plus déterminés de l'armée dont vous faites partie, il en est qui ont paru sérieusement redouter la découverte des restes fossiles de l'homme tertiaire de Thenay, *parce que cette découverte conduirait à des déceptions, ces restes pouvant très bien ne différer de ceux de l'homme actuel, que dans la même minime proportion que le crâne de Neanderthal et la mâchoire de la Naulette*, ces deux vieilleries de votre magasin d'accessoires, réduites à néant, l'une par M. Virchow, l'autre par M. Pruner-Bey, et qu'il faut d'ailleurs apprécier d'après les principes salutaires en matière de craniologie posés, par M. le docteur Broca, dans l'une des séances du Congrès de l'Association française tenu à Lyon en 1873 : un argument *presque* décisif, a dit ce savant, pourrait être tiré seulement d'une série nombreuse, par exemple d'une centaine de crânes, etc.

Vous voyez que, sur un grand nombre de points, mes opinions ont de puissants soutiens, même dans les rangs de vos amis. Dans quel sens d'ailleurs se manifeste le progrès de la science depuis l'apparition de la première édition des *Études sur l'antiquité historique* ? Je vais vous en signaler un indice.

Vous savez avec quelle assurance a été proclamée, au Congrès universel d'archéologie préhistorique tenu à Paris en 1867, *la certitude que l'existence de l'homme sur la terre doit se compter par milliers de siècles et non par milliers d'années*. Or, dans une discussion amicale, j'ai eu l'occasion de reprocher cette assertion à son auteur, et j'ai eu l'extrême

satisfaction d'entendre *the herald of the selfsame mouth*, comme dit Byron, me répondre avec une brusquerie charmante : « *Qui donc a dit pareille absurdité ?* »

Faisant application des principes que j'ai exposés dans mes *Études sur l'antiquité*, j'ai rapporté (dubitativement, car il n'est pas possible d'être affirmatif en pareille matière) au deuxième millénaire avant notre ère les beaux silex de Volgu, qui sont de l'époque solutréenne, c'est-à-dire de celle du renne encore associé au mammoth, et, à ce propos, vous m'écrivez *que vous constatez, avec grand plaisir, que nous nous rapprochons l'un de l'autre pour ce qui concerne l'époque de la pierre en France*. Si nous nous rapprochons pour la chronologie des âges de la pierre, si, comme moi, vous les faites descendre jusque dans le cadre de l'histoire, il me semble que nous sommes d'accord au fond, et je comprends de moins en moins l'animation que vous avez montrée contre mon ouvrage et mes idées.

La théorie du transformisme, du progrès continu, et vos idées sur l'histoire de l'humanité d'après cette théorie ne reposent, en définitive, que sur de hardies hypothèses que les faits ne cessent pas de démentir. Vos maîtres ont reconnu le danger qu'il y avait pour eux à serrer les détails et à faire entrer en scène les types géologiques connus. Une théorie de ce genre est-elle fondée à hausser le ton et à s'imposer d'autorité en traitant d'ignare quiconque demanderait des preuves ? Comment, lorsque les sciences naturelles font comme un retour sur elles-mêmes, lorsqu'on met en question les lois de la gravitation, lorsqu'on proclame l'incertitude des transitions entre les époques géologiques, lorsqu'on conteste le parallélisme des formations, lorsqu'on parle du renversement de l'axiome *tels fossiles, tel terrain*, lorsque la théorie du feu central de notre globe est combattue par de bonnes raisons, lorsque celle des volcans est reconstruite sur des bases nouvelles ; comment, lorsque de toutes parts on demande à grands cris de la lumière, toujours plus de

lumière, comment, dis-je, pouvez-vous nous ordonner de nous agenouiller devant votre idole, dont vous nous confessez les vices et les difformités, et de brûler à ses pieds tout ce que nous avons adoré jusqu'à présent ?

Nous attendrons que vous nous présentiez votre déesse sous un jour un peu plus complet. Vous trouverez sans doute tôt ou tard assez d'acide carbonique pour faire une monère, et puisque la monère a évolué toute seule en amide, synamide, planéade, etc., etc., nous comptons qu'entre les mains de l'homme, *si puissantes pour favoriser l'évolution*, il sera facile de passer de la monère à ces degrés supérieurs. Mettez-y de la patience, nous en mettrons aussi ; s'il vous faut des millions d'années, nous attendrons des millions d'années. Pendant cet intervalle, vous chercherez, au fond des océans ou ailleurs, les échelons qui vous manquent pour arriver jusqu'à l'homme ; et, puisque le Créateur est un rouage inutile dans la nature, vous aurez le temps de souffler dans les narines de quelque singe le *rouah' aïim*, ce souffle de vie qui crée l'intelligence et le raisonnement et qui, jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé expérimentalement, restera pour nous comme un abîme infranchissable, incommensurable, entre l'homme et la brute.

VII

On conçoit sans trop de peine le sentiment de curiosité qui fait de quelques personnes instruites des prosélytes de l'idée nouvelle ; de notre temps, Joseph Smith a bien pu former une école puissante et fonder l'état des Mormons, qui a encore une certaine vitalité. Mais il est bien plus facile de s'expliquer comment tant de gens, se souciant peu de l'étude et des données scientifiques, ont adopté d'emblée la théorie du transformisme. Elle offre un refuge assuré à quiconque est en guerre avec sa propre conscience. Tous ceux qui ont

contrevenu gravement aux lois divines et humaines ont trop d'intérêt à croire à l'anéantissement de l'âme pour ne pas prêter l'oreille à la doctrine qui enseigne que tout meurt et se dissout avec le corps. Les dangers d'une telle doctrine ont été exposés plusieurs fois avec beaucoup de force; je n'insisterai pas sur ce point. Éprouvée par les plus grands revers qu'ait enregistrés son histoire, la France a besoin de se retremper dans l'exercice des vertus viriles, dans le sentiment du devoir: plus que jamais il lui faut de patriotiques citoyens. Or, les citoyens se forment d'abord dans la famille, puis dans la société; mais si la mort n'est que la fin d'un phénomène physique, si l'homme n'est que matière, s'il n'y a de droits et de devoirs qu'en vertu de conventions sociales sans cesse modifiables, que signifient ou que signifieront demain ces mots sacrés de devoir, famille, fraternité, patrie? La matière organisée se créant des règles de conscience serait absolument illogique; quel motif aurait-elle pour renoncer à une satisfaction sensuelle possible, quelle qu'elle soit et quel qu'en soit l'objet? Certains savants, enivrés par l'esprit du prosélytisme ou par le fanatisme de l'innovation, prétendent qu'ils s'ennobliront dans la contemplation de la dignité de la matière divinisée; mais si pareil cas se réalisait, il serait à coup sûr fort rare, tandis que la grande masse des adeptes ne verra que l'irresponsabilité finale, et agira à coup sûr selon ses appétits.

Une autre cause du succès apparent des doctrines de l'athéisme réside dans le regrettable malentendu d'après lequel on a fait de la religion l'adversaire de la science, de la liberté, de la démocratie. On l'a dit avec beaucoup de raison: *De nos jours, le matérialisme le plus grossier est l'un des dogmes les plus chers à toutes les sectes révolutionnaires, dans toute l'Europe aussi bien qu'en France.* Ce n'est point ici le lieu de rechercher l'origine de ce déplorable malentendu, qui menace la société tout entière. Dans les doctrines pour lesquelles vous combattez, je vois un très

grand danger, et ce danger, j'ai voulu le signaler et le combattre. C'est parce que vous soutenez la thèse contraire que vous m'avez pris à partie.

VIII

Mais rentrons dans notre sujet spécial. Vous, Monsieur G. de Mortillet, conservateur-adjoint du Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, vous avez imprimé que mon livre était criblé d'erreurs et de fausses appréciations, qu'on ne pouvait lui accorder aucune confiance, qu'il ne supportait pas la critique, etc.

Je vous ai déjà fait observer que le succès de cette œuvre et les témoignages favorables qui en ont été rendus par des savants haut placés contredisent puissamment vos appréciations. Il est un de ces témoignages que j'ai réservé pour terminer, car il émane de quelqu'un qui avait oublié de m'accuser réception de ce livre, longtemps sollicité par lui. Il m'écrivait, plus de huit mois après la réception de mon envoi : *Pour ce qui concerne vos ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ, je les ai parfaitement reçues, et je suis fort étonné d'apprendre que je ne vous ai pas remercié. En tout cas, je les considère comme si importantes que nous avons fait l'acquisition d'un exemplaire pour notre bibliothèque du Musée, et cela par l'intermédiaire de la librairie Didier.*

Ce témoignage a une valeur spéciale en ce qu'il est donné par un fonctionnaire agissant dans l'exercice de ses devoirs officiels ; or, ce fonctionnaire, c'est M. G. de Mortillet, conservateur-adjoint du Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye.

J'ai fait justice de toutes vos accusations ; il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre favorable témoignage, et c'est ce que je fais avec une véritable satisfaction.

Chalon-sur-Saône, 10 mars 1875.

F. CHABAS.

Note additionnelle. — Dans l'ouvrage que la présente publication a pour objet de défendre, j'ai eu à contredire quelques opinions de M. Adrien Arcelin, membre distingué de l'Académie de Mâcon, principalement en ce qui concerne la station de Solutré. M. Arcelin a discuté mes vues, et, tout dernièrement, il a résumé les points en discussion dans un Mémoire intitulé : *Études d'archéologie préhistorique*, Paris, 1875.

Revenant à des appréciations plus rapprochées des miennes, M. Arcelin dresse comme suit le tableau chronologique des âges dont les traces se laissent apercevoir sur les berges de la Saône :

Établissements gallo-romains,	500 ans après Jésus-Christ.		
Âge de bronze.....	377 — avant	—	
Âge de pierre.....	1127 — —	—	
Marnes quaternaires corres-			
pondant au minimum d'âge			
de la station de Solutré...	4877 — —	—	

Je crois qu'il y a une erreur très forte dans la durée de près de quatre mille ans attribuée à la pierre polie, et que, quant aux autres chiffres, il ne les faut accepter que sous de nombreuses réserves. Toutefois, ces chiffres, quelle qu'en soit la valeur scientifique, rentrent facilement dans les limites d'une chronologie rationnelle, et je n'ai nul besoin de les discuter. M. Arcelin se trompe lorsqu'il affirme que je ne connais bien sur la Saône que la station de Sables Rouges. Il se trompe encore lorsqu'il croit que les mesurages faits par lui sur les berges de la Saône de 1867 à 1870, et qu'il a détaillés, p. 40 à 48 de son Mémoire, peuvent se prêter à un calcul de moyennes. Les mentions mêmes de son résumé me prouvent à moi l'intervention de causes autres que les causes naturelles dans les niveaux relatifs d'un grand nombre de stations. On ne peut faire de moyennes sur des phénomènes d'ordres essentiellement différents.

En ce qui concerne la classification préhistorique que M. Arcelin continue à me reprocher de ne pas admettre, je crois que ce savant s'arrange lui-même de quelques accommodements avec ce dogme de l'École. Dans son tableau, que j'ai reproduit plus haut, il ne croit plus nécessaire de comprendre l'âge du fer. Toutefois on peut croire qu'il porte à l'an 377 avant notre ère le début de cette période, qui, dans le Nord scandinave, aurait, d'après M. Worsaae, occupé entièrement les six premiers siècles de notre ère.

Le même M. Worsaae affirme que des fouilles faites en Asie-Mineure et en Égypte ont démontré l'existence d'une *civilisation de l'âge du fer*, ayant régné plusieurs milliers d'années avant la naissance du Christ, et d'une civilisation de l'*âge du bronze* encore plus ancienne¹. Voilà donc l'âge du fer bien reconnu à des intervalles chronologiques qui ne sont pas moindres de quatre mille ans ! Je prends les points extrêmes, et je passe par-dessus la civilisation de la Grèce homérique, celle des débuts de Rome, celle des Étrusques, etc. Range-t-on définitivement ces civilisations dans l'âge du fer, ou dans cet âge du bronze dont la légitimité a été contestée par des savants éminents ? Évidemment M. Arcelin a ses idées sur cette question ; s'il place la fin de l'âge de la pierre à l'an 1127 avant notre ère, il sait, comme moi, que l'âge du bronze, en admettant qu'il ait existé, et l'âge du fer préhistorique ont des dates bien plus reculées, et, par conséquent, s'il nous donnait sa classification, ce ne serait pas sous la forme d'une échelle chronologique, et il arriverait alors que nous serions très probablement d'accord sur beaucoup de points, à propos desquels nos différends pourraient bien n'être que superficiels.

M. Arcelin a plus de confiance que moi dans les solutions proposées par l'anthropologie. Il ne s'étonnera pas toutefois

1. Worsaae, *La colonisation de la Russie et du Nord scandinave*, p. 127.

que, en regard de l'importance donnée au squelette mis au jour le 23 août 1873 devant la Société française à Solutré, et présenté depuis lors comme pièce de conviction, je ne puisse m'empêcher de noter les réserves qui ont été faites, et notamment les circonstances : 1^o qu'il était placé dans une orientation exceptionnelle; 2^o que les os étaient en si mauvais état qu'on ne pouvait en tirer aucun parti pour l'étude. Si c'est en vertu de titres de ce genre que *l'accord s'est fait sur un certain nombre de points que l'on peut considérer comme acquis à la science*, mon honorable contradicteur me concédera bien le droit de conserver quelques doutes, à moi, qui suis habitué à certaines exigences d'analyse et de vérification. Je serais surpris que M. Arcelin eût lui-même une foi bien solide dans les conclusions de l'anthropologie, et, en particulier, dans les systèmes ethnologiques fondés sur l'étude des crânes dolichocéphales, mésaticéphales, brachycéphales et même très brachycéphales, de la station préhistorique de Solutré, dans laquelle toute la série des formes crâniennes est représentée.

LES

FOUILLEURS DE SOLUTRÉ

Lettre ouverte de F. CHABAS, de Chalon-sur-Saône, en réponse à une lettre ouverte de M. l'Abbé DUCROST, curé de Solutré, et de M. Adrien ARCELIN, de l'Académie de Mâcon¹.

MESSIEURS,

Vous m'avez adressé, dans une lettre close, en date du 22 juin dernier, signée de vos deux noms, une brochure, sous forme de lettre ouverte, que vous avez imprimée pour répondre aux attaques par moi formulées, dites-vous, contre les fouilles de Solutré, et vous vous demandez ce qui a pu transformer des sentiments de bienveillance en une attitude hostile et agressive.

Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de ces sentiments et de cette attitude. Mais cette revue rétrospective, à laquelle vous me contraignez, regarde surtout M. Arcelin et son maître, feu M. de Ferry ; aussi ma réponse s'adressera

1. Publiée en une brochure spéciale à Paris, chez Maisonneuve et C^{ie}, à Chalon-sur-Saône, chez J. Dejussieu, 1875, in-8°, 30 p. — G. M.

d'abord à M. Arcelin, qui s'est fait solidaire de M. de Ferry pour ce qui me concerne.

J'aurai beaucoup de textes à citer. Pour simplifier, je donne d'abord les titres des ouvrages auxquels je me référerai le plus fréquemment, suivis des abréviations par lesquelles je les désignerai :

« *Archives du Muséum d'Histoire naturelle de Lyon*,
» tome I^{er}. *Étude sur la station préhistorique de Solutré*,
» par M. l'abbé Ducrost et M. le docteur Lortet, avec
» 7 planches, petit in-f^o, 1872 (Ab. Duc., *Études*).

» *La station de l'âge du renne de Solutré*, par Adrien
» Arcelin, ancien élève de l'École des Chartes, membre de
» plusieurs sociétés savantes. Extrait de la *Revue du Lyon-*
» *nais*, janvier 1868 (A. Arc., *Station*).

» *L'âge du renne en Mâconnais, Mémoire sur la station*
» *du Clos du Charnier à Solutré*, par H. de Ferry et A. Ar-
» celin. Mâcon, in-8^o, 1868 (F. et A., *Age du renne*).

» *Études d'archéologie préhistorique*, par Adrien Arcelin,
» membre de la Société d'Anthropologie de Paris, secrétaire
» perpétuel de l'Académie de Mâcon. Paris, in-8^o, 1873
» (Arc., *Études*).

» *Association française pour l'avancement des sciences :*
» *Compte rendu de la deuxième session*, Lyon, 1873. Paris,
» in-8^o, 1874 (Ass. Fr.). »

Maintenant, commençons par mes premiers rapports avec Solutré.

Le 28 mai 1869, vous, Monsieur Arcelin, vous m'écrivîtes pour me demander l'explication d'une légende hiéroglyphique, et, le 31, après avoir satisfait à vos questions, je vous exposai mon désir de visiter Solutré.

Le 1^{er} juin, vous me répondiez : « Je suis tout à votre
» disposition pour vous servir de guide.... La station est
» bien épuisée, et le hasard seul peut maintenant nous faire
» tomber sur un point intéressant ; mais nous pourrions
» tenter l'aventure, et, dans tous les cas, vous aurez vu les

» lieux..... Prévenez-moi d'avance pour que j'aie le temps
» d'avoir des ouvriers et de prévenir M. de Ferry, qui
» serait charmé de se rencontrer avec vous. Disposez de moi
» comme il vous plaira ; il me sera extrêmement agréable
» de vous faire les honneurs de notre station préhistorique. »

La partie s'arrangea pour le samedi suivant. Ce jour-là, à Mâcon, vous m'ouvrites les placards qui renfermaient votre collection générale et une partie du produit de vos fouilles à Solutré, dont je vis le reste à Fuissé. Je pris une voiture et nous partimes pour cette résidence de madame votre mère, qui m'honora d'un très gracieux accueil ; puis, le déjeuner pris, nous nous dirigeâmes à pied vers Solutré.

Vous aviez témoigné certain étonnement de ne pas trouver à Fuissé M. de Ferry, que vous aviez convié au déjeuner. Votre étonnement s'accrut visiblement lorsqu'une femme de Solutré, que vous aviez interrogée, vous apprit que son mari était depuis quatre heures du matin à la station avec l'hôte qui vous avait fait défaut. Vous trouvâtes une explication : *M. de Ferry aura voulu nous préparer la fouille.*

Je connaissais M. de Ferry par les éloges enthousiastes que m'avait faits de lui M. le docteur Pruner-Bey. Cet excellent homme, qui ne marchandait pas assez l'expression de ses admirations, m'avait plusieurs fois associé dans ses conversations au fouilleur émérite de Solutré ; il m'avait affirmé avoir parlé de moi à M. de Ferry dans les mêmes termes. J'avais donc le plus grand désir de faire la connaissance personnelle du personnage qu'on m'avait dépeint comme étant *l'honneur du département de Saône-et-Loire*, et je comptais, malavisé que j'étais, sur un peu de réciprocité.

En arrivant au Crot, je vis, assis sur un mur de pierres brutes, un homme vêtu d'une sorte de blouse garnie d'un grand nombre de poches. C'était M. de Ferry ; du plus loin que je l'aperçois, je me hâte de le saluer et de le complimenter sous l'impression des sentiments que m'avaient inspirés les déclarations de notre ami commun, M. Pruner-Bey.

M. de Ferry ne daigna pas répondre à mes salutations, même par une inclinaison de tête. Trop pressé de faire connaître l'accueil auquel je devais m'attendre, il s'adresse à vous, qui lui reprochiez son abstention à propos du déjeuner, et vous dit : « Je suis ici depuis quatre heures du matin ; » j'ai fait une fouille d'où je vais extraire un bonhomme ; » ensuite j'ai parcouru le Crot et recueilli tout ce qui avait » échappé à nos recherches précédentes ; *je n'ai pas laissé* » *un bout de silex sur toute la station*. J'ai là, et, ce disant, » il frappait sur les poches de sa blouse, de bonnes pièces, » et, entre autres, un joli petit os entaillé. » La conversation continua entre vous, tandis qu'à cette réception glaciale et impolie, je demeurais absolument médusé. Je gardai le silence et me contentai d'observer.

La fouille dont avait parlé M. de Ferry était ouverte à peu de distance de l'endroit où il était assis ; personne ne s'en occupait. A une assez grande distance de là, sur le bord du chemin qui longe la terre dite de *la Colonne*, deux ouvriers semblaient faire un autre sondage ; mais ni vous ni M. de Ferry vous n'approchâtes de ces terrassiers, et vous ne m'en dites pas un mot. De temps à autre, M. de Ferry leur criait : « Trouvez-vous quelque chose ? » à quoi il était régulièrement répondu : « Rien, absolument rien. »

Vous vous séparâtes un instant de M. de Ferry, et, un plan à la main, vous me fîtes visiter l'emplacement de vos fouilles, à l'endroit où il est aujourd'hui indiqué sur la carte dressée pour les Membres de l'Association française à l'occasion de l'expédition de 1873. Ces fouilles étaient, du reste, parfaitement reconnaissables, le gazonnement ne s'étant pas reproduit sur le terrain remué. Cela dura quelques minutes. Vous rejoignîtes M. de Ferry, qui, de temps à autre, lançait, au moyen d'une fronde et avec une grande adresse, des pierres sur les buissons. Pour ma part, je m'éloignai, j'errai sur le Crot et sur les terres voisines, et je fis l'ascension de la roche. Je reconnus que la station s'étendait sur une sur-

face beaucoup plus vaste que celle du Crot actuel. De petits éclats de silex et des fragments d'os abondaient à la Colonne et sur le champ Sève, où se voyaient distinctement les affleurements du mur de magma, encore très caractérisés aujourd'hui par la maigreur de la végétation superficielle. Ces promenades me rapprochaient parfois de votre siège de pierres. Aussitôt qu'il me sentait à portée de la voix, M. de Ferry répétait aux terrassiers sa question : *Trouvez-vous quelque chose ?* et, avec la régularité d'un écho, revenait le rien des piocheurs, puis l'affirmation sans cesse renouvelée que Solutré était une station définitivement épuisée.

L'heure de la retraite approchant, M. de Ferry descendit dans l'espèce de fosse qu'il avait fait ouvrir, et je vins assister à l'opération ; il retira avec précaution de la paroi terreuse, mélangée de pierres, un crâne et quelques os dont il nous fit remarquer la disposition normale. Ces débris humains, rencontrés à environ 70 centimètres de la surface, ne constituaient pas un squelette entier, et il n'y avait ni dalles, ni couche cendreuse mélangée de silex et d'os. Mais, les os retirés, à 30 centimètres plus bas, M. de Ferry recueillit un beau grattoir-pointe dans le genre de ceux qui sont figurés Ab. Duc., *Études*, pl. VI, fig. 3 et 4, et *Mâconnais préhistorique* (pub. posthume de M. de Ferry, sous la date de 1870, pl. 24, fig. 7 et 8). Il nettoya avec soin ce joli silex ; puis, s'adressant à moi : « Savez-vous, Monsieur, ce qu'on » fait quand on trouve une pièce comme celle-ci ? Voyez ! » Ce disant, il porta le silex au haut de son épaule gauche, et, le ramenant jusqu'à son épaule droite, avec un mouvement de soldat à l'exercice, l'engloutit dans l'une de ses nombreuses poches, récipient des produits de la collecte matinale.

Enfin, se baissant jusqu'au fond de la fouille, il réussit à trouver un éclat de silex de la grosseur de l'ongle du pouce, et, renouvelant son geste emphatique, me le tendit en me disant : « Voici, Monsieur, tout ce que je puis avoir l'honneur de vous offrir de Solutré. »

J'acceptai ce présent ironique, que je conserve, soigneusement étiqueté, comme un des plus curieux objets de ma collection solutréenne.

L'ironie allait donc jusqu'à l'injure. Il me vint un instant l'idée de mettre fin à une situation pénible et d'aller reprendre ma voiture à Fuissé. Mais j'étais votre hôte, Monsieur Arcelin, et de plus celui de madame votre mère. Revenant seul et partant subitement, il m'eût fallu dire mes motifs à cette respectable dame. Il me semblait, du reste, que vous ne remplissiez aucun rôle actif dans cette réception brutale. Une influence irrésistible semblait avoir transformé vos intentions envers moi. Je pris le parti de réprimer un sentiment de vivacité. Après beaucoup d'objections, M. de Ferry accepta votre invitation à dîner. Pendant ces incidents, les piocheurs s'étaient retirés sans nous aborder.

Nous revinmes tous les trois à Fuissé. Pendant le trajet, pendant le dîner et dans la conversation qui se prolongea fort avant dans la nuit, pas un mot ne fut dit, ni des fouilles, ni de la station, mais il fut traité de sujets variés, que l'esprit original et paradoxal de M. de Ferry rendit attrayants, malgré certaine rudesse de formes. Je ne réussis pas à convaincre ce bouillant personnage que certaines langues, surtout parmi les langues mortes, donnent une saveur particulière à l'expression des sentiments et des pensées; que la laconique énergie de l'hébreu ne se rend pas bien dans une version française, non plus que les images parlantes de l'écriture des Égyptiens; que l'harmonie et la flexibilité du grec ancien, et, dans une moindre mesure, du latin, prêtent non seulement à la poésie, mais encore à la prose, une grâce inimitable, que ne sauraient apprécier les personnes qui n'ont pas étudié ces deux langues. M. de Ferry ne démordit pas de sa thèse, que les livres écrits depuis vingt ans sont plus intéressants et ont plus fait pour le développement de l'esprit humain que l'antiquité classique tout entière, dont il ne serait plus nécessaire de s'occuper désormais. Puis il parla

de ses courses géologiques, et raconta, non sans charme, la réception que lui valut un jour sa blouse dans un château de l'Autunois. A minuit, je remontais en voiture; vous me fîtes la demande, à laquelle j'accédai volontiers, de conduire M. de Ferry jusqu'au chemin de sa résidence; je partis donc avec lui. La conversation continua entre lui et moi, bien entendu sans la moindre allusion au sujet de mon exploration avortée; lorsque nous nous quittâmes, nous échangeâmes une poignée de mains.

Telle est, Monsieur, la narration fidèle de l'excursion que j'ai faite à Solutré sous vos auspices. S'il vous avait été *extrêmement agréable* de me faire ainsi les honneurs de votre station, croyez-vous, en conscience, que j'eusse des motifs de partager votre enchantement?

Votre intervention et celle de M. de Ferry avaient fait échouer mes projets d'étude sérieuse; je les repris le lendemain en compagnie d'un ami qui, longtemps avant vos fouilles, m'avait signalé Solutré comme un point d'importance archéologique. Nous empruntâmes une pioche sur le chantier du chemin de fer à Charnay, et, à l'aide d'un ouvrier amené exprès de Mâcon, je commençai un sondage. Pendant que nous étions à ce travail, deux hommes vinrent nous aborder; l'un d'eux, qui était blessé à la main, me dit que nous nous y prenions mal; le maniement de la pioche ne paraissait point, en effet, être familier à mon manœuvre. Alors l'homme blessé me fit savoir qu'il était l'auteur de toutes les fouilles faites sur la station, et particulièrement de celles de MM. Arcelin et de Ferry: « J'ai fouillé pour eux » hier encore, ajouta-t-il; ils avaient amené avec eux *un monsieur petit, mais bien rempli*, dont ils se sont joliment moqués. »

« Votre fouille d'hier a-t-elle été fructueuse? » demandai-je alors.

« Oui, me fut-il répondu, nous avons trouvé, entre autres, » une belle pièce, une longue et large scie de silex. »

Ces deux hommes étaient, l'un Pierre Buland, l'autre son gendre. Ils m'offrirent de travailler pour moi le reste du jour, et m'affirmèrent que personne n'avait de droit exclusif sur aucun point du Crot; que tout le monde pouvait y fouiller librement sans même demander de permission à qui que ce fût, et que bien des gens déjà avaient profité de cette liberté. Ce point éclairci, j'acceptai les offres de Buland et fis entreprendre un sondage à environ 75 centimètres de la limite de vos propres fouilles, Buland ayant refusé de s'établir à une distance moindre, de crainte d'éboulement. La fouille, qui se continua sur trois ou quatre mètres seulement, avec une profondeur de 1^m60 à 2 mètres, me fournit un petit nombre de jolis objets en silex et en os, quelques os de renne et de cheval, de l'ivoire d'éléphant, deux mâchoires et d'autres parties d'un squelette humain, des dents, etc. L'emplacement n'avait pas été fouillé auparavant; j'aperçus au fond de la tranchée quelques pierres d'assez forte dimension, qui n'étaient pas des dalles dans le sens absolu du mot, mais que Buland me signala comme se rencontrant dans ce qu'il nommait *les foyers*. Bien que les os humains se fussent rencontrés en groupe, et qu'ils fussent associés aux os et aux silex, caractéristiques selon vous, une sépulture en cet état ne me parut pas pouvoir être rapportée avec certitude à une époque quelconque, car le voisinage des dalles, des silex et des débris de renne et d'éléphant pouvait être le même, qu'il s'agit d'un homme de l'âge du renne ou d'un mort de date récente.

Je m'enquis alors de la possibilité de trouver une sépulture en caisson, recouverte de dalles s'arc-boutant ou simplement juxtaposées, telle qu'on en voit les dessins dans F. et A., *Age du renne* (pl. III). Buland me répondit : *Jamais ma pioche n'a rencontré arrangement semblable*, et sa pensée était que le crayon du dessinateur avait considérablement symétrisé les figures.

Je revins à Chalon avec quelques spécimens de presque

toute la série des objets archéologiques que fournit la station de Solutré, sans compter la parcelle de silex dont j'avais été gratifié par M. de Ferry, et je crus ne pas devoir vous laisser ignorer que je n'avais pas été la dupe de vos agissements. Tout en vous exprimant ma reconnaissance pour votre aimable réception à Fuissé et pour le gracieux accueil de madame votre mère, et en vous invitant à mon tour à essayer de mon hospitalité, je vous ai rappelé ma déconvenue en termes où l'euphémisme domine. Je ne tenais pas à ce que cette affaire mît entre nous une barrière ; aussi les démonstrations injurieuses de M. de Ferry se sont adoucies sous ma plume *en accueil glacial démontrant le déplaisir causé par l'arrivée d'un nouvel explorateur*. J'ai tenu cependant à établir nettement vis-à-vis de vous ma prétention à la liberté de fouiller à Solutré.

Vous avez donc été bien informé de mon appréciation des incidents de ma visite. La naïveté avec laquelle vous affirmez que je vous ai exprimé des sentiments de bienveillance à propos de l'accueil que j'ai reçu de vous à Solutré est un de ces expédients auxquels vous avez eu trop souvent recours dans cette polémique.

Dans votre réponse du 9 juin, vous prenez la défense de M. de Ferry. Au lieu d'un expulseur, j'en avais deux. Vous reconnaissez, du reste, le droit que chacun avait de fouiller, mais vous avez tenu à déclarer que nul autre que vous ou votre associé n'a fait de fouilles méthodiques. Quelques érudits seulement, dites-vous, comme MM. de Mortillet, Loydreau, de Mercey, Landa, etc., etc., sont venus *visiter les lieux et vérifier l'exactitude de vos observations*. Vous ne comptez pour rien quelques collectionneurs-amateurs qui ont glané d'insignifiants débris.

Quant à ma petite fouille, vous entendez qu'elle constate aussi *l'exactitude de vos observations* ; j'ai pu juger, selon vous, que *le Crot du Charnier ne renferme malheureusement plus que des débris épars, sans intérêt scientifique et*

n'ayant qu'un minime intérêt de collection. En matière de constatation, je suis plus difficile que d'autres, à ce qu'il paraît, car j'avais constaté, nous le verrons tout à l'heure, *absolument le contraire de vos observations.*

Je n'ai point cependant changé l'attitude calme et polie à laquelle je m'étais résigné; vous avez imprimé quelques phrases de ma réponse qui sont relatives aux politesses dont j'ai été l'objet à Fuissé, mais dans lesquelles le nom de Solutré est complètement passé sous silence. Si vous élevez la moindre dénégation à cet égard, je suis prêt à publier toute la correspondance.

Votre thèse, Monsieur, c'est qu'il n'a été fait à Solutré aucune fouille *sérieuse* que celles qui vous ont été communes avec M. de Ferry; parmi celles qui sont postérieures, vous ne reconnaissez comme *sérieuses* que celles de M. l'abbé Ducrost, le seul explorateur qui ait échappé à la proscription parmi ceux qui pouvaient combattre vos idées. Toutes les autres et la mienne en particulier n'ont été que des *coups de pioche donnés sans discernement*, et toutes les collections solutréennes formées sans votre participation ne sont qu'une *source d'erreurs pour ceux qui s'y laisseraient prendre.* M. Cousty et mon ami regretté, M. E. Perrault, de Rully, doivent en prendre leur parti, et ils ne sont pas seuls. La ville de Mâcon a donc reçu un triste cadeau du premier, et l'honorable docteur Jannin n'a fait qu'une déplorable acquisition en achetant la collection du second. Je ne sais rien de la collection Cousty; le conservateur du Musée de Mâcon la défendra, s'il le juge à propos; quant à celle de M. Perrault, qui a été faite sans parti pris, sans théories à justifier, par un jeune homme clairvoyant et exercé à ces sortes de recherches, maniant la pioche lui-même et ne quittant pas ses terrassiers, elle a, dans mon opinion, une valeur que ne peuvent posséder ni la vôtre ni celle de M. de Ferry. Les petites séries que j'ai vues chez deux de mes amis de Chalon ont une authenticité manifeste, et, quant à la mienne, je puis en

toute confiance la soumettre à l'étude des véritables connaisseurs.

Vous avez traité du haut de votre grandeur les fouilleurs qui se sont soustraits à votre toute-puissance sur Solutré. Si l'un d'entre eux a osé concevoir des opinions différentes des vôtres, c'est qu'il a donné des coups de pioche sans discernement; mais vos propres fouilles ont été méthodiques et sérieuses, *les seules méthodiques, les seules sérieuses*, et il ne restait plus aux autres qu'une seule chose à faire : reconnaître l'exactitude de vos observations !!!

Voilà, Monsieur, vos prétentions clairement et hardiment proclamées, c'est au mieux, vérifions : *A fructibus eorum cognoscetis eos*.

I. — Au 11 juin 1869, vous étiez arrivé à la conclusion que le Crot du Charnier était complètement épuisé, qu'il ne renfermait plus que des débris épars, sans intérêt scientifique et n'ayant qu'un minime intérêt de collection.

Réfutations : « Dans le foyer que j'ai fouillé en octobre 1869, » j'ai recueilli au moins une centaine de flèches, lances ou » débris de ces deux armes. Les grattoirs et les éclats ne se » comptent pas » (Ab. Duc., *Études*, p. 23). « J'ai découvert » des foyers considérables à l'abri de toute profanation (*ibid.*, » p. 8); j'ai fouillé trois autres grands foyers » (*ibid.*, p. 11).

« Depuis le mois d'août 1869, tous les gisements explorés » appartenaient, en vertu de baux réguliers, à MM. Ducrost, » de Ferry et Arcelin. D'où sont donc sortis tant d'objets » vendus depuis cette époque ? » (Votre *Lettre*, p. 6.)

II. — Vos recherches méthodiques et sérieuses ayant épuisé la station, vous deviez bien l'apprécier. Vous la placez à la fin de l'époque quaternaire et la faites synchronique de Laugerie-Haute — deuxième époque des cavernes (F. et A., *Age du renne*, p. 1 et 34; — A. Arc., *Station*, p. 16).

Réfutations : C'est au milieu des débris de l'âge du renne, à Solutré, qu'on trouve les pointes de lance du type acheuléen; un grand nombre de flèches fabriquées sur la station elle-

même offrent le même type. — C'est au milieu des mêmes foyers que gisent en nombre relativement plus considérable ces pointes en forme de losange qui donnent à la station son caractère et forment le type solutréen. — On y trouve aussi des flèches avec rudiments d'ailerons. Tous ces types ont été recueillis par moi-même dans les mêmes foyers et à la même profondeur (Ab. Duc., *Ass. Fr.*, p. 643).

La station de Solutré offre plus d'un rapport avec celles de Laugerie-Basse et de la Magdeleine — quatrième époque des cavernes. Tout, dans cette station, porte un caractère de transition (Ab. Duc., *Ass. Fr.*, p. 643; — *Études*, p. 29). Les flèches à rudiment d'ailerons se rapprochent du type néolithique (*ibid.*, p. 21).

III. — Il y a à Solutré deux ordres de sépultures : d'abord, les sépultures en dalles brutes (F. et A., *Age du renne*, p. 21). Nous les avons considérées comme contemporaines des foyers (F. et A., *Age du renne*, p. 30).

Réfutations : Les sépultures formées d'un parallélogramme de pierres, avec une dalle pour protéger la tête, sont, à mon avis, d'une date relativement moderne (Ab. Duc., *Études*, p. 9).

Les sépultures en dalles brutes ne sont point de l'âge du renne (le même, *Ass. Fr.*, p. 662).

Je suis fondé à regarder comme beaucoup postérieures les sépultures découvertes presque à la surface du sol par MM. Arcelin et de Ferry. Ces sépultures ont été creusées dans des foyers préexistants (Ab. Duc., *Études*, p. 29).

IV. — Puis, les sépultures dans la terre libre; elles ont donné des types identiques aux premiers..... En un mot, nous concluons, *sous la dictée des faits*, que foyers, amas de débris de cuisine ou d'ossements de cheval, sépultures en dalles brutes, sur des foyers ou dans le terrain libre, sont unis par un lien intime et incontestable. La nécropole du Clos du Charnier est parfaitement homogène (F. et A., *Age du renne*, p. 31, 32).

Réfutations : Les sépultures qui sont dans le sous-sol ordinaire ne me paraissent pas pouvoir être attribuées à l'époque du renne (Ab. Duc., *Ass. Fr.*, p. 662).

V. — Enfin, les sépultures sur foyers, qui sont réunies en grand nombre et de manière à se toucher presque toutes sur l'emplacement des débris de cuisine; les squelettes étendus sur le dos sont le plus souvent intacts, complets, les os se présentant dans leur ordre régulier. Leur conservation est complète; quelques sépultures paraissent avoir été antérieurement violées (F. et A., *Age du renne*, p. 23). — Les sépultures des foyers sont contemporaines des foyers et contiennent des ossements identiques à celles des sépultures en dalles (*ibid.*, p. 31).

Réfutations : Les foyers intacts sont peu nombreux; les hôtes de ces foyers sont encore plus rares. Ces sépultures ont été creusées dans des foyers préexistants (Ab. Duc., *Études*, p. 29).

VI. — Il y a, dans ce vaste ossuaire, des individus de tout âge et de tout sexe; le nombre de ceux que nous avons pu reconnaître s'élève actuellement à cinquante — en 1868 (F. et A., *Age du renne*, p. 20 et 40).

Réfutations : M. l'abbé Ducrost estime que sept seulement des crânes de Solutré datent de l'époque du renne; trois proviennent de ses propres fouilles. Il en resterait, en 1873, quatre provenant des fouilles de MM. de Ferry et Arcelin (Broca, *Ass. Fr.*, p. 654). Nous voici bien loin des cinquante de 1868. En 1875, après sept ans de recherches nouvelles, M. Arcelin dénombre tout ce qui lui paraît comptable en fait de crânes, et arrive péniblement au chiffre de quarante-cinq (Arc., *Études*, 1875, p. 64).

Sur les vingt-cinq crânes envoyés par M. Arcelin pour être examinés par M. le docteur Broca, sept furent reconnus pour être modernes, les dix-huit autres *vaguement préhistoriques*; il y en avait sept dolichocéphales, six brachycéphales, deux très brachycéphales et un seul sous-dolicho-

céphale (Ass. Fr., p. 654). C'est avec ces éléments disparates qu'on a écrit l'histoire préhistorique de Solutré !

VII. — Vous affirmez que les masses de magma ne contiennent que du cheval, rien que du cheval, absolument que du cheval, et partout dans les mêmes conditions (F. et A., *Age du renne*, p. 20).

Réfutations : Il n'est pas vrai qu'il n'y ait que du cheval dans les amas ; il y a des spécimens du reste de la faune, de l'*ursus spelæus*, de l'éléphant, du renne, etc. (Ab. Duc., Ass. Fr., p. 638 ; *ibid.*, p. 631). — La faune est plus variée dans les amas que dans le magma (*loc. cit.*, p. 639). MM. de Ferry et Arcelin ont dit qu'on ne trouvait dans ces amas que du cheval, rien que du cheval.... Des fouilles considérables ont démontré qu'on y trouve, en petite quantité il est vrai, le renne, l'*ursus spelæus*, l'hyène, le loup, l'éléphant et le bœuf primitifs (Toussaint et abbé Ducrost, Ass. Fr., p. 595).

VIII. — Vos calculs basés sur vos recherches méthodiques, poussées, avez-vous dit, jusqu'à épuisement de la station, vous ont démontré que l'ensemble des amas ne contenait pas moins de 2.122 chevaux, chiffre qui vise à l'exactitude (F. et A., *Age du renne*, p. 21). Vous le commentez en plus de 2.000 chevaux égorgés (*loc. cit.*, p. 35).

Réfutations : La quantité de chevaux, dont nous retrouvons les restes à Solutré, est vraiment prodigieuse. Je ne crois pas exagérer en disant qu'on pourrait en reconstituer près de 10.000 (Ab. Duc., *Études*, p. 15).

Je crois rester bien au-dessous de la vérité en disant que plus de 40.000 chevaux gisent au pied de la montagne. Ce nombre est donné pour fixer l'attention, c'est certainement un minimum ; il y en a peut-être trois fois plus. Peut-être 120.000 !!! Comprenez-vous, monsieur Arcelin (Toussaint, Ass. Fr., p. 595) ?

Ne poursuivons pas plus loin cette énumération de vos erreurs ; nous verrons peut-être un jour comment elles ont

vicié vos vues, en général, sur le passé de Solutré. Faisons seulement remarquer aujourd'hui :

Que vous vous êtes trompé sur la richesse de la station en 1869. Il n'y avait, selon vous, plus rien à y chercher ;

Que vous vous êtes trompé sur l'appréciation de l'âge de cette station. Vous la rapprochiez de l'époque quaternaire, et la voici descendue jusqu'au voisinage de la pierre polie ;

Que vous vous êtes trompé sur tout ce qui concerne les sépultures, c'est-à-dire sur les seuls faits qui pouvaient permettre des appréciations sérieuses dans la question archéologique. Nous avons, sur ce chapitre, dans une certaine mesure, le *confitemur reum*. Vous êtes, dites-vous, disposé à faire toutes les réserves qu'on voudra sur les deux squelettes exhumés de tombes en dalles brutes par M. de Ferry, et vous avouez que c'est seulement depuis la mort de ce personnage que vous avez aperçu les traces certaines de remaniements (Arcelin, *Études d'arch. préhist.*, 1865, p. 65) ;

Que vous vous êtes trompé, grandement trompé, sur le nombre des squelettes suffisamment authentiques pour mériter d'être soumis à l'étude ; et il n'en pouvait être différemment, puisque vous avez attribué à l'âge du renne des sépultures plus modernes ;

Que vous vous êtes trompé, grandement trompé, sur le contenu des masses d'ossements et des magmas, encore davantage sur leur étendue.

Et voilà, Monsieur, ce qui vous a autorisé à imprimer dans votre lettre du 19 mai dernier (p. 5) : *Entre les explorateurs de Solutré il n'y a jamais eu contradiction touchant les faits eux-mêmes. Une seule fois, une divergence s'est produite sur le nombre des squelettes humains retrouvés dans la station de l'âge du renne ; mais elle reposait sur un malentendu qui s'est élucidé depuis.*

Sérieusement, Monsieur, vous n'êtes pas difficile ! Vos contradicteurs, et jusqu'à présent je n'ai rien dit en mon propre nom, vous ont convaincu d'erreur à peu près sur

tous les points qui pouvaient donner lieu à erreur, et ce sont ces erreurs que vous avez réussi à faire reconnaître pour constatations authentiques par MM. de Mortillet, Loydreau, de Mercey, Landa, etc., etc. ! Je vous en fais mon sincère compliment.

La petite fouille que j'ai faite en juin 1869, votre lettre la caractérise ainsi : *Le fait de passer quelques heures à Solutré, de faire donner çà et là quelques coups de pioche sans discernement, et de tirer, à prix d'argent, de la bouche d'ouvriers cupides, des renseignements contradictoires, ou de recueillir de la même manière le plus grand nombre possible d'objets dont il serait impossible de vérifier la provenance.* Veuillez d'abord, Monsieur, retirer cette expression à *prix d'argent*. J'ai payé 10 francs pour la fouille dont il s'agit, et n'ai jamais dépensé un sou de plus pour n'importe quel objet de Solutré ; je mets qui que ce soit au défi de prouver le contraire. Les ouvriers, qui étaient les vôtres et ceux de tout le monde, ne m'ont pas paru cupides. Vous leur avez rendu ailleurs pleine justice, et M. l'abbé Ducrost l'a fait de son côté. J'ai payé leur travail matériel, et je ne suppose pas que vous ayez jamais fait autrement. Pendant ce travail, et lorsqu'il m'est arrivé de les revoir, nous avons naturellement parlé de leurs fouilles anciennes et nouvelles. Votre insinuation que je les aurais soudoyés pour avoir des renseignements est à la fois absurde et calomnieuse.

Ma fouille avait été faite avec plus de discernement que toutes les vôtres, car, en quittant Solutré ce jour-là, j'avais constaté trois points importants :

1^o Que vous aviez peu fouillé, eu égard à l'étendue de la station ;

2^o Que vous aviez mal fouillé ;

3^o Que vous aviez par suite conçu une opinion complètement inexacte, et formulé des théories plus que hasardeuses en ce qui touche l'archéologie solutréenne.

Je le répète, Monsieur, *a fructibus eorum cognoscetis eos*.

Pour me faire juger la station de Solutré dont vous étiez si heureux de me faire les honneurs, vous avez fait pratiquer un sondage loin de mes yeux, loin de l'emplacement de vos fouilles, dans un endroit où ni votre plan de 1868, ni celui des *Renseignements généraux* (1873), ni celui du volume de l'Association française (1874), n'indiquent aucune recherche. Cette fouille fut improductive, m'avez-vous affirmé, sans en être bien sûr cependant, car vous vous proposiez de redécouvrir les objets que Buland m'a déclaré avoir trouvés, mais je vous crois sans peine, et le choix que vous aviez fait de ce point improductif ne prouve qu'une chose, déjà prouvée du reste : la fausse appréciation que vous faisiez alors de l'état de la station, ce qui résultait sans nul doute de l'insuffisance et du défaut de méthode de vos explorations. Ah ! sans doute, si vous aviez eu alors de l'état de la station une opinion moins radicalement fausse, on pourrait admettre que vos manifestations n'avaient eu pour but que de m'induire dans une erreur que vous ne partagiez pas vous-même. Votre situation ne serait guère améliorée toutefois, mais vous avez, dans votre lettre du 9 juin 1869, repoussé avec énergie toute hypothèse de ce genre. Dans ma réponse, je vous ai donc exonéré d'un sentiment aussi mesquin, et me suis contenté de vous attribuer une prétention absolue, exclusive, à l'exploitation de Solutré et l'intention bien arrêtée d'en évincer quiconque voudrait y faire des recherches libres et indépendantes. Or, vous étiez absolument sans droit pour en agir ainsi. Je serais bien aise de rencontrer quelqu'un qui ne se prit pas d'un fou rire en présence de la gravité avec laquelle vous faites appel aux intérêts scientifiques que le *hasard* vous a confiés (votre *Lettre*, p. 9) ! Le *droit du hasard*, voilà qui est bien trouvé !

Or, ce hasard, c'est un petit garçon qui, suppléant à votre clairvoyance absente, ramassa et vous offrit une belle lance de silex ; elle gisait au milieu d'un grand nombre de débris de silex que vous, *simple promeneur*, vous n'aviez pas su

apercevoir (A. Arcelin, *La plus ancienne peuplade du Mâconnais*, *Journal de Mâcon*, 7 septembre 1869). Vous fîtes part de ce que vous appelez votre découverte à M. de Ferry, et, de concert, vous fîtes les fouilles dont on connaît les résultats. Je le répète : *droit du hasard* est bien trouvé !

Je ne crois pas au droit du hasard, et vous n'en possédiez aucun autre, mais, expulsé une première fois, je me tins pour battu. Mon essai n'était pas encourageant, et je prévoyais dès lors le sort qui serait réservé à quiconque renouvellerait ma tentative : expressions de dédain méprisant, injures, accusation de corruption de votre homme de confiance, de pièges tendus à la fidélité et à la loyauté de vos ouvriers, distraction de pièces de la série de vos foyers, etc., rien n'y manque. Votre première expulsion m'a suffi. Je ne suis retourné à Solutré que trois fois, et toujours en simple promeneur.

Mais, en abandonnant ainsi la lice, j'ai fait mon possible pour éclairer et encourager de nouveaux explorateurs. C'est sur mes indications, surtout celle de s'abstenir de tout contact soit avec vous, soit avec M. de Ferry, que M. E. Perrault, de Rully, a fait une fouille de trois jours bien remplis, et a rapporté chez lui, *du sol épuisé par vous*, une énorme charretée d'objets archéologiques de la station : silex de toute espèce, plus de cent lances et flèches, os et cornes travaillés, dents, ivoire d'éléphant, renne, cheval, crânes et parties de squelettes humains. Il en a distribué un certain nombre de pièces, et le reste, que vous pourrez voir chez M. le docteur Jannin, du Montceau, se recommande assez de soi-même pour se passer de votre contreseing.

Malheureusement, une mort prématurée a enlevé M. Perrault, dont les notes sur Solutré ont été dispersées. Nous sommes ainsi privés d'observations sérieuses et sincères, qui nous auraient mis à même de grossir la liste des contradictions signalées par M. l'abbé Ducrost. C'est un malheur irréparable.

Vous vous flattez de m'avoir accueilli une deuxième fois à Solutré, lors de la visite des membres de l'Association française, le 23 août 1873. J'y suis venu, Monsieur, en vertu de ma souscription au Congrès de Lyon ; j'étais là, comme les autres, pour mon argent ; personne n'avait à m'accueillir et personne ne m'a accueilli ; vous ne vous êtes pas approché de moi, vous ne m'avez pas adressé la parole, et, pour ma part, je ne vous ai pas reconnu. Les non-souscripteurs n'ont pas été admis sur le Crot lorsque les membres du Congrès s'y trouvaient ; j'étais souscripteur, on m'a laissé entrer ; je n'ai personne à remercier pour cela. Le Congrès parti, tout le monde a pu de nouveau se servir du Crot sans restriction, et depuis cette époque les tranchées sont restées ouvertes. En l'absence de tout débris archéologique, elles ne sont aujourd'hui ni moins ni plus intéressantes que le 23 août 1873. Peut-être ceux qui ont fait les déblais y ont-ils découvert quelques objets intéressants ; peut-être eût-il été instructif d'assister aux fouilles ; quant aux membres de l'Association française, ils n'ont rien vu que le non-choix du non-choix des trouvailles antérieures, le tout disposé en tas ou dans des paniers le long du chemin ; tas et paniers étaient presque aussi garnis au départ des visiteurs qu'à leur arrivée.

J'étais arrivé trois heures avant les excursionnistes ; je n'ai pas assisté à leur dîner, la cérémonie capitale de l'affaire, et je suis demeuré longtemps après eux. J'ai donc pu mieux observer qu'eux. Debout sur la tranchée, en face du squelette et assez près du bord pour qu'on m'ait invité à reculer de crainte d'éboulement, j'ai assisté à l'exhumation, et n'ai rien vu qui pût me permettre de classer cette sépulture avec quelque assurance. Quelques pierres du côté de la tête, pas ou peu de cendres, pas un silex taillé, pas un os dans le prétendu foyer, une orientation que vous avez plus tard proclamée exceptionnelle, bien que M. Broca l'eût d'abord signalée comme conforme à l'usage antique. Du côté des

pieds fut rencontré, à niveau inférieur, un os de renne ; du moins il en fut parlé, mais on ne montra rien à l'assemblée.

L'opération ne dura guère ; elle était à peine terminée que la salle du déjeuner fut envahie. Je descendis alors dans la fouille, et, en présence de quelques voisins dont l'un me prêta une pioche, je fouillai l'emplacement de la sépulture sans y rien trouver, pas même de traces cendreuse perceptibles. Si ces traces existaient réellement sous le squelette, il ne s'agissait certainement pas d'un foyer avec tous les débris caractéristiques de l'âge du renne, ossements et silex taillés, *foyer que vous auriez fait enlever jusqu'à 50 centimètres de profondeur*, ce qui représente de trois quarts de mètre à un mètre cube de cendres ou de terreau cendreux ; cela ne se met pas dans la poche, et il en resterait toujours des traces significatives.

Nous avons ensuite abattu les parois de la tranchée dans tous les sens et recueilli quelques débris de silex, restes dédaignés de vos anciens déblais et de ceux de Buland. Aucun des explorateurs ne paraît avoir été plus heureux, tant les tranchées avaient été soigneusement expurgées. Aussi les membres de l'Association française ont quitté Solutré sans y avoir aperçu un silex de quelque valeur. Un très mauvais plaisant a prétendu avoir trouvé sur place le lendemain une phalange portant encore un anneau. Cette ridicule histoire vous a mis en un émoi qui s'explique bien par l'incertitude des constatations faites, mais non pas pour ceux qui, comme moi, ont fouillé et vu fouiller le terrain pendant le déjeuner. Lors même que la trouvaille eût été réelle, on n'aurait pu légitimement la mettre en relation avec votre squelette. Il n'y avait qu'à en rire dès l'abord comme on a fini par le faire plus tard.

Mais qui vous porte, Monsieur, à parler de cet anneau à propos de moi ? J'ai été un peu surpris de recevoir régulièrement tout ce qui a été publié sur cet incident. Voudriez-vous m'incriminer dans cette affaire grotesque ? Que signifie,

à propos de moi, la mention de cette lettre anonyme écrite de Chalon, le 12 mars 1872, pour vous dénoncer à la Société géologique de France ? M'accusez-vous d'en être l'auteur ? Que croyez-vous que j'aie de commun avec les *insinuations assez vagues* du « *Progrès de Saône-et-Loire* », journal selon vous *radical et anti-catholique*, dont, dites-vous, M. Chabas a été le collaborateur et dont il est resté l'ami depuis sa suppression ? Vous excellez, on le sait déjà, en matière d'insinuations habiles. Cette dernière a soulevé le dégoût des personnes honorables que vous avez gratifiées de votre lettre. Les grands écrivains qui, à leur manière, défendent la religion, la famille et la propriété, vous ont déjà dit que j'ai *écrivainé* dans le *Progrès* (c'est leur terme). J'y ai inséré, en effet, la traduction de deux *Contes chinois*, en y joignant, sur la moralité de notre époque, quelques réflexions concordant mieux avec les paroles de M^{sr} l'archevêque de Paris, lors d'une cérémonie récente, qu'avec la morale relâchée qui règne en France aujourd'hui, même parmi les défenseurs du trône et de l'autel. Le *Progrès* n'était peut-être pas aussi anti-religieux que vous le dites. C'est vous, du reste, qui m'apprenez que ce journal a publié des articles de votre goût, qui ont été reproduits dans les journaux de la France et de l'étranger. Vous le lisiez plus régulièrement que moi. Vous avez, dans les *Matériaux*, collaboré avec son directeur, M. L. Landa, que vous avez souvent cité avec éloges, et à qui vous avez rendu, au nom de M. de Ferry, un légitime témoignage d'approbation (*Le Mâconnais préhistorique*, p. 7).

C'est à ce degré que l'on descend quand on défend une mauvaise cause, et vous êtes descendu encore plus bas lorsque vous avez transformé ma correspondance de manière à en faire ressortir un *satisfecit* pour vous. Et c'est vous, Monsieur, qui parlez de *documents frelatés*, de *témoins récusables* ! Voudriez-vous me dire qui a *frelaté*, *falsifié* mes phrases pour m'attribuer une absurdité au paragraphe X de

vosre *Lettre* (p. 19) ? De ma réponse à M. de Mortillet, tirée à plus de 500 exemplaires, il m'en reste près de 200 pour vous prouver 200 fois que vous avez abusé là de la bonne foi de vos lecteurs' !

Arrivée à ce point, la discussion n'a plus aucune utilité pratique ; elle ne pourrait que nuire aux intérêts de la vraie science. Je suis à même de répondre à toutes vos objections, et de montrer que, quand il y a par hasard rectification juste, c'est vous-même que vous rectifiez et non pas moi. Mais j'espère que le public fera, dès à présent, justice de vos allégations sans que je sois obligé de publier les pièces du procès.

Pour moi, et malgré tous les procès-verbaux du monde, le squelette déterré devant l'Association française est absolument insignifiant. L'assemblage d'objets caractéristiques de l'époque du renne manquait à la sépulture ; s'il existait des traces de foyer, il faut songer aux inhumations postérieures qui, d'après M. l'abbé Ducrost, ont pu se continuer dans ces conditions jusqu'aux temps gallo-romains² ; l'orientation de la tombe, dont il ne faudrait, selon vous, rien conclure, s'il s'agit de l'époque du renne (vosre *Lettre*, p. 12), vous l'avez cependant déclarée exceptionnelle (A. Arcelin, *Ass. Fr.*, p. 636). Cette orientation est celle des sépultures burgundes et franques, et d'ailleurs de l'antiquité chrétienne et du moyen

1. Je me suis assuré qu'aucun des lecteurs de la lettre collective de M. Arcelin et de M. l'abbé Ducrost, même parmi ceux qui possèdent ma lettre à M. de Mortillet, n'a pris garde à cette audacieuse falsification de ma phrase ; elle a produit tout l'effet que mes adversaires pouvaient attendre de l'ineptie qu'ils m'ont prêtée.

2. La couche cendreuse, dont je n'ai pas retrouvé les traces dans les déblais où j'ai travaillé plus d'une heure, était dans tous les cas bien faibles : *Les foyers que nous avons examinés hier sont peu considérables ; ils ne semblent pas indiquer un séjour prolongé* (Cazalis de Fondouce, *Ass. Fr.*, p. 639). Je ne m'explique pas l'expression *les foyers* ; il n'a été question que d'un seul.

âge (voyez *Ass. Fr.*, p. 600, et *Journal officiel*, 16 juin 1874, 20 août 1874, etc.).

Je ne me hasarderais pas à déterminer la place approximative que cette tombe devrait occuper dans cet intervalle de 4.000 ans et peut-être plus. Pour l'attribuer à l'âge du renne, j'exigerais un peu plus que le minimum déterminé par vous-même : *une simple couche de cendres, d'ossements et de silex périmétrant le corps* (*Ass. Fr.*, p. 635). Il faudrait que parmi les os il y en eût de renne, et que parmi les silex il se trouvât quelques pièces caractéristiques ; les débris de tout genre abondaient partout à Solutré, et ne peuvent rien prouver. Les sépultures authentiques, comme celle qu'a décrite M. l'abbé Ducrost, nous montrent ce qu'on doit attendre des tombes intactes. Je conclus sans hésitation que celle qui a été montrée aux Membres de l'Association française est absolument dépourvue d'autorité.

Je n'ai point caché mes impressions, et, faisant écho à des Membres de l'Association française, qui témoignaient sans façon leur étonnement de l'exhibition faite devant eux, j'ai exprimé tout haut les observations que je viens de reproduire. Je les ai communiquées aux principaux savants de la réunion, en leur exprimant la déception que j'éprouvais en présence de résultats aussi négatifs d'une exploration annoncée si pompeusement ; leur réponse a été à peu près identique : « Cela ne se passe jamais autrement, et il ne faut » jamais rien attendre d'important des excursions ainsi » faites en commun. On voit les lieux, on déjeune très bien » et très longuement, on parle beaucoup, on fait en somme » de très agréables parties, et voilà tout ! » Le savant très distingué et très sympathique, qui a reçu en ma présence un os plat VIEUX DE 10.000 ANS !!! trouvé par un de ses confrères coiffé d'un immense chapeau tromblon, pourra, si bon lui semble, se rappeler pour sa part cette conversation.

Voilà, Monsieur, la narration fidèle de ce qu'il vous plaît d'appeler votre seconde réception à Solutré.

En ce qui touche le fond de la question, j'exprimais récemment la pensée que sur beaucoup de points nous n'étions pas aussi éloignés qu'on pourrait le supposer. De votre côté, il vous arrive de renvoyer les lecteurs à vos vues nouvelles, exposées dans le *Mâconnais préhistorique* de M. de Ferry. En 1869, vous étiez moins avancé, et c'est tout naturel. Depuis lors, vous avez consenti à apprendre quelque chose sur les leçons de gens que vous aviez fort maltraités. Pour ce qui me concerne, je vous ai enseigné que les Juifs de nos jours ne se servent pas de silex pour la circoncision, et, ce qui est plus important, je vous ai déterminé à baisser considérablement les chiffres de vos évaluations chronologiques. N'en soyez pas trop ému; tout le monde se trompe, surtout lorsqu'il s'agit de l'archéologie préhistorique, *qui n'est point une science proprement dite* (abbé Ducrost, *Études*, p. 8).

Quelques mots maintenant à l'adresse de M. l'abbé Ducrost.

Sans vous, monsieur l'Abbé, nous n'aurions sur Solutré que les comptes rendus de MM. de Ferry et Arcelin. Si vous eussiez reçu le même accueil que moi ou si vous n'aviez pas eu plus de persistance, les erreurs de vos devanciers, que vous avez si consciencieusement relevées, auraient définitivement pris place dans la science. Vous savez de quelle manière ces messieurs se débarrassent des observateurs indépendants.

J'ai cité votre travail et le citerai souvent encore. J'en fais presque sans réserves mon catéchisme sur Solutré. Si j'y trouvais figurés quelques-uns des silex de taille très évidente, qui abondent à la station sans être pièces dites caractéristiques, si vous y aviez décrit plus en détail chaque sépulture trouvée intacte, j'aurais dit *absolument sans réserves*.

Quelques contradictions se sont élevées à propos de la disposition de la tombe entourée d'un cercle plus ou moins

régulier de pierres et d'un vase à quatre anses que vous n'avez pas vu retirer du sol. Pour ce vase, la version que vous avez recueillie diffère de celle qui m'a été faite. La question est sans importance, et je vous accorderai volontiers que vos informations sont plus sûres. Il ne me reste qu'un regret à ce propos, c'est de voir que les gisements dits néolithiques¹ que l'on croit avoir aperçus à Solutré n'aient jamais été décrits, ni signalés avec quelque précision.

Quant à la tombe, on a parlé d'une enceinte de 29 pierres, tandis que vous n'en figurez que 21. Ce chiffre de 29 s'est fait jour jusqu'à Paris, par je ne sais quelle voie, mais j'ai été questionné sur la possibilité d'admettre que les Solutréens de l'âge du renne eussent connaissance du mois lunaire. Ces contradictions, les seules dont j'aie parlé relativement à vous, ne sont pas miennes; elles avaient fait l'objet d'une polémique entre vous et M. Jarry, en juin 1874.

Mais, en les rappelant dans ma réponse à M. de Mortillet (p. 20; cf. p. 80 du présent volume), j'ai eu le soin d'ajouter : « Si M. l'abbé Ducrost nous affirmait que les fouilles et la » découverte ont été faites sous ses yeux, j'admettrais que » la discussion dût être regardée comme close. »

Ainsi donc, monsieur l'Abbé, je me suis montré appréciateur très favorable de votre ouvrage, et plein d'égards et de respect pour votre caractère.

Et cependant vous venez d'accréditer de votre signature, deux fois donnée, toute une série d'imputations fausses et d'insinuations calomnieuses dirigées contre moi par M. Arcelin. Je ne pense pas avoir mérité cette hostilité, et je

1. M. Chabas aurait pu aisément ramasser à Solutré, gisant sur le sol, des flèches à ailerons ! (votre Lettre, p. 19). Il y a une difficulté à cela, c'est que M. de Ferry avait tout ramassé en juin 1869. Si quelques objets se sont rencontrés plus tard sur le sol non cultivé, ils ne peuvent être sortis que des fouilles, et surtout de celles de MM. de Ferry et Arcelin, les seules sérieuses, etc., etc. Ces *fouilleurs sérieux* ont ainsi bouleversé des stations néolithiques sans les apercevoir.

ne saurais trop regretter que vous n'ayez pas cru devoir exiger de justifications ni faire la moindre vérification des faits allégués. Si, comme vous le dites, la parole d'un membre de l'Institut (disons correspondant pour être exacts) a toujours un certain poids, celle d'un membre du clergé est, à mon avis, dans le même cas. Vous éprouverez, j'aime à le croire, le besoin de déclarer que, contrairement à vos premières affirmations :

Il n'est point vrai que la lettre par vous citée déclare que j'ai été bien accueilli à Solutré ;

Il n'est point vrai que j'aie écrit, comme vous l'affirmez dans votre *Lettre collective*, paragraphe X, que je n'ai jamais trouvé de flèches à ailerons dans les stations néolithiques ;

Il n'est point vrai que j'aie corrompu vos ouvriers, ni payé à prix d'argent des renseignements contradictoires¹.

Vous ne manquerez pas, je l'espère, de vous faire reproduire la lettre conservée dans les archives de M. Arcelin (votre *Lettre collective*, p. 4), qui, par un hasard inexplicable, est partie de Chalon pour dénoncer les explorateurs de Solutré. Vous vous assurerez si ce hasard *inexplicable* vous donnait le droit de me supposer l'auteur d'une dénonciation anonyme, et vous vous hâterez de repousser toute solidarité avec cette insinuation calomnieuse.

1. « Le compagnon fidèle, quelquefois le guide et l'initiateur de vos » travaux (Ab. Duc., *Études*, p. 30), » — « ce petit homme trapu et » robuste à l'œil intelligent, légèrement prognathe... ; c'était à croire » qu'il avait vécu du temps des Mongols, tant il était précis dans la » description de leurs huttes, de leurs sépultures, de leurs mœurs » (Arcelin, *Solutré, ou les Chasseurs de rennes*, p. 99). Pierre Buland, pour l'appeler par son nom, lorsqu'il m'offrait de fouiller pour moi, aurait été plutôt *corrupteur* que *corrompu*. Mais, laissant de côté la poésie et l'amplification, je n'ai reconnu en lui qu'un homme honnête, simple et passionné pour ses travaux de fouilles. Propriétaire à Solutré, autorisé par d'autres propriétaires, et, pour le Crot du Charnier, par le droit commun, il a mis sa pioche et son expérience au service de tous les fouilleurs, moyennant le salaire de son travail. C'était son droit et même son devoir. Je suis heureux de lui rendre ici pleine justice.

Pour ce qui concerne ma collaboration au *Progrès*, vous l'apprécierez à votre gré. J'insère où bon me semble mes productions scientifiques et littéraires, et ne fais de politique nulle part. En matière de religion, je suis convaincu que les journaux républicains et même jusqu'à présent les prédicateurs de l'athéisme sont beaucoup moins dangereux que l'exemple donné par tant de prétendus catholiques, dont la conduite semble démontrer qu'ils ne croient point au jugement des morts. A mon avis, il y a quelque chose à faire pour raviver le sentiment religieux dans le cœur du peuple, et ce quelque chose il ne faut pas l'attendre de la part de ceux qui regardent comme un signe d'infériorité sociale les nobles stigmates du travail.

Vous êtes spiritualiste et catholique, dites-vous, monsieur l'Abbé. Je n'en doute pas, mais vos idées sur la longue chronologie ont l'inconvénient de s'accorder mieux avec celles des matérialistes que les miennes. En admettant, comme vous l'avez fait, que le dépôt du lehm sur les rives de la Saône, entre les marnes et les débris romains, ait duré de sept à huit mille ans (ab. Duc., *Études*, p. 29), ce qui fait neuf à dix mille ans jusqu'à l'époque actuelle, vous vous êtes enlevé tout moyen de réfuter l'orateur qui a proclamé bien haut que le chasseur de rennes de Solutré était beaucoup plus ancien que le premier Juif appelé Adam. Cette assertion ne regarde pas seulement la chronologie, car, si Adam n'est pas le premier des hommes, si toute la race humaine n'a point hérité de lui la tache originelle, le christianisme tombe, et le peuple, qui lit les almanachs, et à qui on enseigne que le Christ est venu sur la terre vers l'an 4000 après la création du monde, ne peut qu'être frappé de vous entendre proclamer sans commentaire des dates de 4.000 ans antérieures à ce qu'on lui a dit de l'origine de l'humanité. Je crois, moi aussi, qu'il faut vieillir le premier homme, mais avec prudence et sur des preuves bien déduites. Or, les preuves sur lesquelles vous vous êtes fondé n'étaient pas dans ce cas.

Vous vous êtes appuyé sur les calculs de M. Arcelin, et M. Arcelin, après avoir parlé du chiffre de huit à dix mille ans, convient aujourd'hui que les marnes quaternaires ne remontent qu'à 6.750 ans (*Études d'arch. préhist.*, p. 39), et, cette fois, c'est pour lui une certitude chronologique. Cette reculade de 3.000 ans le ramène ainsi que vous dans les limites de la chronologie biblique. Ce n'était vraiment pas la peine d'en sortir.

Vous voulez bien m'inviter à aller mettre fin à mes incertitudes à Solutré sous votre direction et celle de M. Arcelin. Je n'ai, monsieur l'Abbé, aucune incertitude, grâce à mes propres observations et surtout aux vôtres : Solutré, station classée chronologiquement par sa faune quaternaire, touche à ce que vous appelez l'époque néolithique, qui, selon moi, tombe dans le premier millénaire avant notre ère ; votre allié d'aujourd'hui la fait remonter environ trois siècles plus haut ; les objets caractéristiques des temps quaternaires s'y rencontrent mêlés avec ceux qui se rapprochent de la pierre polie, et cette circonstance exclut toute idée d'intervalle considérable entre les deux époques, tandis que la perfection du travail, la notion des arts et celle de l'arithmétique nous montrent l'homme de Solutré aussi intelligent que celui de nos jours et, dans tous les cas, bien supérieur à la plupart des tribus encore sauvages. L'état physique de la région centrale de l'Europe peut être apprécié par les pérégrinations de la tribu dont vous signalez les rapports avec les côtes de l'Atlantique, d'une part, et avec l'Oisans, la Savoie, l'Isère, d'autre part (abbé Ducrost, *Études*, p. 24). Il y a quelque probabilité qu'alors la barrière des Alpes n'était pas infranchissable, et que les Solutréens pouvaient aller chercher jusqu'à la Superga le *cerithium* et la *cardita* dont vous avez parlé. J'espère pouvoir traiter spécialement cette question. Ces notions générales me suffisent. La fantasmagorie des dix mille années a disparu, c'est là l'essentiel.

Cette station, épuisée en 1869 par vos devanciers, ré-

épuisée par vous, épuisée de nouveau par M. Perrault, par M. de Fréminville, par M. Cousty et par tant d'autres, est encore assez riche pour mériter des fouilles subventionnées ! Je m'en doutais un peu. Si j'avais eu voix délibérative à l'Académie de Mâcon, j'aurais provoqué, depuis 1866, la mesure qu'elle vient de prendre trop tardivement. Permettez toutefois que je demeure étranger à vos recherches ; si je retourne à Solutré, ce sera pour accepter les offres bienveillantes que me fait depuis longtemps un propriétaire du pays. Je ne fouillerai que d'une manière complètement indépendante de quiconque assume des prétentions à la propriété exclusive du droit de fouiller et n'accueille les visiteurs que pour les obliger à se faire l'écho de ses propres observations.

Nos lecteurs diront, monsieur l'Abbé, si ce que j'ai écrit vous concernant doit être considéré comme un dénigrement ou comme un éloge de vos travaux. Mais quelqu'un vous a contredit sur un point très essentiel que vous n'aviez pas développé dans vos *Études* de 1872 avec la même netteté qu'au Congrès de Lyon en 1873. Je veux parler de la réunion dans les mêmes foyers et à la même profondeur, au milieu des mêmes débris de tous les types de silex taillés, depuis la pointe acheuléenne jusqu'aux rudiments d'ailerons (abbé Ducrost, *Assoc. Fr.*, p. 643). On a imprimé, en effet, ce qui suit dans le *Journal de Saône-et-Loire*, en juin 1874 (l'article est daté du 24 mai) :

« Solutré, nous pouvons l'affirmer hautement, renferme » dans la partie archéologique de son terrain trois étages » bien établis :

- » 1° Un étage inférieur ;
- » 2° Un étage moyen ;
- » 3° Un étage supérieur, et de grands détails sont donnés » sur les spécialités de chacun de ces étages. »

Ce contradicteur, vous l'avez reconnu, c'est vous-même, monsieur l'Abbé. Si la superposition de couches dont vous parlez existe réellement, c'est un fait des plus importants

pour l'étude, et l'on aurait de bien plus graves motifs encore pour déplorer l'inintelligente exploitation des premiers occupants.

Franchement, vous n'avez pas à vous plaindre de mes contradictions, si pleines de réserve et de déférence. Il y a mieux : ce n'est pas contre moi, mais contre vous, que M. Arcelin, tant en son nom qu'en celui de M. de Ferry, aurait le droit de formuler des plaintes. Nos lecteurs ont déjà une liste assez significative d'erreurs par vous relevées. Mais veuillez bien vous relire, monsieur l'Abbé :

« La station de Solutré a été découverte, explorée *partiel-*
» *lement* et décrite par MM. de Ferry et Arcelin avec un
» zèle au-dessus de tout éloge, mais peut-être dans le prin-
» cipe surtout avec une *absence de méthode*, qui existe né-
» cessairement lorsqu'en présence de l'inconnu, etc.

» Venu après eux, j'ai profité de leur expérience et de
» leurs travaux ; la voie m'était ouverte, je n'avais qu'à la
» suivre en modifiant ce qu'une observation attentive
» m'avait appris *être défectueux*.

» Mes fouilles ont confirmé sur *plusieurs points* les dé-
» couvertes de mes devanciers.

» Des fouilles opérées sous mes yeux par MM. de Ferry
» et Arcelin me parurent *trop superficielles* dans le sens
» réel du mot. A une profondeur habituelle de 30 à 40 cen-
» timètres ils rencontraient des traces de foyer, de silex, des
» ossements de chevaux et de rennes, des sépultures placées
» çà et là sans ordre apparent au milieu de ces débris. Ces
» sépultures sont, à mon avis, d'une époque relativement
» moderne. Les hommes de la pierre polie, des Gallo-romains
» peut-être, ont pu creuser leur tombes au milieu des restes
» d'une civilisation depuis longtemps disparue » (abbé Du-
crost, *Études, préambule*).

L'euphémisme a un peu adouci dans ces textes l'imputation du défaut de méthode qui ressortait d'ailleurs d'un si grand nombre de faits mal observés et signalés par vous.

Pour moi, le zèle au-dessus de tout éloge se réduit à un vif désir d'épuiser la station avant tout contrôle possible. Il m'étonnerait cependant que vos devanciers n'eussent pas reconnu, même en fouillant sans méthode, les silex et les os qui abondaient par centaines de mille kilogrammes dans le terrain qu'ils bouleversaient; vos fouilles ont nécessairement dû confirmer leurs observations *sur plusieurs points*, mais cela veut dire pour moi qu'elles les ont contredites sur tous les autres points, et tout le monde sera de mon avis.

Peut-être, monsieur l'Abbé, aurez-vous aujourd'hui la curiosité un peu tardive de vous faire montrer la correspondance que M. Arcelin vous a transformée en attestation de la bonne réception qu'il m'a faite à Solutré. Vous y verrez que, dans sa réponse du 9 juin 1869, M. Arcelin se défend et défend M. de Ferry contre l'accusation d'*incapacité despotique*. Je n'avais pas formulé cette accusation; à vous de décider si elle résulte spontanément de l'exposé des faits. Mais vous conviendrez avec moi que c'est là un singulier thème dans une correspondance de congratulations! Ne regrettez-vous pas d'avoir signé ces phrases: *Serait-il vrai, monsieur Chabas, que vous eussiez été personnellement mal accueilli à Solutré? Veuillez rappeler vos souvenirs?*

Mes souvenirs, je les ai rappelés, avec preuves à l'appui. Trouvez-vous que j'aie répondu pertinemment à votre question?

Cette lettre, monsieur l'Abbé, pourrait aisément prendre les proportions d'un gros livre. Mais la science est en possession de documents qu'il n'est plus possible d'éliminer du débat, et, grâce à vous, nous possédons des constatations sérieuses et des assertions positives qui serviront à l'appréciation des résultats ultérieurs de votre association avec M. Arcelin. Je vous en exprime de nouveau mon extrême satisfaction.

Dans l'intérêt de la science, et pour que le caractère trop personnel des recherches faites à Solutré porte le moins

de préjudice possible à l'appréciation de cette importante station, j'émetts ici le vœu qu'à la liste des publications spéciales par moi énumérées (*ci-devant*, p. 2; cf. p. 120 du présent volume), on ajoute le *Mâconnais préhistorique*, Mâcon, 4^e, 1870, la *Lettre collective de messieurs Ducrost et Arcelin à monsieur Chabas, en date du 19 mai 1875*, et la présente *Réponse* à cette lettre, et que le tout serve de préface indispensable aux publications auxquelles pourra donner lieu votre association présente avec M. Arcelin. Solutré est partout cité comme une station célèbre de l'homme à l'époque quaternaire; les crânes de Solutré occupent une place d'honneur dans les élucubrations anthropologiques. Vous jugerez comme moi qu'il est indispensable de placer sous les yeux du public tous les documents contradictoires de la question, et de le rendre juge de la fragilité de l'édifice. Votre attaque collective m'a mis dans la nécessité de démentir bon nombre d'assertions, à propos desquelles votre alliance récente avec M. Arcelin paraît vous avoir fait perdre de vue vos constatations premières. En me rappelant les faits inexacts que vous avez, sans vérification, attestés par votre signature, je suis fondé à craindre que vous ne soyez amené à en attester beaucoup d'autres non moins controuvés, et qu'avant peu, en vous opposant ces reconnaissances imprudentes, on ne vous démontre que c'est vous-même qui avez fouillé sans méthode et non pas MM. de Ferry et Arcelin. Ce serait payer un peu chèrement votre part du droit exclusif de fouiller. Toutefois le public, qui est en possession de votre ouvrage, demeurera juge de la valeur d'un tel désaveu, s'il venait à se produire.

F. CHABAS.

Chalon-sur-Saône, 15 juillet 1875.

SUR

L'USAGE DES BATONS DE MAIN

Chez les Hébreux et dans l'ancienne Égypte¹

Les nations de l'Orient ont, de tout temps, considéré le bâton non seulement comme un soutien et une arme, mais encore comme un insigne de dignité et d'autorité. Il en était sans doute de même chez les peuples occidentaux, dont l'antiquité nous est moins bien connue.

Je me propose d'examiner, dans ce mémoire, les emplois variés du bâton de main chez les Hébreux et chez les Égyptiens.

Le bâton était, chez les Israélites, l'accessoire obligé de la marche en général, mais surtout du voyage ; il servait à la fois d'appui et d'arme défensive. En instituant la fête de la Pâque, qui rappelait la sortie d'Égypte, Jéhova enjoignit aux Hébreux de ne point s'asseoir à ce banquet commémoratif, mais au contraire de le manger en grande hâte, les reins ceints, les pieds chaussés des souliers de la route et le bâton à la main².

Lorsque le patriarche Juda allait inspecter ses domaines

1. Publié dans les *Annales du Musée Guimet*, t. I, p. 35-48. — G. M.

2. *Exode*, ch. XII, v. 11.

dans la montagne, il prenait son bâton, sans doute un bâton de chef ayant une certaine valeur. Sa belle-fille, Thamar, exigea de lui le don de ce bâton avant d'acquiescer à ses désirs ¹.

Jacob, voulant caractériser l'état de dénuement dans lequel il se trouvait lorsqu'il franchit le Jourdain, dit qu'il n'avait que son bâton ². On n'imaginait point alors de voyageur sans cet accessoire indispensable.

Le bâton pastoral, qui est devenu la riche crosse des prélats, était dans l'origine une simple branche noueuse, propre à rassembler le troupeau et à le défendre contre les attaques des carnassiers. Le berger s'en servait aussi pour châtier son chien et pour se défendre lui-même des chiens étrangers. « Tu me prends donc pour un chien ? » criait Goliath à David, qui s'avavançait contre lui armé du bâton qu'il ne quittait jamais ³.

Le bâton était aussi le soutien du malade et du blessé, et l'appui des pas chancelants du vieillard. On trouve deux fois répétée au livre de Tobie l'expression *baculus senectutis*, bâton de vieillesse ⁴, aujourd'hui si familière. Celle des « hommes ayant un bâton à cause de la multitude de leurs jours » fait antithèse à l'idée *vieillards* dans un passage du prophète Zacharie ⁵.

Le texte sacré nomme *bâton de roseau* tout appui sans force. « Mets-tu ton espoir dans ce bâton de roseau brisé, dans l'Égypte ? » dit l'Assyrien Rabsacès au roi Ézéchias ⁶.

Le mot bâton de main était si étroitement lié à l'idée *appui, soutien, défense*, qu'il a été de tout temps employé dans un sens métaphorique. C'était, comme on en peut déjà

1. *Genèse*, ch. xxxviii, v. 18.

2. *Genèse*, ch. xxxiii, v. 10.

3. *Rois*, I, ch. xvii, v. 40 à 43.

4. Ch. v, v. 23, ch. x, v. 4.

5. Ch. viii, v. 4.

6. *Rois*, IV, ch. xix, v. 21. Cf. *Isaïe*, ch. xxxvi; *Ézéchiel*, ch. xxix.

juger par l'exemple que nous venons de citer, une expression habituelle chez les Assyriens.

A une date plus reculée, Jéhova menace les Israélites du fléau de la famine s'ils n'observent pas la loi qu'il leur donne : « Je briserai, dit-il, le bâton de votre pain¹. » Cette image revient dans les prophètes : « Je vous accablerai par la famine, je briserai le bâton du pain dans Jérusalem². »

La protection divine est quelquefois caractérisée par l'expression la verge, le bâton de Dieu³. Les mêmes mots emportent aussi l'idée de châtiment : « Assur est la verge et le bâton de ma colère⁴. » De même ils expriment l'idée : pouvoir, autorité, force. « Le Seigneur a brisé le bâton des impies, la verge des dominateurs tyranniques⁵. »

Le bâton expressément nommé *bâton de main* constituait une arme qui paraît avoir été employée même à la guerre. En parlant de la déroute des peuples de Gog et de Magog dans les montagnes de la Judée, Ézéchiel dit que les Israélites n'auront plus besoin du bois des champs pour allumer leur feu : « Ils brûleront des armures, des boucliers, des javelots, des arcs, des flèches, des *bâtons de main* et des lances⁶. »

Chez tous les peuples, la peine de la fustigation a été appliquée au châtiment de divers délits et à la correction des enfants. « Qui épargne son bâton, dit l'un des proverbes de Salomon, a de la haine pour son fils⁷. » « La verge, dit un autre précepte, est pour le dos des insensés⁸. »

1. *Lévitique*, ch. xxvi, v. 26.

2. *Ézéchiel*, ch. iv, v. 16; ch. xiv, v. 13.

3. *Ps.*, xxii, v. 4.

4. *Isaïe*, ch. x, v. 5.

5. *Isaïe*, ch. xiv, v. 5. Comparez *Jérémie*, ch. xlviii, v. 17.

6. *Ézéchiel*, ch. xxix, v. 6. L'expression est *maqel iad*. Elle désigne une simple branche dans un passage de la *Genèse* (ch. xxx, v. 37), mais le *maqel* pouvait recevoir une armature de métal.

7. *Proverbes*, ch. xiii, v. 24.

8. *Proverbes*, ch. xxvi, v. 3.

C'est probablement par suite du droit de frapper que le bâton des chefs a été considéré comme un insigne du commandement. Le sceptre ou bâton royal emporte la même idée ; ce n'était dans l'origine qu'une simple branche. Pour désigner le pouvoir royal, qui ne doit pas sortir de la race de Judas, la Genèse se sert du mot SCHEBAT, *verge, bâton*¹, qui nomme aussi la baguette de la fustigation. Mais le sceptre royal fut de bonne heure façonné et garni avec un soin particulier. Celui qu'Assuérus tendit à Esther était d'or ou du moins garni d'or. Esther en baisa humblement l'extrémité².

La puissance irrésistible du bâton levé, dans les mains du maître, est passée naturellement dans le bâton de l'enchanteur, puis dans le bâton de la rhabdomancie et dans le bâton augural.

Toutefois, le premier prodige opéré à l'aide de baguettes semble tenir à un autre ordre de considérations. Berger de son beau-père Laban, le patriarche Joseph régla les conditions de son salaire : il devait prendre, comme sa propriété, les agneaux tachetés et ceux qui seraient d'un rouge foncé, tous les autres restaient à Laban. Mais Jacob fit pencher la balance dans son intérêt par un procédé qui montre que l'influence de la domestication sur les animaux avait été observée à une époque bien reculée. Il prit des baguettes (*magelim*) de divers bois, y fit des raies blanches en enlevant une partie de leur écorce et les plaça dans les auges et dans les abreuvoirs où les brebis venaient boire. A la vue de ces baguettes, les brebis entraient en chaleur et produisaient des agneaux tachetés³.

Le pouvoir surnaturel du bâton est bien mieux caractérisé dans l'histoire de Moïse et d'Aaron. Tout le monde a

1. *Genèse*, ch. xxxix, v. 9.

2. *Esther*, ch. v, v. 2.

3. *Genèse*, ch. xxx, v. 32 et suivants.

présents à l'esprit les miracles qui, d'après le texte sacré, préparèrent et accompagnèrent la sortie des Israélites. C'est par l'ordre exprès de Dieu que le législateur hébreu devait tenir à la main son bâton (*mitah*) pour faire des prodiges¹. Moïse donne lui-même à ce bâton le nom de *bâton de Dieu* (*mitah ha Elohim*²).

Changé en serpent, le bâton de Moïse dévora les serpents produits par les magiciens de Pharaon³. Il frappa les eaux et les changea en sang⁴ et présida à toutes les catastrophes destinées à agir sur l'esprit du souverain de l'Égypte⁵. Moïse le tint élevé pour se frayer un chemin au milieu des vagues de la mer Rouge⁶ ; il en frappa le rocher d'Horeb pour en faire jaillir une source⁷.

Le bâton (*mitah*) fut encore l'agent du prodige qui confirma les pouvoirs sacerdotaux de la tribu de Lévi, après la révolte de Korah, Dathan et Abiram. Chacune des tribus fournit à cette occasion un des bâtons de son chef, et Moïse déposa tous ces insignes, pendant la nuit, dans la tente d'As-signation. Le lendemain, la verge qu'Aaron avait déposée pour la tribu de Lévi se trouvait garnie de fleurs, de boutons et de fruits⁸.

Un exemple bien caractéristique de la puissance magique agissant au moyen du bâton se lit dans la touchante histoire de la Sunamite, dont Élisée ressuscita l'enfant mort. Le prophète avait envoyé son serviteur Guéhazi avec ordre d'appliquer son bâton sur la face de l'enfant⁹.

1. *Exode*, ch. iv, v. 17.

2. *Exode*, ch. iv, v. 20.

3. *Exode*, ch. vii, v. 10.

4. *Exode*, ch. vii, v. 20.

5. *Exode*, ch. xiv, v. 16 à 21.

6. *Exode*, ch. xiv, v. 16 à 21.

7. *Exode*, ch. xvii, v. 6.

8. *Nombres*, ch. xvii, v. 17 et suivants.

9. *Rois*, IV, ch. iv, v. 29 et 31.

Du reste, l'abus que faisaient les Israélites de la rhabdomanie est condamné par le prophète Osée : « Mon peuple interroge le bois ; un bâton (*maqel*) lui fait des prédictions ¹. »

Ainsi qu'on le voit par les détails qui précèdent, le bâton touche à des détails multiples de la civilisation hébraïque ; on en peut dire autant en ce qui concerne la civilisation de l'ancienne Égypte. Depuis que l'écriture hiéroglyphique n'est plus un mystère, on s'est aperçu qu'il existait entre ces deux nations, si importantes par le rôle qu'elles ont rempli, des affinités étroites qui se rencontrent jusque dans les idées religieuses. Il a fallu toute l'énergie de Moïse pour diviser sur le terrain politique des populations entre lesquelles existait une sympathie marquée. J'ai traité ce sujet dans plusieurs Mémoires auxquels les présentes recherches peuvent ajouter un chapitre nouveau.

Comme chez les Hébreux, l'usage du bâton pour la marche et le voyage était général en Égypte. C'était le premier objet à préparer pour le départ, ainsi qu'on le voit dans le *Conte des Deux Frères* ². Une des grandes misères du voyageur consistait à être privé de bâton et de souliers ; tel était, d'après un papyrus, le sort qui menaçait le jeune militaire allant rejoindre son cantonnement par les chemins pierreux de la Syrie ³.

Sur les rives du Nil, comme sur celles du Jourdain, le bâton était le grand argument de l'éducation de la jeunesse. « Travaille assidûment, ou tu seras battu », répètent sans cesse les maîtres à leurs élèves, et ils ajoutent : « Les oreilles du jeune homme sont sur son dos ; il écoute quand on le frappe ⁴. »

1. *Osée*, ch. iv, v. 12.

2. *Papyrus d'Orbiney*, p. 13, l. 1.

3. *Papyrus Sallier I*, p. 7, l. 4.

4. *Papyrus Anastasi III*, p. 3, l. 13.

Un scribe, rappelant les punitions qu'il a subies sur les bancs de l'école, dit qu'il a vécu sous la fêrule et qu'elle lui a assoupli les membres¹. Dans cette phrase, le nom de la baguette fustigatrice est *pakkha*, littéralement *l'entameur, le fendeur*.

L'application de la bastonnade est bien des fois figurée sur les monuments de l'ancienne Égypte ; elle faisait partie du code pénal militaire. Les espions étrangers y étaient soumis, et on les obligeait ainsi à révéler les plans de l'ennemi. Les gymnasiarques de l'époque pharaonique dressaient, par ce moyen cruel, les sujets qu'ils montraient en public et dont les tours d'agilité et de souplesse n'ont pas été dépassés par les Auriol de nos jours. Dans certaines scènes de ce genre, on voit même le bâton noueux s'abattre sur les épaules des jeunes filles².

Le bâton était aussi un moyen d'instruction judiciaire qu'on n'a guère le droit de trouver rigoureux dans notre pays, qui a conservé si longtemps la question ordinaire et extraordinaire. Il ne paraît pas, d'ailleurs, qu'il en ait été fait usage en Égypte dans d'autres cas que ceux de flagrant délit et de crime avoué. Le juge ordonnait alors la bastonnade sur les pieds et sur les mains au moyen d'un bâton nommé *batjana* et *batjara*, mots qui rappellent *bâton* et *battre*. Ce n'est toutefois qu'un rapprochement mnémotechnique³. La verge de la fustigation s'appelait aussi *djaba*.

Lorsque les scribes du trésor venaient dans les campagnes percevoir l'impôt en nature, ils étaient accompagnés de recors armés de bâtons, et de nègres portant des rameaux de palmier, pour avoir raison des récalcitrants⁴. Le texte qui nous donne ce détail appelle le bâton de l'exacteur

1. *Papyrus Anastasi V*, p. 18, l. 1.

2. Wilkinson, *The Egyptians in the Time of the Pharaohs* (p. 17).

3. Voy. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, vol. II, p. 17, et Goodwin, dans le *Journal égyptologique* de Berlin, 1874, p. 62.

4. *Papyrus Sullier I*, p. 6, l. 8.

schebot. Ce nom paraît avoir été emprunté à la langue hébraïque qui l'a appliqué, comme nous l'avons vu ci-devant, au sceptre royal et à la baguette de la fustigation. Il s'est conservé tel quel dans le copte.

Le même mot servait quelquefois aussi de nom au bâton du vieillard. Il est naturel, en effet, que l'homme âgé fasse respecter sa dignité, le cas échéant, au moyen de l'arme qui lui sert de soutien. Au nombre des maximes de l'antique sagesse égyptienne, on trouve la recommandation du respect dû aux supérieurs et l'observation que la réponse du vieillard portant le bâton sert à abattre la témérité¹. Ailleurs, le même moraliste dit que « réponse grossière fait lever le bâton² ».

On sait que, d'après la doctrine sacrée, certaines phases de la vie d'outre-tombe n'étaient qu'une reproduction de la vie sur la terre jusque dans ses moindres détails. Aussi les défunts n'abandonnaient-ils pas l'usage des bâtons de main. Les scènes funéraires représentent, en effet, le mort revivifié cheminant, son bâton à la main, sur les routes du double ciel. On trouve dans les textes mythologiques de nombreuses allusions à cet usage ; ils expliquent notamment que le défunt se taille le bâton qui doit soutenir ses pas³. Ayant ce bâton à la main, il se tient debout sur ses pieds⁴, et, à l'aide de cet appui, il traverse l'océan céleste⁵.

Ce bâton mystique du défunt a pu avoir pour type le bâton d'Horus, qui a joué un certain rôle dans l'histoire mythologique. Au moyen de ce bâton, Horus avait scellé la bouche de Set, son adversaire⁶. Dans une autre occasion,

1. *Papyrus Boulaq IV*, pl. VI, l. 8.

2. *Papyrus Boulaq IV*, pl. XXII, l. 7.

3. *Todtenbuch*, ch. cxxx, 10.

4. *Todtenbuch*, ch. lxxv, 2.

5. *Todtenbuch*, ch. cxxx, 19.

6. Naville, *Mythe d'Horus*, pl. XV, 7.

le même bâton avait répandu de la lumière¹. Horus s'en était trouvé privé dans une circonstance grave, qu'un papyrus expose en ces termes : « Horus quitte le pays ; il s'éloigne de l'Égypte. Le ciel était orageux, la terre obscure ; personne ne l'accompagnait. Sa mère Isis l'avait envoyé, et il n'avait pas à la main de bâton sur lequel il pût s'appuyer ; il n'avait pas au cou son talisman de l'Œil sacré (l'*Oudja*) qui lui eût servi de protection. Il marche et tombe sur la terre...². »

L'emploi du bâton dans les opérations magiques ne nous a été révélé par aucun texte jusqu'à présent ; aussi l'histoire des magiciens de Pharaon transformant leurs bâtons en serpents ne peut trouver son corollaire dans les hiéroglyphes.

Cependant l'acte d'Horus, abaissant son bâton et scellant ainsi la bouche de son ennemi, a dû être imité par les incantateurs égyptiens qui conjuraient les maladies et les périls par l'évocation des traditions de la guerre typhonienne.

Chez les Égyptiens, comme chez les Hébreux, le mot *bâton* avait pris un sens métaphorique. Un haut fonctionnaire sacerdotal se vante d'être *le bâton du roi dans les temples*³.

Les bâtons qui servaient de sceptres aux rois et aux grands personnages étaient le plus souvent travaillés avec art et richement ornés ; les textes citent des bâtons d'or⁴, analogues sans doute au sceptre d'Assuérus ; d'autres avaient le pommeau marqueté d'or⁵. Le grand *aounnou* de Thotmès III semble n'avoir été qu'une branche flexible de bois rare.

1. Naville, *Mythe d'Horus*, pl. XXIII, 64.

2. *Papyrus Boulaq* VI, p. 5, l. 7 et suivantes.

3. Stèle de Pisheremtah ; Prisse, *Monuments égyptiens*, pl. XXVI, 4.

4. Leemans, *Musée de Leyde*, III, k, 24.

5. *Papyrus Anastasi* IV, pl. 17, 3. En égyptien, la pomme est nommée la main du bâton.

Une maxime de l'antique sagesse égyptienne exprime, à propos du sceptre de la puissance, une idée très philosophique : « Le morceau de bois brisé tombé dans le champ et qu'ont frappé le soleil et l'ombre, l'artiste le recueille, le dresse et en fait le sceptre des grands ¹. »

Je n'ai pas fait ressortir en détail toutes les affinités qui existaient entre les idées égyptiennes et celles des Hébreux dans la plupart des usages des bâtons de main. Ces analogies sont frappantes.

Je puis en signaler encore une qui est fort singulière et qui se rapporte à la formalité de la prestation des serments. Un document judiciaire, daté de la grande époque pharaonique, décrit le serment prêté devant les magistrats instructeurs par un ouvrier prévenu de vols dans les hypogées; avant de faire sa déclaration, cet ouvrier prononça un *par la vie du pharaon*, en se frappant le nez et les oreilles et se plaçant sur la *tête du bâton*. Il manifestait ainsi qu'il connaissait la rigueur de la loi pénale, ordonnant, dans certains cas, l'ablation du nez et des oreilles; il montrait aussi, en se penchant sur le bâton du juge, qu'il reconnaissait l'autorité et le droit de frapper représentés par cet insigne ².

On peut comparer ce dernier détail à une particularité du serment fait par Joseph à son père Jacob. Le patriarche avait demandé à son fils de lui jurer qu'il ne l'enterrerait pas en Égypte. Joseph prêta, à la manière des Hébreux, le serment qui lui était demandé, c'est-à-dire, pour en prononcer la formule, il plaça sa main sous la cuisse de son père. Ensuite, et sans doute en témoignage de sa reconnaissance de l'autorité du plus grand fonctionnaire de l'Égypte, le patriarche s'inclina sur la tête du bâton ³.

1. *Papyrus Boulaq IV*, p. xxiii, 13.

2. Voy. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. I, p. 80.

3. *Genèse*, ch. XLVII, v. 20 à 31. Les Septante ont bien traduit ce détail. La Vulgate rend *mitah* par *lit*, et les points-voyelles, bien plus récents que la version des Septante, ont été appliqués conformément à

Nous allons maintenant dire quelques mots des bâtons égyptiens qui sont arrivés jusqu'à nous. Il en existe, dans les musées et dans les collections particulières, un assez grand nombre. Le riche cabinet de mon savant et actif confrère, M. Émile Guimet, en possède un qui est remarquable surtout par la belle inscription dont il est décoré; je le décrirai plus loin. Commençons par quelques généralités.

Les bâtons dont se servaient les Égyptiens étaient généralement d'une grande longueur; il y en a depuis 1^m20 jusqu'à 1^m50 et même plus. Les bois le plus souvent employés sont le cerisier, l'acacia, le perséa (*balanites ægyptiaca*). Le cerisier semblait surtout jouir d'une grande faveur, car l'écorce de ce bois, enlevée avec soin, recouvre quelquefois des bâtons faits d'un autre bois. C'est un procédé dont on se sert encore de nos jours pour la confection des pipes turques. Il y a des bâtons à bois dressé et poli; d'autres ont conservé leurs nœuds. Quelques cannes sont régulièrement cylindriques. Assez rarement elles vont en diminuant de grosseur à partir de l'extrémité tenue dans la main; souvent au contraire le gros bout est en bas, disposition qui rendait le bâton plus dangereux lorsqu'il était employé comme arme.

Les bâtons égyptiens avaient, comme les nôtres, des têtes ou pommes de formes variées, telles que boules plus ou moins rondes, allongées ou aplaties, chapiteaux en fleurs de lotus, cônes tronqués renversés, etc., et, pour ces appendices, on employait les métaux, les pierres dures, les émaux, les bois durs, l'ivoire, etc. L'une des cannes conservées au Musée de Leyde est formée d'un roseau à cinq nœuds, surmonté de la tête hideuse de Bès, le dieu des recherches sensuelles. Les pommes étaient fixées sur le bâton au moyen

cette interprétation. Mais Joseph n'était pas couché; il avait été mandé par son père. On ne voit pas à quel propos Jacob se serait prosterné au haut de son lit. L'interprétation gréco-égyptienne, confirmée par le texte égyptien que je viens de citer, est bien plus certaine.

de clous de bronze, dont on possède encore plusieurs spécimens.

Quelquefois, au lieu de pomme, les bâtons égyptiens avaient à leur extrémité supérieure un petit branchement en forme de corne, constituant un cran sur lequel portait probablement un des doigts de la main pendant la marche.

Un assez grand nombre de ces bâtons, même parmi les plus simples, portent des légendes hiéroglyphiques qui en nomment les propriétaires. Ces légendes en constituent l'intérêt principal. On y trouve, comme d'ailleurs dans tous les textes, des informations souvent très intéressantes.

Le monument le plus vénérable de cet ordre qui soit parvenu jusqu'à nous n'est point un bâton entier; ce n'est que la virole de bronze du bâton de Papi (Phiops), roi de la IV^e dynastie¹; le cartouche de ce pharaon est gravé sur le métal. Ce petit objet nous montre l'usage vulgaire du bronze répandu en Égypte dès le XXX^e siècle environ avant notre ère. On ne possède pas beaucoup d'autres objets de métal d'un âge plus reculé, mais on en trouve la mention dans des textes qu'on peut rapporter à des temps antérieurs à la construction des grandes pyramides. Les mêmes textes nous montrent, à la même époque, l'usage du bâton de main, que certains personnages ne quittaient pas même lorsqu'ils étaient assis².

Il faut citer, en second lieu, l'extrémité inférieure du bâton de bois garni d'or qui porte le cartouche-prénom d'Amenhotep III, de la XVIII^e dynastie. Ce riche insigne a certainement appartenu à ce pharaon; il nous parle, dès lors, d'une époque prospère de l'histoire égyptienne. Il fait partie des trésors rassemblés au Musée de Leyde³.

1. Au *British Museum*, catalogue n° 5495.

2. Voy. Mariette-Bey, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 12; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art égyptien*, groupe de Ti et de sa femme.

3. Leemans, *Musée de Leyde*, II, pl. 84, n° 82.

Le Musée du Louvre possède deux pommes de cannes ayant appartenu l'une au grand conquérant Sétî I^{er}, l'autre à son fils, le célèbre Ramsès II, le pharaon de Moïse.

Je crois qu'ici s'arrête la liste des bâtons royaux ; mais ceux des grands personnages sont bien plus nombreux. Il en existe au Musée de Leyde deux qui nous rappellent une époque célèbre des annales pharaoniques, celle de la réforme religieuse tentée par Amenhotep IV, prince qui prit le nom de Khouenaten après avoir proscrit le culte d'Ammon. L'un de ces bâtons porte la légende du scribe Hataï, qui était attaché au temple d'*Aten* (le disque solaire, objet du culte de la réforme) à Memphis¹. Sans ce petit monument, nous n'aurions jamais su que la capitale de la Basse-Égypte, dont il ne reste pas aujourd'hui pierre sur pierre, avait possédé un édifice consacré au dieu de Khouenaten.

L'autre a appartenu à un personnage nommé Peaten-emheb, c'est-à-dire *le disque solaire dans la panégyrie*. Ce nom, qu'on ne trouve qu'à l'époque de la réforme, avait remplacé celui d'Amenemheb, *Ammon dans la panégyrie*, qui est commun à presque tous les temps, mais qui dut disparaître de l'usage pendant la proscription du culte d'Ammon.

La légende de ce bâton est fort curieuse : elle nous apprend que le possesseur de cet insigne était « très favorisé du dieu bon (Osiris), aimé du seigneur des deux mondes (le roi) à cause de ses mérites exceptionnels ; qu'il se conformait à la vérité, qu'il était bon de parole et s'abstenait de tout acte mauvais. Il occupait la fonction d'officier de la grande reine et d'expert vérificateur² ».

Un autre bâton du même Musée de Leyde nous signale encore un édifice à ajouter à ceux que nous connaissions déjà par les textes comme ayant appartenu à la ville de Memphis ;

1. Leemans, *Musée de Leyde*, II, pl. 85, n° 86.

2. Leemans, *loc. laud.*, pl. 85, n° 88.

il s'agit cette fois d'un temple ou d'une chapelle du dieu Lunus, en égyptien *Aoh*, l'une des formes de Thoth. La légende de ce bâton est très remarquable :

« Bâton excellent pour commencer la vieillesse dans la grande salle du temple, et pour sortir tous les jours avec lui, en allant voir Ptah du Mur-Blanc. Ceci dit au profit du scribe supérieur du dieu Aoh, Anoui¹. »

On sait que le Mur-Blanc est la citadelle de Memphis, qu'Hérodote a citée sous le même nom de Λευκὸν Τεῖχος. Ce nom désignait quelquefois la ville elle-même et même le nome tout entier.

Un bâton de moindre longueur a appartenu à un membre de la même famille que le propriétaire du précédent ; c'était le « très favorisé du dieu Ptah, seigneur de la coudée, que son maître aimait tous les jours ; il se nommait Anoui, et sa profession consistait à être le *coureur du pharaon*² ». Ce titre curieux n'a pas encore été rencontré ailleurs.

Le bâton de Nakhtamen nous fait aussi connaître les noms d'une fonction et d'un édifice qui ne sont pas cités sur d'autres monuments³.

Les reines d'Égypte ne ressemblaient guère à celles d'Assyrie ; elles avaient des titres, des attributions et de nombreux fonctionnaires attachés à leur maison et à leur service personnel. Nous avons déjà eu l'occasion de citer un officier de la reine. Le Musée de Leyde contient aussi le bâton d'Amonneb, gardien de la maison de la grande reine, qui était en même temps attaché au culte de Thoth⁴.

Quelques-uns de ces bâtons paraissent avoir été donnés en présent ; ce sont ceux dont la légende exprime un vœu, comme, par exemple, celui d'Anoui, scribe du dieu Lunus.

On trouve sur un autre bâton du Musée de Leyde un

1. Leemans, *Musée de Leyde*, II, pl. 85, n° 84.

2. Leemans, *loc. laud.*, n° 85.

3. Leemans, *loc. laud.*, n° 83.

4. Leemans, *loc. laud.*, pl. 84, n° 80.

souhait du même genre : « Commence une heureuse vieillesse dans le lieu de la vérité ; ceci est dit au profit du favorisé de Ptah, seigneur de la coudée, le scribe Djaï' . »

Plusieurs *abou*, ou artistes en bois et en métaux, nous ont laissé leurs légendes sur des bâtons que sans doute ils s'étaient façonnés pour eux-mêmes.

Nous possédons, par exemple, celui d'Amenmès, artiste des travaux d'Ammon, aux ordres de la princesse Bokamon, et celui de Khratoua, grand artiste d'Ammon. Ce dernier porte une légende qui contient une prière à Ammon et à Ptah pour qu'ils accordent vie, santé et force au propriétaire de l'insigne. Ces deux cannes nous reportent à la XIX^e ou à la XX^e dynastie, époques des grands travaux du temple d'Ammon à Karnak. Celui d'Amenmès nous montre que non seulement les reines, mais encore les princesses égyptiennes exerçaient une autorité et avaient des fonctionnaires à leur service. La considération pour les femmes, la liberté et l'autorité qui leur étaient laissées, est l'un des traits les plus remarquables de l'ancienne civilisation égyptienne.

Les deux bâtons dont je viens de parler ont été publiés par M. Prisse d'Avennes, dans son *Choix de Monuments*, pl. 46², avec un troisième bâton ayant appartenu à Amennaï, compteur des troupeaux de la maison de la reine. Celui-ci porte, à son extrémité supérieure, le branchement aigu en forme de corne, dont j'ai parlé plus haut. Il faut faire remarquer, en passant, que les employés supérieurs des troupeaux des temples ou des membres de la famille royale étaient de grands personnages.

Nous n'avons pas encore complété, à beaucoup près, la

1. Leemans, *Musée de Leyde*, II, pl. 85, n° 87.

2. Il existe au Musée de Leyde une belle pomme de canne n'ayant pas moins de 75 millimètres de diamètre et portant la légende d'un *kherp* ou chef de brigade d'artistes, qui était en même temps haut dignitaire sacerdotal (Leemans, *loc. laud.*, pl. 85, n° 89, A et B).

liste des bâtons de main conservés dans les collections publiques ou particulières et qui présentent un intérêt scientifique, mais nous n'avons pas la prétention d'épuiser le sujet; nous citerons cependant encore un bâton d'ébène appartenant au British Museum et portant la légende de Baï, messager royal en Mésopotamie. Un personnage de ce nom était l'ami, le conseiller, et probablement aussi le parent de Menepthah Siptah, pharaon dont le règne fut suivi d'une période de désorganisation et d'anarchie, dans laquelle s'éteignit la XIX^e dynastie¹. Sur les monuments de son règne Menepthah Siptah constate qu'il avait à son service des *envoyés à toutes les nations*. Il y a quelque probabilité que le Baï du bâton d'ébène est le même que le Baï de Menepthah.

Nous terminerons cette revue par la description du bâton qui fait partie du cabinet de M. Guimet. C'est un simple rameau d'acacia, encore recouvert de son écorce, et terminé par un évidement en forme de cheville, qui servait à fixer le bout. Sa longueur est d'un mètre.

Il est décoré d'une légende en très beaux hiéroglyphes, dont voici la reproduction :



Voici la traduction littérale de cette légende :

A la personne très favorisée du seigneur des deux mondes², l'aimé de son maître chaque jour, se conformant

1. Voir Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie et des temps de l'Exode*, p. 126 et suivantes.

2. L'expression *seigneur des deux mondes* désigne le roi.

*à la vérité, excellent par ses mérites exceptionnels, dilaté de cœur, aimé des hommes, le porte-flabellum du seigneur des deux mondes, Pesar vivant*¹.

Le nom du roi ne nous est pas donné, mais, d'après le type de la gravure et d'après la teneur de l'inscription, qui rappelle celle de Peatenemheb, précédemment citée, nous pouvons conclure que le bâton de la collection Guimet date de la XVIII^e dynastie et remonte, par conséquent, à la respectable antiquité d'environ trente-quatre siècles.

Notons en terminant que la fabrication des bâtons de main constituait en Égypte une profession de certaine importance. Les opérations à l'aide desquelles le bois était écorcé, durci au feu, dressé et poli, sont figurées sur les parois de l'hypogée de Nemhotep à Beni-Hassan, entre le travail du potier et celui du verrier.

Chalon-sur-Saône, le 10 décembre 1874.

1. Des bâtons étaient quelquefois consacrés à des défunts, de même qu'une grande variété d'autres objets. C'est sans doute pour ce motif que la légende constate que Pesar était vivant lorsqu'il fut gratifié du sien, qui était vraisemblablement un témoignage de la satisfaction royale.

LES LIBATIONS

CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS

NOTICE

SUR UNE TABLE A LIBATIONS

De la Collection de M. E. GUIMET¹

I

Les cérémonies religieuses des Égyptiens étaient toujours accompagnées d'offrandes. Nous possédons par milliers les monuments qui nous font connaître ce détail. Qu'il s'agisse de dieux et de déesses adorés et invoqués ou d'ancêtres à qui leurs parents rendent le devoir funéraire, constamment l'adorateur ou l'officiant a devant lui une table chargée d'oblations. Pour les dieux, ce sont des végétaux le plus ordinairement, et pour les morts des pains, des pâtisseries variées, des pièces de viande, des oies, du poisson, etc. ; toutefois cette distinction n'est pas absolue, et l'on voit quelquefois les dieux recevoir des offrandes de comestibles. Accessoirement à l'offrande, le consécrateur tient générale-

1. Extrait des *Mémoires du Congrès des Orientalistes français de Saint-Étienne*, 1875, t. I, p. 69-88. Tirage à part à petit nombre. — G. M.

ment d'une main l'encensoir allumé et de l'autre le vase à libations.

Au nombre des offrandes liquides figurent l'eau pure et le vin, plus rarement le lait et le *haq* (bière d'orge). Le vin, le lait et la bière sont habituellement présentés dans des vases ronds, et il en était quelquefois de même pour l'eau. Mais le plus souvent l'eau était versée par le consécrateur sur la table d'offrandes, surtout lorsqu'il s'agissait d'offrandes végétales, mais elle était aussi répandue sur les pains, la viande, les oies, etc. Dans certains cas, l'eau est projetée en avant de la table d'offrandes, et tombe sur le sol sans toucher aux objets offerts.

Cette effusion de l'eau constitue la libation proprement dite, cérémonie qui s'accomplissait quelquefois isolément, sans offrandes d'une autre nature. Elle constituait la dernière phase de la cérémonie des funérailles ; au moment où la momie allait être descendue dans le puits de l'hypogée et disparaître pour jamais aux yeux des vivants, le prêtre officiant versait devant elle l'eau de la libation, qui tombait jusqu'aux pieds du défunt¹.

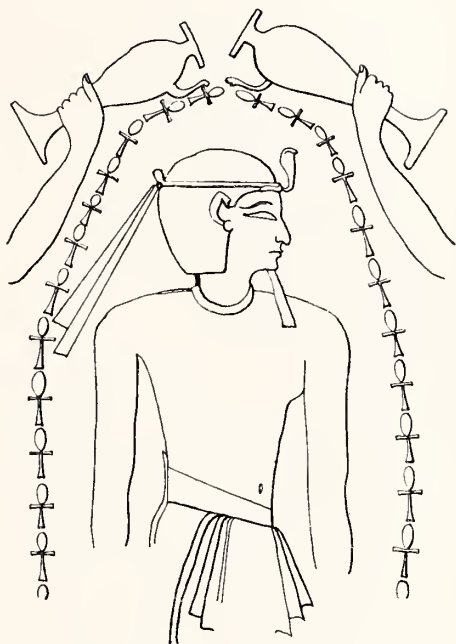
Le vase habituel des libations est allongé en forme de balustre avec ou sans couvercle, avec ou sans goulot. L'héroglyphe qui signifie *libations, eau fraîche*, est la figure de ce vase, et se prononce *Keb* et *Kebh*. Mais l'usage de ce vase n'est pas exclusif, et on en voit employés de formes très diverses, ronds, cylindriques, etc. Quelques-uns sont des cruches évasées avec couvercles figurant des têtes d'épervier. Les plus remarquables représentent le signe de la vie, , vulgairement appelé *croix ansée*, muni d'un goulot sur la partie arrondie, et d'un couvercle en forme de tête disquée de bélier (pl. II, fig. B) ; l'appendice inférieur sert pour la préhension². Ce modèle significatif, puisque c'est le

1. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 232, b ; tombeau de Pennou à Anibé.

2. *Denkm.*, III, pl. 180 et 213.

VASES A LIBATIONS

Fig C



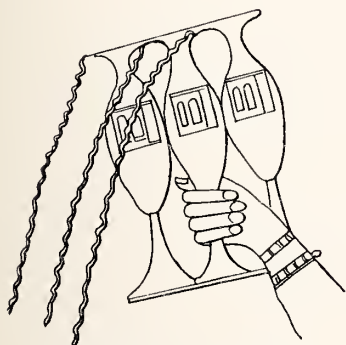
La vie versée par deux vases à libations

Fig B



Vase à libations en forme
de l'hieroglyphe de la vie

Fig. A



Libations avec le vase triple

fig D



Osiris, vie de l'âme, versé
sous forme liquide par le
vase à libations

symbole même de la vie qui verse l'eau vivifiante, est très riche et très artistique. Enfin on se servait aussi d'un vase à trois corps, figurant trois *Kebhs* réunis ensemble et versant trois jets (pl. II, fig. A), ou bien encore de deux vases distincts¹.

Nous ne possédons pas de scènes monumentales représentant les libations faites avec d'autres liquides que l'eau pure; il paraît cependant que le vin n'était pas exclu. Une curieuse inscription hiéroglyphique, publiée par M. le docteur Dümichen, nous apprend « *qu'Isis* allait tous les dix jours » à l'Abaton de Philac pour faire la libation à Osiris avec » du vin; elle ne lui fit pas alors de libation avec aucune » eau »². Nous ignorons en quelle circonstance se produisit cette innovation; on voit par la phase finale que l'eau n'avait point été employée par Isis, et cette mention prouve bien qu'il s'agissait d'un cas exceptionnel.

L'eau était considérée par les Égyptiens comme l'élément essentiel de la vie. La mort était le sec, l'aride; desséché, presque carbonisé par le bitume brûlant, le corps momifié en était l'image manifeste³. La revivification du cadavre commençait par le retour de l'humidité. De là, le grand rôle attribué à l'eau dans la doctrine et dans les cérémonies du culte des ancêtres. Il fallait que l'eau fût répandue par les descendants du défunt. Quoique les Égyptiens ne fussent pas sur ce point aussi absolus que les Hindous de l'Inde brahmanique, ils n'en considéraient pas moins comme le plus strict devoir d'un fils, l'accomplissement des rites funéraires et nommément l'effusion de l'eau pour son père et sa mère décédés⁴. Ce rite se rattachait, du reste, aux plus hautes conceptions du mythe osirien qui faisaient d'Osiris, dieu

1. *Denkm.*, III, pl. 33, 143, 236, 243; *Denkm.*, V, pl. 13.

2. *Kalend.-Inschrift.*, pl. 48, c.

3. Le signe de la momie est quelquefois employé pour exprimer l'idée mort.

4. Voir F. Chabas, *l'Égyptologie*, 1874-1875, p. 16 à 30 et 75 à 100.

mort et ressuscité, le type de tous les humains morts et appelés à la seconde vie. Osiris avait été ramené à la vie par l'effusion de l'eau, et chaque nouvel Osiris ne ressuscitait que par l'emploi du même moyen, dont on conçoit bien dès lors la grande importance liturgique. J'ai communiqué récemment à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹ la traduction d'un papyrus de formules magiques, destinées à conjurer toutes les espèces de morts. Le conjurateur, employant les menaces terribles si bien décrites par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, fait appel aux circonstances qui peuvent produire le bouleversement de l'univers, la destruction de l'ordre cosmique, et mentionne spécialement *la cessation de l'effusion de l'eau pour le dieu qui est dans l'arche*².

On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'une maxime de l'antique sagesse des Égyptiens conseille à l'homme de se marier avec une femme jeune, capable de lui donner des enfants mâles³, et d'assurer dans sa descendance la perpétuité du sacrifice funéraire, gage de la nouvelle vie.

Les libations étaient faites avec l'eau pure et fraîche; certaines eaux paraissent cependant avoir joui d'une faveur spéciale : d'abord celle du Nil⁴, puis ces eaux que le défunt a préférées sur la terre, par exemple celle qui s'est rafraîchie sous l'ombrage des sycomores de sa résidence⁵; enfin l'eau d'Héliopolis⁶. L'eau de cette ville sainte avait probablement servi pour les libations d'Osiris, et c'est à un motif mythologique qu'il faut rapporter la faveur dont elle a joui ensuite.

1. *Comptes rendus*, 1875, p. 57 sqq. [; cf. p. 45-57 du présent volume].

2. Le dieu qui est dans l'arche est Osiris, traîtreusement cloué par Set dans un coffre, puis abandonné au hasard des flots.

3. *L'Égyptologie*, loc. cit.

4. Dümichen, *Temp.-Inscr.*, t. 1, pl. 76, 1.

5. Sharpe, *Egypt. Inscr.*, série 2, pl. 79, 3. — Brugsch, *Rec. d'Inscr.*, pl. 36, 1. — Louvre, *Stèle d'Aï*, lig. 6.

6. Champollion, *Notices manuscrites* [t. I], p. 386.

Nous avons expliqué que le retour à la vie était considéré comme le résultat de l'humidité ramenée dans le corps momifié. Quoique versée sur les pieds, l'eau de libation était censée agir sur le cœur, et, en la répandant, l'officiant, s'adressant au défunt, lui disait ces paroles : « Je t'offre cette eau fraîche, rafraichis ton cœur avec elle. » Le phénomène de la résurrection, par ce moyen, est décrit dans le *Conte des Deux Frères*. Baïta, le jeune frère, s'était séparé de son cœur ; sa femme livra le secret de cette séparation de l'organe vital, et le cœur fut retiré de son asile mystérieux. Au même instant, Baïta tomba privé de vie. Se conformant aux instructions de son jeune frère, Anubis, son aîné, recueille le cœur et le dépose dans un vase d'eau fraîche pendant une nuit entière. Dès que l'eau eut été absorbée par le cœur, la vie se manifesta par un tressaillement de tous les membres du mort¹ ; tel était l'effet du *rafraîchissement du cœur* procuré par la libation funéraire.

Aussi, dans certaines scènes symboliques, représentant la libation versée par des dieux sur des rois défunts, on voit quelquefois l'eau qui s'échappe du vase remplacée par une chaîne d'hiéroglyphes de la vie, enveloppant complètement le mort² (pl. II, fig. C). On ne saurait imaginer un meilleur commentaire du sens mystique de la libation.

Les Égyptiens avaient cependant poussé ce symbolisme jusqu'à des profondeurs plus abstruses. On voit, en effet, par une scène funéraire, figurée sur le beau coffre de momie, appartenant à la bibliothèque de Besançon, que l'eau de la libation divine est la substance même d'Osiris ; c'est ce dieu que le défunt boit sous la forme du jet ondulé sortant du vase à libations, et une légende, écrite à côté, explique que cette effusion est *la vie de l'âme*³ (pl. II, fig. D). C'est,

1. *Papyrus d'Orbiney*, p. 13, l. 8 et suiv.

2. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 231, 238 ; IV, pl. 71.

3. Voir Chabas, *Scène mystique peinte sur un sarcophage égyptien*,

comme je l'ai dit ailleurs, une circonstance bien digne de remarque, que cette absorption de la substance divine considérée comme vivification de la créature dans la partie intelligente de son être.

Ces préliminaires nous font bien comprendre l'importance des libations en général et l'intérêt des tables et des vases qui étaient employés pour l'accomplissement de ce rite. En ce qui concerne les vases, nous avons expliqué qu'il y en avait de plusieurs formes. Quelques-uns de ceux qui ont été recueillis dans les musées et dans les collections particulières peuvent donc avoir servi pour les libations. Mais le vase typique , en forme de balustre, avec ou sans goulot, n'a point encore été retrouvé, que je sache. Du moins, je ne l'ai point encore remarqué jusqu'à présent, et il ne figure pas parmi les vases publiés par M. Leemans, dans son grand ouvrage des *Monuments égyptiens du Musée de Leyde*, ni dans les photographies du Musée de Boulaq. M. Prisse d'Avennes ne l'a pas reproduit non plus dans les belles planches de l'histoire de l'art. Au grand ouvrage de la Commission d'Égypte (*Ant.*, V, pl. 75, n° 2), est représenté un petit vase-balustre, trouvé dans un tombeau à Éléphantine; c'est le modèle le plus rapproché du *Kebh*, . Les sables de la vallée du Nil et les tombeaux nous ont conservé un nombre considérable de monuments antiques; il s'en faut, toutefois, que la série archéologique soit tant soit peu complète, et il est très imprudent de se fonder sur les lacunes des collections pour conclure que certains ustensiles ou des objets quelconques n'étaient pas connus des anciens Égyptiens. De ce côté, il faut toujours s'attendre à des révélations nouvelles.

Pour citer un exemple, je rappellerai qu'ils faisaient usage

dans la *Revue archéologique*, 1862[; cf. t. II, p. 125-130 de ces *Œuvres diverses*].

d'huile d'éclairage et de lampes. Or, nous ne connaissons aucune lampe authentique antérieure à l'époque des Lagides. C'est d'autant plus extraordinaire que cet ustensile domestique s'est retrouvé, en un assez grand nombre de spécimens, au milieu des débris des habitations lacustres dans les boues des lacs de la Savoie, de la Suisse et de l'Italie.

II

Quant aux tables à libations, il nous en est parvenu un assez grand nombre de toutes les époques de l'histoire égyptienne, depuis l'ancien empire jusqu'aux bas temps; les musées et les collections particulières en contiennent en pierre de diverses natures et de dimensions très variées. Il en existe, à Karnak, d'énormes; ce sont des blocs d'albâtre ou de granit, pesant jusqu'à 8.000 kilogrammes¹. D'autre part, l'on en connaît d'assez petites pour avoir été portées en guise d'amulettes; celles-ci sont en bronze, en pierre ou en terre émaillée. Les plus ordinaires sont en forme d'évier et ont rarement plus d'un mètre de largeur, sur une profondeur un peu moindre; elles sont munies d'un appendice ou goulot d'écoulement, communiquant avec les cavités destinées à recevoir les liquides. Il y en a aussi de carrées et de rondes. Très souvent leur surface est creusée en godets et en plats creux ou patères, et des vases, des pains, des oies et d'autres offrandes y sont figurés en relief; on y rencontre même de longues listes d'offrandes, disposées en petits carrés portant chacun le nom hiéroglyphique d'un objet offert. Ces carrés sont infiniment trop petits pour qu'il ait été possible d'y placer les objets indiqués. Évidemment l'offrande n'était pas déposée tout entière sur la table, et la

1. Mariette-Bey, *Catalogue de Boulaq*, 1864, p. 18.

libation répandue sur la liste remplaçait l'effusion réelle de l'eau sur les objets de l'oblation¹.

Les tables à libation de l'ancien empire ne sont pas rares. On voit, au Musée de Boulaq, celle d'un prêtre de la pyramide d'Assa ; une autre porte le cartouche d'un roi nommé Ameni-Entef-Amenemha, qui doit appartenir à la XIII^e dynastie². M. Lepsius a publié celle d'un officier d'Amenemha I^{er}³, et je possède moi-même, grâce à l'obligeance de M. Prisse d'Avennes, l'estampage d'une belle table à libations de Mentouhotep-Ra-neb-kherou (Mentouhotep II). Cette table, qui a un mètre de largeur, formait trois registres, dont le dernier est indistinct et incomplet. Sur le premier, sont gravés en relief sur eux : au centre, la bannière royale de Mentouhotep, ainsi conçue :

1^o L'Horus, qui a réuni les deux régions, Ra-neb-kherou, vivificateur éternel.

Deux Nils agenouillés présentent des offrandes à droite et à gauche de cet emblème du Pharaon.

1. Pendant ses fouilles du Sérapéum, M. Mariette a retrouvé l'enceinte de pierres qui servait de limite au terrain quadrilatéral, entourant la tombe d'Apis. Sur l'architrave de cette enceinte étaient posées, sans ordre, environ cinq cents pierres à libations, les unes en calcaire, les autres en granit, de formes variées. L'une de ces tables est composée de deux cuvettes très profondes, de forme quadrangulaire ; une troisième cuvette également carrée, mais de profondeur minime, y est creusée sur le massif qui sépare les deux premières. Le vase à libations y est représenté sous une forme qui n'est pas purement égyptienne. Cette pierre, qui est maintenant au Louvre, porte une inscription phénicienne, sur laquelle a disserté M. le duc de Luynes (*Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 1855, p. 69 et 77). Le grand nombre de monuments de ce genre, rassemblés autour de la tombe d'Apis, montrent que les libations jouaient un grand rôle dans son culte funéraire. Il se peut que la table qu'a décrite et figurée M. le duc de Luynes ait été apportée de Phénicie par un adorateur non égyptien.

2. Mariette-Bey, *Catalogue de Boulaq*, 1864, p. 96, n^{os} 92 et 95.

3. *Denkm.*, II, pl. 118, i.

DESSUS de la TABLE.



*Table à libations en calcaire blanc, de la collection de M. É. GUINET,
de Fleurieu.*

2° De chaque côté de la bannière, un vase à libations, ayant sur sa panse le prénom royal Ra-neb-kherou.

3° Enfin, à chaque extrémité, une grande patère, portant sur le bord la légende du roi, deux fois répétée en sens contraire :

« Vivant l'Horus qui a réuni les deux régions. Le roi de » la Haute et de la Basse Égypte, Ra-neb-kherou, vivant » éternellement.

» Vivant l'Horus, qui a réuni les deux régions, le fils du » Soleil, Mentouhotep, vivant éternellement. »

La même légende, en très gros caractères, disposés de la même manière que sur les patères, forme le deuxième registre.

Cette table est un monument intéressant d'un règne sur lequel nous manquons de renseignements, mais qui doit avoir eu une assez grande importance politique. Mentouhotep II paraît avoir rétabli l'autorité pharaonique sur la Haute et sur la Basse Égypte, que des troubles avaient sans doute séparées avant son accession.

Parmi les plus remarquables des monuments de ce genre, il faut compter ceux que possède le Musée de Leyde et que M. le docteur Leemans a publiés dans son grand ouvrage. Trois de ces tables portent en relief la figuration des objets d'offrande. L'une d'elles est garnie de sept godets, de deux grandes et de trois petites patères; elle est, en outre, couverte de cases carrées, contenant l'indication des objets offerts, et quelquefois celle des quantités. Cette table, qui est ronde, n'a que 48 centimètres de diamètre; il faudrait une surface de plusieurs mètres pour disposer les nombreux objets qui y sont énumérés. Une quatrième table du Musée de Leyde est creusée de quatre cavités assez profondes, avec goulot pour l'écoulement des liquides¹.

1. *Monuments égyptiens du Musée de Leyde*, pl. 38 et 39, n^{os} 14, 15, 16 et 17.

III

Le riche cabinet de M. Émile Guimet, à Fleurieux, contient deux monuments de cet ordre. Sur le premier, qui est de la forme d'un évier, avec rebord plat, couvert d'une inscription hiéroglyphique, est figurée en relief une base destinée à recevoir les offrandes solides, flanquée de deux vases à libations et de deux pains ronds ; deux cavités pour les liquides et des rigoles y sont aussi creusées. Ce monument est d'un bon style. La légende, qui forme bordure, est double ; elle commence au milieu de la table en face du goulot. On y lit d'un côté :

« Don royal d'offrandes à Osiris infernal, dieu grand, seigneur d'Abydos : qu'il accorde tous les dons de l'offrande funéraire, l'encens, l'huile, des vêtements et toutes choses bonnes et pures à la personne du grand préposé de l'intérieur (*nom douteux*). »

De l'autre côté, même prière, adressée à Anubis, pour qu'il accorde au défunt une bonne sépulture dans la montagne de l'Occident.

La seconde table à libations, de la collection Guimet, est beaucoup plus importante à un double point de vue archéologique : en premier lieu, à raison du texte intéressant qui en forme la légende ; puis, par le motif que cette table est un des rares exemples, *sinon l'unique exemple*, d'un monument de ce genre en plusieurs exemplaires.

Elle consiste en un bloc de calcaire blanc arrondi, creusé en forme de vase, ayant 49 centimètres de diamètre et 95 millimètres d'épaisseur. Sur le rebord plat, qui est coupé par la rigole d'écoulement, court une inscription en beaux hiéroglyphes. Une autre inscription garnit l'épaisseur du pourtour, à partir d'une jolie tête d'Hathor à oreilles de vache, qui en marque le commencement et la fin, et corres-

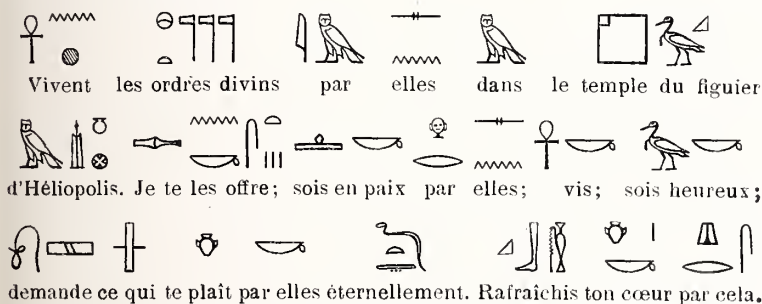
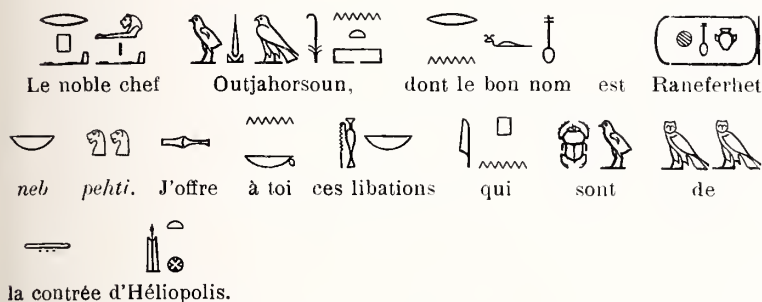
POURTOUR DE LA TABLE



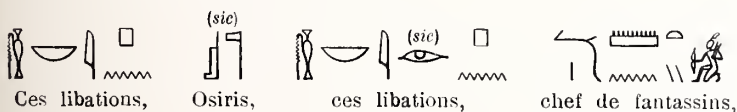
*Inscription gravée sur l'épaisseur du pourtour de la table à libations
de la collection de M. É. GUIMET, de Fleurieu.*

pond à la rigole. Le dessous de cette espèce de vase est simplement dégrossi ; on devait le placer sur une table ou sur un support pour les cérémonies. Des scènes monumentales nous montrent, en effet, les libations versées sur des vases ronds de cette forme, portés sur des espèces de guéridons¹ ; quelquefois même des pains sont empilés dans le vase et reçoivent l'effusion de l'eau.

Voici la traduction de l'inscription du pourtour :

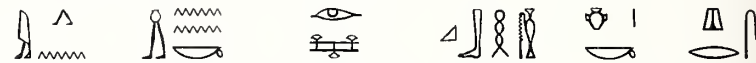


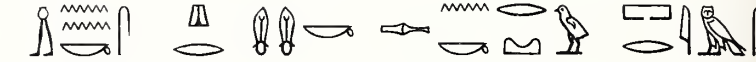
On lit sur le pourtour extérieur :



1. *Denkm.*, IV, pl. 3 ; *ibid.*, pl. 69. — *Denkm.*, II, pl. 129, où la cérémonie a pour légende : *iri kebh, faire une libation.*


 Outjahorsoun, versées par ton fils, versées par Horus.


 Je viens, je t'apporte l'Œil d'Horus, rafraichis ton cœur par lui.


 Je te l'apporte sous tes pieds; je t'offre l'humidité qui en sort :


 Que ton cœur ne cesse pas de battre par cela, quand vient à toi


 l'offrande funéraire, dis quatre fois.

Comme on le voit, le monument était consacré à un chef militaire nommé Outjahorsoun. Ce nom était assez commun à l'époque saïte; c'est celui que portait le grand officier dont les inscriptions de la statuette naophore du Vatican racontent la biographie¹. Notre Outjahorsoun avait reçu un surnom que le texte appelle un *bon nom*, et qu'il faut considérer comme une appellation d'honneur, celui de *Raneferhet neb pehti*, signifiant *Raneferhet, seigneur de la vaillance*. Raneferhet est le prénom royal de Psammétichus II. En récompense de ses services, Outjahorsoun avait donc été autorisé par ce pharaon à porter un nouveau nom, composé à l'aide du prénom royal. Les rois saïtes, qui, plus tard, prirent des Grecs à leur solde, inaugurèrent d'abord un système de réaction contre les innovations. Avec eux étaient revenus les titres et les fonctions de l'époque des pyramides et les antiques formules funéraires. L'usage des noms d'honneur

1. Voir le Mémoire de M. Rougé sur les *Inscriptions de la statuette naophore*, *Revue archéologique*, VIII^e année [; cf. E. de Rougé, *Œuvres diverses*, t. II, p. 247-279].

remonte à ces temps reculés. M. Lepsius a relevé celui d'un personnage du règne de Papi (Phiops), qui se nommait Ptahhotep et dont le *bon nom* était Papionkh (*Papi vivant* ou *la vie de Papi*)¹. Des femmes ont aussi porté un double nom².

Le consécrateur, qui parle à la première personne, devait être le fils du défunt d'après la règle. C'est ce que montre, du reste, la phrase : *Ces libations viennent de la part de ton fils*. Il pouvait arriver que le fils fût empêché d'accomplir ce rite et, dans ce cas, les arrangements avec la règle étaient certainement possibles; peut-être est-ce pour prévoir ce cas que la formule ne dit pas plus simplement : *Ces libations viennent de ton fils*.

La légende du bord plat constate que la libation provient d'Héliopolis et, ajoute le commentaire, que cette libation a donné la vie aux ordres divins du *Temple du Figuier* dans cette ville.

Nous avons déjà parlé de la préférence donnée à l'eau d'Héliopolis. La particularité mentionnée par le texte ne nous renseigne que bien vaguement sur l'événement mythologique auquel il est fait allusion. Mais nous savons qu'à l'exemple des autres grands sanctuaires de l'Égypte, Héliopolis possédait des arbres sacrés, parmi lesquels était un *Bak* ou *figuier*. Un texte de la terrasse de Deir-el-Bahari, publié par M. le docteur Dümichen³, mentionne *l'œil d'Horus provenant du Baq qui est dans Héliopolis*. C'est ici le cas de donner une explication qui nous servira pour l'intelligence de nos textes. Les Égyptiens donnaient le nom d'*œil d'Horus* à toutes les productions suaves, douces, agréables ou bienfaisantes. Dans les textes d'Abydos, publiés par M. Mariette, ce nom désigne des parfums, des extraits

1. *Denkm.*, II, pl. 117. — Cf. L. Stern, dans le *Journal égyptologique* de Berlin, 1875, p. 71.

2. *Denkm.*, II, pl. 114, l.

3. *Hist. Inschr.*, t. I, pl. 36, 16.

végétaux, des pâtisseries, des mets, diverses espèces de liquides et même des vêtements et des parures¹. Souvent l'*œil d'Horus* nomme spécialement une espèce de vin doux, comme par exemple dans les recettes pharmaceutiques², mais c'est aussi l'eau pure et fraîche. Une scène du temple d'Abydos représente une grande offrande faite à Sêti. En lui présentant chacun des objets de l'oblation, tels que pains, mets, breuvages, essences, oies, pièces de viande, etc., l'officiant dit au roi : *Je te présente l'œil d'Horus*. Pour le lait, la formule est : *Je te présente l'eau qui sort des mamelles de ta mère Isis*; et pour l'eau : *Je te présente l'œil d'Horus, je t'offre l'eau qui est en lui*.

Il se pourrait que les riches Égyptiens se procurassent pour leurs libations l'eau célèbre rafraîchie sous le divin figuier d'Héliopolis, mais il est encore plus vraisemblable que les prêtres préparaient, au moyen d'une consécration spéciale, une eau qui en tenait lieu, et dont la vertu était particulièrement efficace pour faire vivre le défunt, le combler de biens et satisfaire tous ses desirs.

Telle est l'intention de l'inscription du bord plat.

Les explications qui précèdent rendent très intelligibles les mentions de l'inscription du pourtour, qui commence par constater l'identité de la libation offerte au défunt par son fils et de celle qu'Horus offrit à son père Osiris. La formule est remarquable par ce double appel : *Ces libations, ô Osiris, ces libations, ô Outjahorsoun, viennent de la part de ton fils, viennent de la part d'Horus*.

Le texte déclare ensuite que c'est l'*œil d'Horus* qui est offert au défunt pour qu'il en rafraîchisse son cœur, et apporté sous ses pieds avec l'humidité qui en sort. Nous avons expliqué la portée de toutes ces formules.

L'effet de cette humidité rétablie dans le corps du défunt

1. Mariette-Bey, *Abydos*, t. I, pl. 43, 47, etc.

2. Dümichen, *Bauurkunde*, pl. 32.

était la cessation de l'état cadavérique ; c'est ce que notre texte désigne par la *non-cessation du cœur* (*an-oert-het*). Cette formule est importante ; *Oert-het* ou *cœur cessé* est un des noms les plus habituels d'Osiris. Je l'avais traduit par *cœur tranquillisé, calmé*, car *oert* signifie *cesser d'agir, de travailler*, et presque tous les égyptologues ont commis la même erreur. Dans la réalité, *oert-het* exprime un état produit par la mort, et auquel la libation funéraire met un terme ; c'est évidemment la cessation de l'action du cœur, des mouvements de cet organe, et la véritable traduction est *cœur qui a cessé de battre*. Le nom *Oert-het* se dit surtout d'Osiris mort. C'est d'Oert-het qu'Isis recueillit les débris dispersés pour en reconstituer un nouvel Osiris¹.

La phrase finale : *Quand vient à toi l'offrande funéraire* n'a qu'un intérêt purement philologique ; elle nous donne le nom complet de cette offrande, compliqué d'un cas construit². Nous ne nous y arrêterons pas ici.

Tel est le curieux monument de la collection Guimet que nous nous sommes proposé d'expliquer.

IV

Parlons maintenant de celui qu'a publié la Commission d'Égypte. Voici la description qui en est donnée dans les sommaires du tome V des *Antiquités* :

« Pl. 74. Vase en granit noir, trouvé près de Damanhour » (Hermopolis parva). Ce beau morceau de sculpture est un » modèle pour la pureté des figures hiéroglyphiques ; le » poli en est très beau et toute l'exécution très soignée. Il » paraît, ou plutôt il est certain, que ce vase était placé sur

1. Voyez mon Hymne à Osiris, dans la *Bibliothèque nationale universelle*, t. II, p. 178[; cf. t. IV, p. 262-266, de ces *Œuvres diverses*].

2. Cf. S. Birch, *Mémoire sur une patère du Louvre*, p. 72.

» un autel, puisque la partie inférieure, sur laquelle il reposait, n'a été que dégrossie. Ce sont les Arabes qui ont creusé la gouttière qu'on voit au-dessus de la tête d'Isis, apparemment pour faire de ce vase un bassin à laver. »

La table à libations ainsi décrite a probablement suivi, en Angleterre, la pierre de Rosette et les autres monuments qu'avait recueillis la Commission d'Égypte. Elle ne s'est retrouvée ni au Musée égyptien du Louvre, ni dans d'autres collections françaises. L'exemplaire de la collection Guimet, acheté chez un marchand qui n'a pas su en expliquer l'origine, est la reproduction exacte de celle de la Commission d'Égypte, à cela près que celle-ci est en granit et l'autre en calcaire. Celle de la Commission d'Égypte a 34 millimètres de plus en diamètre et 16 millimètres de plus d'épaisseur. Sous le rapport des hiéroglyphiques et de la tête sculptée d'Hathor, on pourrait croire que l'une est le décalque de l'autre, tant les dispositions sont identiques. Elles ont évidemment été faites d'après le même modèle, ou bien l'une a servi de modèle à l'autre. Il existe, cependant, une différence due à un singulier lapsus du lapicide de celle de la collection Guimet. Au commencement de l'inscription du pourtour, il a oublié l'œil du nom d'Osiris, au-dessus des hiéroglyphes  et, pour réparer cet oubli, il a transporté ce signe après le groupe suivant, où il ne sert qu'à rendre le mot inintelligible : cette erreur serait, du reste, facile à reconnaître, même en l'absence du texte bien conçu que nous fournit le dessin de la Commission d'Égypte.

Le dessous de l'un et l'autre de ces monuments est seulement dégrossi, mais, tandis que celui de granit avait conservé son poli et la pureté de ses lignes, celui de calcaire est fruste sur les bords, et les hiéroglyphes ont perdu leur netteté. La rigole qui, sur tous les deux, passe au-dessus de la tête d'Hathor limite exactement la ligne d'hiéroglyphes. Contrairement à l'opinion exprimée par les savants de la Commission d'Égypte, cette rigole a toujours existé sur ces

monuments; mais elle a été creusée plus profondément par les Arabes qui, dans cette opération, ont enlevé sur le monument Guimet une partie du front d'Hathor. Des têtes d'Hathor du même style se voient sur une table à libations en granit noir, qui fait partie des collections du Louvre.

A l'exception de certains petits antiques, tels que les statuettes funéraires, les scarabées à légendes et les cônes, on ne connaît presque pas de monuments épigraphiques en plusieurs exemplaires. Les deux tables à libations de notre *Outjahorsoun Raneferhet neb pehti* sont jusqu'à présent l'unique exemple qu'on en puisse citer. Le Louvre possède cependant une double stèle d'un prêtre du roi Téta, nommé Asa; la disposition des registres, des personnages, des ornements et des légendes est bien la même sur l'une et l'autre de ces stèles, mais il y en a une plus grande que l'autre, et quelques variantes dans les légendes rendent l'identité moins parfaite¹.

On connaît aussi des stèles portant des inscriptions de même teneur, mais dédiées à des personnages différents.

Chalon-sur-Saône, le 1^{er} août 1875.

1. Ces deux stèles sont de la même provenance; elles ont appartenu au prince Napoléon. Je suis redevable de ces détails à M. Eugène Revillout, notre éminent égyptologue, attaché à la conservation du Musée égyptien du Louvre.

SUR LA

CAPACITÉ DE LA MESURE ÉGYPTIENNE

APPELÉE *HIN*¹

Le *hin* est la mesure de capacité dont les Égyptiens faisaient le plus fréquemment usage : elle servait indifféremment pour les liquides et les matières sèches.

Dès 1867, j'en ai déterminé la valeur à l'aide de documents d'origine certaine et de signification précise², et j'ai prouvé que la contenance du *hin* était de quarante-six centilitres. Ce résultat, théoriquement obtenu, s'est trouvé confirmé par le mesurage de trois vases égyptiens conservés au Musée de Leyde, dont la contenance est exprimée en hiéroglyphes.

Toutefois, j'ai dû constater alors que les anciens Égyptiens faisaient généralement peu d'efforts pour arriver à l'exactitude rigoureuse. C'est, du reste, une observation qui a été faite maintes fois par d'autres égyptologues à propos des dimensions des monuments, dont les côtés parallèles ou symétriques ne se correspondent pas souvent d'une manière

1. Lu le vendredi 25 août 1876 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et publié dans les *Comptes rendus des séances* de 1876, IV^e série, t. IV, p. 204-205, 212-217. Point de tirage à part. — G. M.

2. Voir mon ouvrage intitulé *Détermination métrique de deux mesures égyptiennes de capacité*, Chalon-sur-Saône, in-8°, 1867[; cf. t. III, p. 77-93, de ces *Œuvres diverses*].

absolue, et aussi à propos des étalons de coudées antiques recueillis par les explorateurs de la vieille terre des Pharaons.

Du reste, dans l'évaluation de la contenance d'un vase quelconque, il faut toujours tenir compte, non pas seulement du remplissage comble, mais aussi des nécessités d'un bouchage solide et d'un certain vide, pour éviter la déperdition des liquides dans le maniement du vase, ou le froissement des substances solides.

Il résulte de ces considérations que la vérification d'une mesure théorique à l'aide d'un vase-mesure donne lieu à quelques difficultés. Il n'est toutefois que plus nécessaire de multiplier ces sortes de vérifications, lorsque l'occasion s'en présente.

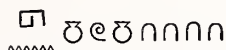
Une occasion de ce genre nous a été offerte par l'un des monuments de la collection égyptienne de M. Gustave Posno, qui est en ce moment déposée à Paris, et sur laquelle l'attention de l'Académie a déjà été appelée par une note de M. A. de Longpérier, relative à des statues antiques de bronze telles qu'on n'en connaissait pas encore de semblables dans aucun musée. Le monument dont je veux parler est un magnifique vase d'albâtre oriental (0^m57 de hauteur), dépourvu de son couvercle. La panse est décorée d'un cartel de quatre colonnes d'hiéroglyphes, qui nous apprennent que ce vase a été l'un des canopes dans lesquels ont été conservés les viscères intestinaux d'un Ramsès de la XX^e dynastie. On y lit la légende royale de ce prince ainsi conçue :

« Le seigneur des deux mondes Ousormara-Sotep en Ammon, aimé d'Amset, dieu grand.

» Le seigneur des diadèmes Ramsès-Mati-Meriamon, aimé d'Amset, dieu grand. »

Amset est le nom du génie funéraire qui, dans la série des quatre fils d'Horus, gardiens des entrailles, a seul une face humaine. Cette observation permettra peut-être de retrouver le couvercle égaré.

Mais, même ainsi complété, ce monument, malgré sa royale attribution, n'aurait qu'un intérêt assez limité. Sa véritable valeur, et elle est considérable, provient de l'inscription suivante placée au-dessous et en dehors du cartel de la légende royale :


Hnou 40.

Les hiéroglyphes sont ici reproduits de gauche à droite pour mettre les mots dans leur ordre naturel en français.

Le vase est donc une mesure contenant quarante des mesures dont j'ai parlé en commençant et que j'ai nommées *hin* en souvenir de la mesure hébraïque de ce nom. Les sons-voyelles sont variables dans l'écriture hiéroglyphique. On ne peut affirmer ni la prononciation *hon* ou *hno*, ni celle de *hin*, mais l'une et l'autre sont admissibles. La dernière doit être préférée parce qu'elle prévient la confusion possible entre le nom spécial de la mesure et le nom commun des vases qui correspond au copte *ϣno* (*hon*). Quoi qu'il en soit, l'expression est parfaitement claire ; nous avons bien réellement affaire à un vase de quarante mesures.

Or, un canope n'a pas dû être affecté dans l'origine à un service de mesurage. Le respect des Égyptiens pour les morts, le soin religieux avec lequel ils conservaient et cachaient à tous les yeux leurs dépouilles mortelles, n'auraient point toléré un usage profane. Nous sommes donc conduits à penser que le canope en question a été retiré de la tombe royale à la suite d'une de ces spoliations d'occurrence si fréquente que relatent les papyrus hiératiques. Celle à laquelle se réfère l'information judiciaire du *Papyrus Abbott* concernait un hypogée distinct de celui de la Vallée des Rois à Thèbes. Mais la Vallée des Rois n'a pas été épargnée non plus, et c'est là qu'il faut chercher les tombes de la XX^e dynastie.

Vidé de son contenu, le vase a été utilisé comme récipient de quelque denrée assez précieuse pour qu'on crût devoir en noter la mesure. Mais il était peu probable que sa contenance primitive correspondit d'emblée à une capacité exacte en nombres ronds. Et, en effet, cette contenance était un peu inférieure à quarante hins, chiffre très commode pour les comptages, et qu'il était par conséquent désirable d'atteindre. Ce résultat a été obtenu au moyen de l'usure de douze zones formant gorge dans l'intérieur du vase, et ne correspondant à aucune inflexion de la surface de la panse, qui est parfaitement lisse partout. La gorge supérieure est assez régulière, mais celle qui avoisine le fond est incomplète. On a procédé par tâtonnements en enlevant peu à peu des portions de l'albâtre jusqu'à ce qu'on ait obtenu le calibre cherché.

Ce travail, qu'il est si facile de constater, nous oblige à reconnaître que la contenance de quarante hins a été réalisée par les seuls moyens à peu près exacts dont les Égyptiens pouvaient disposer. Les vases n'étaient pas creusés avec la précision mathématique du tour; les diamètres ne sont pas rigoureusement semblables entre eux; l'épaisseur des parois n'est pas la même partout; le plan qui passerait par le fond n'est pas exactement parallèle à celui qui couvrirait les bords. Aussi, la hauteur inférieure du vase varie-t-elle de 495 à 500 millimètres. C'est dire suffisamment que le calcul géométrique du cylindre évasé représenté par l'intérieur du vase ne donnerait pas un résultat exact.

Mais ce résultat exact pouvait être obtenu, et l'a été en effet, par le travail progressif d'évidement dont les traces se révèlent manifestement à l'observateur.

Il était donc d'une extrême importance de vérifier la contenance du vase. Grâce à l'extrême obligeance de la personne chez laquelle la collection est déposée, j'ai pu faire à l'aise ce mesurage.

J'ai versé de l'eau jusqu'à la ligne du rebord intérieur correspondant à la surface inférieure du bouchon, c'est-à-dire

que j'ai rempli intégralement la capacité vide, sauf l'épaisseur des parois qui est de deux centimètres. J'ai employé pour cette opération dix-huit litres quatre-vingts centilitres ; par conséquent, si toute cette quantité était comptable pour nos quarante *hins*, la valeur de *hin* serait de quarante-sept centilitres.

Mais il faut d'abord tenir compte d'une cassure qui a entamé le bord du vase et qui descend dans l'intérieur, au-dessous du rebord ; d'une autre part, il faut considérer que, si l'on ne réserve que deux centimètres pour le vide du bouchage, le contenu viendrait en contact direct avec la surface inférieure du bouchon, et le maniement du vase ainsi rempli serait fort difficile. Pour ce motif, il faut admettre qu'il devait être réservé au moins un centimètre de jeu ; le contenu effectif se réduit ainsi à dix-huit litres quarante centilitres et nous donne pour la valeur du *hin* quarante-six centilitres, résultat rigoureusement conforme à celui que j'ai obtenu par d'autres données.

C'est par une succession de constatations de ce genre que nous parvenons à introduire dans la science les notions certaines sans lesquelles elle reste dans le domaine des hypothèses et se prête à des combinaisons trop souvent arbitraires. Sous ce rapport, le renseignement que nous fournit le beau vase de la collection Posno me paraît véritablement important. L'Académie ne le jugera pas indigne de son attention.

Note additionnelle. — Sur les grands canopes, les légendes hiéroglyphiques sont toujours disposées en deux ou plusieurs colonnes groupées sur la panse. Quelquefois elles sont limitées par des traits formant cartel, mais, soit que ces traits existent, soit qu'ils aient été négligés, aucune légende additionnelle n'est tracée en dehors des cartels. On peut s'en assurer en examinant les canopes du Musée égyptien du Louvre et surtout ceux des Apis, dans la salle du rez-de-chaussée.

Il est donc bien certain, ce qui au surplus n'aurait pas besoin de démonstration, que l'indication *quarante hins*, qu'on lit sur le canope Posno, est une addition postérieure à la confection du vase, et contemporaine de l'époque à laquelle ce vase a été appliqué à un usage nouveau.

NOTES
SUR LA
CAVERNE DE GERMOLLES

LETTRE A M. MÉRAY¹

MON CHER CONFRÈRE,

Je viens de lire dans le Recueil de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône l'intéressante notice que vous avez publiée sur vos fouilles à la caverne de Germolles. On y trouve, très clairement exprimés, tous les détails nécessaires pour faire connaître au public en général les points intéressants de cette découverte. Si la question des antiquités dites préhistoriques n'était pas étroitement liée à des considérations philosophiques de l'ordre le plus élevé, il pourrait paraître superflu d'insister sur certaines particularités que vous avez cru devoir abréger.

Mais la portée, exagérée peut-être, qu'on a voulu donner sous le rapport de la chronologie aux découvertes de ce

1. Publiée sous les auspices de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône, dans le *Compte rendu des fouilles de la Caverne de Germolles par Charles Méray*, 1876, Chalon-sur-Saône, in-4°, p. 17-45. — G. M.

genre, doit être prise partout en sérieuse considération. La station de Germolles se présente à nous dans des conditions remarquables de classification par sa faune, qui, sauf le *megaceros*¹, comprend tous les animaux de l'époque quaternaire, et par l'absence absolue de hachettes de pierre polie et de flèches à ailerons. On peut aussi ajouter qu'elle n'est pas d'étendue considérable, et que la totalité des objets de l'industrie humaine qui ont été retirés soit du foyer extérieur, soit de la grotte elle-même, ne fait pas supposer une occupation de longue durée. La caverne de Germolles présente conséquemment à l'observateur une station pure de l'époque quaternaire que l'homme a occupée pendant un temps assez limité, un siècle ou deux tout au plus, à supposer que la tribu se composât d'environ vingt personnes.

D'un autre côté, recueilli sous vos yeux et sous votre direction, l'ensemble des produits de la station est aujourd'hui réuni à Chalon-sur-Saône, soit dans votre collection particulière, soit dans la belle vitrine dont vous avez enrichi le Musée de cette ville, soit enfin dans trois cartons de mon cabinet, garnis d'objets retirés de vos découvertes. Un nombre insignifiant de silex, quelques dents, quelques os se sont éparpillés en diverses mains depuis que le propriétaire du sol exploite la terre du remplissage; mais, parmi ces débris dispersés, rien de nouveau n'a été signalé, et il est peu probable que la continuation de ce travail soit plus fructueuse.

La caverne de Germolles a par conséquent donné tout ce qu'on peut légitimement en attendre, et l'intégralité du produit des fouilles est à la portée des savants et des amateurs.

1. Quelques os de cerf ne vous ont pas paru assez significatifs pour être déterminés et rapportés au *megaceros*. M. le docteur Bailleau n'a pas non plus rencontré à la grotte de Chatel-Perron des débris authentiques de cette espèce éteinte. M. Poirier en avait cependant recueilli un certain nombre, et il a rendu compte de ce fait aux Assises scientifiques du Bourbonnais en 1866 (D^r Bailleau, *L'homme pendant la période quaternaire dans le Bourbonnais*. — Moulins, in-8°, 1872).

Si les observations que vous avez publiées et celles que je vais développer ici ont de l'intérêt, elles présenteront l'avantage assez rare de pouvoir être contrôlées et vérifiées avec la plus grande facilité.

Mes observations porteront sur quelques-uns des instruments typiques de la station.

§ 1. *Remarques sur les haches.* — Le type de Saint-Acheul est représenté à Germolles par d'assez nombreux spécimens, vous en avez figuré deux : l'un de 12 centimètres de longueur, l'autre de 6. La station n'en a pas fourni de plus grand que celui de 12 centimètres. Les dimensions des outils de la Somme et du quaternaire de la Seine sont quelquefois plus considérables. On peut en voir, dans la collection de M. Louis Landa, à Chalon-sur-Saône, un de 31 centimètres de longueur dont le poids dépasse 2 kilogrammes. Mais il est facile de constater que ces gros instruments sont tout aussi perfectionnés de forme et de façon que les plus petits. On conçoit qu'on ne les retrouve pas en grand nombre par le motif que, lorsqu'ils étaient mis hors d'usage, ils constituaient toujours d'excellents *nuclei*, et pouvaient être débités en menus outils. Les hommes de l'âge quaternaire avaient à lutter contre des carnassiers d'une grande puissance ; ils attaquaient l'éléphant et le rhinocéros. Conséquemment on ne devrait pas être surpris de les voir armés d'instruments pesants et d'un volume considérable. Tel n'est pas le cas cependant, et il semble que la race humaine, à cette époque reculée, n'était pas plus robuste que celle de nos jours. On n'a encore rien rencontré d'analogue aux haches de pierre de la vallée du Mississipi, pesant plus de 5 kilogrammes, et à certains instruments de la même origine dont le poids dépasse 12 kilogrammes, le tout associé avec d'élégantes armes de quartz¹.

1. De Mortillet, *Matériaux pour l'Histoire de l'homme*, etc., 1869, p. 77.

Vous parlez d'outils en forme de hachettes très minces que vous êtes tenté de considérer comme un type à part (page 8'). A mon avis, ces instruments se classent naturellement, d'après leur taille, en têtes de lances, têtes de piques et têtes de flèches. J'appellerai tête de flèche le silex représenté fig. 1, longueur 52 millimètres, largeur 33, épaisseur 10, que j'ai recueilli dans la caverne en votre présence, et qui n'est qu'un diminutif de votre figure n° 3. Il présente

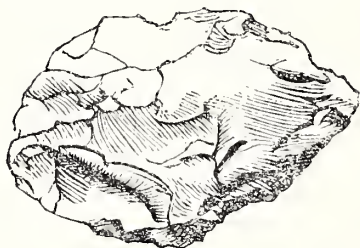


Fig. 1.



Fig. 2.

la plus grande analogie avec celui de la figure 2 ci-dessus, qui est une tête de flèche (longueur 55 millimètres, largeur 30, épaisseur 0,09), recueillie au camp d'Agneux près Rully (*haches polies*) par notre ami regretté, E. Perrault, dans une course faite en la compagnie de M. Ed. Flouest, le premier historiographe du camp de Chassey.

Vous avez fait ressortir la circonstance que quelques-unes des têtes de lances de Germolles présentent un enlèvement latéral à surface plane, que M. Lubbock considère comme un caractère particulier de l'époque du Moustier. Cette espèce de marque de fabrique n'est pas spéciale aux grandes têtes de lances. Germolles vous en a fourni un spécimen (fig. 3) qui est presque absolument semblable à la pièce typique du Musée Saint-Germain, publiée par M. de Mortillet² sous le

1. La pagination citée est celle du tirage à part de votre notice.

2. *Matériaux*, etc., 1869, p. 173.

titre de *Type de Saint-Acheul, du Moustier*. Ce groupe existait aussi à la grotte d'Agneux (*renne, mammoth,*



Fig. 3.

ursus spelæus), et j'en possède de cette station un très bel échantillon, de petite dimension (fig. 4). J'en ai aussi recueilli à Charbonnières, mais l'enlevage latéral manque le plus

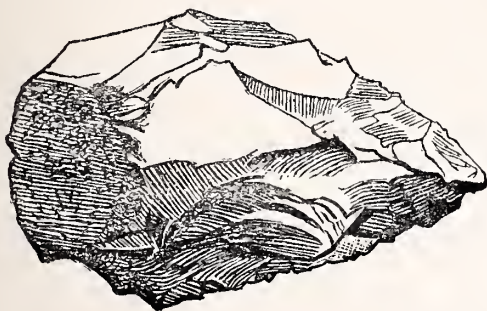


Fig. 4.

souvent sur les têtes de lances de cet atelier. Parmi les pièces de cette classe recueillies à Tilly (Allier) par M. le docteur Bailleau, il s'en trouve aussi qui sont munies de la

marque en question¹. On voit que c'est un caractère qui n'a pas d'étroite spécialité. L'outil le plus grossier de travail et de matière que je possède en ce genre a été recueilli par moi au camp de Chassey. Je le représente (fig. 5). Il est en silex grossier, mat, d'un blanc jaunâtre, se taillant à éclats esquilleux. On rencontre cette roche à peu de distance du

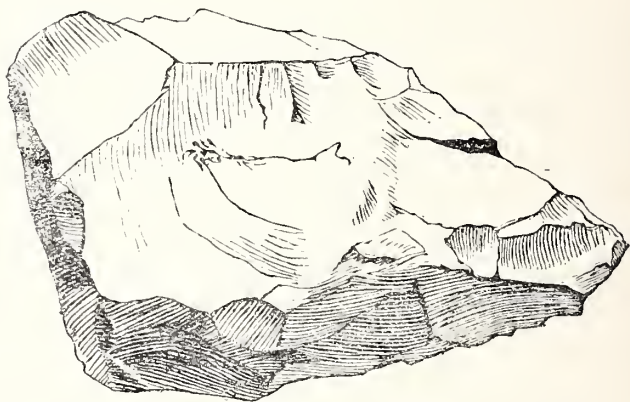


Fig. 5.

camp de Chassey, sur le chemin qui mène au camp de Rully. Elle a été utilisée par les habitants de la grotte d'Agneux, qui n'avaient pas comme ceux de Germolles le silex de la craie dans leur proche voisinage. Au camp de Chassey, elle a été taillée, à l'époque des hachettes polies, en grattoirs, couteaux, pointes, râcloirs, etc. Cette station ne contient aucune trace de faune quaternaire.

Chassey n'est pas du reste la seule station de l'époque des

1. Cet atelier a été décrit par M. le docteur Bailleau dans *L'homme pendant la période quaternaire dans le Bourbonnais*, p. 3. On peut observer à Tilly, comme M. Méray l'a fait à Germolles, des têtes de lances très minces, à côté d'autres très épaisses dont quelquefois la base est restée à l'état de caillou brut.

haches polies qui m'ait fourni des spécimens de hachettes ou pointes taillées des types quaternaires. J'en possède deux du camp de Rollanpont, près de Langres, et j'en ai publié une qui provient de Neuzy, près de Digoin¹, localité où l'on a trouvé du reste d'autres instruments du type quaternaire, mais où ceux de l'époque des hachettes polies abondent. Il est à observer qu'une section des nodules ovoïdes de silex donne naturellement des éclats dits *langues de chat*, et que souvent ces éclats croûteux ont l'apparence de pièces taillées à dessein. La grotte de Germolles m'a montré un grand nombre de pièces de ce genre dont j'ai conservé quelques-unes. Les pointes ou hachettes de ce type trouvées dans les stations de la hachette polie sont moins bien travaillées que celles des temps paléolithiques². La hache polie avait remplacé la hache de silex éclaté dans ses principaux usages; cette dernière n'avait plus qu'un emploi restreint. Du reste, la plupart des instruments appelés *haches taillées* n'étaient nullement propres à *hacher*.

§ 2. *Observation sur les couteaux*. — Vous n'avez représenté que deux couteaux de silex (fig. 12 et 13). Ces deux formes, l'une à deux, l'autre à trois enlevages, abondent dans les stations les plus diverses. La caverne de Germolles a fourni de très jolis spécimens de ce genre avec ou sans retailles. Deux sont figurés aux nos 4 et 5 de la planche qui accompagne ce Mémoire; le n° 4 est un bijou en silex blanc, veiné et moiré, muni d'un appendice pour l'emmanchement, et finement dentelé sur les deux parties tranchantes. L'époque des haches polies n'a rien fourni de plus délicat, et, par contre, les stations quaternaires ne possèdent, en fait de couteaux de silex, rien de plus primitif ni de plus grossièrement façonné que celles des âges les plus récents. Pour

1. *Mémoire sur les silex de Volgu*, pl. IV, n° 2[; cf. t. IV, pl. IV de ces *Œuvres diverses*].

2. J'appelle ainsi l'époque contemporaine de la faune quaternaire.

s'en convaincre, il suffit de considérer les pièces de Chassey publiées par M. Flouest¹ et par M. E. Perrault².

Mais on trouve, à l'époque des haches polies et dans les dolmens, de magnifiques lames retravaillées à petits enlèves dans tout leur pourtour. Telle est celle que M. Landa a recueillie dans les graviers de la Saône et que j'ai publiée dans mon premier *Mémoire sur les silex de Volgu*³; le même instrument s'est rencontré au camp de Catenoy (*haches polies*), en deux grandeurs différentes⁴. Ceux du tumulus du Moustoir-Carnac sont de travail notablement inférieur⁵; ils ont été trouvés avec des vases de belle fabrication et une hache polie en serpentine.

Ici encore la supériorité de la taille n'appartient pas toujours à l'époque néolithique⁶. La pointe de couteau de silex agate, rubanné, jaune avec nuances variées, que je figure sur ma planche au n° 8, a été trouvée par moi à l'entrée de la caverne de Germolles; le pourtour en est admirablement retaillé et la pointe très aiguë. Ces sortes d'outils ne pouvaient trancher que par mouvement de va-et-vient, à l'instar des scies. Ils sont du reste rarement aigus, et leur courbure les rend peu propres à supporter des chocs ou de grands efforts sur leur pointe. Il n'est guère facile par conséquent de deviner l'usage auquel les appliquaient les peuplades qui les taillaient avec tant de soin. On peut faire la même observation sur le silex du même genre provenant de Solutré,

1. *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône*, t. V, pl. 3.

2. *Fouilles au camp de Chassey*, pl. I, fig. 3 à 6.

3. Pl. IV, fig. I; cf. t. IV, pl. IV, de ces *Œuvres diverses*. — *Matériaux Landa*, p. 48. — Voir aussi Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, 2^e édition, pl. 5, n° 8.

4. Ponthieux, *Le camp de Catenoy*, pl. 26 et 27, fig. 1 à 2.

5. René Galles, *Fouilles du tumulus du Moustoir-Carnac*, Vannes, 1865, pl. 8, fig. N, K et H.

6. Pour moi, ce terme désigne simplement les stations caractérisées par la faune actuelle.

publié par MM. de Ferry et Arcelin¹, et sur celui de Charbonnières, décrit par le même M. de Ferry dans la *Revue archéologique*². La lance de silex trouvée dans la grotte des fées à Chatel-Perron par M. le docteur Bailleau³ paraît être d'un travail aussi parfait que le fragment de couteau de Germolles. Les palafittes ont également fourni leur contingent de ces belles lames⁴. Pour ce qui concerne la caverne de Germolles, le même travail soigné de retailles latérales se distingue sur une belle pointe de flèche, longue de 5 centimètres, que j'ai recueillie moi-même.

§ 3. *Observations sur les tranchets ou serpettes.* — Vous avez donné ce nom à des instruments terminés en pointe plus ou moins recourbée, et vous avez reproduit deux pièces de ce type, dont la caverne de Germolles a fourni plus de vingt spécimens. Le plus parfait d'exécution est celui que je figure au n° 7 de ma planche; il est formé d'un rognon oblong de silex opaque, dont une extrémité, laissée brute, forme un manche de préhension très commode et très lisse; l'autre bout a été taillé en serpette courbe, très aiguë, et tranchante des deux côtés; le travail est aussi soigné sur l'une et l'autre face de l'instrument. C'est un outil remarquable qu'on n'a pas trouvé ailleurs avec la même abondance. Les bords de la Saône m'en ont fourni quelques-uns, mais sans retailles, et qu'on pourrait conséquemment regarder comme étant de simples éclats. On pourrait faire la même observation à propos de celui que M. le docteur Bailleau a trouvé dans la grotte de Châtel-Perron⁵. On rencontre un peu partout dans les stations à silex ouvrés des pièces triangulaires aiguës, formant pointe de diamant comme le couteau

1. *Mâconnais préhistorique*, pl. 26, 3.

2. Deuxième série, tome XIV, p. 434.

3. D^r Bailleau, *loc. laud.*, p. 31, et pl. II, n° 5.

4. Voir Perrin, *Études préhistoriques sur la Savoie*, pl. XX, n° 6 et 7.

5. D^r Bailleau, *loc. laud.*, pl. II, n° 15.

à rogner. Mais les tranchets de Germolles forment un type particulier qui n'a pas encore été décrit.

§ 4. *Observations sur les silex à fendre les os.* — Vous avez trouvé à Germolles des masses de silex assez grossièrement façonnées, de la grosseur du poing et souvent un peu moindres, caractérisées par une arête médiane assez saillante, qui a été obtenue au moyen d'enlevages pratiqués de chaque côté. L'outil forme ainsi une carène en ligne brisée dont le profil est plus ou moins courbe. Les brisures, dues aux tailles latérales, se correspondent exactement et montrent que le travail n'a pu être qu'intentionnel. On a pensé que ces sortes d'outils avaient dû servir à fendre les os à moelle dans le sens de leur longueur ; ils paraissent, en effet, disposés pour cet usage. J'en possède cinq spécimens provenant de Germolles ; d'autres ont été recueillis par moi à Charbonnières, et parmi les silex superficiels d'un lambeau du terrain de la craie dans les failles du calcaire jurassique de Saint-Hilaire, où vous avez quelquefois trouvé des pièces bien travaillées. Votre collection possède un de ces *percuteurs à moelle*¹ dont la carène tranchante est craquelée et usée par un long usage, tandis que les surfaces latérales en sont comme lissées et polies par la fréquence du frottement des doigts. Cette pièce est caractéristique. La Saône m'en a fourni de beaux échantillons, évidemment contemporains de la hache polie.

§ 5. *Observations sur les disques.* — On trouve, dans les stations de toutes les époques, des silex à pourtour plus ou moins régulièrement rond, formant disques plats, ou calottes tronquées ou coniques ; j'en possède dans ma collection depuis la largeur d'une pièce de cinquante centimes jusqu'à un diamètre de 8 centimètres. Il en existe de plus grands

1. Ces outils ont été aussi considérés comme des *casse-têtes*. Vous leur avez vous-même conservé cette dénomination qui ne me paraîtrait pas convenir à ceux de petites dimensions.

encore. Le travail intentionnel de ces pièces singulières ne saurait être mis en question. Celle que je publie sur la planche (fig. 3) peut donner une idée des disques de taille moyenne.

Si quelques-uns de ces instruments ont pu servir comme *pierres de fronde*, tel ne saurait être le cas de ceux qui n'ont qu'un ou deux centimètres de diamètre et qui sont généralement les plus délicatement taillés. Ici encore nous sommes forcés de confesser notre impuissance à tout expliquer.

§ 6. *Observations sur les grattoirs*. — On a donné le nom de grattoirs à des lames de silex dont l'une des extrémités a été arrondie et retailée avec soin, l'autre extrémité servant uniquement de manche de préhension. Lorsque les deux bouts sont arrondis, l'instrument est appelé *grattoir double*. Tel est le cas de celui que vous avez représenté (fig. 10).

Des outils semblables ont été en usage jusqu'aux temps modernes pour l'enlevage des poils des peaux échaudées. Mais si cet emploi est naturel pour les grattoirs formant tranchant, il en serait autrement des pièces du même genre, dont le bout arrondi est épais et dont les retailles forment angle droit ou obtus avec la base. Ces pièces conviendraient mieux pour servir de marteaux légers à bord tranchant pour le retailage des instruments délicats. On les rencontre, en effet, très fréquemment usées comme par une série de chocs. Je publie ici un spécimen trouvé par moi à la station de Germolles (fig. 6); il a 4 centimètres dans sa plus grande épaisseur et les tailles terminales se développent sur 2 centimètres $1/2$, en angle de 80 degrés avec la base.

Les grattoirs doubles et simples sont les instruments les plus abondants dans toutes les stations. Il y en a de très grossiers, surtout à l'époque des haches polies; mais on en trouve partout de très finement travaillés, et il serait difficile de se prononcer sur la supériorité relative de Germolles, de Charbonnières, de Solutré, de Chassey, des bords de la Saône, etc. Trois jolis spécimens ont été trouvés par M. Baudot dans les tombes mérovingiennes de Charnay, ce qui

tendrait à montrer que l'usage des grattoirs, conservé jusqu'à nos jours par les Esquimaux, s'était perpétué aussi



Fig. 6.



Fig. 7.

chez les Francs. La figure 7 ci-dessus représente un de ces grattoirs d'après un dessin que je dois à l'obligeance de M. Baudot¹.

§ 7. *Observations sur les scies.* — On donne le nom de scies à des lames de silex intentionnellement dentées. Mais il faut remarquer que les silex ainsi travaillés ne sont pas toujours des outils destinés à scier. Sur de très petites lames, on observe souvent des dents larges et profondes qui ne pourraient faire aucun travail utile sur les corps durs. Dans d'autres cas, on trouve sur des instruments de dimensions diverses des dents si fines et si régulières qu'elles pourraient user et limer plutôt que scier. Sur quelques flèches de l'époque des hachettes polies, ce travail de *denticulation* est quelquefois d'une exécution très soignée; on ne s'imaginerait pas, au premier abord, que le silex ait pu se prêter à une telle régularité. On conçoit néanmoins que la blessure causée par la flèche ainsi façonnée devait être plus dangereuse que si les bords étaient restés unis. Du reste, certaines petites lames de la Saône présentent la même perfection de

1. Pour les grattoirs de Chassey, voir Ed. Flouest, *Mémoire* cité, pl. III, et E. Perrault, pl. I, fig. 2, 4 et 5. Chassey a fourni des grattoirs beaucoup plus délicatement travaillés que ceux qu'ont représentés M. Flouest et M. Perrault.

travail, et il faut bien admettre que ces fines scies avaient un emploi particulier, par exemple pour l'ornementation des outils et autres instruments fabriqués avec le bois, lesquels ont tous disparu des stations de l'âge de la pierre¹; ils devaient servir aussi pour toutes les substances faciles à entamer, telles que la corne, les schistes, les calcaires, etc.

J'ai recueilli dans la station de Germolles le silex figuré sur ma planche au n° 2. C'est une scie fine assez régulière, quoique inférieure d'exécution à celles de la Saône dont je viens de parler. Mais Solutré m'en a fourni deux (la dernière trouvée par moi en 1875), dont la perfection ne laisse rien à désirer.

Pour entamer et diviser les os durs et achever le travail de la hache, on se servait de scies plus grossières; un couteau ébréché, j'en ai fait l'expérience, réussit mieux qu'une scie délicate. On les enchâssait dans un manche de bois ou d'os². Les scies de silex du Danemark, dont le Musée de Chalon possède un bon spécimen, étaient taillées en segment de circonférence et quelquefois régulièrement dentées sur leur côté rectiligne; la courbe servait pour la préhension, et, selon toute probabilité, devait, comme les scies lacustres, être enchâssée dans un manche de bois ou d'os³.

La pièce de Germolles qui fait partie de votre collection, et que je figure sur ma planche n° 6, est une scie du genre de celles du Danemark; elle forme un triangle à deux côtés curvilignes sur une base droite. Tout le pourtour a été aminci au moyen de retailles sur les deux faces; l'instrument

1. On en a cependant pêché un certain nombre dans les *lacustres*, mais l'âge en est incertain.

2. Un de ces outils, muni de son manche, est figuré par Desor, *Les Palafittes*, p. 19, fig. 12. On en a découvert avec des manches plus longs, formant *héhoïnes*.

3. Voir J.-J.-A. Worsaae, *Nordiske Oldsager*, etc., Copenhague, 1859, p. 15; et pour la scie à lame convexe, Trutat et Cartailhac, *Matériaux*, etc., 1870, p. 125.

pouvait servir de scie sur les trois côtés, soit qu'on le tint à la main, soit qu'on y mit un manche qui aurait pu s'adapter avec la même facilité sur l'un quelconque de ses angles. J'ai recueilli à Solutré une pièce analogue, plus allongée (fig. 8) et plus semblable de forme aux scies du Danemark. Elle constitue une double scie, ayant une lame presque rectiligne d'un côté, et de l'autre une lame à courbure convexe.

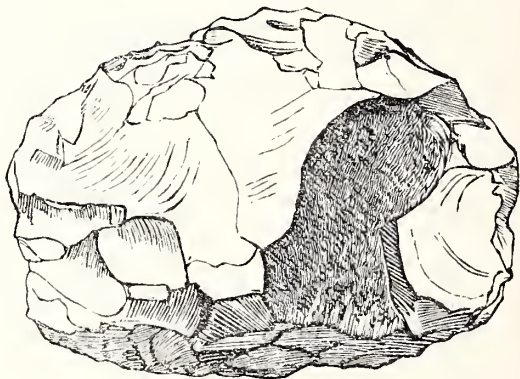


Fig. 8.

On se rappelle encore les trois cartons de silex dentés du Périgord exposés par M. Brun en 1867. Il s'en rencontre d'analogues dans des stations caractérisées par des faunes très diverses. J'en possède quelques-uns provenant de Hérouan, près de Memphis, station très peu ancienne. La scie de Chassey qu'a publiée M. Flouest¹, et qui existe dans mon cabinet, est une pièce moins bien finie que les pièces de Germolles et de Solutré dont je viens de parler.

§ 8. *Observations sur les pointes de flèches.* — De même qu'on coupait avec tout éclat tranchant, qu'on sciait avec tout couteau ébréché, qu'on hachait avec tout silex à fort

1. Ouvrage cité, pl. IV, fig. 3.

taillant, de même aussi tout éclat pointu, susceptible de recevoir un bois d'emmanchement, pouvait servir de flèche. Mais il est peu vraisemblable que les populations qui se montraient si habiles dans la taille de nombreux instruments aient négligé d'exercer leur adresse à propos de l'arme qui était leur plus grande ressource pour la chasse. J'ai déjà cité les flèches taillées qui sont un diminutif des instruments

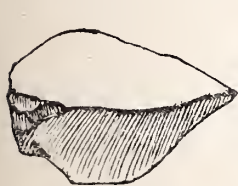


Fig. 9.

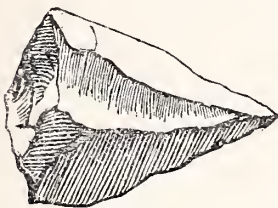


Fig. 10.



Fig. 11.



Fig. 12.

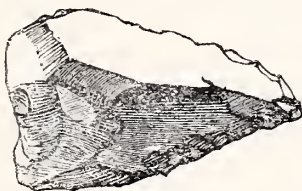


Fig. 13.

improprement appelés *hachettes*¹. Je réunis ici cinq modèles différents de flèches recueillies par moi dans la grotte d'Agneux et à Germolles.

Les nos 9 et 10 n'ont que peu de retouches latérales.

Les nos 11, 12 et 13 sont au contraire soigneusement retravaillés sur les bords. Ce dernier numéro est en silex grossier, comme la hachette à éclats de Chassey décrite précédemment².

1. Voir ci-devant, p. 19[, ou p. 195 du présent volume].

2. Ci-devant, p. 21[, ou p. 198 du présent volume].

§ 9. *Observations sur les poinçons, aiguilles, dents et os troués.* — Aux objets de ce genre que vous avez publiés, ma planche ajoute trois poinçons de petite dimension. Le n° 13, que je crois être en ivoire de mammoth, n'est rond qu'en son milieu; l'une de ses extrémités est aplatie et l'autre taillée à six pans, probablement par frottement. Les pans ne sont pas bien réguliers, ce qui paraît tenir à la circonstance que l'objet s'est rompu pendant le travail et a été rebuté avant d'être achevé. C'est une pièce assez rare.

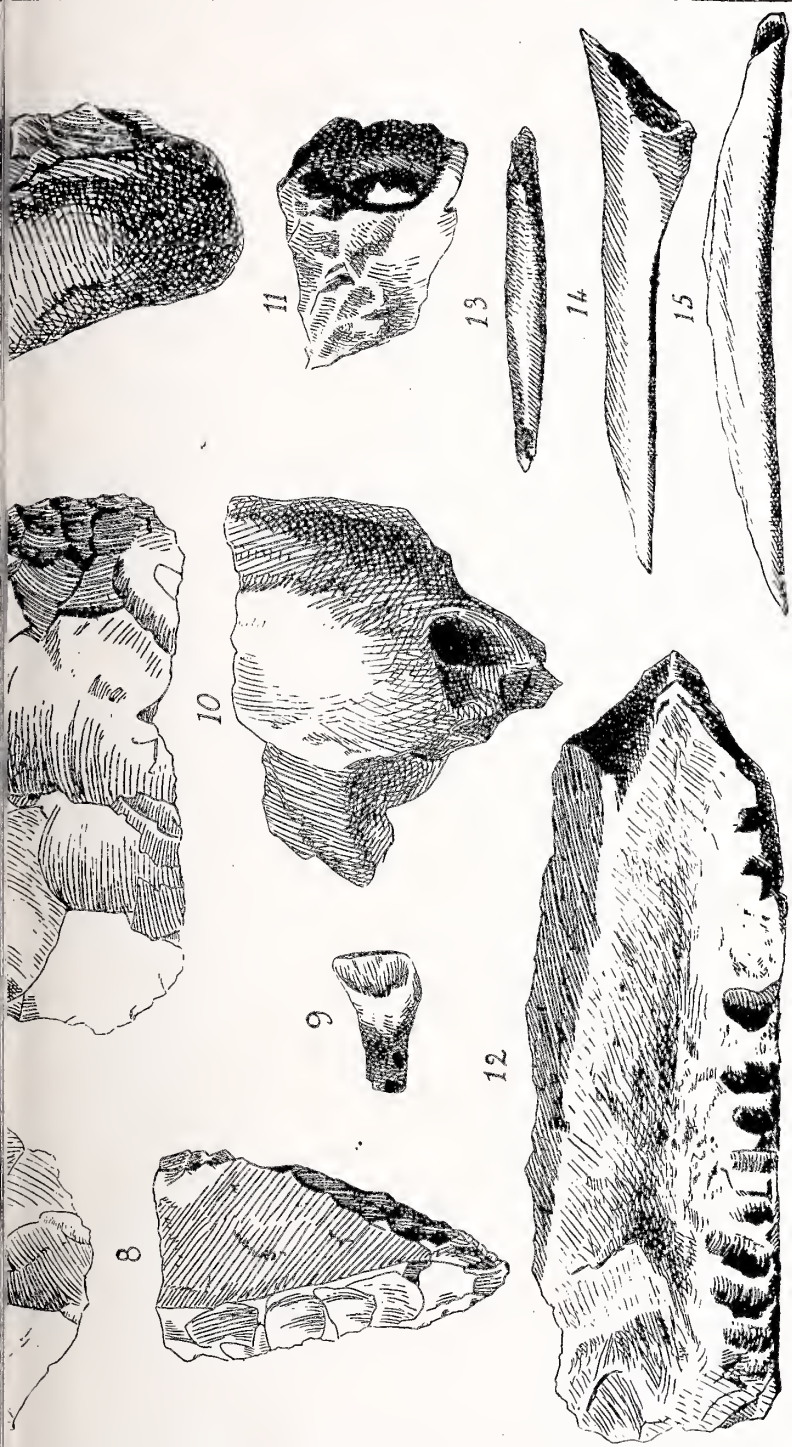
Le n° 14 est un fragment d'os à moelle très soigneusement appointi, mais laissé brut par le bout qui servait à le tenir dans la main.

Le n° 15 est encore beaucoup plus simple; c'est une esquille de côte, restée brute du côté de la préhension, et symétrisée par frottement du côté formant poinçon. Des pièces de ce genre ont été recueillies en grand nombre par M. E. Perreault dans la grotte d'Agneux; quelques-unes portent la trace d'un travail plus soigné que le poinçon de Germolles.

Les grands poinçons et les lissoirs que vous avez publiés (fig. 18 à 21) ne sont pas inférieurs comme fabrication à ceux de la station de Chassey, à cela près que dans cette dernière station on a trouvé quelques aiguilles à chas qui manquent encore à Germolles, quoiqu'on les ait trouvées en grand nombre dans les stations du Périgord caractérisées par la même faune¹. Le percement des aiguilles d'os n'est donc pas un perfectionnement spécial à l'époque des hachettes polies. Mais on conçoit que ces délicats instruments ne se soient conservés que grâce à des circonstances exceptionnellement favorables. Les bords de la Saône m'ont livré un certain nombre de poinçons d'os, tous dépourvus de trou.

1. M. de Vibraye en avait exposé en 1867 une belle série, où l'on pouvait comparer de grosses aiguilles pareilles à celles de l'emballeur aux aiguilles les plus ténues (de Mortillet, *Matériaux*, etc., 1867, p. 197). — M. de Rochebrune a trouvé dans la Charente une belle aiguille à chas en bois de renne (*ibid.*, p. 195).





M. Flouest, qui a résumé avec soin ce que l'on savait de Chassey jusqu'en 1868, n'a mentionné que des poinçons tronqués de l'espèce la plus vulgaire. C'est M. E. Perrault qui, le premier, a découvert dans cette importante station un poinçon régulièrement troué pour enfilage. Je crois qu'on en a depuis lors trouvé plusieurs autres.

Que la tribu qui stationnait à la caverne de Germolles ait su percer les os les plus durs, c'est ce que démontrent les dents trouées que vous y avez découvertes. J'ai figuré sur ma planche (au n° 9) une incisive de ruminant que vous vous êtes contenté de mentionner ; le trou en est si régulièrement arrondi et à bords si lisses, qu'il donne une haute idée du travail du silex et aussi de l'habileté de l'ouvrier.

Les dents percées pour ornements ou pour trophées de chasse abondent dans les stations de toutes les époques ; l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours chez certaines tribus sauvages. Presque tous les animaux que l'homme utilisait pour se nourrir ou se vêtir, et ceux qu'il tuait pour se défendre, ont fourni de ces bijoux primitifs. On a cité, par exemple, le bœuf, le cheval, le cochon, le sanglier, les cervidés, le chien, le loup, l'ours, le putois, la fouine, et même le requin¹. Mais la dent du rhinocéros trouvée par vous à Germolles est, je crois, une pièce unique ; elle est percée d'un trou pratiqué dans l'intervalle de deux cloisons d'émail. Ce trou est assez exactement rond. Je figure cette dent au n° 10 de ma planche.

Un objet d'ornement dont la mode semble avoir été plus répandue aux temps de la faune quaternaire qu'aux époques plus modernes, c'est la partie éburnée de l'os de l'oreille du bœuf ou du cheval. Ce petit os est percé naturellement d'une ouverture en forme de petite oreille ; lorsqu'on en a retranché l'appendice osseux, il forme un ornement propre à être suspendu en manière de grain de collier ou de pende-

1. A Laugerie-Haute (de Mortillet, *Matériaux*, etc., 1867. p. 195).

loque. Celui de Germolles, que je figure sur ma planche au n° 11, est assez bien débarrassé des parties superflues de l'os; toutefois il est notablement inférieur sous ce rapport à un autre qui fait partie de ma collection et que j'ai recueilli dans la grotte d'Agneux, où, du reste, il ne s'en est pas rencontré un second qui lui fût comparable.

Des pendeloques de ce genre ont été trouvées dans plusieurs localités, et notamment à Laugerie-Basse¹, à Ver-gisson², et dans les grottes du Vivarais, où elles étaient associées à des fusaïoles de terre cuite, à des poteries variées et à la faune de la hache polie³.

§ 10. *Gravures sur os, sifflets; excoriateurs, marteaux.*
— La station de Germolles n'a fourni aucun spécimen de dessin ni de sculpture sur os, corne ou pierre, comme on en a recueilli dans les stations similaires du Périgord, des Pyrénées, de Solutré, etc. On n'y a pas trouvé non plus de ces phalanges de renne percées d'un trou, qu'on a prises pour des sifflets. Mais la grotte d'Agneux a livré plusieurs de ces sifflets, et j'y ai trouvé moi-même un outil formé d'un fragment de gros canon de ruminant, taillé en biseau et terminé en pointe mousse, très commode pour écorcher les animaux dont on voulait enlever la peau sans la lacérer⁴. Agneux, par contre, n'a livré aucun marteau de bois de renne analogue à celui de Germolles (planche, fig. 1), dont on possède plusieurs spécimens de Solutré. Ce sont des marteaux ou casse-têtes fort analogues aux *pomagans* dont se servaient les Indiens de la rivière Mackensie pour la guerre ou pour la chasse. Il ne faut pas s'étonner que toutes les grottes et toutes les stations n'aient pas conservé l'assortiment complet de l'outillage de leurs occupants antiques, et l'on doit se

1. Trutat et Cartailhac, *Matériaux*, etc., 1869, p. 355.

2. Par M. de Ferry, *Matériaux*, 1867, p. 115.

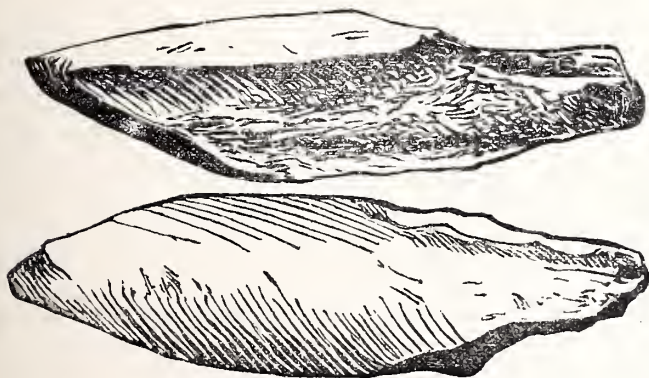
3. *Ibid.*, 1870, p. 262.

4. C'est un instrument unique jusqu'à présent. J'en reproduis ici le

garder de conclure que certains types étaient restés étrangers aux peuplades sur les établissements desquelles ces types font aujourd'hui défaut.

§ 11. *Os entaillés.* — L'un des deux os à entailles que vous avez mentionnés me paraît mériter une description moins sommaire. Je l'ai figuré au n° 12 de ma planche. Il est brisé des deux bouts, et la surface en a été usée vers l'une de ses extrémités. Quoi qu'il en soit, on y distingue encore très facilement les traces de onze encoches ; trois ou quatre ont pu disparaître par suite de chocs extérieurs. Ces marques ne sont nullement des entailles, mais des trous circulaires dont on aurait tronqué la partie supérieure. Nous avons ici évidemment un échantillon du travail du silex pointu utilisé comme tarière, c'est-à-dire une façon plus recherchée que l'entaille de la hache, du couteau ou de la scie. Deux petits os de la caverne d'Agneux présentent des encoches de ce genre. Je figure ici (fig. 14) celui qui n'en a que deux, sans compter la trace d'une troisième à son extrémité. Cet os, appointi et garni de ces encoches, peut être l'ébauche d'un

dessin sous les deux faces (voir *Études sur l'Antiquité historique*, 2^e édition, p. 579) :



harpon¹, qui se serait rompu pendant le travail; il vous est venu l'idée qu'une série de trous de ce genre pouvait avoir servi pour la division longitudinale de l'os, dont évidemment ce travail préparatoire favoriserait l'éclatement. Quoi

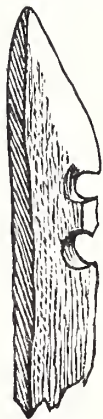


Fig. 14.

qu'il en soit, l'os de la figure 14 montre très nettement la disposition circulaire du trou et l'emploi des vrilles ou tarières de silex.

Il me semble que des marques de ce genre devaient avoir plus d'importance que les simples entailles comme celles que présente par exemple l'os de Solutré publié par MM. de Ferry et Arcelin².

On pourrait au contraire leur comparer, pour la recherche du travail, les dentelures arrondies d'un autre os de la même origine³. Les populations contemporaines de la faune quaternaire n'avaient probablement pas d'autres moyens pour conserver le souvenir des choses qui les intéressaient. Peut-être les hommes de ce temps notaient-ils de cette manière la succession de leurs années. Cette idée m'est venue à l'esprit à propos d'un petit os de Solutré qui fait partie de mon cabinet. Cet os est en forme de fuseau obtus, long de 49 millimètres. Il présente quatre méplats longitudinaux, sur deux desquels se comptent vingt encoches ou lignes transversales régulières; la troisième n'en a que quinze, mais il reste de l'espace pour cinq de plus, et la quatrième est encore lisse. Ce petit objet se termine en un bouton délimité par une rainure circulaire pouvant recevoir un cordon de suspension; selon toute vraisemblance, il était porté au cou par

1. Voir les harpons à encoches du Musée des Antiquités du Nord (dans *Matériaux*, etc., 1870, p. 124, fig. 25).

2. *Le Maconnais préhistorique*, pl. 29, fig. 1. — Voir aussi l'os de Cro-Magnon, *Matériaux*, 1869, pl. 4.

3. Ferry et Arcelin, *loc. laud.*, p. 29, fig. 2.

son propriétaire. On est tenté de le considérer comme le comput d'âge d'un homme mort dans sa cinquante-sixième année. Si cette hypothèse était exacte, on pourrait regarder le petit monument de Solutré que je viens de décrire comme un indice de la numération décimale en usage à l'époque du renne et du mammoth. La circonstance que l'abaque était préparé pour un maximum de quatre-vingts entailles nous donnerait aussi une idée de la longévité des hommes de ce temps.

§ 12. *Limonite*, etc. — Indépendamment des marques sur corps durs, les populations contemporaines de la faune quaternaire prenaient des notes moins durables sur le bois, et traçaient des comptes sur diverses matières au moyen de substances colorantes. J'ai recueilli à Germolles et à Agneux d'assez nombreux fragments de limonite traçante, qui ont pu servir pour le tatouage; mais j'en possède deux, disposés en pointes, qui forment évidemment des crayons. Aucune des notes prises au moyen de ces crayons n'est parvenue jusqu'à nous, ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner. Nous ne pouvons, en définitive, nous former une idée bien exacte du développement intellectuel des populations qui les mirent en œuvre, mais nous sommes bien loin d'être autorisés à considérer ces populations comme sauvages et sans culture.

L'usage des substances traçantes ou colorantes a été reconnu dans d'autres stations de la faune quaternaire. M. le docteur Bailleau l'a constaté à la Grotte des fées (*Bourbonnais*) ; MM. de Ferry, Arcelin et Ducrost, à Solutré², où j'ai moi-même recueilli quelques morceaux de sanguine et de manganèse.

On a signalé aussi la présence de l'hématite traçante dans

1. D^r Bailleau, *loc. laud.*, p. 25.

2. *Le Mâconnais préhistorique*, p. 82; certains fragments d'hématite présentent des traces non équivoques de polissage, de frottement, et même d'incisions et de taille au moyen du silex.

les dolmens¹ et dans les stations et les grottes de l'âge de la hachette polie. Sur les grandes pyramides on peut encore observer aujourd'hui des inscriptions hiéroglyphiques tracées avec cette matière, entre autres le titre et le nom du roi Chéops (Khoufou) écrits en très grands caractères. Elles datent de près de cinq mille ans.

§ 13. *Coquillages, pierres percées*. — Un des ornements les plus usités à l'époque de la pierre consiste en coquillages percés dont on faisait des pendeloques, des colliers et des bracelets. Les peuplades de cet âge ne se contentaient pas toujours des coquilles fournies par leur territoire; elles s'en procuraient de provenances éloignées, dont la rareté faisait sans doute un mérite particulier aux yeux des beautés qui s'en paraient; les coquilles fossiles ont été quelquefois employées². Les hommes de la caverne de Gourdan dans les Pyrénées nous ont laissé de nombreux échantillons de ces ornements économiques; M. Piette y a compté neuf espèces de l'Océan, deux de la Méditerranée, trois espèces fossiles des Landes, deux de Perpignan et deux de Dax. La tribu de Solutré utilisait aussi les fossiles, et même des espèces encore vivantes de l'Océan atlantique³. Il est peu de stations de l'âge de la pierre où l'on n'ait pas trouvé quelques traces d'un usage qui n'a pas encore cessé de nos jours; on en a rencontré à Solutré, dans les lacustres⁴, dans les dolmens⁵. Les coquillages d'ornement sont souvent associés aux pierres percées d'un trou naturel ou artificiel, dont la coquetterie

1. *Bulletin de la Société académique de Brest*, 1875, p. 155. — *Fouilles du Souc'h*.

2. Comme le *pectuncle tertiaire*, à Langerie-Haute. *Matériaux*, etc., 1867, p. 195.

3. Abbé Ducrost, *Station préhistorique de Solutré*, p. 24.

4. J. Lemire, *Station lacustre de Clairvaux*, Besançon, in-8°, 1872.

5. H. de Longuy, *L'Age de bronze à Santenay*, Autun, in-8°, 1872. — Cazalis de Fondouce, *Derniers temps de la pierre polie dans l'Aveyron*, p. 51.

féminine se contentait faute de mieux ; on les trouve aussi mélangés, dans les colliers de l'Égypte historique, à des grains d'émail et de pierres fines, à des globules dorés, à des amulettes finement travaillées. Les sauvages de nos jours en conservent l'usage. Il n'est pas, dans le fait, de mode plus générale, plus commune à toutes les époques. Quoiqu'il n'en ait pas été trouvé à la station de Germolles, ni à celle d'Agneux, il ne viendra à l'esprit de personne l'idée que les peuplades qui les occupèrent soient restées étrangères à un usage aussi universel. Il faut seulement conclure une fois de plus que les débris abandonnés sur des stations désertées ne nous initient pas nécessairement à tous les détails de la vie de leurs anciens occupants.

§ 14. *Poterie*. — La station d'Agneux a fourni d'assez nombreux débris de poterie à la main très grossière, dont quelques-uns font vivement effervescence à l'acide. On a trouvé aussi la poterie à Aurignac et à Vergisson, autres stations de la faune quaternaire. Ces vases imparfaits devaient mal supporter l'action du feu. Sans doute on y cuisait les aliments à l'aide de cailloux rougis, qu'on plongeait dans les liquides à chauffer. Ce système de cuisson a dû être usité même à des époques plus modernes¹. On trouve souvent dans les stations de l'époque des haches polies des cailloux lisses portant la trace du feu, qui, d'après moi, doivent avoir été employés à cet usage. La poterie paraît avoir été rare à Solutré ; vous n'en avez pas remarqué à Germolles.

Le savant explorateur du cimetière lacustre d'Auvernier a été frappé du fait que, dans ces tombes qui lui ont fourni des dents perforées pour suspension, des perles d'ambre,

1. *Matériaux*, etc., 1867, p. 115. — M. Ponthieux a décrit un autre procédé de cuisson par les pierres chauffées (*Le Camp de Catenoy*, texte, p. 156). — Les Indiens Assinaboins se servaient même de récipients de bois, d'osier ou de peaux pour cuire leurs aliments par cette méthode. Voir Charles Rau, dans Trutat et Cartailhac, *Matériaux*, etc., 1869, p. 219.

des hachettes polies, des perles, des épingles, des bracelets, etc., de bronze, il n'a pas été rencontré un seul fragment de poterie, soit de l'âge de la pierre, soit de celui du bronze¹. Habituellement la poterie abonde dans les stations à palafittes.

§ 15. *Jouets, curiosités, etc.* — Les contemporains de la faune quaternaire recueillaient les objets curieux ou singuliers qui frappaient leur attention dans le champ de leurs pérégrinations habituelles; ils ont laissé dans leurs stations des fossiles, des fragments de quartz hyalin, des spongiaires de la craie, qu'on peut supposer avoir servi de jouets d'enfants. Le plus souvent ces objets ont échappé à l'observation des chercheurs. MM. de Ferry et Arcelin ont cependant signalé les gryphées et les bélemnites du lias, et les ammonites du terrain bajocien qu'ils ont recueillies sur la station de Solutré. Une *ammonites planula* présentait dans l'intervalle de chacune de ses côtes une raie gravée au silex². J'ai trouvé à Germolles et à Agneux quelques spongiaires allongés, qu'on prendrait pour des symboles phalliques. Au milieu des silex relativement modernes de la station de *Sables rouges*, sur les bords de la Saône, j'ai recueilli une ammonite colorée par l'oxyde de fer, qui est un indice de la continuation de ce goût pour les curiosités naturelles.

§ 16. *Considérations générales.* — Telles sont, mon cher confrère et ami, les remarques qu'il m'a paru utile d'ajouter à votre excellente description de la caverne que vous avez découverte, fouillée avec soin, et dont vous avez sans retard fait connaître le contenu aux investigateurs de l'antiquité dite *préhistorique*³.

Vous faites à la fin de votre *Notice* une observation à la-

1. D' Gross, *Les tombes lacustres d'Auvernier*, p. 4 et 5.

2. *Mâconnais préhistorique*, p. 82.

3. Votre premier mémoire date de 1869, peu de mois après vos premières fouilles.

quelle je me rallie complètement, c'est que, entre l'industrie des occupants de la grotte de Germolles et celle des dernières époques de l'âge de la pierre, il n'a pas dû s'écouler des siècles bien nombreux. Si l'on compare, en effet, les instruments travaillés de pierre et d'os qu'on trouve associés à la faune quaternaire avec ceux du même ordre dans les stations de la faune actuelle, on est obligé de reconnaître que les différences d'habileté manuelle se compensent à peu de chose près. Certains instruments ont été communs aux deux époques, et ce ne sont pas toujours les moins délicatement travaillés. Si les menus outils ne se rencontrent pas ou se rencontrent rarement dans les sables et graviers du *diluvium*, il faudrait être bien hardi pour en conclure que l'usage de ces petits instruments est resté inconnu aux populations de l'époque. Les gros et les petits se trouvent mélangés dans les stations où les hommes contemporains de cette faune ont séjourné. D'ailleurs les haches et les têtes d'épieux de la Somme et du quaternaire parisien témoignent souvent d'un travail soigné, parfaitement combiné pour l'usage de ces armes qui n'exigeaient pas de retouches fines. En ce qui concerne la pierre taillée à éclats, il n'y a pas eu, à proprement parler, de progrès réalisés dans un ordre chronologique, mais seulement quelques légères modifications dans les usages locaux, en vertu desquelles certaines formes d'outils semblent avoir été plus ou moins communes, selon les localités. Le classement chronologique de ces modifications n'a de consistance que lorsqu'il se combine avec des changements notables de la faune. Puis il faut toujours faire des réserves sur la portée des observations, même sur celles qui ont été faites avec soin et compétence. Je l'ai déjà dit et je le répète ici, nous ne sommes jamais sûrs de trouver, dans les gisements archéologiques que nous fouillons, des restes de tous les objets que les anciens occupants avaient employés à leur usage; il est vraisemblable que tous les objets rares, précieux ou curieux à un titre quelconque, en

ont été emportés. Parmi les objets qu'on ne peut supposer avoir été conservés avec un soin particulier par leurs possesseurs, ni avoir tenté la cupidité des pillards, il n'y a pas de motif certain d'admettre qu'on en doive trouver des traces dans toutes les stations d'un même âge. On pourrait, par exemple, multiplier les observations analogues à celles qu'ont faites MM. E. et C. Frossard sur les grottes de Bagnères et de Lourdes, dont la faune a laissé des restes très différents, malgré la position identique de ces antiques stations¹.

Le polissage du silex et des autres pierres dures, de l'os, de la corne et de l'ivoire peut être constaté à l'époque de la faune quaternaire ; ce travail ne suppose en aucune manière un progrès industriel considérable. Cependant l'usage de la hachette polie semble avoir été ignoré des populations de cet âge. Les taillants perfectionnés de ces sortes d'armes me paraissent avoir été inspirés par la vue du tranchant des haches de métal. De même, les flèches de silex façonnées à ailerons, dont l'idée peut cependant avoir été suggérée par le hasard de l'éclatement, pourraient aussi n'être qu'une imitation d'une forme bien connue et bien ancienne des flèches de fer et de bronze. On conçoit que les outils et les armes de métal, montrés dans les îles et sur les rivages de la Méditerranée vingt ou trente siècles avant notre ère par les expéditions maritimes des Égyptiens, ont pu n'arriver que bien plus tard à l'usage des habitants de l'Europe centrale. Ceux-ci avaient pu toutefois les voir et les apprécier longtemps avant d'être en mesure de se les procurer, et surtout avant de savoir fabriquer les métaux pour les reproduire².

1. Trutat et Cartailhac, *Matériaux*, etc., 1870, p. 212. Ces grottes, ainsi que celles de Tarascon, présentent la circonstance remarquable que le renne s'y trouve associé à la faune moderne, mais non le mammoth ni les grands félins.

2. D'après les renseignements donnés par M. le docteur Comrie, chirurgien du vaisseau *Le Basilisk*, les Papous de la Nouvelle-Guinée, qui en étaient à l'âge de la pierre en 1874, à l'arrivée de ce bâtiment,

D'un autre côté, la possession des premiers instruments de métal a dû constituer dans l'origine un privilège assez rare. Quelques aventuriers, revenus de longs voyages, en ont d'abord rapporté de rares spécimens qu'ils ont gardés soigneusement; même lorsque de hardis pionniers du commerce ont réussi à les introduire en plus grand nombre au milieu des peuplades qui savaient se passer de métal, il a dû s'écouler un temps bien long avant que l'outil de bronze ou de fer supplantât dans toutes les mains celui de pierre, qui ne coûtait pour ainsi dire rien. A un moment, le bronze et le fer ont été plus précieux que ne le sont aujourd'hui l'or et l'argent. On perdait les silex, on rejetait facilement les outils imparfaits ou usés de cette substance; mais les outils de métal étaient gardés avec un soin particulier, même lorsqu'ils étaient hors d'usage. On trouve fréquemment les métaux et surtout le bronze dans les stations de la hache polie: peut-être devrait-on les trouver dans toutes ces stations sans exception, si leurs occupants n'avaient pas pris pour les conserver plus de précautions que pour les outils de pierre.

En définitive, on conçoit très facilement que nous ne soyons pas assurés de trouver des restes du début de l'âge des métaux, et qu'on ait pu très souvent ne rencontrer que de la pierre dans des stations où le métal avait été employé.

Toutefois ces hypothèses ne me paraissent pas être applicables aux stations de la faune quaternaire. La disparition

ont reconnu immédiatement la valeur des outils de fer, et n'ont pas tardé à préférer ce métal à tous les autres objets d'échange. La même impression a dû se produire partout et en tout temps; mais si les nouveaux besoins des Papous ne doivent pas tarder à être satisfaits par le commerce et la grande facilité des communications, il en était tout autrement aux temps anciens, et les hommes dépourvus de métal ont été pendant longtemps obligés de s'en tenir à l'imitation en pierre ou en autres matières dures, des outils perfectionnés dont ils avaient pu reconnaître l'excellence.

des éléphants, du grand ours, des grands félins, du renne, etc., est un fait assez considérable, quoique ces animaux aient coexisté avec le bœuf, le cheval et d'autres espèces de la faune actuelle. Ce fait, bien avéré, semble donner quelque poids aux théories des long-chronologistes. En effet, l'existence dans nos localités des puissants animaux que chassaient les peuplades des stations d'Agneux, de Germolles, de Vergisson, de Solutré, etc., nous fait concevoir l'idée d'un état de choses assez différent de celui dont nous sommes aujourd'hui témoins. On est en quelque sorte fort excusable si, en présence d'une telle modification de la faune, on se sent entraîné à des supputations téméraires.

La question est sérieuse et demande à être traitée sérieusement; pour le moment, la meilleure manière de la traiter, c'est d'explorer avec soin, avec discernement et sans parti pris, les restes archéologiques de ces temps reculés. D'une part, les monuments du travail humain rapprochent l'homme des temps quaternaires de celui de l'époque des haches polies, qui, lui-même, descend jusqu'à la rencontre des temps romains. D'un autre côté, la modification de la faune favorise la supposition d'un assez long intervalle entre les deux premières périodes. Le seul fait historique concluant dans cette question, c'est l'existence de l'éléphant à Ninive au XVI^e siècle avant notre ère¹, et le problème se réduit à savoir s'il faut de toute nécessité remonter à une date plus reculée pour rendre compte de l'existence du même pachyderme dans la Gaule, dans l'Europe centrale, dans les îles de la Méditerranée, etc.

Je ne veux pas revenir ici sur les considérations que j'ai développées dans les deux éditions de mes *Études sur l'An-*

1. Voir mon ouvrage intitulé *Études sur l'Antiquité historique*, 2^e édition, p. 574. — Voir aussi *Les Études préhistoriques et la libre-pensée*, p. 10[; cf. t. V, p. 69-70, de ces *Œuvres diverses*]. — Les inscriptions cunéiformes ramèneraient l'éléphant d'Assyrie à une date de plusieurs siècles plus récente encore.

tiquité historique, quoique j'aie depuis lors recueilli un assez grand nombre d'observations nouvelles. Je réserve ces observations pour une *monographie* des silex des berges de la Saône et des poteries qui leur sont associées. Mes explorations sur ce champ fécond de recherches se comptent par centaines, et me fournissent sans cesse, non pas précisément des faits nouveaux, mais de nouvelles preuves de l'*exactitude* des moyennes stratigraphiques que j'ai déterminées, et du voisinage chronologique des restes contemporains de la *hachette polie* avec ceux des temps gallo-romains. La couche à silex s'est déposée pendant le cours du premier millénaire avant notre ère. Au delà de cette date l'usage des silex était certainement bien plus répandu encore, mais la rivière s'élevait trop souvent au-dessus du niveau de ses berges actuelles pour en permettre les abords; les chemins qui longeaient le cours d'eau étaient à une altitude plus élevée, et c'est là qu'en creusant plus profondément on pourra trouver une couche archéologique plus ancienne. Il a pu arriver cependant que des instruments aient été perdus par des individus traversant la rivière, que des armes de jet aient été lancées contre le gibier d'eau, et que par suite il se rencontre dans les alluvions inférieures quelques silex sporadiques. Le cas est rare; je ne l'ai encore constaté qu'une seule fois, dix jours seulement avant la rédaction de ces lignes. De la couche de sable argileux rougeâtre sur laquelle repose le gisement archéologique du *foyer de Sables rouges*, et à 85 centimètres au-dessous du niveau inférieur de ce gisement, j'ai recueilli un éclat de silex taillé à deux pans, formant un bon couteau; il était horizontalement enfoncé dans la berge, et ne se montrait que par le bord de l'un de ses bouts. Le terrain ambiant est vierge de tout remaniement. Ce cas exceptionnel, lors même qu'il serait observé plus souvent encore ailleurs, n'a aucune portée au point de vue des supputations chronologiques; il ne s'agit point ici en effet d'un monument de la présence de l'homme sur place, mais d'un

objet perdu par l'homme dans des circonstances dont l'appréciation nous échappe absolument.

Au-dessous de cette couche de sables rougeâtres règne dans cette partie des berges de la Saône un lit d'environ 60 centimètres d'argile brune, qui paraît bleue lorsqu'elle est humectée, et dans laquelle se trouvent quelquefois engagés des nodules et des couteaux de silex dont la présence s'explique encore comme celle du couteau précédemment décrit, mais dont quelques-uns pourraient simplement avoir glissé depuis les gisements supérieurs. J'y ai trouvé cependant, engagé dans toute sa longueur, un petit bois ou cornillon appartenant à une espèce de cerf, peut-être au renne, car la surface cornée en est lisse. Je me réserve de le faire étudier. Mais on ne pourra pas, dans tous les cas, le considérer comme une preuve assurée que le renne a été contemporain du dépôt de ces argiles.

On ne s'est pas encore habitué suffisamment à l'idée que l'usage des armes et des outils de pierre a été longtemps contemporain de celui des outils de métal¹; il faudra cependant s'y résoudre et reconnaître que les historiens et les géographes grecs et romains, qui nous ont enseigné ce que nous savions jadis de l'antiquité, n'ont été que de très médiocres observateurs. Ce ne sont pas seulement ces menus instruments de pierre et d'os qu'ils n'ont pas su voir, mais de plus les grands mégalithes des temps celtiques et les curieuses cités lacustres qui existaient encore à l'époque carlovingienne. A propos des imposants dolmens de la Bretagne et

1. Cette association du silex et du métal s'est imposée à l'esprit de M. le colonel Lane-Fox en présence des résultats de ses fouilles au camp de Cissbury, où il a trouvé des *silex néolithiques dont quelques-uns présentent des formes se rapprochant de celles de l'âge paléolithique; quoique ces retranchements soient antérieurs aux Romains, le fait que le silex était encore en usage après l'occupation romaine semble établi par les indications résultant des faits* (Travaux du Comité de la Société d'Anthropologie de Londres).

des longues allées de menhirs de Carnac, on a pu dire avec raison que peu de monuments étaient susceptibles de produire une impression plus vive sur l'observateur. Les Romains n'ont cependant pas daigné les apercevoir, quoiqu'ils ne se soient pas bornés à parcourir la contrée dont ces monolithes sont encore aujourd'hui le principal attrait. Il y a juste un an, le savant antiquaire d'Écosse, M. Milne, a découvert, au proche voisinage des *Allées de Carnac*, des villas, des temples, des bains avec leurs salles nombreuses. Au milieu des ruines de ce magnifique établissement romain, il a recueilli des statuettes de Vénus et de la déesse de la Maternité, puis des armes de pierre polie, des outils d'os, des ornements de bronze, des outils de fer, des lames d'épées, des fragments de verre et de poterie de Samos grise et noire, des pavements polis, des cornes de daims, etc., etc. Des fresques encore très fraîches, entourées de bordures rouges et quelquefois ornées de petites coquilles, décoraient les murailles de ces édifices¹.

Ce sont des observations pareilles à celle de M. Milne qu'il est urgent de multiplier autant qu'on le pourra. Les Sociétés scientifiques de province ont de ce côté un rôle important à jouer, car il est urgent de fournir à la science des documents sincères, étudiés sur place, et de réagir contre les systématisations des théoriciens, quels qu'ils soient.

Nous nous abstiendrons de proposer des solutions chiffrées pour le problème dont nous venons de dire quelques mots. Il nous suffira d'affirmer que rien encore n'accrédite les idées des long-chronologistes; que si, par exemple, la race des éléphants et des grands carnassiers a été forcée par les nécessités du climat ou par toute autre cause de désert nos localités mille et même deux mille ans² avant qu'elle

1. Le dessin des fouilles de M. Milne a été reproduit par le recueil anglais *The Graphic* (n° d'octobre 1875, p. 352, texte, p. 347 et 348).

2. Comme exemple de la disparition récente d'un animal de grande

fût obligée de quitter le nord de l'Assyrie pour descendre dans l'Inde méridionale, nous ne serions pas pour cela sortis de la période historique. Si les peuplades contemporaines de la faune quaternaire avaient existé plusieurs milliers d'années avant l'usage de la pierre polie, il y aurait lieu de s'étonner du peu d'importance des débris qui nous sont restés pendant ce laps de tant de siècles, et il faudrait se demander ce qu'était devenu l'homme dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis la disparition de cette faune jusqu'à l'époque de Chassey, Auxey, bords de la Saône, etc.

On a considéré comme une preuve à l'appui du système des long-chronologistes l'abaissement des lits des fleuves, et surtout de celui de la Seine dont on trouve les traces à 55 mètres 90 d'altitude, c'est-à-dire à une hauteur de 30 mètres environ au-dessus de l'étiage moderne. Mais, selon M. Belgrand, le continent était alors de 60 mètres plus bas qu'aujourd'hui, et c'est au relèvement du continent qu'est dû l'abaissement des lits entre la Champagne et la mer.

D'après ce savant, dont le nom fait autorité en la matière, le travail d'abaissement des lits est beaucoup plus ancien dans les vallées jurassiques de la Bourgogne et crétacées de la Champagne que dans les grandes vallées comprises entre la Champagne et la mer¹. *L'ursus spelæus* vivait dans les

taille on peut citer celle du *dinornis*, oiseau colossal qui existait encore il y a 50 ou 60 ans, selon l'opinion de M. Gervais (Trutat et Cartailhac, *Matériaux*, etc., 1870, p. 422). Les recherches du *Challenger* ont fait retrouver à l'état vivant des espèces qu'on ne connaissait qu'à l'état fossile. On a aussi récemment acquis la certitude de l'existence de calmars gigantesques, démontrant que la pieuvre des *Travailleurs de la Mer* n'est nullement un monstre de pure imagination.

1. Il n'est pas nécessaire de supposer de bien longues périodes géologiques pour se rendre compte des mouvements de l'écorce terrestre. A l'époque actuelle on constate un abaissement progressif du sol des plaines depuis la Russie jusqu'à la Baltique. Sur des points limités, il se manifeste encore de temps à autre de brusques soulèvements ou des affaisse-

grottes d'Arcy, à 3 mètres au-dessus de l'étiage de la Cure, c'est-à-dire lorsque cette rivière avait abaissé son lit à très peu près à son niveau actuel. Ainsi donc les mammifères de la plus ancienne faune quaternaire ont laissé leurs restes dans les grottes d'Arcy qui appartiennent aux bas niveaux, tandis qu'à Paris on trouve en abondance, dans les graviers des hauts niveaux de Montreuil, les restes de grands herbivores qui paraissent moins anciens¹.

Les mêmes observations peuvent être faites à propos de la caverne de Germolles, dont le fond est à moins de 7 mètres au-dessus du niveau des hautes eaux actuelles de l'Orbize². Il y a toute apparence qu'à l'époque de l'occupation de cette caverne on y accédait, comme de nos jours, par le chemin de Germolles à Mellecey, qui passe aujourd'hui à 4 mètres environ au-dessous de la grotte.

Dans mes *Études sur l'Antiquité historique*, j'ai résumé les degrés de l'échelle chronologique fournie par les monuments égyptiens: le plus élevé remonte à environ 4.000 ans avant notre ère, avec le règne de Menès. Ce chiffre, qui n'était alors qu'une grande probabilité, est depuis quelques jours devenu une certitude: une date par moi déchiffrée sur le magnifique *Papyrus médical Ebers* établit un synchronisme mathématique entre l'an 9 de Menkara (Mycérinus, constructeur de la troisième grande pyramide de Gizeh), et l'une des années de la période quadriennale 3007 à 3010

ments considérables. En 1874, au Guatemala, pendant un tremblement de terre, un torrent qui entraînait des rochers et de gros arbres, s'étant trouvé arrêté dans sa course, a formé une colline de plus de cent pieds de hauteur. Plus récemment encore, l'effondrement du Gros-Morne, à l'île de la Réunion, a enseveli sous un éboulis de 40 à 60 mètres d'épaisseur le village du Grand-Sable (voir Ch. Vélain, *La catastrophe du Grand-Sable*, dans le journal *La Nature*, avril 1876, p. 327).

1. Belgrand, *Note sur l'Histoire ancienne de la Seine, Matériaux*, etc., 1869, p. 50 et suivantes.

2. L'ouverture est à un niveau un peu plus élevé, soit environ 60 à 80 centimètres plus haut.

avant notre ère¹. Les œuvres d'art de l'époque de ce pharaon et de ses prédécesseurs abondent. Chacun a pu en admirer de merveilleux spécimens à l'exposition égyptienne organisée par M. Mariette-Bey dans le parc du palais du Champ-de-Mars, en 1867. Entre ces magnifiques produits d'une civilisation puissante et l'outillage des tribus qui habitèrent les stations de Germolles, d'Agneux, de Vergisson, etc., etc., il y a la même différence qu'entre les chefs-d'œuvre de la civilisation et de l'art moderne et les timides essais des Néo-Calédoniens, des Papous, des Fuégiens, des Mincopies, etc. Il n'est pas nécessaire de supposer alors plus qu'à présent des races humaines plus primitives ou d'une autre nature que celles qui existent encore de nos jours.

On a aussi attaché beaucoup de valeur à certaines observations qui tendraient à démontrer qu'à l'époque quaternaire la température de nos climats était beaucoup plus basse qu'à présent. On a cru reconnaître les traces d'une faune et d'une flore boréales; mais, à côté du mammouth, du renne, de la marmotte, etc., qui indiqueraient une zone arctique, il faut toujours placer le rhinocéros, l'hippopotame, les grands félins, qui semblent avoir exigé un climat tempéré. Avec des mousses arctiques, on trouve dans le quaternaire de nos régions la vigne, le figuier, le sycomore, etc., qui se plaisent encore aujourd'hui sous nos latitudes; et, tandis que les uns croient à un climat très froid, d'autres affirment, et le savant Ed. Lartet est de ce nombre, que les hivers étaient alors moins rigoureux et les étés moins chauds que de nos jours. C'est le cas de s'écrier avec le poète : « *Non nostrum inter vos tantas componere lites.* » Bornons-nous à constater qu'il n'existe encore nul motif sérieux de vieillir l'homme outre mesure. Aucune découverte dans le champ des *préhisto-*

1. Mon mémoire sur cette découverte a été annoncé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. de Sauley, dans la séance du 7 avril dernier; il n'en a pas encore été donné lecture.

riques ne nous parle distinctement d'une époque certainement antérieure au cadre reconnu de l'histoire, et l'appellation *préhistorique*, fondamentalement inexacte, ne doit être employée qu'avec des restrictions qui en contredisent la signification grammaticale. On ferait bien d'y renoncer plutôt que de conserver cette dénomination qu'on applique même à des peuples et à des monuments d'hier, comme, par exemple, à propos des Papous de la Nouvelle-Guinée.

Il n'est nullement démontré, en définitive, que, parmi les monuments qualifiés de *préhistoriques* qu'on a découverts jusqu'à présent, il en existe d'antérieurs aux premières dates historiques bien constatées, lesquelles remontent à environ 6.000 ans. M. le chevalier de Rossi, qui a étudié avec soin la vallée du Tibre, a reconnu que les dernières phases de l'état quaternaire de cette vallée ont coïncidé avec les premiers souvenirs de l'histoire romaine, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas antérieures au VIII^e siècle avant notre ère. A cette date, l'homme historique civilisé vivait en Égypte depuis plus de trente siècles, temps bien suffisant pour rendre compte des autres phases *préhistoriques* de l'époque quaternaire.

Nous avons dit tout à l'heure que les investigateurs des époques supposées préhistoriques ont dû se laisser entraîner presque à leur insu à des supputations téméraires. Aujourd'hui ces témérités se sont un peu calmées, et généralement les explorateurs des stations antiques font preuve de discernement et de modération, mais déjà beaucoup d'idées fausses ont fait leur chemin. Par exemple, on ne craint pas d'affirmer que l'Égypte a eu un âge de pierre antérieur à celui des métaux, ce qui est d'autant plus inexact que nous ne possédons pas même de monuments dénotant le commencement de la civilisation merveilleuse de ce pays.

Un savant, des plus justement réputés, affirme sans hésiter que *des fouilles en Asie-Mineure et en Égypte ont pleinement confirmé les assertions de l'histoire sur une civilisation de l'âge de fer remarquablement avancée, qui y*

régnait plusieurs milliers d'années avant la naissance du Christ, mais qu'elles ont en outre mis en lumière les restes d'une civilisation de l'âge de bronze encore plus ancienne, et même un âge de pierre antérieur. L'étude sérieuse des monuments de l'Égypte ne montre dans la réalité rien de semblable; mais il est peut-être plus imprudent de hasarder de semblables supputations à l'égard de l'Égypte, qui a laissé tant de titres écrits, qu'à propos des découvertes faites au cimetière lacustre d'Auvernier. On a pu lire au compte rendu de ces découvertes dans un journal suisse :

Cela nous reporte au delà de la grande époque étrusque, aux temps où l'industrie du bronze était largement développée dans la plaine du Pô, chez les Pré-Étrusques de Villanova, c'est-à-dire à un millier de siècles environ avant notre ère.

Cent mille ans avant notre ère ! C'est à n'en pas croire ses yeux !

On nous pardonnera sans doute l'insistance que nous mettons à ramener sur le terrain de la froide réalité ces calculs prodigieux. Déjà, grâce aux efforts d'une critique sérieuse, la question chronologique tend à descendre des hauteurs vertigineuses sur lesquelles l'avait juchée un enthousiasme irréfléchi ; mais, à quelque point de vue qu'on se place, il est une nécessité incontestable, celle des études indépendantes, comme celle que vous venez de faire, comme celle que M. E. Perrault a publiée sur Chassey¹. Il ne suffit pas de fouiller, même avec soin et méthode, puis d'entasser les produits des fouilles. S'il se borne à cette satisfaction de collectionneur, l'investigateur, je ne crains pas de le dire, est l'ennemi le plus dangereux de la science. Il faut publier sans retard la description des fouilles, au moins sous forme de

1. Ces études abondent en France. Je ne cite ici que celles qui concernent notre localité et que peuvent vérifier et apprécier les membres de notre Société d'Histoire et d'Archéologie.

procès-verbal et d'inventaire, avec les indications nécessaires pour faire exactement connaître toutes les circonstances utiles à retenir. Nous avons à faire dans Saône-et-Loire plusieurs monographies de ce genre qui n'ont déjà que trop attendu.

Chalon-sur-Saône, 20 avril 1876.

TABLE INDEX

Pages

- 195-199. *Remarques sur les haches.* — Rareté de celles de grande dimension — Les sauvages de la vallée du Mississipi en ont employé de plus fortes. — Types en pointes de flèches, de pique et de lance. — La marque par enlavage latéral. — Persistance de ces types jusqu'à l'époque de la *hache polie*.
- 199-201. *Observations sur les couteaux.* — Lames quelquefois délicatement travaillées à l'époque quaternaire, quelquefois restées grossières à l'époque des *haches polies*. — Couteaux des dolmens. — Grandes lames de la Saône, de Solutré, etc.
- 201-202. *Observations sur les tranchets.* — Pièce typique de ce genre provenant de Germolles. — Tranchets de la Saône et de Chatel-Perron. — Silex taillés en pointe de diamant.
202. *Observations sur les silex à carène saillante.* — Ce sont des percuteurs à fendre les os. — Les mêmes à Charbonnières, à Saint-Hilaire et sur les bords de la Saône.
- 202-203. *Observations sur les disques.* — Il s'en trouve dans les stations de toutes les époques. — Quelques-uns sont trop petits pour être considérés comme *pierres de fronde*.
- 203-204. *Observations sur les grattoirs.* — Les grattoirs épais sont des percuteurs. — Les grattoirs en général se trouvent dans toutes les stations, même dans les plus

Pages

- modernes. Ils sont aussi perfectionnés dans celles de la faune quaternaire que dans les autres. — Grattoirs dans les tombes mérovingiennes.
- 204-206. *Observations sur les scies.* — On donne ce nom à des lames de silex régulièrement dentées, qui peut être n'étaient pas toujours destinées à scier. — Scies fines. — Scies à lames curvilignes. — Scie de Solutré. — Scies du Périgord et de Memphis.
- 206-207. *Observations sur les pointes de flèches.* — Cinq variétés de flèches de l'époque de la faune quaternaire.
- 208-210. *Observations sur les poinçons, aiguilles, dents et os troués.* — Poinçon d'os méplat, taillé à six pans. — Esquilles pointues. — Pas d'aiguilles à chas à Germolles ni à Agneux. — Dents trouées. — Dent de rhinocéros avec trou de suspension. — Rochers d'oreille.
- 210-211. *Gravures sur os, sifflets, excoriateurs, marteaux.* — Pas de gravures sur os à Germolles. — Pas de sifflets. — Os taillé et poli pour écorcher les animaux tués. — Marteaux de bois de renne.
- 211-213. *Os entaillés.* — Os troués à l'aide de la tarière de silex. — Os de Solutré ayant un bouton de suspension garni de 55 fines entailles, suggérant l'idée que les hommes quaternaires avaient une numération décimale.
- 213-214. *Limonite, etc.* — Crayon de Limonite. — Sanguine et manganèse à Solutré. — Inscriptions des grandes pyramides d'Égypte tracées à la sanguine.
- 214-215. *Coquillages percés.* — On n'en a pas trouvé dans la caverne de Germolles.
- 215-216. *Poterie.* — La caverne de Germolles n'en a pas fourni de traces, mais on en a trouvé dans celle d'Agneux. — Cuisson des aliments à l'aide des cailloux chauffés. — Absence de la poterie dans une station des populations lacustres.
216. *Jouets, curiosités.* — Fossiles, fragments de quartz, spongiaires, etc.

- 216-229. *Considérations générales.* — Point de faille chronologique considérable admissible entre l'époque de la station de Germolles et celle de la *hache polie*. — Les débris qu'on recueille dans les uns ou dans les autres de ces gisements ne nous renseignent pas exactement sur la totalité des objets dont leurs occupants ont fait usage. — Le polissage de la pierre et des autres matières dures était connu dès l'époque de la faune quaternaire, et ne constitue pas un progrès industriel considérable. — Le taillant des haches polies a dû être inspiré par la vue des armes tranchantes de métal. — Il en est de même des flèches à ailerons. — Les métaux ont été connus dans l'Europe central longtemps avant que les populations aient pu se les procurer ou les fabriquer. — Disparition des grands animaux de l'époque quaternaire. Est-il nécessaire de la croire beaucoup antérieure à l'émigration de l'éléphant d'Assyrie? — Les foyers et les stations des bords de la Saône; on n'y trouve pas de traces de renne; au-dessous de la couche archéologique, dont le dépôt s'est effectué à peu près dans le premier millénaire avant notre ère, on ne découvre plus d'indices de la présence de l'homme sur les bords de la rivière. Le terrain était alors difficilement accessible à cause des inondations; c'est à un plus haut niveau sur les coteaux qu'on pourrait trouver en place des restes contemporains de la faune quaternaire. — Contemporanéité de l'usage des armes de pierre et de métal. — Les Romains, mauvais observateurs. — Découvertes de M. Milne à Carnac. — Réflexions sur les exigences chronologiques des modifications survenues dans la faune. — La grotte de Germolles vient à l'appui d'une observation faite par M. Belgrand à propos des grottes d'Arcy. — Certitude actuelle des dates historiques dans le quatrième millénaire avant notre ère. — Opinions contradictoires sur la température de l'époque quaternaire. — Nulle part les objets désignés comme préhistoriques ne peuvent encore prétendre à une anti-

quité supérieure aux premières dates historiques certaines. — Des opinions plus modérées semblent prévaloir aujourd'hui en ce qui concerne la haute antiquité. — Quelques idées erronées qui subsistent encore, et qu'il est utile de contredire. — Les premiers temps de l'histoire romaine coïncident avec les dernières phases de l'état quaternaire de la vallée du Tibre; nous possédons des dates historiques de plus de trente siècles antérieures à Romulus, ce qui nous laisse une marge suffisante pour loger à l'aise tous les faits qu'on a appelés *préhistoriques*. — Conclusion : Nécessité d'études indépendantes et sévères et de promptes publications descriptives.

NOTICE SUR UNE STÈLE ÉGYPTIENNE

DU

MUSÉE DE TURIN¹

Après les papyrus et les inscriptions monumentales, les stèles de bois et surtout celles de pierre fournissent aux égyptologues les sources les plus abondantes d'information. Elles sont fort heureusement parvenues jusqu'à nous en quantité à peu près innombrable. Il en existe des plus anciennes époques jusqu'aux temps romains, et l'on peut y suivre le progrès et le déclin de l'épigraphie égyptienne.

Ces monuments ne nous montrent souvent que des scènes d'offrandes et de courtes prières ; d'autres nous donnent des détails biographiques ou nous renseignent sur des faits historiques. Dans le plus grand nombre, on trouve des notions intéressantes pour la mythologie, la morale et les rites funéraires. En un mot, on est bien fondé à affirmer que peu d'entre elles pourraient être considérées comme absolument dénuées d'intérêt.

Des publications, déjà assez nombreuses, ont fait connaître plusieurs de ces monuments ; mais, parmi les plus importants, il en est qui n'ont point été encore traduits, tel est en particulier le cas de celui que M. de Rougé a appelé la *reine des stèles*, et qui est déjà connu dans la science par

1. Lue à la Société d'Archéologie biblique le 1^{er} mai 1877, et publiée dans les *Transactions* de cette Société, t. V, p. 459-474. Tirage à part in-8° à 25 exemplaires. — G. M.

des citations partielles qui ont pu en faire apprécier la grande valeur.

On trouve dans tous les musées de l'Europe un assez grand nombre de stèles qui mériteraient aussi d'être publiées et analysées avec soin. Je viens ici satisfaire à ce desideratum pour ce qui concerne une stèle du Musée de Turin, sur laquelle mon attention a été appelée par mes recherches sur les doctrines religieuses et morales des anciens Égyptiens, dans le cours de mes études pour l'interprétation des *Maximes du scribe Ani*, que je publie dans le journal *l'Égyptologie*.

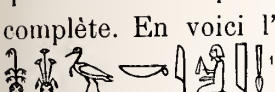
La stèle dont il s'agit porte aujourd'hui le n° 19 dans le Musée réorganisé. Pendant ma mission en Italie, en 1869, j'en ai fait une copie, que j'ai collationnée depuis lors avec une empreinte à la plombagine, prise à mon intention par mon savant confrère M. Fr. Rossi, attaché au Musée égyptien de Turin. C'est à l'aide de ces éléments que j'ai dressé la planche jointe au présent mémoire. Mes confrères en égyptologie pourront l'utiliser avec confiance.

Le registre supérieur de la stèle, que la planche ne figure pas, est, comme à l'ordinaire, surmonté d'un symbole d'éternité et d'infinité : le disque du soleil superposé au vase et aux zigzags de l'eau, et flanqué des deux *out'as* ou yeux symboliques.

Dans d'autres monuments du même genre, on trouve, à la même place, le disque ailé. Au-dessous est représentée la scène habituelle du culte des ancêtres.

Le défunt assis, tenant un rouleau, insigne de sa dignité de scribe, reçoit l'offrande entassée devant lui sur une table, au-dessous de laquelle sont rangés trois vases, qui sont censés renfermer les liquides de l'oblation; chaque objet est accompagné du signe  signifiant « mille » ou « beaucoup », et donnant à entendre que chaque objet était offert par milliers. Entre le défunt et la table, trois lignes verticales disent ce qui suit :

« Royale offrande pacifique à Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde; bonheur, richesse, justification à la personne de l'intendant du grenier public, contrôleur de la Haute et de la Basse Égypte, Béka, justifié. Tout ce qui sort des autels d'Osiris dans toutes ses fêtes, à l'intendant du grenier royal, Béka, justifié. »

Cette légende nous donne le nom et les titres du défunt, que la stèle ne répète nulle part ailleurs d'une manière plus complète. En voici l'expression hiéroglyphique : ', l'intendant du grenier public, contrôleur de la Haute et de la Basse Égypte, Béka, justifié.

Béka est un nom assez fréquent sur les monuments égyptiens; il signifie *serviteur*, et correspond au sémitique *עבד* *abd*. Ce nom ne nous donne aucune indication sur la date de la stèle; mais, à en juger par le style des hiéroglyphes, on est en droit de l'attribuer aux temps de la XIX^e ou de la XX^e dynastie. Le défunt, qui (circonstance assez exceptionnelle) ne nous donne ni le nom de sa mère ni celui de son père, devait appartenir à une famille d'origine modeste. Sa promotion à des postes importants, qui lui permettaient la fréquentation de la personne royale, était donc due uniquement à son mérite. Chez les anciens Égyptiens, la science et les services intelligents primaient les prétentions de caste avec plus d'avantage que chez beaucoup de peuples modernes, où, malgré les tendances démocratiques de l'époque, il reste trop d'influence aux privilégiés de la naissance et de la richesse.

L'inscription de Béka nous donne peu de détails biographiques. Comme nous l'avons dit, il ne nomme ni son père, ni sa mère; mais il nous apprend que ses mérites lui avaient valu la faveur du roi des deux Égyptes, et qu'il était parvenu à une haute situation. Partout il était admis à fré-

1. Le déterminatif  représentant des grains entassés est double. C'est une particularité des noms des établissements publics ou royaux.

quenter et à approcher le souverain. Le roi l'avait fait *neb-kat*, c'est-à-dire chef d'office, ou quelque chose d'approchant. Malgré cette élévation, et peut-être à raison de son origine obscure, Béka affirme que, quoique grand, il a agi comme s'il eût été petit. Ses fonctions d'intendant royal, chargé des greniers publics, devaient comprendre les attributions du patriarche Joseph à la cour de Pharaon. Béka conserva sa faveur jusqu'à sa mort dans un âge avancé. Les vertus dont le défunt se fait gloire, aussi bien que les vices dont il prétend avoir été exempt, forment un abrégé des préceptes principaux de la morale recommandée par la doctrine égyptienne. On obtiendra un tableau complet de ces préceptes par l'interprétation d'un nombre suffisant d'inscriptions funéraires. Mais leur mise en ordre exigera un travail considérable, qui trouvera sa place dans la suite de nos études sur les traités de morale des anciens Égyptiens.

Nous nous bornerons à envisager les points spéciaux au document dont nous allons donner la traduction.

Respect de la vérité. — Béka se vante d'avoir été juste et vrai, sans malice; de s'être complu à dire la vérité; d'avoir connu l'avantage qu'il y a de s'y conformer sur la terre, depuis la première action jusqu'au moment de la mort. Détail nouveau dans les textes de ce genre, il ajoute qu'au moment de subir le jugement et de répondre aux quarante-deux accusateurs du tribunal d'Osiris, il considère comme sa défense efficace la simple confession de la vérité; et, dans le paragraphe suivant, il nous apprend que c'est effectivement par la vérité qu'il est sorti de cette épreuve suprême. Dans sa vie de *Sahou*, c'est-à-dire de transition entre la vie de ce monde et celle de l'Hadès, à l'état de momie, il s'est encore reposé dans la vérité.

A la fin de son panégyrique, Béka revient encore sur sa prétention d'avoir vécu d'une vie de vérité jusqu'à une vieillesse vénérable. Une autre marque de l'importance attachée au respect de la vérité se rencontre dans cette phrase

un peu naïve : *J'ai dit ce que j'ai entendu, tel que cela m'avait été dit.* Les Égyptiens avaient fait une bien juste appréciation des inconvénients de l'intempérance de langage.

Justice. — La notion de la justice se confond avec celle de la vérité. Béka se contente d'avancer qu'il a été juste et vrai, ce qui revient à dire véritablement juste.

Seuls, les juges professionnels pouvaient avoir à insister davantage sur leur impartialité, et c'est ce qu'ils ont fait dans quelques inscriptions funéraires.

Amour filial. — Chez les Égyptiens, cette vertu était recommandée de la même manière que dans le Décalogue de Moïse. C'étaient les enfants pieux qui pouvaient compter sur une longue vie. L'amour filial et l'amour paternel étaient puissamment entretenus par le culte des ancêtres, qui formait en quelque sorte une annexe inséparable des honneurs rendus aux dieux. Chaque année toute la famille, ascendants, descendants, alliés et domestiques, se réunissait plusieurs fois autour de la tombe des membres défunts, et renouvelait les prières et les oblations des funérailles. L'inscription de Béka, différente en cela d'un grand nombre de textes funéraires, ne mentionne pas l'accomplissement des devoirs envers les mânes, mais notre personnage évoque une image délicate : *sa bonté était dans le cœur de son père et de sa mère, et son amour était en eux. Il n'avait jamais faussé ce sentiment envers eux depuis sa plus tendre enfance.* Aimer son père et sa mère, c'est obéir à un besoin naturel plutôt que pratiquer une vertu, mais mériter l'amour d'un père et d'une mère, c'est prouver qu'on s'est acquitté convenablement de tous les devoirs de l'enfant pieux.

Modestie, humilité. — Ces deux mots semblent faire dissonance avec la teneur habituelle des panégyriques des morts. Les Égyptiens se vantaient sans vergogne, et épuisaient envers leurs défunts les formules de la plus hyperbolique louange. Cependant, si elles étaient peu respectées

dans la pratique, la modestie et l'humilité n'en faisaient pas moins partie du faisceau des vertus recommandées par la doctrine.

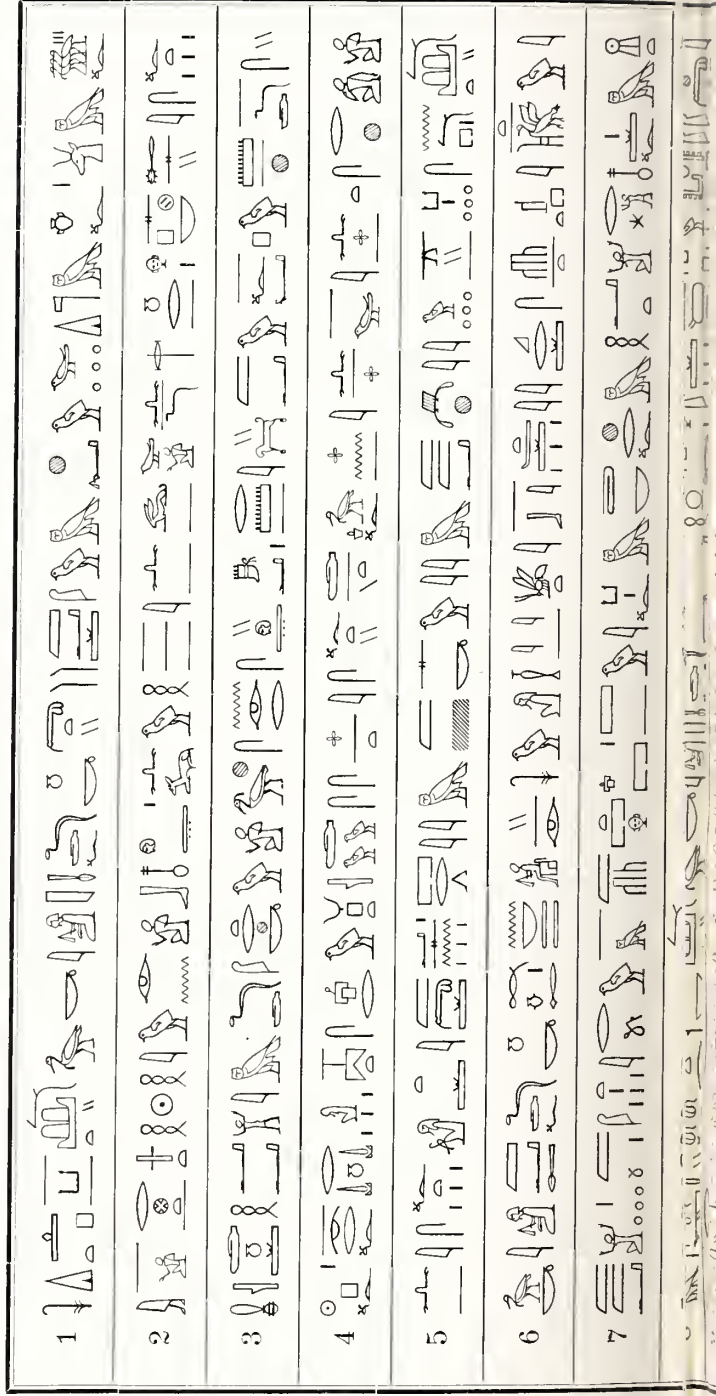
En arrivant à l'Hadès, Béka aime à se donner à lui-même témoignage qu'il n'a jamais cherché à se rendre maître d'un plus petit que lui, et il nous affirme, dans un autre passage, qu'étant grand, il a agi comme s'il eût été petit, et qu'il n'a point à se reprocher d'avoir évincé un plus méritant que lui. Les mêmes règles de modestie se manifestent dans plusieurs autres inscriptions, mais les formules de celle que nous étudions ont un style particulier qui les signale à l'attention.

Bienfaisance, douceur. — Dans tous les monuments du genre de celui qui nous occupe, nous trouvons l'énonciation de la bienfaisance et de l'humanité. Les morts prétendent avoir été bons sur cette terre, et s'être abstenus d'actes dommageables envers autrui. L'inscription de Béka ne fait pas exception à cette règle ; seulement ce personnage ajoute une nuance importante, à savoir qu'il ne s'est réjoui d'aucun acte d'iniquité et d'indignité.

Vivant à la cour, au milieu des familiers du Pharaon, il ne croit pas devoir faire la moindre allusion à ses rapports personnels en dehors de ce cercle, et il lui suffit de nous apprendre qu'il avait mérité les faveurs du roi, l'affection de ses favoris, et n'avait à redouter aucun fâcheux sentiment de la part des gens vivant dans la demeure royale. Mais sa prudence et son amour de la concorde se révèlent dans le soin qu'il avait eu de parler avec bienveillance et de ne pas préparer de querelles.

Religion. — Béka semble avoir eu une religion philosophique ; de nos jours, il aurait passé en France pour voltairien. Dans son inscription, il ne fait appel à aucun souvenir mythologique. Seul entre tous les dieux de l'Égypte, Ammon-Ra y est nommé, mais simplement dans le vœu funéraire du premier registre, qui appelait nécessairement

STÈLE DE L'INTENDANT DU GRENIER PUBLIC BEKA



𐀀𐀁𐀂𐀃𐀄𐀅𐀆𐀇𐀈𐀉𐀊𐀋𐀌𐀍𐀎𐀏𐀐𐀑𐀒𐀓𐀔𐀕𐀖𐀗𐀘𐀙𐀚𐀛𐀜𐀝𐀞𐀟𐀠𐀡𐀢𐀣𐀤𐀥𐀦𐀧𐀨𐀩𐀪𐀫𐀬𐀭𐀮𐀯𐀰𐀱𐀲𐀳𐀴𐀵𐀶𐀷𐀸𐀹𐁀𐁁𐁂𐁃𐁄𐁅𐁆𐁇𐁈𐁉𐁊𐁋𐁌𐁍𐁎𐁏𐁐𐁑𐁒𐁓𐁔𐁕𐁖𐁗𐁘𐁙𐁚𐁛𐁜𐁝𐁞𐁟𐁠𐁡𐁢𐁣𐁤𐁥𐁦𐁧𐁨𐁩𐁪𐁫𐁬𐁭𐁮𐁯𐁰𐁱𐁲𐁳𐁴𐁵𐁶𐁷𐁸𐁹𐁺𐁻𐁼𐁽𐁾𐁿𐂀𐂁𐂂𐂃𐂄𐂅𐂆𐂇𐂈𐂉𐂊𐂋𐂌𐂍𐂎𐂏𐂐𐂑𐂒𐂓𐂔𐂕𐂖𐂗𐂘𐂙𐂚𐂛𐂜𐂝𐂞𐂟𐂠𐂡𐂢𐂣𐂤𐂥𐂦𐂧𐂨𐂩𐂪𐂫𐂬𐂭𐂮𐂯𐂰𐂱𐂲𐂳𐂴𐂵𐂶𐂷𐂸𐂹𐂺𐂻𐂼𐂽𐂾𐂿𐃀𐃁𐃂𐃃𐃄𐃅𐃆𐃇𐃈𐃉𐃊𐃋𐃌𐃍𐃎𐃏𐃐𐃑𐃒𐃓𐃔𐃕𐃖𐃗𐃘𐃙𐃚𐃛𐃜𐃝𐃞𐃟𐃠𐃡𐃢𐃣𐃤𐃥𐃦𐃧𐃨𐃩𐃪𐃫𐃬𐃭𐃮𐃯𐃰𐃱𐃲𐃳𐃴𐃵𐃶𐃷𐃸𐃹𐃺𐃻𐃼𐃽𐃾𐃿𐄀𐄁𐄂𐄃𐄄𐄅𐄆𐄇𐄈𐄉𐄊𐄋𐄌𐄍𐄎𐄏𐄐𐄑𐄒𐄓𐄔𐄕𐄖𐄗𐄘𐄙𐄚𐄛𐄜𐄝𐄞𐄟𐄠𐄡𐄢𐄣𐄤𐄥𐄦𐄧𐄨𐄩𐄪𐄫𐄬𐄭𐄮𐄯𐄰𐄱𐄲𐄳𐄴𐄵𐄶𐄷𐄸𐄹𐄺𐄻𐄼𐄽𐄾𐄿𐅀𐅁𐅂𐅃𐅄𐅅𐅆𐅇𐅈𐅉𐅊𐅋𐅌𐅍𐅎𐅏𐅐𐅑𐅒𐅓𐅔𐅕𐅖𐅗𐅘𐅙𐅚𐅛𐅜𐅝𐅞𐅟𐅠𐅡𐅢𐅣𐅤𐅥𐅦𐅧𐅨𐅩𐅪𐅫𐅬𐅭𐅮𐅯𐅰𐅱𐅲𐅳𐅴𐅵𐅶𐅷𐅸𐅹𐅺𐅻𐅼𐅽𐅾𐅿𐆀𐆁𐆂𐆃𐆄𐆅𐆆𐆇𐆈𐆉𐆊𐆋𐆌𐆍𐆎𐆏𐆐𐆑𐆒𐆓𐆔𐆕𐆖𐆗𐆘𐆙𐆚𐆛𐆜𐆝𐆞𐆟𐆠𐆡𐆢𐆣𐆤𐆥𐆦𐆧𐆨𐆩𐆪𐆫𐆬𐆭𐆮𐆯𐆰𐆱𐆲𐆳𐆴𐆵𐆶𐆷𐆸𐆹𐆺𐆻𐆼𐆽𐆾𐆿𐇀𐇁𐇂𐇃𐇄𐇅𐇆𐇇𐇈𐇉𐇊𐇋𐇌𐇍𐇎𐇏𐇐𐇑𐇒𐇓𐇔𐇕𐇖𐇗𐇘𐇙𐇚𐇛𐇜𐇝𐇞𐇟𐇠𐇡𐇢𐇣𐇤𐇥𐇦𐇧𐇨𐇩𐇪𐇫𐇬𐇭𐇮𐇯𐇰𐇱𐇲𐇳𐇴𐇵𐇶𐇷𐇸𐇹𐇺𐇻𐇼𐇽𐇾𐇿𐈀𐈁𐈂𐈃𐈄𐈅𐈆𐈇𐈈𐈉𐈊𐈋𐈌𐈍𐈎𐈏𐈐𐈑𐈒𐈓𐈔𐈕𐈖𐈗𐈘𐈙𐈚𐈛𐈜𐈝𐈞𐈟𐈠𐈡𐈢𐈣𐈤𐈥𐈦𐈧𐈨𐈩𐈪𐈫𐈬𐈭𐈮𐈯𐈰𐈱𐈲𐈳𐈴𐈵𐈶𐈷𐈸𐈹𐈺𐈻𐈼𐈽𐈾𐈿𐉀𐉁𐉂𐉃𐉄𐉅𐉆𐉇𐉈𐉉𐉊𐉋𐉌𐉍𐉎𐉏𐉐𐉑𐉒𐉓𐉔𐉕𐉖𐉗𐉘𐉙𐉚𐉛𐉜𐉝𐉞𐉟𐉠𐉡𐉢𐉣𐉤𐉥𐉦𐉧𐉨𐉩𐉪𐉫𐉬𐉭𐉮𐉯𐉰𐉱𐉲𐉳𐉴𐉵𐉶𐉷𐉸𐉹𐉺𐉻𐉼𐉽𐉾𐉿𐊀𐊁𐊂𐊃𐊄𐊅𐊆𐊇𐊈𐊉𐊊𐊋𐊌𐊍𐊎𐊏𐊐𐊑𐊒𐊓𐊔𐊕𐊖𐊗𐊘𐊙𐊚𐊛𐊜𐊝𐊞𐊟𐊠𐊡𐊢𐊣𐊤𐊥𐊦𐊧𐊨𐊩𐊪𐊫𐊬𐊭𐊮𐊯𐊰𐊱𐊲𐊳𐊴𐊵𐊶𐊷𐊸𐊹𐊺𐊻𐊼𐊽𐊾𐊿𐋀𐋁𐋂𐋃𐋄𐋅𐋆𐋇𐋈𐋉𐋊𐋋𐋌𐋍𐋎𐋏𐋐𐋑𐋒𐋓𐋔𐋕𐋖𐋗𐋘𐋙𐋚𐋛𐋜𐋝𐋞𐋟𐋠𐋡𐋢𐋣𐋤𐋥𐋦𐋧𐋨𐋩𐋪𐋫𐋬𐋭𐋮𐋯𐋰𐋱𐋲𐋳𐋴𐋵𐋶𐋷𐋸𐋹𐋺𐋻𐋼𐋽𐋾𐋿𐌀𐌁𐌂𐌃𐌄𐌅𐌆𐌇𐌈𐌉𐌊𐌋𐌌𐌍𐌎𐌏𐌐𐌑𐌒𐌓𐌔𐌕𐌖𐌗𐌘𐌙𐌚𐌛𐌜𐌝𐌞𐌟𐌠𐌡𐌢𐌣𐌤𐌥𐌦𐌧𐌨𐌩𐌪𐌫𐌬𐌭𐌮𐌯𐌰𐌱𐌲𐌳𐌴𐌵𐌶𐌷𐌸𐌹𐌺𐌻𐌼𐌽𐌾𐌿𐍀𐍁𐍂𐍃𐍄𐍅𐍆𐍇𐍈𐍉𐍊𐍋𐍌𐍍𐍎𐍏𐍐𐍑𐍒𐍓𐍔𐍕𐍖𐍗𐍘𐍙𐍚𐍛𐍜𐍝𐍞𐍟𐍠𐍡𐍢𐍣𐍤𐍥𐍦𐍧𐍨𐍩𐍪𐍫𐍬𐍭𐍮𐍯𐍰𐍱𐍲𐍳𐍴𐍵𐍶𐍷𐍸𐍹𐍺𐍻𐍼𐍽𐍾𐍿𐎀𐎁𐎂𐎃𐎄𐎅𐎆𐎇𐎈𐎉𐎊𐎋𐎌𐎍𐎎𐎏𐎐𐎑𐎒𐎓𐎔𐎕𐎖𐎗𐎘𐎙𐎚𐎛𐎜𐎝𐎞𐎟𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪𐯫𐯬𐯭𐯮𐯯𐯰𐯱𐯲𐯳𐯴𐯵𐯶𐯷𐯸𐯹𐯺𐯻𐯼𐯽𐯾𐯿𐰀𐰁𐰂𐰃𐰄𐰅𐰆𐰇𐰈𐰉𐰊𐰋𐰌𐰍𐰎𐰏𐰐𐰑𐰒𐰓𐰔𐰕𐰖𐰗

aussi la mention des mets d'Osiris. Dans le corps du texte, il est question des divins magistrats et des seigneurs éternels établis devant les dieux, mais cela se rapporte simplement au jugement des morts, et l'on n'aperçoit ici nulle mention de l'Osiris infernal, ni d'Horus, ni d'Anubis, ni de Thoth, etc.

On croirait avoir affaire à un déiste inhumé par une famille qui a respecté les opinions du défunt, tout en satisfaisant aux exigences de la fête des funérailles. C'est du reste ce que laisse supposer la formule initiale, qui attribue le royal don d'offrandes directement à Beka lui-même, sans intervention d'un dieu quelconque. Mais s'il faisait peu de cas du formulaire traditionnel et des rites sacerdotaux, Beka avait, si on l'en croit, une croyance pure et sage, dont toutes les églises de nos jours pourraient accepter la formule simple : *mettre Dieu dans son cœur et bien connaître les volontés de Dieu*. Il y avait en effet, cachée derrière le voile d'une mythologie compliquée de mystères sans nombre, une doctrine raisonnable, dont aucune autre doctrine, sauf le christianisme, n'a surpassé l'élévation.

Beka termine par un vœu passablement épicurien pour l'époque, et fort différent de ceux que l'on est habitué à rencontrer dans les textes de ce genre. Il s'adresse à tous les vivants de son pays et leur souhaite de passer leur vie dans la joie, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la tombe, après laquelle il leur souhaite de jouir, dans l'*infèrnum*, du droit d'entrer et de sortir librement. On sait que telle était la béatitude principale de l'élu du ciel égyptien ; elle comportait la faculté de se transporter dans tout l'univers sous la forme qu'on voulait. Ce paradis est, dans tous les cas, bien supérieur à celui des houris de Mahomet.

Nous donnons maintenant notre version de cette remarquable inscription, et nous la ferons suivre de quelques justifications philologiques.

TRADUCTION

Lignes

- 1 Royal don d'offrandes (*a*) à la personne de l'intendant du grenier public, Béka, justifié.
Il dit :
Moi, je fus juste et vrai, sans malice (*b*), ayant mis Dieu dans mon cœur (*c*), ayant été habile à discerner ses volontés (*d*).
- 2 J'arrive à la cité de ceux qui sont dans l'éternité (*e*).
J'ai fait le bien sur la terre (*f*) ;
Je n'ai pas porté de préjudice (*g*) ;
Je n'ai pas été méchant (*h*) ;
Je n'ai acclamé aucun acte d'indignité et d'iniquité.
- 3 Je me suis complu à dire la vérité ;
J'ai connu l'avantage qu'il y a de s'y conformer sur la terre depuis le premier acte jusqu'à la tombe (*i*) ;
Ma défense efficace (*j*) est de la dire en ce jour où
- 4 j'arrive auprès des divins juges, interprètes habiles (*k*), révéléurs des actions, castigateurs des péchés.
Pure (*l*) est mon âme.
Moi, vivant, je n'ai pas eu de malice (*m*).
- 5 Il n'existe pas d'abus (*n*) de moi, — pas de péchés de moi devant leur main.
Je suis sorti de cette épreuve¹ par la vérité (*o*), et voilà que je suis ici dans le lieu des vénérables (*p*).
Apport des aliments de la vérité (*q*) à l'intendant
- 6 du grenier public, Béka, justifié.
Il dit : J'ai été le grand remplisseur du cœur du seigneur des deux régions, l'aimé (*r*) du roi de la Haute Égypte, le favorisé du roi de la Basse Égypte, à cause de mes mérites excellents, qui ont avancé mon poste.
- 7 Grand ai-je été dans le lieu des millions de perfections vraies (*s*).
Que le roi prospérât en avant ou en arrière, j'approchais sa

1. Littéralement, *de là*.

personne (*t*), marchant autour de lui en allégresse pour adorer sa bonté chaque

- 8 jour, et rendre gloire au double aspic de son diadème en tout temps.

L'intendant du grenier public, Béka, il dit :

Je suis un sahou (un mort, une momie) qui s'est complu dans la vérité, conformément aux lois du tribunal de la double justice, par moi désirées (*u*).

- 9 J'arrive au Kher-neter (l'Hadès).

Il n'est pas d'humbles dont je me sois fait le maître ;

Je n'ai pas fait de mal aux hommes qui ont célébré leurs dieux (*v*).

J'ai passé ma vie dans la vie de vérité (*x*), jusqu'à ce que je fusse parvenu à l'âge

- 10 de vénération, étant dans les faveurs du roi, aimé des grands dans son entourage.

La demeure royale, ceux qui y résidaient, il n'y avait nul mal contre moi dans leur cœur (*y*). Les hommes

- 11 à venir, tant qu'ils seront, seront ravis de mon mérite éminent.

Celui qui habite dans la demeure de l'efficacité salutaire (*le palais du roi*) avait fait de moi un maître d'office (*z*).

Ma sincérité et ma bonté étaient dans le cœur de mon père et de ma mère ; mon affection était en eux (*aa*).

- 12 Jamais je ne l'ai violée (*bb*) dans ma manière de faire envers eux depuis le commencement du temps de ma jeunesse.

Grand, j'ai agi comme si j'eusse été petit (*cc*).

- 13 Ma bouche a parlé pour dire choses vraies, ne préparant pas de querelles.

J'ai dit ce que j'ai entendu tel que cela m'avait été dit.

O vous tous ! hommes qui existez, vous complaisant dans la vérité chaque jour dans l'Égypte,

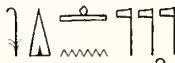
- 14 vous que ne nourrit pas (encore) le dieu, seigneur d'Abydos, qui vit de la vérité chaque jour, soyez heureux ! Passez votre vie dans les délices jusqu'à ce que vous abordiez au bon occident¹. Que votre âme jouisse du droit d'entrer et

1. La tombe du juste.

de sortir librement, comme les seigneurs éternels qui sont établis devant les dieux.

NOTES PHILOLOGIQUES

(a) Je traduis mot à mot la formule  *royal don d'offrandes*, à laquelle on a voulu, à tort, donner le sens de *proscynème*. Le *proscynème* est un salut accompagné d'une inclination profonde. Le don d'offrandes, tel qu'il est représenté des milliers de fois sur les monuments, ne comportait aucune prosternation de ce genre; il consiste uniquement dans la présentation d'objets divers, solides et liquides, et dans une prière tendant à ce que le défunt prenne part, dans l'autre monde, aux tables d'Osiris, figurées par celle de la cérémonie.

L'oblation jouait un grand rôle dans le culte des dieux et dans celui des mânes. Pour le premier elle porte habituellement le nom de , et pour le second celui de .

L'épithète de , orthographe pleine , indique qu'il s'agit d'une cérémonie telle que la pratiquaient les rois, qui remplissaient souvent de hautes fonctions sacerdotales. C'est une qualification d'honneur, qui pouvait être retranchée sans nuire au sens de la formule. L'ordre des groupes y est souvent interverti, comme, par exemple, dans , mot à mot, *royal Anubis gift offerings*, pour *royal gift of offerings to Anubis*. Des interversions de ce genre ne sont du reste pas rares dans les hiéroglyphes.

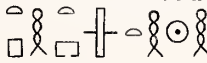
(b) , *Swor'*, est un équivalent de , *toor*, *mal*, *malice*, *perversité* (voir Lepsius, *Todt.*, ch. 125, lig. 36, et la variante du *Papyrus Cadet*). Dans notre monument, les trois traits du pluriel III sont quelquefois remplacés par les trois

1. Je représente les mots égyptiens en lettres coptes, et, pour éviter toute confusion, les mots coptes sont toujours notés comme tels.

graines , et le  par la barre — droite. Ces variantes sont communes.

(e) Bêka dit littéralement : *ayant mis Dieu dans son cœur*. Ce changement de personne, qui constituait une élégance dans le style égyptien, n'est pas toujours sans inconvénient pour la clarté. Nous n'en tenons pas compte dans notre version. Le cas se reproduit assez fréquemment dans l'inscription.

(d)  est une abréviation de , **cycaor*, mot qui signifie, *expert, expérimenté, habile*. Dans une prière à Thoth, dieu de l'intelligence, un scribe sollicite la faveur de devenir (**cycaor*) dans tous ses travaux (*Papyrus Anastasi V*, p. 9, lig. 4). Au *Papyrus médical Ebers*, p. 36, lig. 4, **cycaor* a le sens de *reconnaissance, diagnostie*. Bêka se vante d'avoir bien reconnu les volontés de Dieu. , *heor*, littéralement, *esprits*, se réfère à la pensée, à la volonté (voir ce que j'ai dit de ce mot dans mon journal *l'Égyptologie*, t. I, p. 47).

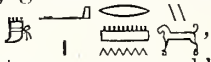
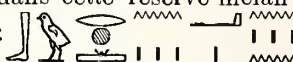
(e)     , mot à mot, *la ville de qui est dans les millions d'années*.    veut dire *un million*; appliqué à la mesure du temps, il répond au latin *sæcula sæculorum*. C'est une expression désignant un temps très long, indéfini, et le copte *ya cuez*, *in sæculum*, se trouve en hiéroglyphes sous la forme  (*Papyrus Abbott*, p. 6, lig. 7). La cité de l'éternité était l'habitation des morts. Dans une autre stèle de Turin on trouve l'expression analogue , *la fosse de qui est dans l'éternité*.

(f) J'ai fait , littéralement, *chose bonne*. Il faut se garder de traduire *lieu bon*.

(g)     , **an awz*. Ce mot signifie *baigner, détremper, délayer*. Il ne m'est pas arrivé de le rencontrer comme désignation d'un acte répréhensible, mais les textes du même genre que celui que nous étudions ont habituellement   , **wor*, mot dont la valeur est *tort, préjudice, dommage*.

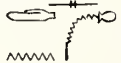
(h)  , **on*, n'a pas d'analogue en copte, et la définition

exacte du vice ainsi nommé est assez difficile à déterminer. Les textes nous apprennent seulement que ce vice ne doit pas se trouver sur la balance du jugement de l'homme méritant la justification.

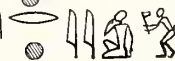
(i) L'expression , littéralement, *depuis l'action jusqu'à la tombe*, est assez remarquable.  nomme *l'acte, l'action de la main*, et, par suite, *l'existence active* : il est pris dans notre texte pour le premier acte, le commencement de la vie effective, à peu près dans la même acception que dans cette réserve mélancolique exprimée dans certaines lettres :   , nous ne connaissons pas notre acte de demain, c'est-à-dire, ce que nous serons ou ce que nous ferons demain.

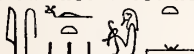
(j) Le mot que je rends par *défense*  est de fort rare occurrence ; c'est le troisième exemple que j'en rencontre. Au *Papyrus Anastasi I* on trouve la phrase : *tu es seul, car tes*  *restent derrière toi* (p. 5, lig. 5). Ici le  médiat est remplacé par  final, ce qui ne me paraît pas constituer un mot différent. Un passage mutilé du même document (p. 9, lig. 1) donne la même orthographe, mais la forme avec  se retrouve au discours d'Amenemha (*Papyrus Sallier II*, p. 2, lig. 1) dans un passage où le sens *gardes, escorte*, est admissible.

(k)  est une abréviation de , **orxa*, *apprécier, examiner, juger, estimer*. , **capor*, est une qualification concernant la science, la pénétration, que les textes donnent quelquefois à Thoth.

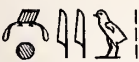
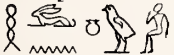
(l) , **rent*, mot que je traduis par *pur*, ne m'est pas connu par d'autres textes. Au Rituel on trouve  avec le même déterminatif. Mais on trouve ailleurs  déterminé par le vase de la purification.

(m) Le texte joue ici sur les mots , **orh*, *être, exister* et , **orh*, *malice, méchanceté*. La version ne peut faire sentir cette allitération.

(n) , *cpz*, est le même mot qu'on trouve ailleurs sous la forme , *cpzi* ; il désigne un vice, un abus, sur

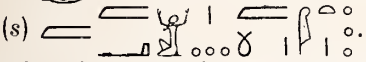
l'exacte portée duquel je ne suis pas renseigné. En médecine, ce mot nomme un mal atteignant différentes parties du corps. La précision est ici difficile, mais le sens du texte se devine aisément; Béka veut dire que *l'action, la main* des juges des morts n'aura pas à s'exercer sur des vices de cette nature à sa charge. Les déterminatifs de  sont erronés; il faut admettre ici un lapsus du lapicide, à moins de supposer une autre erreur , qui nous forcerait à modifier notre version, et à lire : *Il n'existe pas d'abus de moi; pas de péchés; ma vertu est devant leur main.*

(o) Je rétablis dans la lacune l'hieroglyphe de la vérité, .

(p) , **ausior*. Le premier signe est erroné; il faut y voir , cette erreur du lapicide est évidente. Ce groupe se dit de la *sainteté*, de la *vénération*, qui s'acquiert après une longue vie de vertu et de piété. Aussi fait-il quelquefois opposition à  *enfant* et à  *jeune*. **aus* se dit aussi de la tendresse, de l'amour qu'il est louable d'avoir pour la divinité, pour un père, une mère, les parents, les bienfaiteurs et les rois. Le *lieu des vénérables*, c'est la *demeure des justes* dans l'autre monde.

(q) Cette dernière phrase est elliptique. Le pronom  ne peut se rapporter qu'à la vérité. Les  de la vérité sont des offrandes faites pour les mânes.

(r)  est une faute; il faut lire .

(s) . Cette formule, qui constituait une locution adverbiale, est ici prise pour une indication de la résidence royale, ce que nous appellerions *la cour*. Les Égyptiens se servaient pour désigner le monarque d'un assez grand nombre d'expressions, dont notre texte emploie quelques-unes.

(t) Le commencement de cette phrase offre des difficultés. Je l'ai traduite en rétablissant le signe d'Horus , signifiant *le roi*, à la place de la chouette , qui ne donnerait aucun sens; l'usure de la pierre peut du reste permettre le doute sur l'intention du lapicide.

maître de l'œuvre, chef d'office, et maître des choses. Il y a là deux nuances de l'idée *maître*.

Neb-kat était usité comme nom de personne.

(aa) Les derniers signes de ce passage sont illisibles. Je ne distingue pas si le texte parle de l'affection du fils pour les parents, ou de celle des parents pour leur fils.

(bb)  est suivi de deux signes indistincts. Je ne connais de cette forme qu'un mot signifiant *assouplir, courber*. Béka dit peut-être qu'il n'a jamais *faussé, forcé*, le sentiment de son affection pour ses parents. En français on dit, dans le même sens, *faire entorse, to sprain*.

(cc) , souvent déterminé par le signe de la petitesse, signifie *faiblesse, infirmité, épuisement, accablement*. C'est un effet de la maladie et de la vieillesse, comme nous dirions *l'enfance sénile*. Béka assure que, malgré la haute position qui lui donnait une grande influence auprès du roi, il n'a pas en quelque sorte anéanti, *disabled*, un plus méritoire que lui-même.

LETTRE AU COMTE GOZZADINI
SUR
UN SCARABÉE ÉTRUSQUE

TROUVÉ PRÈS DE BOLOGNE¹

MONSIEUR LE CHEVALIER,

J'ai l'honneur de vous envoyer les deux derniers comptes rendus de mon travail sur les fouilles de M. Arnoldi, lu à la Commission d'histoire.

Dans ces fouilles on a découvert dernièrement un scarabée, en pâte bleue, qui probablement aura orné une bague, et dans lequel on voit imprimés ou gravés trois signes, peut-être idéographiques.

Je me permets de vous envoyer ci-inclus le dessin, en vous priant de bien avoir la bonté de me dire s'ils sont vraiment des signes idéographiques, et, en ce cas, quelle est leur signification, et à quelle écriture ils appartiennent....

COMTE GOZZADINI.

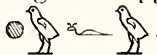
Villa Ronzano, Bologne, le 12 juillet 1876.



1. Inédit. Je dois la copie de ce petit mémoire à l'obligeance de M. Philippe Virey. — G. M.

Chalon-sur-Saône, 15 juillet 1876.

MONSIEUR LE COMTE,

Le scarabée dont vous me communiquez le dessin me semble être une imitation d'un original portant le nom de Khoufou, le Chéops constructeur de la grande pyramide. L'orthographe ordinaire de ce nom est , mais la suppression de l'une des voyelles est un fait assez commun, de même que le déplacement des consonnes. Limité par l'étroitesse de l'espace, le graveur a seulement écrit , en renversant les signes de manière à les redresser par l'empreinte lorsqu'on se servait du scarabée comme cachet. Je crois avoir vu déjà un exemple de cette orthographe abrégée, mais en ce moment je ne retrouve pas ma référence.

Il existe au Musée du Louvre et au Musée Britannique des scarabées au nom de Khoufou et même à celui de Ménès. Ceux de Menkara (Mycérinus) sont extrêmement abondants. Mais il ne faudrait pas croire que ces petits monuments datent de ces époques éloignées. A mon avis, il est douteux que l'usage en remonte aussi haut, quoiqu'on trouve des scarabées aux doigts des momies dès le temps de l'ancien empire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, jusqu'aux dernières époques de l'indépendance nationale, les Égyptiens ont fait grand usage de ces sortes d'amulettes, non seulement pour leurs morts, mais encore pour les vivants, et ils y ont représenté les personnages qui étaient l'objet de leur vénération parmi leurs pharaons. Aussi trouve-t-on, au nom de ces rois, des scarabées très postérieurs et très grossiers d'imitation. Le vôtre ne paraît pas être de mauvaise facture, quoiqu'on ne distingue pas bien sur votre dessin les pattes de l'oiseau  ni la forme du céraste . Il n'y a rien de symbolique dans les trois signes inscrits : le premier  est un *kh*, copte *ⲕ*,

hébreu π ; le deuxième  est la voyelle *ou*, et le dernier  la consonne *f*.

L'étude des objets retirés de vos fouilles en Étrurie m'intéresse à un haut degré. Une bonne publication illustrée d'ensemble rendrait, je crois, de grands services à l'histoire. Vos comptes rendus ont captivé mon attention. J'ai éprouvé quelque surprise à y lire qu'on n'admettait pas généralement la classification parmi les rasoirs des lames curvilignes, trouvées en si grande abondance en Italie et dans les lacustres. J'ai donné quelques explications sur les rasoirs égyptiens dans mes *Études sur l'Antiquité historique* (2^e édition, 1873, p. 78). Des peintures de la XII^e dynastie (25 siècles avant notre ère) montrent le travail du barbier. Le rasoir, tenu tantôt entre deux doigts de la main droite, tantôt dans la paume de la main, est de cette forme , mais il y en avait aussi à lame curviligne , et c'est de cette dernière forme seulement qu'on a recueilli quelques spécimens. Il en existait certainement de forme moins allongée et plus analogue à ceux que vous avez décrits, mais, à défaut de dessins, je ne juge peut-être pas bien exactement.

Veuillez croire, Monsieur le Comte, à mon empressement dans toutes les circonstances où vous croirez devoir me consulter, et recevoir l'assurance de mes sentiments de haute considération et de dévouement,

F. CHABAS.

NOTICE SUR LA DÉCOUVERTE
D'UNE
COUCHE ABONDANTE DE CRINOÏDES FOSSILES
DE L'ESPÈCE *PENTACRINUS*¹

Dans mes courses aux environs de Sennecey-le-Grand, au commencement d'octobre 1876, j'ai eu l'occasion d'observer sur les entassements de déblais pierreux de la montagne de Sans, du côté qui regarde Saint-Julien, des fragments de calcaire garnis de ces petites étoiles à cinq rayons, vulgairement connues sous le nom de pentacrinites. Ces fossiles ne sont pas rares dans les roches de l'étage jurassique. Sur d'autres échantillons, où domine surtout l'*ostrea acuminata*, je remarquai en même temps des pointes d'oursins (*hemichidaris*), et des tiges nacrées que je confondis au premier abord avec ces débris d'*échinides*. Mes trouvailles se multipliant, je reconnus bientôt que j'avais affaire à des crinoïdes qu'il ne m'avait pas été donné d'observer dans d'autres gisements du même étage géologique. Des détails de ces échinodermes, on ne rencontre guère avec quelque abondance que les tiges ou les anneaux divisionnaires. Les verticilles, les calices et leurs bras sont fort rares ; on n'a encore

1. Publié sous ce titre, dans une brochure spéciale de format in-8°, 14 pages et 3 eaux-fortes de Pagnier, d'après les dessins de Chevrier, en 1877, chez Landa, à Chalon-sur-Saône. — G. M.

signalé dans Saône-et-Loire qu'un bien petit nombre de pièces de cet ordre, encore sont-elles fort incomplètes.

Mes premiers succès m'encouragèrent à pousser mes recherches, qui ne tardèrent pas à être couronnées du plus grand succès, car je réussis à recueillir plusieurs centaines d'échantillons, parmi lesquels sont représentés les racines de cette pseudo-plante, son mode d'implantement sur le rocher, sa tige d'abord irrégulière comme la racine, mais passant progressivement à la forme pentagonale, et montrant dans quelques cas des ramuscules latéraux et de longs filaments s'entremêlant aux bras du sommet, enfin le sommet composé de bras contractiles, dont chacun se divise d'abord en deux branches alternes, lesquelles, à leur tour, se subdivisent de la même manière. Les bras et leurs subdivisions sont d'un côté garnis de brins serrés qui leur donnent l'apparence de rameaux de végétaux ou, chez les plus petits, celle d'une plume délicate. L'ensemble forme une espèce de bouquet que nous retrouvons dans différentes situations, c'est-à-dire plus ou moins développé, selon les positions qu'avait prises l'animal pour attirer, saisir ou broyer sa proie au moyen de cette fleur perfide. Le fond, c'est-à-dire le centre des organes variés composant le sommet, constituait l'estomac dans lequel la pâture était amenée par l'effort des bras contractiles. Ce viscère était en communication avec toutes les parties de l'animal au moyen du trou central de chaque osselet.

Mais il n'entre pas dans mes vues d'aborder dans la présente note ni l'étude géologique du terrain, ni la description scientifique de nos *pentacrinus*, ni leur classement dans la série. Ces questions ne peuvent être utilement traitées que par des savants spéciaux. Nous avons fait à deux des plus autorisés en France des appels qui, nous l'espérons, seront entendus¹.

1. Ces études spéciales seront publiées avec les planches nécessaires. Notre crinoïde, ou l'un de nos crinoïdes (car il est possible qu'il y en :

Ici, nous nous proposons seulement de porter à la connaissance des curieux et des amateurs l'existence du riche gisement que nous avons découvert, et que nous avons déjà révélé à quelques personnes¹. Nous désirons que de nouvelles recherches contribuent à enrichir le Musée de notre ville ; par ce motif, nous invitons les investigateurs qui suivront nos traces, et en particulier ceux qui ont déjà mis à profit nos indications, à nous communiquer les pièces caractéristiques qu'ils pourraient rencontrer dans leurs fouilles, lorsqu'ils ne voudront pas les céder au Musée.

Pour bien faire sentir l'intérêt de ce genre de recherches, nous ferons quelques emprunts aux renseignements fournis par les naturalistes sur la famille des crinoïdes.

Encore de nos jours, le fond de la mer est rarement une surface sablonneuse, sans végétation et sans vie. Dans bien des endroits on y trouve, au contraire, indépendamment de la végétation sous-marine qui est fort variée², des animaux-plantes, dont quelques-uns, fixés sur les tiges flexibles, sont garnis de radicules et couronnés de touffes de rameaux

ait de plusieurs espèces), ressemble un peu au *Pentacrinus fasciculosus*, figuré dans Alcide d'Orbigny, *Cours élémentaire de Paléontologie et de Géologie*, t. II, p. 459, et mieux encore au pentacrinus innommé, dans Pictet, *Traité élémentaire de Paléontologie*, t. IV, pl. X, de l'édition de 1846. Mais le *Pentacrinus fasciculosus* signalé dans le lias, c'est-à-dire dans un terrain plus ancien que celui de Saint-Julien, manque de plusieurs caractères fournis par nos nombreux échantillons ; il en est de même des échantillons que j'ai vus du *Pentacrinus briareus*.

1. J'ai annoncé ma découverte dans la première séance de rentrée de la Société des Sciences naturelles de Chalon, et j'en avais auparavant entretenu le président de cette Société, en le prévenant que je ne la communiquerais au public qu'après l'avoir fait apprécier par des savants compétents. Lorsque j'ai commencé mes recherches, le sol qui m'a fourni tous les bons échantillons était vierge de toute fouille ; pas une pierre n'y avait été retournée.

2. Voir à ce sujet l'article de M. Émile Blanchard : *La vie dans les profondeurs de la mer* (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1871). Cet excellent travail forme une lecture des plus attrayantes.

symétriques, formant calice ou cupule et qu'on a comparées au lis ou à d'autres fleurs. On a pu dire avec quelque raison que les jardins sous-marins pourraient lutter, pour la beauté des formes et la richesse des teintes, avec nos plus élégants parterres.

Mais si nos mers actuelles sont encore abondamment pourvues de ces curieux produits de la nature, elles sont bien inférieures sous ce rapport aux mers de certaines époques géologiques, depuis le temps du dépôt des terrains de transition. Nous en pouvons juger par l'abondance des débris fossiles qui nous en sont restés; certaines roches, qui se rencontrent en couches puissantes et qu'on utilise comme marbre, sont littéralement pétries de fragments de crinoïdes.

Les plus intéressants de ces crinoïdes forment la famille des *encrines*, dont la variété caractérisée par une tige composée d'éléments en étoile à cinq rayons porte le nom de *Pentacrinus*.

Même avant qu'on eût reconnu la nature des encrines, on les avait déjà regardées comme des productions particulièrement intéressantes, pour lesquelles on multiplia les appellations singulières. C'est ainsi qu'elles furent désignées vulgairement sous le nom de *larmes de géants*, *grains de rosaires*, *pierres de fée*, *trochites* ou *pierres étoilées*, *palmes marines*, etc.

On en a reconnu dans les mers actuelles deux ou trois espèces vivantes, mais il en existe probablement un plus grand nombre, que les sondages entrepris par plusieurs gouvernements feront retrouver. La plus anciennement signalée parmi les espèces encore vivantes est l'encrine des mers des Antilles, décrite par Ant. Parra dans un ouvrage imprimé à la Havane en 1787. L'enthousiasme que décèle la relation de cet auteur fera bien juger de la surprise et de l'intérêt qu'excita l'apparition d'un *pentacrinus*.

« C'est, dit-il, un singulier prodige de la nature et que » l'on peut considérer comme le vrai prodige de l'histoire

» naturelle. C'est une plante qui croît au fond de la mer, la
 » première de son espèce qui soit venue à la connaissance
 » des naturalistes. Semblable à une plante par sa structure,
 » elle est composée de cinquante bourgeons, divisés chacun
 » en deux feuilles. La tige est presque ronde ; elle présente
 » cinq faces, ayant chacune, et à chaque articulation, un pistil
 » (rayon accessoire), cinq par conséquent à chaque articu-
 » lation. La tige, les pistils, les bourgeons et les parties qui
 » composent chaque feuille ont tous la même organisation.
 » C'est une réunion de petits anneaux ou pièces compactes,
 » offrant la différence que ceux de la tige sont plus grands et
 » les autres plus petits en progression. La tige et les autres
 » parties ont à leur centre un petit trou par lequel elles re-
 » çoivent le suc primitif. Chaque anneau est réuni à ses
 » voisins, mais avec cette particularité que chacun peut se
 » mouvoir indistinctement. On dit que c'est un animal,
 » parce qu'on observe, quelques heures après l'avoir retiré
 » de l'eau, qu'il a encore un mouvement, non seulement
 » dans le corps en général, mais dans chacune de ses parties,
 » même les plus petites. La même chose s'observe dans
 » l'étoile rameuse, mais sa structure extérieure est un peu
 » différente. Le plus singulier et le plus digne d'être admiré,
 » c'est que l'animal paraît être une seule pièce, pétrifiée.
 » Regardé quelque temps après qu'on l'a retiré, il étonnerait
 » le savant le plus profond. Si on considère au microscope
 » les petites portions de chaque feuille, on y distingue les
 » mêmes pièces qu'on observe dans les pistils. Finalement,
 » je considère comme très difficile à apprécier l'admirable
 » prodige de cette plante-animal, dans ses diverses circon-
 » stances. Je voudrais trouver des expressions pour la décrire
 » selon son mérite, mais je me contenterai de la considérer
 » et de la donner comme la pièce la plus singulière de tous
 » les cabinets du monde. »

A côté de la description, exacte mais non irréprochable
 au point de vue scientifique, donnée par l'observateur du

dernier siècle, il convient de placer les appréciations d'un savant moderne, au courant de tous les progrès de l'histoire naturelle, M. Gaston de Saporta' :

« Les êtres les plus curieux des eaux profondes, parce
 » qu'ils semblent y avoir été oubliés et perdus, sont ceux
 » qui se rattachent directement à des types dont on ne
 » soupçonnait pas même l'existence, parce qu'ils passaient
 » pour éteints. Retirés au fond des solitudes sous-marines,
 » ces types, grâce à leur isolement relatif, ont pu survivre
 » à tous les événements. Il en est ainsi de la famille des
 » *crinoïdes* ou *encrines*, qui constituent un des types les
 » plus singuliers de tout le règne animal. Tout ce que l'ima-
 » gination peut rêver de plus gracieux et de plus paradoxal
 » par l'association des deux règnes se trouve ici réalisé
 » comme à plaisir : une tige longue, mince, flexible, arti-
 » culée, attachée au sol par une base fixe, mais susceptible
 » de balancement, et surmontée d'une couronne de rameaux
 » contractiles disposés en étoile autour d'une cavité qui
 » contient la bouche et les viscères, telle est la plante ani-
 » mée et fleurie que l'on a comparée à un lys vivant, et qui
 » peuplait de ses colonies innombrables le fond des mers
 » primitives. Les crinoïdes, expression transitoire d'un
 » monde encore voisin de son berceau, ont disparu peu à
 » peu devant des types plus jeunes et plus parfaits, dont au-
 » cun cependant ne les surpasse en élégance. »

Avant les sondages effectués par les expéditions scientifiques du *Challenger* et du *Porcupine*, qui ont ramené au jour plusieurs espèces de crinoïdes des mers actuelles, on connaissait déjà trois espèces vivantes de *Pentacrinus*. C'étaient les uniques représentants des crinoïdes à tige fixe, si communes aux époques primaire et secondaire. En 1864, M. G.-O. Sars découvrit aux îles Lofoten une espèce nouvelle à laquelle il a donné le nom de *Rhizocrinus lofotensis*, et

que M. le docteur Michael Sars, son père, a décrite et analysée avec soin (*Mémoires pour servir à la connaissance des crinoïdes vivants*, Christiania, 1868, in-4°). Ce crinoïde des régions polaires n'a du reste fourni que de petits individus (de 13 à 70 millimètres de longueur). Mais, malgré ces dimensions exigües, l'étude d'un grand nombre de sujets vivants ou conservés dans l'esprit-de-vin a révélé une foule de particularités de l'organisation et de la vie de ces curieux animaux et constitue par conséquent un élément fort utile pour la connaissance des espèces fossiles.

Dans la même série de mémoires, M. le docteur Sars a résumé les travaux antérieurs dont avait été l'objet le *Pentacrinus de l'anthedon rosaceus*, et spécialement disserté sur une espèce du même genre par lui signalée et, de son nom, appelée le *pentacrinoïde de l'anthedon Sarsii*.

Bien que non spéciales à l'extrême nord, ces espèces vivantes n'ont également offert que des spécimens d'individus fort petits (depuis 4 millimètres de longueur). Le plus grand qu'ait pu étudier M. Sars ne devait pas beaucoup dépasser 40 millimètres. Leur tige n'était pas fixée au rocher, mais à des objets variables et en particulier à des polyzoaires, à des tubes d'annélides, à des pointes d'échinides, à divers coquillages et quelquefois à des individus de leur espèce. Aussi leur racine n'est pas développée en masse irrégulière ; elle consiste en une sorte d'élargissement discoïde de l'osselet inférieur, se prolongeant en appendice digitiforme entourant ou saisissant l'objet qui leur sert de point d'attache.

Notre crinoïde appartient à la famille des *Pentacrinus*, l'une des plus remarquables, mais non des mieux connues de la tribu. Parmi les individus qu'on a pu étudier à l'état fossile, se trouve le *Pentacrinus briareus*, dont on a compté les petits osselets constitutifs de la tige, des bras et de leurs rameaux. Ils ne s'élèvent pas à moins de cent cinquante mille pièces. Ce nombre est loin d'être exagéré, ainsi qu'on

peut s'en convaincre en examinant quelques-uns de nos échantillons, qui se composent d'un enchevêtrement de tiges, de branches et de verticilles, toutes composées d'un empilement de pièces rendues solidaires par leur perforation centrale.

C'est donc en quelque sorte d'un assemblage de chapelets de pièces aplaties, dont les plus petites sont presque rondes et les grandes en forme d'étoiles, que notre animal-planté était composé.

Il y a quelques millions d'années, une colonie nombreuse de ces belles fleurs animées couvrait le terrain qui est devenu de nos jours l'extrémité septentrionale de la colline de Sans, depuis la hauteur qui domine Ruffey jusqu'à proximité de la chapelle Saint-Julien. Là se développait alors un de ces jardins sous-marins dont nous avons dit quelques mots en commençant. Les *Pentacrinus* y étaient multipliés presque à s'y toucher les uns les autres, ainsi qu'il est facile d'en juger par la multiplicité de leurs racines restées engagées dans le calcaire, et par les amoncellements de tiges et de rameaux qui couvrent et quelquefois pénètrent la roche en tous sens.

Il y avait de fort petits *Pentacrinus*, mais aussi de fort grands. Parmi les filaments ou brindilles qui commencent depuis la tige et se continuent jusqu'au milieu des bras du sommet, il en est qui mesurent jusqu'à près de 15 centimètres de longueur, et dont le développement devait, par conséquent, former une corolle d'au moins 30 centimètres. On trouve ces brindilles fossilisées droites et dressées comme si elles eussent été rigides; d'autres sont reployées à leur extrémité en courbes gracieuses, comme par exemple sur un de mes échantillons qui reproduit exactement la disposition élégante de la queue de l'*Oiseau-Lyre*.

Au milieu de ces fleurs bien réellement animées, se mouvaient une multitude de mollusques, les uns gracieux et

élégants comme les nautilus et les ammonites, d'autres plus nombreux, mais plus simples de forme, tels que les ostrées, les térébratules, etc., puis des céphalopodes de l'espèce *calmar*, dont la variété la plus volumineuse (*Belemnites giganteus*) a laissé des fossiles dans le terrain callovien de Sennecey. Cet animal saisissait et dévorait sa proie au moyen de bras garnis de ventouses, et d'un bec composé de deux mandibules cornées, un peu à la manière de ces pieuvres, qu'un roman de Victor Hugo a rendues plus célèbres que toutes les descriptions des naturalistes. Les oursins étaient aussi très communs, surtout ceux de l'élégante famille des *hemicidaris*; on en trouve quelquefois d'engagés dans les bras des *Pentacrinus*.

La famille des poissons s'était enrichie d'espèces nouvelles, mais les grands sauriens, moins communs qu'aux périodes antérieures, ne poussaient probablement pas jusqu'à Sennecey leurs chasses maritimes.

L'évocation de ces souvenirs géologiques, qui peuvent donner un charme puissant à toute promenade scientifique dans cette localité, ne nous permet pas de nous représenter les lieux tels que les montrent les reliefs actuels du terrain. A l'époque secondaire, tout le bassin de la Saône dans le département de Saône-et-Loire, aussi bien que celui du Rhône jusqu'à son embouchure actuelle, était compris dans la mer méditerranéenne, qui côtoyait le *Plateau central* jusqu'à Beaune. Quelques pointements de terrain primaire formaient seuls de petits îlots sur la vaste étendue des eaux. Nos *Pentacrinus* couvraient selon toute vraisemblance un bas-fond de cette mer disparue, car la belle conservation de leurs débris prouvent qu'ils se sont déposés dans des eaux tranquilles, à l'abri des grandes fluctuations de la surface. Cependant, il est bon de noter que les recherches des savants suédois et anglais, qui viennent d'explorer avec un si grand succès les régions sous-marines, ont fait retrouver des *Pen-*

tacrinus vivants, à 150 mètres seulement¹, et des *Apiocrinus* jusqu'à plus de 4.000 mètres. Les découvertes de ces espèces actuelles ont excité à juste titre l'attention de tous les naturalistes; la trouvaille d'un gisement de fossiles, quelque abondant qu'il soit, ne saurait avoir la même importance, mais elle sera au moins intéressante pour les amateurs et peut-être utile à l'étude. C'est ce que nous diront les savants qui en rendront compte.

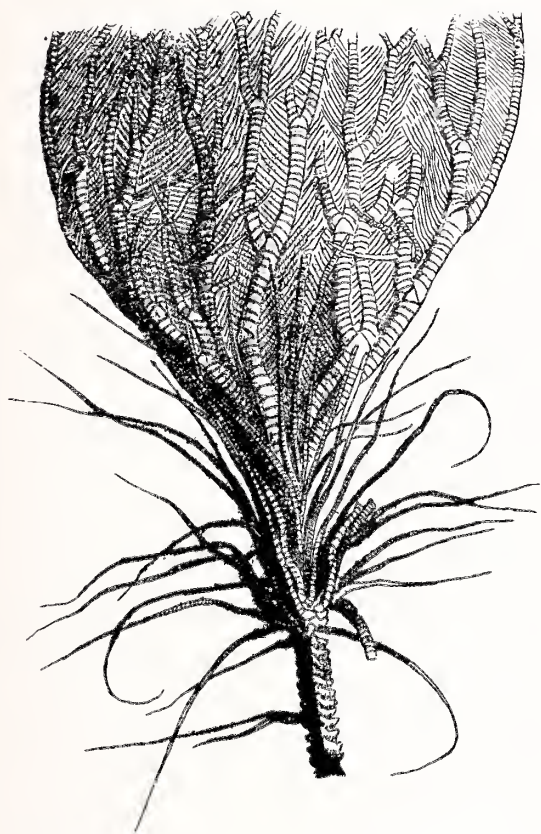
Provisoirement et pour suppléer à ce que mes descriptions ont nécessairement d'incomplet, j'ai rassemblé, sur les planches jointes à la présente notice, quelques détails empruntés aux échantillons que j'ai recueillis, susceptibles de faire apprécier les formes et les dimensions du crinoïde. Du reste, mon cabinet contient les éléments nécessaires pour multiplier les figures qui seraient utiles pour l'étude approfondie de cet intéressant fossile. A la disposition des savants que j'ai priés de se charger de ce travail, je mettrai tous les spécimens que je possède, ceux que j'espère recueillir encore et ceux que d'autres pourraient me communiquer.

Chalon-sur-Saône, 20 janvier 1877.

1. Une espèce actuelle d'Angleterre se trouve même par huit à dix brasses d'eau.

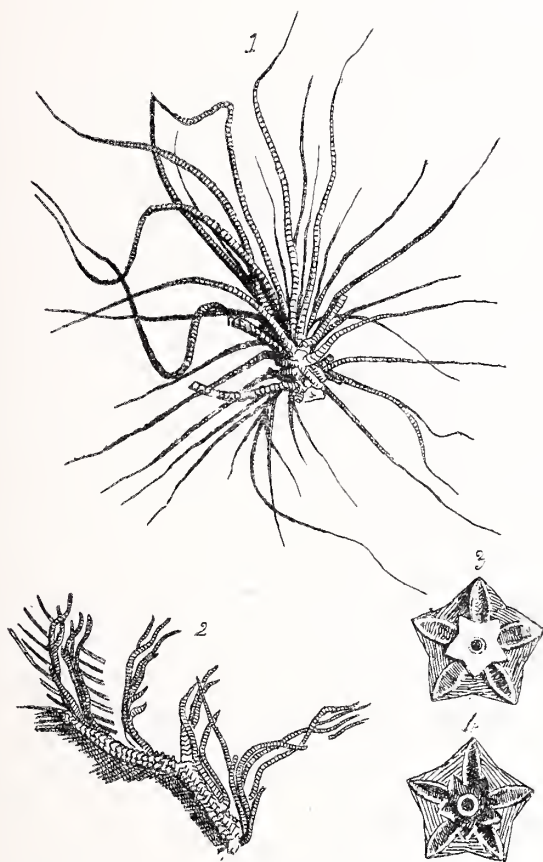


PENTACRINUS DU TERRAIN BAJOCIEN
DE S^t JULIEN (PRÈS SENNECEY)
Pagnier sculp J Chevrin del



P. Agnès, del. et sculp.

Sommet d'un Pecten de St Julien



F. Ragner. del. et sculp.

Debris du Pentacrinus.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. [VII]. — *Pentacrinus* rétabli au moyen de trois pièces de mon cabinet :

1^o La pièce basale qui portait sur le fond rocheux et qui est constituée par un bouton irrégulier, amorphe, auquel adhèrent encore deux des divisions pentagonales.

2^o Un fragment de la tige montrant encore quinze divisions avec les attaches de leurs brindilles, obliques sur la tige. Ces brindilles ne sont pas entières, mais il en reste des traces dont la plus longue a encore 5 centimètres environ. L'échantillon montre, à ses deux bouts, la section parallèle aux surfaces d'articulation des divisions en forme d'étoiles, qui se continuaient en haut et en bas de ce fragment de tige encore long de 27 millimètres. L'espace entre deux angles contigus d'une étoile est de 5 millimètres, et le diamètre tiré d'un angle à l'angle opposé de sept à huit.

3^o Un sommet vu par sa face inférieure, montrant le développement des bras contractiles et quelques-unes de leurs bifurcations binaires, avec traces de leurs brindilles. Sur les bras et dans leurs intervalles se développent les longs filaments ou verticilles qui garnissaient la tige ; on distingue facilement leur insertion à la naissance de la couronne. Fossilisée dans cette situation, la partie supérieure du sommet est restée cachée sous les bras et les verticilles supérieures, qui, dans quelques échantillons, ont jusqu'à 15 centimètres de longueur et font supposer une corolle de plus de 30 centimètres de développement.

Pl. [VIII]. — Sommet de *Pentacrinus*, d'après un échantillon recueilli par M. Ch. Méray. Ici le crinoïde n'est pas tombé sur sa couronne renversée, comme celui de la planche I, mais il s'est couché sur la tige dans sa position normale. De la tige,

il ne reste que la trace imprimée sur le calcaire, ayant 2 centimètres de long et 5 millimètres d'épaisseur. Les bras et les rameaux du sommet forment un bouquet serré, à l'exception des verticilles qui s'écartent, et se recourbent à leurs extrémités. L'échantillon est fidèlement rendu dans la planche, sauf la tige qui a été rétablie, d'après la trace qui s'en est conservée, et une partie du sommet qui a été restituée au moyen des attachements encore visibles. Il serait aisé de représenter le *Pentacrinus* d'une manière plus complète, au moyen d'autres échantillons qui montrent que le bouquet finissait en délicats rameaux garnis de folioles simulant les barbes d'une plume, quelquefois dressés, d'autres fois, au contraire, reployés dans tous les sens et retombant en gracieux panaches.

Quelques-uns de ces détails semblent convenir au *Pentacrinus fasciculosus* et au *Pentacrinus briareus*; d'autres, tels que la finesse et la longueur des verticilles, s'opposeraient à cette assimilation. Il est très difficile de se prononcer sur la question de savoir si des différences de ce genre sont des caractères d'espèce ou des états particuliers aux individus jeunes, adultes, etc.

Pl. [IX]. — N° 1. Détails d'un sommet avec verticilles développés ne montrant aucune trace des bras. Un autre échantillon de ce genre forme un épi qui a encore plus de 10 centimètres de long, quoiqu'il ne soit pas complet.

N° 2. Détail d'un rameau du sommet montrant une disposition particulière de ramuscles groupés en touffes.

N° 3. Division de la tige, grossie quatre fois, montrant un relief de forme pentagonale autour du canal dit de nutrition.

N° 4. Autre division, même grossissement, avec creux correspondant au relief de la précédente.

NOTICE

SUR

UN SCARABÉE SARDE¹

Le Musée de Chalon-sur-Saône possède les moulages de plusieurs objets curieux provenant de l'île de Sardaigne. Ce sont des outils ou des armes de pierre dont le directeur du Musée, M. Jules Chevrier, a déjà rendu un compte sommaire². Nous aurons à en parler plus en détail.

Il n'existe peut-être pas dans le monde entier de sol plus fécond en reliques archéologiques que celui de la Sardaigne. Là, sont réunis en abondance les restes monumentaux de plusieurs races remarquables qui paraissent s'être succédé dans cette île, entre autres le peuple qui a construit ces singulières tours appelées *Nuraghe*, les Égyptiens ou au moins une de leurs colonies, les Phéniciens et peut-être aussi les Étrusques et les Ligures, puis les Carthaginois, les Romains, etc.

La place chronologique de ces diverses occupations n'est pas clairement déterminée pour ce qui concerne les époques anciennes. Le premier de tous les points fixes auquel on

1. Publié sous ce même titre, en 1877, à Chalon-sur-Saône, chez Landa, dans une brochure in-8° de 10 pages. — G. M.

2. Rapport sur le développement des collections du Musée de Chalon-sur-Saône, en 1874 et 1876, p. 47 (voir la planche gravée qui est jointe audit Rapport).

puisse s'arrêter, correspond aux guerres entreprises pour ou contre l'Égypte, vers le XV^e siècle avant notre ère, par les Sardes, alors nommés *Shardana* dans les écritures hiéroglyphiques.

Nous aurons l'occasion de traiter plus amplement ce point important, sur lequel une critique des moins justifiables a essayé timidement de jeter quelques doutes.

L'identification des *Shardana de la mer* avec les Sardes de l'île de Sardaigne est venue fournir à la science l'explication d'un fait en apparence très singulier, celui de la découverte, en nombre immense, de monuments de style égyptien, grands et petits, sur divers points de cette île, et en particulier à Calaris (Cagliari), à Sulcis, et surtout à Tharros.

Parmi ces monuments, la classe la plus nombreuse est celle des scarabées; tel est aussi le cas en Égypte. Le *scarabée*, dont le nom égyptien signifie *être, exister*, était un symbole et un talisman de vie pour les vivants, et de résurrection pour les morts. Hommes et femmes, vivants et morts, ne cessaient guère de porter sur eux, en colliers ou en suspensions, quelques-unes de ces amulettes vénérées; le Rituel funéraire prescrivait de placer un scarabée à l'endroit du cœur de la momie, ce qui avait pour effet de rendre le mort tel qu'il avait été sur la terre pendant sa vie.

Soit que les Égyptiens aient réellement possédé une partie de la Sardaigne, soit qu'ils y aient laissé une colonie, soit enfin que les mercenaires sardes au service de l'Égypte se soient trouvés suffisamment imbus des usages égyptiens avant leur retour dans leur patrie, il demeure bien avéré que l'influence des doctrines et des arts de l'Égypte se fit longtemps sentir dans l'île. C'est par milliers qu'on a déterré à Tharros les scarabées de diverses matières, dont un nombre assez considérable en pierres dures. De ces petits monuments, il en est de style purement égyptien; d'autres présentent des particularités qui m'ont d'abord paru déceler

une origine étrangère à l'Égypte, mais dans lesquelles mon illustre ami, M. Mariette, juge dont la compétence est indiscutable, a reconnu des formes communes parmi les scarabées réunis dans les vitrines du Musée de Boulaq. On doit donc les tenir pour purement égyptiens.

Enfin il s'en trouve quelques-uns s'écartant trop sensiblement des formes et de l'ornementation ordinaires pour ne pas être attribués à un art étranger, qui aurait puisé en Égypte ses premières inspirations. D'après une observation du savant archéologue de Cagliari, M. le chanoine sénateur Spano, il est indubitable que beaucoup de ces monuments ont dû être fabriqués dans l'île, puisqu'on en a trouvé d'inachevés et à divers états d'avancement de travail ¹.

La participation des Sardes et de quelques autres peuples européens aux guerres de l'Égypte une quinzaine de siècles avant notre ère est le fait capital de l'histoire de l'extrême antiquité des nations de notre continent. Les vaisseaux sardes transportèrent alors sur les rives orientales de la Méditerranée des troupes de hardis pirates armés de longues épées et coiffés de casques à cornes, que les Égyptiens ont représentés avec beaucoup de fidélité, et dont les antiquités de la Sardaigne nous ont fait retrouver les analogues. Ces vaisseaux, conduits à la rame et à la voile, avaient un mât central, supportant une hune en forme de panière évasée. Ils ont une seule vergue, avec une vaste voile qui se carguait en plis nombreux ². Les récentes découvertes faites en Scandinavie ont fait reconnaître sur les rochers de côtes septentrionales de l'Europe la figuration des barques du même genre ³, qui tendent à montrer qu'à une date peut-être aussi

1. *Bolletino archeologico Sardo*, 1855, p. 84.

2. J'ai reproduit dans mes *Études sur l'Antiquité historique*, 2^e édition, p. 310, le bas-relief de la bataille navale.

3. Le vénérable savant suédois, M. Sven Nilson, a introduit plusieurs figures de ces barques antiques dans son important mémoire sur les traces des colonies phéniciennes en Scandinavie. Stockholm, in-8°, 1875.

reculée, les peuples maritimes du bassin méditerranéen avaient également envoyé des expéditions fort loin dans l'Océan du Nord. Nous reviendrons sur cette importante question.

Vers la même époque, une partie des nations de l'Europe continentale en étaient encore réduites à l'usage continu, sinon exclusif, des armes et des outils de pierre et d'os, tels que ceux qu'on a trouvés en assez grand nombre et qu'on rencontre encore sur les berges de la Saône, recouverts par une couche d'alluvion de 80 centimètres à 2 mètres, mais plus habituellement de 1 mètre 50 centimètres. Venue de l'Égypte et de la Phénicie, la civilisation a d'abord pénétré chez les nations que visitaient les vaisseaux des ports de Ramsès et de Tyr, et de là elle s'est répandue dans l'intérieur du continent, non par une marche toujours géographiquement progressive, mais un peu au hasard de l'esprit d'aventures, et selon les attractions offertes par la nature des lieux à la satisfaction des besoins des colonisateurs. Les premiers pionniers ont pu laisser de grands espaces entre leurs centres d'établissements nouveaux, et il est tout naturel que l'on découvre, à des dates contemporaines, des restes archéologiques dénotant des civilisations très distinctes : par exemple de pauvres outils de silex et d'os, comme sur les bords de la Saône, et de formidables glaives de métal tels que ceux des Sardes guerroyant contre le pharaon de l'Exode, ou les troncs bruts creusés en canots dont quelques-uns se sont trouvés au fond de nos fleuves, et les navires bien grésés, à proues et poupes sculptées, sur lesquels les peuples des îles et des côtes du nord de la Méditerranée allaient attaquer les flottes égyptiennes en face des bouches du Nil.

Au milieu des ténèbres de ce qu'on appelle la préhistoire, ténèbres rendues plus denses par la passion de l'innovation, l'absence d'esprit critique et l'incompétence d'un grand nombre d'observateurs, les inscriptions monumentales de

l'Égypte ont jeté un puissant rayon de lumière à l'aide duquel il nous sera possible d'arriver à quelques résultats sérieux. Nous continuerons donc à interroger l'Égypte dans tous les documents qu'il nous sera donné d'étudier, et surtout dans les monuments élevés ou inspirés loin des rives du Nil par les armes ou par l'influence des Égyptiens. Cette étude sera fructueuse. Pour ce qui concerne la Sardaigne, ce pays a l'avantage de posséder un archéologue de premier ordre, patriotiquement fier des antiques gloires de sa patrie, et jaloux d'y conserver les monuments de l'histoire et des arts trop longtemps livrés au vandalisme des collectionneurs de toute race.

J'ai déjà nommé M. le chanoine sénateur Spano, à qui l'on doit le répertoire le plus détaillé des objets archéologiques trouvés dans l'île, où il continue d'ailleurs des fouilles fructueuses. Grâce à l'obligeant empressement de ce savant estimable, j'espère pouvoir réunir les éléments d'une monographie générale des scarabées sardo-égyptiens et, autant que possible, des autres antiques en rapport avec l'Égypte ou avec l'art égyptien.

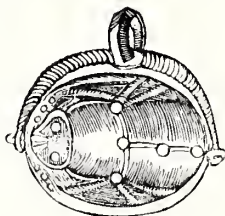
Provisoirement je crois devoir reproduire ici la description d'un beau scarabée de jaspe, que M. le chanoine Spano a fait connaître dans son tableau des découvertes faites en Sardaigne dans l'année 1876¹.

Ce petit monument a été trouvé en 1848 dans une tombe de Tharros; comme tous les scarabées égyptiens, il a la forme ordinaire de l'insecte vu de dos. Le dessous, qui est plat, constitue une ellipse peu allongée, cernée par un cordon torsadé. Une légende de quatre lignes d'hiéroglyphes y est gravée. Les quatre signes du milieu des lignes représentent une ligne verticale, de chaque côté de laquelle sont inscrits les autres signes, en regard les uns des autres. Cette dispo-

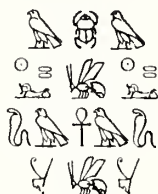
1. *Scoperte archeologiche fattesi in Sardegna nell' anno 1876*, p. 9, Cagliari, tip. Alagna, 1876.

sition a pour objet, non seulement le respect de la symétrie, mais encore l'observation d'un usage habituel dans le cérémonial pharaonique, qui consistait à qualifier de *doubles* toutes les attributions royales. Cet usage a dû prendre son origine à l'époque de la réunion des deux parties de l'Égypte sous l'autorité du même monarque.

Le scarabée, objet de notre étude, a été utilisé comme cachet, et, dans ce but, on l'a muni d'un anneau ou bélière de métal, dont nous ne nous occuperons pas par le motif que nous n'en pouvons reconnaître l'antiquité. Il est possible que cette suspension, figurée dans la vignette ci-après, soit bien postérieure à la gravure de la pierre :



Nous reproduisons ici la disposition de la légende :



Les caractères du milieu de chaque ligne horizontale forment une ligne verticale, qui est comme le pivot de la légende. Ceux qui sont de chaque côté de cette rangée verticale doivent être *affrontés*, c'est-à-dire que les oiseaux, sphinx et serpents doivent se regarder et non être tournés dans le même sens : notre type hiéroglyphique ne nous a pas permis d'imiter cette disposition.

Cette inscription se lit de la manière suivante :

- Ligne 1. L'existence double divine.
 — 2. Le roi de la Basse-Égypte Phra-Harmakhis.
 — 3. La vie double divine.
 — 4. Le roi de la Basse-Égypte, à la double couronne royale rouge.

Nous ne nous arrêterons pas à expliquer ces titres royaux, qui se réfèrent au régime théocratique de l'Égypte ; il nous suffira de faire observer que toute cette phraséologie signifie seulement *le roi*, et semble donner à entendre qu'il s'agissait d'un roi ayant eu au moins quelque motif de préférence pour le titre de souverain de la Basse-Égypte.

Quoique les signes ne soient pas de forme irréprochable, leur combinaison, qui suppose la connaissance de leur valeur, ne peut en aucune manière favoriser la supposition d'une création de fantaisie. Aussi je n'aperçois aucune raison de révoquer en doute l'origine attribuée au petit monument en question par son premier possesseur, M. Giovanni Busachi d'Oristano : il provient bien de la colonie sardo-égyptienne de Tharros, qui, du reste, en a fourni tant d'autres. Mais, en considérant la forme particulière donnée à l'insecte, forme dont on ne retrouve pas l'analogue dans les monuments vraiment égyptiens¹, on est naturellement porté à le regarder comme un produit de l'art hybride dont j'ai parlé en commençant. Selon toute vraisemblance, il a été fabriqué en Sardaigne, par les ordres de quelqu'un qui a pu tenir à rendre hommage au souverain de l'Égypte maritime, et qui,

1. Le scarabée, vu de dos, forme trois lobes, séparés par des cordons plats correspondant à des rétrécissements. La tête est ornée de deux points d'or figurant les yeux ; trois autres points séparent la partie du corselet de celle qui correspond à l'abdomen, et deux autres points se trouvent sur la ligne de division des élytres. Cette particularité des points d'or a été observée sur d'autres scarabées sardes, mais on ne l'a constatée sur aucun de ceux de l'Égypte.

dans tous les cas, a su faire reproduire avec intelligence une légende correctement égyptienne.

On rencontre des scarabées parmi les antiquités de la plupart des peuples voisins de la Méditerranée. La signification attribuée à cet insecte ne tient à aucune raison de symbolisme ni de mythologie, mais seulement à la circonstance que son nom égyptien, *kheper*, se prononce exactement comme le mot qui signifie *être, exister*, et sert habituellement à écrire ce mot. Pour ce motif, le *scarabée* représentait en égyptien l'*existence*, la *vie*, en vertu d'une sorte de jeu de mots, qui n'était pas possible dans une autre langue. Sur ce sujet, il faut faire table rase des rêveries des Alexandrins. Mais cette observation nous démontre que, partout où nous découvrons de ces sortes d'amulettes, nous devons les considérer comme des témoignages de l'influence égyptienne, plus ou moins directement exercée. On ne s'étonnera pas dès lors que des scarabées se soient rencontrés dans les tombes étrusques. M. l'ingénieur Zannoni, de Bologne, m'en a communiqué un qu'il a retiré d'une tombe antique du type de Villanova, dans les fouilles de Luca. Ce scarabée porte l'empreinte de quatre oiseaux surmontés d'un poisson. C'est là un modèle inconnu à l'Égypte, et dont l'explication reste à chercher. Mais les Étrusques (*Tursha* des hiéroglyphes, *TURSCE* des *Tables Eugubines*) avaient eu avec les Égyptiens des contacts aussi anciens que ceux des Sardes; leur civilisation, plus avancée que celle de leurs voisins insulaires, offrit moins de prise à l'influence de l'Égypte, dont il est cependant très important de chercher la trace dans le sol de l'ancienne Étrurie.

LE LIVRE

À propos de l'ouvrage intitulé

LES AMOUREUX DU LIVRE

Par F. FERTIAULT

(ILLUSTRATIONS DE J. CHEVRIER)¹

§ I

Dans une note de date récente, nous avons annoncé la prochaine apparition du livre dans lequel notre compatriote, M. Jules Chevrier, a associé son burin à la plume d'un collaborateur d'origine chalonnaise, le poète F. Fertiault.

Cet ouvrage est, depuis quelques semaines, à la disposition du public. Le succès que nous lui prédisions est aujourd'hui brillamment assuré. Nous félicitons l'éditeur de l'éclatant démenti qu'il donne à ses auteurs; car, si, comme l'affirme une maxime citée dans la section des *Bibliophiliانا* (p. 177) : *Plus un livre est beau, moins il a de chances d'être vendu*, le magnifique volume que nous avons sous les yeux devrait de plein droit sommeiller paisiblement sur les rayons des libraires.

Mais *Les Amoureux du Livre* ne sont point laissés à cet abandon, quelque flatteur qu'il puisse paraître au paradoxal

1. Publié en 1877, à Chalon-sur-Saône, chez Dejussieu, dans une brochure in-24, de 44 pages. — G. M.

Balzac. Tant s'en faut, l'édition s'épuise, et les tirages de luxe sont déjà passés au rang des raretés bibliographiques.

Nous demandons à nos lecteurs la permission de feuilleter avec eux quelques pages de ce livre dont le grand intérêt n'est peut-être pas soupçonné en dehors du public spécial des amateurs.

§ II

L'amour du livre, quelle belle et noble passion ! Jeunesse ardente, pour qui ces mots amour, passion, ont un unique objectif, si attrayant, si irrésistible, qu'on croit n'en devoir jamais détacher sa pensée, hélas ! vous êtes toujours assez tôt détrompée. Vos éblouissantes idoles perdent leur lustre : leurs vives couleurs s'altèrent, quelquefois sous la moisissure de la satiété, toujours sous la rouille que laissent les hivers accumulés, et vos extases qui ne devaient jamais finir n'ont même pas attendu pour s'évanouir les inévitables morsures de l'âge et de la maladie. Triomphes de la vanité, faveurs de la fortune, succès de l'ambition, vous perdrez aussi peu à peu tous vos charmes sous la néfaste influence des mécomptes, de l'ingratitude, des trahisons et de l'oubli des services rendus.

Un homme, qui s'y connaissait bien et dont le nom fait autorité, a écrit ces lignes, recueillies dans les *Bibliophiliana* de notre beau livre :

« Aimez l'étude, les tableaux, la musique ; faites-vous, » s'il le faut, bibliomane ou collectionneur de papillons, » mais ayez un goût quelconque, une *manie* pour vos vieux » jours, sans quoi vous périrez. »

Nous applaudissons de grand cœur à ce conseil du célèbre homme d'État, mais faisons observer que l'étude, quel qu'en soit l'objet, suppose les livres. Que serait l'œuvre du peintre sans les livres qui lui révèlent l'histoire et les procédés de ses devanciers ? Quelle valeur aurait la collection

de l'amateur étranger à la science et dépourvu de livres ? Sans les livres, comment l'inspiration du compositeur pourrait-elle se régler et se mûrir ? Pour devenir grand artiste, il faut se faire savant et même poète. Nous n'éprouvons, d'ailleurs, aucun embarras à pousser jusqu'au bout, et malgré leur apparente trivialité, toutes les manies énumérées par le prince de Metternich. En effet, il faut beaucoup de livres pour être entomologiste, et l'on n'est pas *collectionneur de papillons* sans avoir compulsé un nombre considérable de volumes.

En somme, tout repose sur le livre : le livre est tout. C'est en particulier un ami sûr, fidèle, patient, qui ne s'irritera pas de nos négligences, de nos dédains, de nos oublis. Lorsque, le cœur brisé de déceptions, nous nous éloignerons des idoles pour lesquelles nous l'avons abandonné, il se retrouvera à sa place accoutumée, toujours prêt à nous verser ses consolations, ses conseils, ses encouragements et ses distractions. Sans bruit, sans murmure, il panse nos plaies, amortit nos douleurs et ravive nos joies :

« Tu m'étais compagnon quand la nuit je veillais¹ ».

O livres, vous êtes la dernière passion de l'être intelligent ! Ah ! que n'êtes-vous la première ! Le cœur qui a cessé de battre à tous les amours retrouve encore pour vous un battement². Le livre, c'est la nourriture céleste que l'ange de Dieu offre aux mortels désespérés, pour guérir leurs plaies et ranimer leurs langueurs³.

Des livres ! des livres encore !

« ... Des bouquins cela seul est urgent⁴ ».

1. Sonnets : *Une Perte*, p. 45.

2. *Bibliophiliana*, p. 239.

3. Préface, p. 16.

4. Sonnets : *A. M. Bouland*, p. 26.

§ III

L'amour des livres n'est pas toujours le sentiment calme que le vulgaire suppose. Comme toutes les passions qui s'emparent avec force du cœur de l'homme, cet amour connaît toutes les transes du désir, de l'attente, toutes les extases de la satisfaction, tous les désespoirs des échecs. Pour l'un, c'est une flamme ardente qui ne brûle que pour un seul objet ; un autre courtise toute une série particulière ; un troisième, enfin, s'acharne à la collection entière des produits imprimés ou manuscrits de l'esprit humain.

Les sonnets de M. Fertault passent en revue les habitudes, les travers, les caprices, les singularités de quelques-uns de ces amoureux du livre. C'est là une mine que l'auteur ne peut se flatter d'avoir épuisée. Mais il saura se contenter des suffrages que lui vaudra la récolte variée et bien choisie qu'il a su réunir. Une plume plus familière que la nôtre avec le culte des Muses fera ressortir les beautés de la versification, la concision et le tour heureux de la plupart de ses sonnets. Notre but, à nous, est plus modeste ; nous nous bornerons à signaler quelques pensées heureuses et bien exprimées, que tous les amoureux du livre ont eu l'occasion de sentir germer dans leur esprit.

Qui d'entre nous, par exemple, resterait insensible aux plaintes des volumes empilés dans l'étal des brocanteurs, maniés, rudoyés par des mains souvent peu nettes :

« Soleil, poussière, averse, vent,
» Le bouquin souffre vos tortures ».

Qui donc n'aurait des doléances pour les

« Bouquins aux angles tors, aux marges trop coupées...

.

» Tomes déshabillés redevenus brochures¹ ».

Mais plus cruel encore est le sort des livres tombés entre les mains du *père Jean* :

« ... Les livres ont du bon ;

» On y taille une vitre, on y met du jambon,

» Mais les lire ?... Nenni² ».

Pauvres volumes voués au supplice des casiers poudreux disposés le long des quais ! Quelle triste histoire est la leur, depuis qu'ils sont sortis de chez l'éditeur, fraîchement reliés ou enveloppés de papier satiné, jusqu'au jour où le désordre, la débauche, la misère et quelquefois la mort les ont fait entasser dans la hotte du commissionnaire ! Voyez-les dans l'eau forte de M. Chevrier, roulant sur le pavé, où un porteur inepte les a déchargés comme de vils moellons :

« ... Quand il a gagné ses trente sous,

» Sur le plancher poudreux il fait rouler sa charge³ ».

§ IV

Les livres ne connaissent pas seulement ces vulgaires catastrophes. Comme les hommes, ils sont pleins de vie et de sentiment, et, comme eux, il leur arrive d'être froissés, heurtés, broyés, meurtris au cœur. Je ne saurais donc en vouloir à M. Fertault pour leur avoir supposé de l'amour-propre. Écoutons plutôt la réponse hardie de l'humble brochure à son frère emmaroqué :

« Oh ! tu fais haute mine ! Est-ce donc un malheur

1. Sonnets : *La Tournée*, p. 52.

2. *Ibid.*, *L'Opinion du père Jean*, p. 110.

3. *Ibid.*, *La Tournée*, p. 58.

- » D'être un peu moins doré sur mon dos, sur ma tranche ?
 » Nous sommes la même œuvre...¹ »

La brochure a cent fois raison, mais dans quel siècle la dorure n'éblouira-t-elle plus les yeux ?

Cependant le timbre orgueilleux de la richesse et de la puissance ne garantit pas toujours de la fin la plus obscure les volumes les mieux dorés. Voyez comment le burin habile de notre artiste livre aux dents d'un rongeur la reliure blasonnée des de Thou² !

Les rats peuvent, à ce qu'il paraît, se montrer intelligents dans ces tentatives de destruction. C'est lorsqu'ils font justice d'une œuvre indigeste :

- « Quel régal ! De la marge et du texte il se gave ;
 » L'œuvre lourde, avec lui, va rentrer dans la cave :
 » Rongeur intelligent !...³ »

La magnifique planche qui accompagne cette pièce est un petit chef-d'œuvre de patience et de touche, qui vaut à lui seul tout le prix de l'ouvrage⁴. Le volume en contient une seconde de la même importance, où s'étale une diversité pittoresque de tomes déreliés, éreintés, rongés. Mais le coupable est pris *flagrante delicto*, et peut désormais aller dans le purgatoire des rats méditer sur la *Peine de mort*, épais in-folio, près duquel il s'est laissé prendre⁵.

Une autre mésaventure, qui touche moins sensiblement les livres que leurs auteurs, consiste dans l'abandon brutal que certaines gens font des volumes qui leur ont été offerts et dédiés comme témoignage d'amitié.

1. Sonnets, p. 53.
2. Sixième eau-forte.
3. Sonnets : *Bouquins et Rats*, p. 12.
4. Troisième eau-forte.
5. Quinzième eau-forte.

Laissons ici la plume au poète :

- « Je l'ai, cet exemplaire à l'offre désirée,
- » Ce doux gage par toi chaudement attendu !
- » Dis si ma défiance était bien inspirée :
- » Je l'ai... du brocanteur à qui tu l'as vendu.
-
- » La page aux mots aimants, ta main l'a déchirée¹ ».

Hélas ! quel auteur n'a pas eu à subir cette humiliation !
M. Fertiault s'y montre particulièrement sensible, il consacre un deuxième sonnet à ces *pauvres vendus* :

- « Pour vous, chers délaissés, je me sens attendri,
- » Vous qu'on jette à la porte...² »

Nous déplorerons aussi avec lui le triste sort du livre tombé dans des mains indignes ou ineptes, celles des faux savants, des faux poètes, qui vont recueillant, quémendant partout des livres qu'ils ne lisent jamais, et qu'ils jettent aux encans :

- « Pour te débarrasser de reliques si chères,
- » Pauvre, as-tu donc senti la dent d'après misères ?
- » Il faut le froid qui glace, il faut la faim qui mord³ ».
-

Plus fortunés sont ceux qui gardent paisiblement leur place dans la bibliothèque de l'amateur repu :

- « Il s'est blasé. Vers ses livres d'étude
- » Il ne retourne guère, hélas ! — Par habitude,
- » Il en achète encore, mais il ne les lit plus⁴ ».

1. Sonnets, p. 28.

2. *Ibid.*, *Mes Rachetés*, p. 86.

3. *Ibid.*, p. 103.

4. *Ibid.*, p. 106.

Nous ne nous attendrions pas trop non plus sur les empilements invraisemblables d'un bouquiniste effréné :

« Il en mettrait, je crois, jusque dans les murailles...

» Il n'en peut plus tenir, et toujours il en entre¹ ».

Au moins celui-là ne les revend pas.

Les livres doivent ausssi s'attendre aux revirements des passions trop vives et trop subites :

« Pour deux Alde jaunis, son désir vient d'éclore.

» Désir vif, importun ;

» Il en prend d'abord un,

» Mais, maintenant qu'il l'a,

» Ce qu'il lui faut, c'est l'autre² ».

D'autres livres ne sont pas aimés pour eux-mêmes, mais pour leur reliure, leurs nerfs, leurs beaux titres. Il lui en faut par bataillons, dit notre poète, mais il les chérit au point de ne pas oser en tourner les feuillets :

« Vigilant, de son souffle il chasse les atomes...

» Il ferait sentinelle et mourrait pour ses tomes.

» Selon lui, c'est aimer les livres... l'animal³ ! »

§ V

L'anatomie du livre conduit à des observations de haute portée, mais, à moins de donner à notre article des proportions

1. Sonnets, p. 59.

2. *Ibid.*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 119.

qu'il ne comporte pas, nous serons obligé d'écourter notre analyse de l'œuvre de M. Fertault, considérée à ce point de vue. Quelques citations seulement :

Le double sonnet : *A certains bibliomanes*¹, est le fruit d'une excellente inspiration :

- « Leçons de mes penseurs, hymnes de mes poètes,
- » J'ai tout ce qui me fait aimer, croire, espérer
- » Dans ces pages du cœur... qui, pour eux, sont muettes ».

A côté de ces bibliomanes dont le couteau de bois respecte trop les feuillets non coupés, il convient de ranger la *belle collection* de ce riche amateur, où s'étalent des chefs-d'œuvre de reliure et de titres pompeux :

- « ... Quel fou rire me prit !
- » C'étaient, couverts de peau, de vélin ou de moire,
- » C'étaient des dos de bois collés sur une armoire² ».

Au même titre que la langue, ainsi qu'elle est définie par Ésope, les livres sont ce qu'il y a de meilleur au monde, et aussi ce qu'il y a de plus mauvais. Mais, nous en avons le ferme espoir, le bien du livre en tuera le mal, après une série d'ébranlements et de secousses périlleuses. Il changera en amitié les haines des hommes entre eux, lorsqu'il aura suffisamment montré le peu de consistance des barrières politiques et religieuses qui les divisent ; il tuera la guerre, cette folie féroce, qui force à s'entretuer des gens qui ne se connaissent pas et n'ont aucun motif de se détester.

Ce n'est pourtant pas à raison de son influence pacifique, ruineuse pour leur métier, que des conquérants ont cherché à détruire le livre ; le fanatisme a eu ici sa large part, et il n'y a pas eu de Thsin qu'en Chine, ni d'Omar que chez les Mahométans !

1. Sonnets, p. 6 et 7.

2. *Ibid.*, p. 9.

M. Fertiault a rappelé ces sinistres auto-da-fé :

- « ... A quoi bon ces choses de l'esprit !
- » Trop savoir ne vaut rien... Exterminons l'écrit.
- » Puis, levant son regard plein de lueurs funèbres :
- » — Aux livres ! brûlez tout ! ...
-
- » De sa torche barbare, il a fait les ténèbres¹ ».

Nous avons quelques motifs personnels de remarquer le sonnet intitulé *Un navigateur* :

- « — Mais l'investigateur,
- » Qui remonte en sa barque, à tous pas retenue,
- » Les sources d'une langue à sa fin parvenue,
- » Plongeant dans chaque idiome un œil inquisiteur² »,
-

Nous citerons aussi *une Chrysalide* :

- « Le pauvre savant ne savait
- » Le premier mot des simples choses :
- » Dans ses chers bouquins il vivait
- » Comme un jardinier dans ses roses.
- » . . Oh ! bien partagé,
- » Qui peut, dans le vieux temps plongé,
- » Se soustraire à nos noirs fantômes³ ! »

On s'intéresse au patient amateur qui, page à page, parvient à reconstituer un livre rare :

- « Volume entier... fameuse chance !
- » C'est qu'il est rare ainsi complet...
-

1. Sonnets, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 63.

3. *Ibid.*, p. 97.

» Il ne m'a fallu que douze ans,
» Monsieur..., et j'ai mon exemplaire¹ ! »

Bonnes idées, bien exprimées, à propos des critiques amers :

« Le dédain à la lèvre et l'épigramme à l'œil,

» Il se charge à mitraille et sa mèche s'allume² ».

Hélas ! il n'est pas toujours facile de rester calme et modéré, d'observer cette mesure de *la Supplique*³, où « rien ne hait, rien n'accuse » ; car, ainsi que le dit notre poète, à ce compte, « c'est tellement raté... que c'en est réussi ! »

Qui d'ailleurs ne s'est senti piqué de l'aiguillon qui éveilla la verve de Juvénal :

*Semper ego auditor tantum? Nunquamne reponam,
Vexatus toties...?*

Il est des douleurs amères que peuvent seuls connaître les amoureux des livres :

« Pour eux qui m'ont fait ma joie,
 » Un sombre avenir se déploie...
 » Las ! personne à qui les laisser ⁴ ! »

· Il y a aussi le sentiment de l'impuissance de tout avoir, de tout savoir :

« Des trésors si nombreux et des instants si courts !

« Il mourut du chagrin de ne point tout connaître⁵ ».

1. Sonnets, p. 99.

2. *Ibid.*, p. 105.

3. *Ibid.*, p. 49.

4. *Ibid.*, p. 114.

5. *Ibid.*, p. 76.

Tout connaître ! oui, c'est là le but désiré, mais jamais atteint :

« Le savant ne sait pas conjurer la tempête,
 » Car le pauvre homme, hélas ! privé d'air, enfermé,
 » A force de songer, se fait tourner la tête¹ ».

Quelle heureuse inspiration que celle de ce blasé ! elle pourrait convenir aussi à l'invalidé du travail mental :

« Qui donc découvrira — nos temps sont trop bornés !
 » Une ère où les lecteurs, aujourd'hui forcenés,
 » S'assimilent, d'un coup, œuvre longue et savante ?

 » L'étincelle s'échappe,

 » D'un clin d'œil on a lu la plus vaste épopée² ».

C'est sur ce beau rêve que nous finirons nos glanes dans le livre curieux de M. Fertiault. Qu'il nous pardonne d'en avoir si incomplètement, si incompétemment parlé. Il l'a dit lui-même : *Nos temps sont trop bornés !*

§ VI

Nous ne dirons rien des sections ayant pour titre : *Fantaisies d'un Bibliomane*, ni des *Notes et Anecdotes* ; il y aurait trop à citer. Il suffira d'entamer la lecture de ces chapitres pour y persister jusqu'au bout. Le choix d'apophtegmes sur les livres forme un ensemble non moins attrayant, où chacun peut s'attendre à rencontrer quelques reflets de sa propre pensée.

1. Sonnets, p. 69.

2. *Ibid.*, p. 116.

En définitive, bien riche est ce beau volume, et pourtant combien de tableaux y manquent encore !

Croyez-vous, ô poète, avoir envisagé toutes les misères du livre, toutes les déceptions de ses auteurs ? Vous n'avez pas songé cependant à l'ouvrage condamné par des ignares, ce qui est du reste un cas de fréquente occurrence, mais, ce qui est infiniment plus rare, à celui que les mêmes ignares font condamner et exécuter par les mains de l'auteur lui-même ? Vous n'avez peut-être pas cru, cette candeur est pardonnable, au livre annoncé, réannoncé, avec changement de format et grande augmentation de prix, et qui cependant n'a pas été imprimé et qui est resté à l'état de désir de ceux qui le font figurer sur leurs catalogues ! Au livre copié sur le manuscrit d'un confrère ! et, ce qui est plus fort, au livre dans lequel un auteur qui s'est trompé retourne contre celui qui l'a détrompé la leçon dont il a profité !

Vous vous êtes montré justement sévère pour « ce fort » dont la plume prépare au pauvre auteur un rude accueil¹ ». Hélas ! ce ne sont pas les forts, ce sont les envieux et, par-dessus tous, les ignorants qui font le plus de fracas, sinon de mal.

Puis, il y a le livre qui déplaît, non seulement par son auteur, mais aussi par son lieu d'origine, et qu'on évite de citer, même en traitant de l'objet spécial que, seul, ce livre a décrit. Allez dans le plus bruyant, sinon le plus célèbre des musées français d'archéologie, vous y verrez un moulage fait par les soins de savants chalonnais sur un beau monument trouvé à Chalon-sur-Saône et conservé sur le lieu même d'où il a été exhumé. Un archéologue compétent l'a décrit et expliqué dans un mémoire substantiel, accompagné d'une excellente photographie. Vous lirez cependant, dans un recueil scientifique parisien de 1874, que la pierre sépulcrale de l'*Ubien Albannus* (*sic*, il ne faut pas se montrer exigeant

1. Sonnets, p. 105.

pour l'orthographe de critiques si bien informés) *a été trouvée en 1844, à Mâcon, et est dans une maison particulière.* Du mémoire qui l'a fait connaître ni de son auteur, pas un mot, bien entendu. Pourquoi aussi est-il de Chalon ? Et pourquoi Volgu, où ont été trouvées ces admirables lames de silex que tout le monde connaît aujourd'hui, se trouve-t-il dans l'arrondissement dont le chef-lieu est Chalon ? C'est là, pour les prétendus maîtres de la science en France, un vice d'origine irrémédiable. Mais ils s'en prennent au livre qui a publié la découverte et mis sous les yeux du public les photographies de ces armes merveilleuses ; ils le supprimeraient si la durée de leur chancelante autorité leur en laissait le temps.

Vous ignoriez tout cela, poète, puisque vous n'avez pas dissimulé vos attaches chalonnaises. Prenez garde ! les gens percés à jour dans leurs prétentions ont des rancunes durables. Mais vous avez peut-être eu confiance dans le progrès. Populus, le maître de l'époque, en est à son apprentissage du métier de régner. En ce moment, c'est à qui réussira à lui enlever, sinon son titre de roi sur lequel il ne plaisante pas, mais l'autorité, les honneurs, les privilèges dont l'ensemble constitue l'exercice effectif de sa royauté, et surtout les émoluments qui forment sa liste civile et dont il ne touche pas un centime. Léopards, singes et autres animaux habiles lui font la cour avec un succès qui ne se dément guère ; car, occupé qu'il est à sauvegarder ses droits contre des dangers, peut-être illusoire, mais qui font partie de la série de pièges miroitants disposés autour de lui, il ne s'aperçoit guère qu'il s'agit sans autre résultat que de remplacer un abus par un nouvel abus plus criant que le premier. Mais Sa Majesté Populus, quoique bon prince, est aussi faible qu'un roi de vieille roche pour ses courtisans et ses flatteurs. Il donne tout à ceux qui lui disent qu'il est tout, qu'il peut tout, que tout est à lui. Mais il a aujourd'hui un caprice intelligent, il veut être instruit. On lui a fait croire qu'il fallait

créer des chaires de toutes sortes de sciences hypothétiques, de langues dont les professeurs en sont encore à discuter l'existence, et d'autres langues qui sont plus qu'ignorées de leurs prétendus maîtres, mais qui n'en restent pas moins prétextes à gros traitements. On a fait croire à ce monarque débonnaire que tout cela est essentiel à la gloire de la France; que l'Étranger, qui nous jalouse, nous envie les institutions à l'abri desquelles éclosent comme en serre chaude des mangeurs de budget, aussi bien rentés que superflus, quand ils ne sont pas dangereux.

Mais ne verra-t-il jamais qu'à côté des gros émargeurs, qui font peu de chose, végètent, dans les administrations, des agents secondaires, qu'on ne trouve pas assez payés pour être en droit de leur demander un travail qui réponde aux besoins du public? S'il arrivait, par exemple, qu'il fit l'expérience des difficultés qu'il y a de faire sortir des tiroirs de certains musées, sinon de tous, les milliers d'objets qu'on y a entassés, souvent à grands frais, et qu'on ne peut trouver ailleurs, grâce à l'incroyable sottise de la province, qui ne se croit pas digne de rien conserver de valable, il verra peut-être lui-même ce que valent les ordres d'un ministre aux prises avec la routine et l'inertie bureaucratique, et peut-être alors fera-t-il comme nous, ira-t-il demander à l'Étranger ce que lui refusent les administrations qu'il paie, à moins que, las enfin de révolutions inutiles, il ne fasse sentir sa rude main à un édifice d'abus dont les révolutions ne font que consolider les assises.

Oui! que fera Populus, si jamais il devient assez éclairé pour s'apercevoir de ces superfluités coûteuses, si jamais on lui apprend que la science, que nous appellerons science de luxe, peut, lorsqu'elle est sérieuse et vraie, vivre honnêtement en France sans subventions d'aucune sorte, sans distinctions, sans emplois, sans traitements, sans missions payées, et surtout sans relations avec ces *institutions que l'Étranger nous envie*, etc., etc. Peut-être exigera-t-il qu'on

rogne les dotations qu'on lui fait augmenter, et qu'avec la suppression de chaque chaire inutile on crée vingt ou trente instituteurs primaires.

Mais comment ce progrès, en sens inverse duquel on marche en ce moment, viendra-t-il à se réaliser? Tout simplement par la puissance du livre, qui nous conduira d'abord à la décentralisation, à la destruction de cette influence de la bureaucratie des ministères, dont la toute-puissance fait éclore les ambitions les plus injustifiables et devant laquelle le mérite doit s'incliner, s'il ne veut rester inaperçu.

Nous écrirons peut-être un jour quelques pages du livre qui dévoile certains mystères de cette organisation. Les privilèges sont rudement menés aujourd'hui. Grâces en soient rendues au *Livre* !

§ VII

A nous deux maintenant, ô mon sympathique artiste ! Il est certainement fort honorable de mériter un titre dans une spécialité quelconque. Nous ne sommes pas de ceux qui vous chicaneront sur votre renom de peintre des rats ; vous déchiquetez les bouquins avec un tel amour, vous dispersez les volumes avec un désordre si bien ordonné, que nous ne nous lassons pas de regarder vos petites scènes de *bibliophagie*. Mais, bien que les rats en soient absents, nous admirons aussi vos autres scènes, et en particulier votre petit génie se débattant vainement sous le poids des chefs-d'œuvre que, présumant trop de ses forces, il a cru pouvoir embrasser¹. Cette mésaventure n'est pas de rare occurrence. Comme pendant, vous avez figuré l'esprit léger et badin, enfourchant crânement le livre en guise de monture², et,

1. Cinquième eau-forte.

2. Quatorzième eau-forte.

brochant sur le tout, l'*Étude*, attentive et recueillie, que les livres reposent sans l'opprimer¹. Rien de plus suave aux yeux de l'amateur de livres que le groupe d'antiques tomes réunis à la fin de l'histoire de *la Veuve au Cabas*².

Après la lecture de cette touchante légende, nous ne pouvions manquer de sourire, comme devant un vieil ami, à la vue du *Psautier de 1457*, qui en est le héros principal³.

Puis, nous avons frissonné en apercevant la pauvre veuve elle-même, « *maigre sous son mince tartan* », portant chez le brocanteur, dans son cabas, sac de misère qui recélait un trésor, les livres, sa dernière ressource⁴. Votre réchaud⁵ nous plaît moins; peut-être nous fait-il peur. Cependant, aussi bien que le dîner⁶, il témoigne de la variété des ressources de votre inspiration et de votre burin, et nous donne le droit de vous dire que ce n'est pas assez pour vous d'être le peintre des rats. Pour en rester là, il ne vous était pas nécessaire d'aller, tout jeune encore, vous former au goût des arts dans les musées d'Italie; et, pour que nous n'attendions pas de vous quelques excursions dans un horizon plus élevé, vous auriez dû éviter de nous ouvrir avec tant d'obligeance le riche cabinet de peinture et d'archéologie que vous avez su former, et de nous laisser feuilleter vos riches portefeuilles bourrés de dessins et de notes érudites. Il fallait aussi vous dispenser de prendre rang parmi les archéologues qui ne dédaignent pas d'écrire.

Allons, convenez-en, vous devez faire plus, sinon mieux.

Cependant, vous êtes demeuré inerte devant ce sonnet fatidique : *Herculanum* ! Le poète vous mettait ici sur la bonne voie, vous qui avez vu et touché ces précieux rouleaux

1. Frontispice.

2. Treizième eau-forte.

3. Dixième eau-forte.

4. Septième eau-forte.

5. Onzième eau-forte.

6. Neuvième eau-forte.

charbonneux, dans lesquels se sont délectés les grands esprits de la Rome des Augustes. Au milieu des merveilles de l'art, dépouilles du monde entier, ces volumes se pavanaient jadis dans le *tablinum* des palais du peuple conquérant. Vous pouviez si facilement évoquer ces grands souvenirs et montrer les procédés si délicats au moyen desquels une main habile décolle, développe et rend lisibles ces précieux débris ! Comment avez-vous pu parler du livre sans toucher à cette merveilleuse résurrection ?

Puis, étiez-vous étranger à d'autres rouleaux qui sont les aïeux de tous les livres, à ces papyrus couverts d'une écriture parlant aux yeux et à l'esprit, et qui nous révèlent ce que l'homme pensait et savait il y a soixante siècles ? Vous pouviez, de main de maître, nous introduire dans le sanctuaire d'un bibliophile de Memphis, d'un de ces grammates inspirés dont l'œil nous parle encore dans les statues qu'ils nous ont laissées. Voyez Ptahhotep déroulant sur ses genoux le livre de ces puissantes formules qui fournirent aux conseillers de Pharaon les moyens d'imiter les miracles de l'envoyé de Jéhovah ! Représentez-vous près de lui sa palette, ses calames, ses pains de couleur, son support de papyrus encore vierges, son casier de livres écrits, puis, une autre bibliothèque non moins curieuse, composée de tessons de poterie, de tuileaux, de pierres plates, etc. Tels étaient les carnets de notes volantes et aussi les livres des non-favorisés de la fortune. Dans la pénombre, placez une de ces momies peintes et dorées, images de la mort, que le peuple philosophe et religieux de l'Égypte ne perdait jamais de vue, même au milieu des festins.

Et Babylone ! et Ninive ! Ne savez-vous pas que ces superbes cités ont possédé des bibliothèques emplissant des salles immenses, aux corniches richement sculptées. Là, le livre était une brique. N'était-ce pas sur la brique aussi que la main de Dieu grava, aux yeux des satrapes consternés, les mots terribles de la condamnation de Baltassar ?

Restons en Asie et songeons aux livres japonais, aux livres chinois, si volumineux mais si légers ! aux livres sanscrits, palis, thibétains, siamois, chingalais, etc., dont quelques-uns sont de fines écorces découpées par des artistes aux doigts de fée ! Évoquons par la pensée ces voluptueux monarques de l'Inde, nonchalamment couchés sur la terrasse de leurs palais, écoutant la lecture des livres sacrés au milieu d'un concours de porte-ombrelles, de flabellifères, de chasse-mouches, et d'un essain de ces beautés un peu trop dorées par le soleil, dont les grands yeux de gazelle ont un charme indéfinissable.

Des anciennes splendeurs de l'Asie il nous reste encore un pâle reflet dans les rouleaux de la Thorah, enveloppés de velours et coiffés de mitres d'or, que le Rabbin déploie dans la synagogue, près du chandelier à sept branches, lorsqu'il rappelle aux enfants d'Israël qu'ils sont tous obligés de se considérer comme sortis d'Égypte, et qu'il proclame cette espérance tenace : *L'année prochaine, à Jérusalem !*

Devrait-on aussi ne rien dire des quipos du Nouveau-Monde, des naïves figurations des Aztèques, de leurs hiéroglyphes indéchiffrables sous leurs couleurs bariolées ?

Mais où nous conduirait la continuation de cette énumération, se bornât-elle aux épisodes principaux de la biographie du livre ? Nous vous en épargnerons la suite, car déjà vous nous concédez que vous êtes resté bien incomplet. Cet aveu est un commencement d'amendement, aussi nous allons nous montrer bon prince, et vous faire crédit ; mais votre dette subsiste, gardez-en la mémoire.

§ VIII

M. Fertiault connaît bien le livre qui instruit, celui qui récrée, celui qui fait rêver ; il a parlé du livre qui transforme en Socrate l'époux d'une Xantippe, du livre qui console, et

même du livre de ceux dont les yeux ne peuvent plus lire, la mémoire.

Mais s'il a loué le livre pour les consolations qu'il procure, il n'a peut-être pas suffisamment insisté sur les vices que le livre prévient, sur les passions souvent ignobles auxquelles il barre le passage dans le cœur de l'homme studieux. S'il est des ouvrages qui, semblables au *beau et ample bréviaire* offert à Rabelais, aient quelques « *reigletz avec inscriptions opportunes et conseillant de boyre vin blanc à prime, à tierce, et none pareillement, et vin claret à vespres et complies* », ils ne passent guère qu'avec le style et l'esprit du joyeux auteur de Pantagruel, grâce auxquels le remède est à côté du mal.

Notre poète s'est déchaîné avec raison contre le livre-mitraille du critique acerbe, à côté duquel il y avait place pour le pamphlet violent de l'intolérance, de l'esprit de secte, du fanatisme religieux ou politique ; mais il ne devait pas oublier ce livre que nous appellerons le livre-chaine, dont les rudes étreintes serrent jusqu'à l'étouffement des millions de créatures humaines, martyrs souvent volontaires, victimes résignées qui vont jusqu'au déchirement des chairs, à la dislocation des membres, aux flammes du bûcher.

Avec le code des rites et les lois de Manou, qui règlent tyranniquement les moindres actes de la vie de trois cents millions d'hommes, on ne peut s'étonner que la doctrine du Tao ait attiré à elle tant de sectateurs, y compris les désespérés du vide et des souffrances d'une vie décolorée, et leur ait fait admettre comme fin désirable le *nirvana sans reste*, ce huitième affranchissement dans lequel l'homme s'élève jusqu'à l'anéantissement des idées et des sensations.

Le livre-chaine se retrouve chez nous dans la règle du cloître, attache plus solide que les verrous de fer, fermant une porte inexorable, quoique ouverte du dedans, devant laquelle expirent souvent impuissants les droits d'un père et d'une mère, ainsi que les devoirs de l'amitié. Mais cet adieu

à la vie de la société, aux relations de la famille n'est désormais que volontaire. La porte redoutable n'a pas de verrous pour quiconque veut sortir ; elle ne cache plus que des asiles où des âmes vont en toute liberté se nourrir de pieuses extases.

La chaîne ne pèse plus que sur les consciences ; mais le poids en a été jadis ressenti d'une manière plus sensible, et certaines pages des annales des cloîtres pourraient peut-être offrir à l'historien le même genre d'intérêt que les registres d'écrou des bastilles.

Le même souffle a dispersé ces ressorts usés du livre-chaîne, souffle ardent, avivé par le succès, qui tend aujourd'hui non plus seulement à balayer des abus, mais à anéantir les croyances, les principes, les idées, qu'on s'imagine avoir donné naissance aux abus. Plus de lien moral de l'homme avec un principe supérieur, et par conséquent des hommes entre eux. Tout n'est que matière, mécanisme et sensation organique. Le but que peut se proposer dans la vie l'homme lié par les dogmes odieux de ce nouveau livre-chaîne consistera uniquement à procurer à ses organes les sensations les plus agréables qu'il pourra réaliser impunément. Qu'importe le lien qui vous attache à cette agglomération de cellules dont les charmes vous séduisent, dont le bien vous agréé ! Suffisamment imbu des doctrines nouvelles, vous seriez singulièrement inconséquent, si vous hésitez à en faire la proie de votre lubricité ou de votre amour de l'or, sauf à l'envoyer, un peu plus tôt, rejoindre le magasin général de la matière éternelle, dont elle est par hasard sortie !

Tout horrible qu'elle paraisse, cette abominable théorie aura sûrement plus de chance de recruter des prosélytes que celle qui inspire les *Sutties* de l'Inde, les martyrs du *pock-kong*, et les suspensions des dévots de la déesse Kali. Il semble que l'humanité aime à osciller entre les extrêmes les plus opposés.

Le livre, cependant, lui fraiera quelque jour le chemin vers la simple vérité ; il fera oublier les erreurs et les crimes fameux du passé. Brillant d'un vif éclat au-dessus des souvenirs de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy et des guerres de religion, il nous montrera la simple et douce morale chrétienne que l'Évangile a concentrée en quelques mots, trop oubliés, hélas !

Mais si les querelles du *Syllabus* doivent s'oublier à la longue, sauf pour les amateurs du Livre, qui y trouveront pendant de longs siècles encore des séries à compléter, il est tout naturel d'attendre le même destin pour les catéchismes de la doctrine de l'homme-animal. Pour ces livres extravagants il ne sera pas nécessaire toutefois d'appeler l'attention des bibliophiles. Cela viendra de soi-même.

Oui ! ce sont bien des *livres-chaines* ces impitoyables théories du matérialisme, et ils vont plus loin que le *nirvana sans reste* : leur objectif, à eux, c'est la *mort sans phrases* !

Vous ne les avez peut-être pas connues, ô mon poète, ces chaînes nouvelles dont l'humanité ignorante et crédule aimera à se laisser surcharger ; mais, heureusement, votre illustrateur, sans le savoir peut-être, leur a consacré une admirable eau-forte, la dernière de votre volume, celle que vous avez intitulée *épilogue*, mais dont vous n'avez pas soupçonné la haute portée.

D'un énorme in-folio, sur le dos duquel on lit en grosses capitales *Sapientia*, sort un génie narquois, coiffé du bonnet de la folie. Or, *Sapientia*, c'est la sagesse, la science et la sagesse, la σοφία, l'intelligence, et c'est de plus la saveur, le goût des choses. *Sapientia*, c'est donc la connaissance perçue par l'intelligence et mûrie par l'épreuve de la sensation physique. Comme ce mot est bien choisi pour nommer, par ironie, cette science nouvelle qui se flatte de sonner bientôt le glas de la science ancienne, avec laquelle, à la vérité, elle se montre peu familiarisée !

C'est ce qu'a bien compris votre habile artiste. Mais

pourquoi la folie moqueuse sort-elle de son livre ? C'est peut-être parce que, instruit par la pratique d'une vie d'études, il se défie de cette *sapience nouvelle* qui peut aujourd'hui servir de marchepied aux plus ignorants des échappés de collège, sapience qui, elle, n'a nul besoin d'étude, puisqu'il lui suffit ordinairement de beaucoup ignorer et de nier le reste. Notre malin crayonneur aura peut-être été frappé subitement de quelque révélation des apôtres du néant de l'âme, par exemple de la découverte de l'*atavisme*, grâce à laquelle il cessera de s'étonner que M. *Lecamard* soit le père de M. *Becacorbin*, ou bien de celle de la faculté des conceptions religieuses par les animaux, constatée par une récente observation d'une Société d'anthropologie dont quelques membres ont eu la bonne fortune inouïe de rencontrer un gros chien se laissant impunément taquiner par un enfant. Cela prouve bien, dit le rapporteur de ce fait, par lui sans doute considéré comme extraordinaire, que le sentiment de la religiosité n'est pas particulier à l'homme !!!

Nous avons tous mille exemples à citer de chiens gros et petits et d'autres animaux aussi tolérants avec les enfants que celui dont la Société d'anthropologie a cru devoir recueillir le très vulgaire haut fait. Nous avons nous-même possédé un bel épagneul, très méchant, toujours prêt à mordre et mordant très souvent, que force nous a été de détruire. Cet animal, dont la dent ne respectait ni l'âge ni le sexe, avait aussi ses tolérances ; il se laissait tracasser et maltraiter par certains petits polissons, qui lui attachaient des tuyaux de tôle à la queue ou l'affublaient d'une paire d'énormes lunettes, qu'il portait avec un imperturbable sérieux. Mais *Dahlia*, c'était le nom du chien, n'avait nulle prétention à la religiosité. Bien au contraire, nous avons toujours eu des motifs de le suspecter de n'avoir jamais consenti à *mordre au Syllabus*, car il mordait impitoyablement et traîtreusement les jambes du président de Saint-Vincent-de-Paul.

La religiosité du chien démontrée par la patience de cet

animal, connu depuis des siècles comme léchant la main qui le frappe ! La religiosité des animaux démontrée par leur crainte de l'orage, ce qui permet de conclure à la non-religiosité des gens qui, loin de craindre le tonnerre, en aiment les éclats et se plaisent à regarder de leur fenêtre ouverte la magique illumination des éclairs ! Voilà les découvertes des modernes réformateurs, et tout est à l'avenant dans leur métaphysique ! La *folie* de notre artiste est donc bien mise à sa place. Mais, qu'au nom d'une réunion de savants, on vienne entretenir de pareilles puérilités un public qu'on devrait respecter, c'est ce qui nous semble déborder considérablement sur les limites du vraisemblable.

Nous n'en remercions pas moins, pour la joie qu'il nous a procurée, grâce à sa brochure, l'ingénieux divulgateur de la suppression des livres qui lui déplaisent. Mais, vous, l'habile burineur des *Amoureux du Livre*, n'éprouvez-vous pas quelque démangeaison de faire sentir à votre planche d'acier la morsure de votre pointe acérée, et d'enrichir la galerie si bien commencée par les chiens religieux ? Sans faire de longues excursions scientifiques, vous saurez bien trouver le serin qui se précipite aveuglément pour mordre les doigts d'un maître qui le provoque amoureusement à cette lutte inégale ; le chat miaulant plaintivement sous les étreintes des moutards qui prétendent l'habiller en poupée et lui faire manger un potage à la cuillère, et qui cependant retient paisiblement dans leur fourreau de velours des griffes qui le délivreraient en un clin d'œil de ces petits tyranneaux ; et Coco, qui commande l'exercice avec plus d'allure qu'un instructeur de la *territoriale* ; et Jacquot, qui siffle la *Marseillaise* ; et cent autres merveilles bien dignes de figurer avec le chien de la Barraque ou de La Palisse, c'est tout un !

Mais, nous direz-vous, tout cela est connu, usé jusqu'à la corde depuis six mille ans, depuis le cheval de la Bible qui crie : *Allons !* le chameau des hiéroglyphes qui sait danser, le cheval qui se met tout seul en limon, jusqu'à l'araignée

de Péliçon, jusqu'au lézard qui s'arrête chaque jour quand il nous entend siffler !

Doucement ! c'était connu, archi-connu, j'en conviens, par l'homme qui a une âme. Mais cet homme-là ne compte pas dans la sagesse nouvelle ; il n'a jamais su dire ce que pensent les animaux ! Pour l'homme de la nouvelle doctrine, les illustrations de ces vieilleries, si vous consentez à les entreprendre, susciteront des découvertes non moins prodigieuses ; par exemple, celle du sentiment du courage aveugle chez les serins, de la mansuétude chez les chats, du militarisme chez les perroquets, de l'idée révolutionnaire chez les geais ! *Et voilà, Monsieur, ce qui fait que votre fille est muette*, c'est-à-dire ce qui démontre que l'homme est un animal, et qu'il n'y a pas eu besoin de créateur pour fabriquer un être aussi stupide !

Allons, auteurs des *Amoureux du Livre*, remplissez votre galerie ! Vous voyez combien il vous reste de cadres vides : ce seront les plus curieux tableaux de la collection !

RECHERCHES
SUR LES
POIDS, MESURES ET MONNAIES
DES ANCIENS ÉGYPTIENS¹

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE

Dans le présent Mémoire, je me propose de rassembler les points acquis en ce qui concerne les poids et les mesures qui étaient en usage dans l'Égypte pharaonique, et de faire connaître quelques faits nouveaux relativement aux monnaies ou signes conventionnels d'échange de la même époque.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici un traité méthodique sur la matière. Je ne crois pas que les procédés actuels de la science de l'ingénieur et du mathématicien soient applicables au système métrique des temps pharaoniques ; que, par exemple, une mesure ou un poids étant connu, on puisse par induction en déduire toute la série. Mais, lors même que mon opinion sur ce point ne serait pas justifiée, je croirais agir prudemment en laissant à d'autres le soin de donner aux faits bien constatés les développements qu'ils comportent. Le rôle de l'égyptologue consiste surtout à

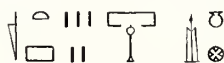
1. Lu à l'*Académie des Inscriptions*, par M. de Longpérier, les vendredis 4 et 11 juin 1875 ; publié dans les *Mémoires présentés par divers Savants*, 1878, 1^{re} série, t. IX, 1^{re} partie, p. 65-110. — G. M.

expliquer les monuments et les inscriptions, et c'est là une tâche assez vaste et assez ardue. Dans le sujet qui nous occupe, par exemple, la moindre erreur d'interprétation ou d'appréciation fausserait la base de toute recherche. Je me bornerai donc à résumer les données des monuments en discutant le degré de certitude que ces données nous présentent.

§ I

POIDS

Jusqu'en 1861 il a été impossible de se former une idée, même approximative, sur la valeur d'aucun des poids égyptiens mentionnés par les textes. Le premier renseignement certain a été fourni par le bel étalon qui faisait partie de la collection de M. Harris, d'Alexandrie, et que j'ai fait connaître dans une dissertation spéciale¹. Ce poids, qui est en serpentine du désert, est remarquable par sa belle conservation; le poli de sa surface n'est pas altéré. Il pèse 698 grains Troy, chiffre que M. Harris porte à 700 pour tenir compte de l'usure superficielle. Une inscription très nette en indique la valeur antique :



Katis 5, Trésor de On (Héliopolis magna).

Nous apprenons ainsi que 5 katis équivalent à 700 grains Troy, c'est-à-dire à 45^{gr}, 3586, et, par conséquent, que 1 kati vaut 9^{gr}, 0717.

Le poids *kati* a un multiple nommé , *outen*, qui vaut 10 katis, c'est-à-dire 90^{gr}, 717; j'ai adopté, pour simplifier, le chiffre de 91 grammes.

1. *Revue archéologique*, nouvelle série, t. III, p. 12[; cf. t. II, p. 107-114 de ces *Œuvres diverses*].

Il ne paraît pas avoir existé de poids subdivisionnaire du kati ; du moins, dans les comptes du laboratoire d'Edfou, il n'est jamais question que de fractions de ce poids. La série des dénominateurs va jusqu'à 45, mais il faut faire attention que les Égyptiens n'employaient presque jamais de numérateurs supérieurs à l'unité, sauf pour la fraction $\frac{2}{3}$; par exemple, pour représenter $\frac{8}{9}$, ils écrivaient : $\frac{2}{3} + \frac{1}{6} + \frac{1}{30} + \frac{1}{45}$.

De même, on ne connaît la désignation d'aucun poids multiple du kati autre que l'outen de 10 katis. Les pesages les plus considérables étaient nombrés en *outens* ; on trouve, par exemple, des pesages d'anneaux d'or ne s'élevant pas à moins de 36.692 outens¹ (plus de 3.300 kilogrammes), et des quantités de blés et de farines pesant près de 400.000 outens² (485 hectolitres ou 36.000 kilogrammes). Toutefois, il est certain que, dans la pratique, les Égyptiens se servaient de poids beaucoup supérieurs à 91 grammes. Dans les scènes de pesage on voit, soit sur le plateau de la balance, soit à côté de l'instrument, des poids nombreux, généralement sous formes d'animaux, tels que bœufs, veaux, lions, hippopotames, etc. ; d'autres figurent la tête et l'avant-corps des mêmes animaux ; des poids plus petits ont la forme conique avec calotte arrondie, comme l'étalon de M. Harris. L'outen est généralement figuré sous la forme d'une mince tige métallique reployée sur elle-même³,  ou . Il a aussi consisté en une pierre cubique, telle que celle qui sert de déterminatif au nom des poids en général, et l'on voit sur les monuments une suite de parallélipipèdes du double, du triple et même du quintuple du cube simple : ce sont évidemment des poids de 2, 3, 4 et 5 outens. Les légendes hiéroglyphiques qui accompagnent ces scènes donnent à tous ces poids, même à ceux qui sont sous formes d'animaux, le

1. *Denkmäler*, III, pl. 39, d.

2. Pleyte, *Papyrus Rollin*, pl. XI.

3. On se sert encore au Sennâr de poids de cette forme (Wilkinson, *The Egyptians in the Time of the Pharaohs*, London, 1857).

nom unique d'*outens*, ce qui nous indique qu'ils n'ont pas de dénomination particulière et qu'ils n'étaient désignés que par le nombre d'*outens* qu'ils représentaient¹.

L'Égypte nous a livré à profusion les monuments de son passé; cependant, en ce qui touche les poids et mesures, il y a une pénurie dont on ne peut s'empêcher de s'étonner. Le poids de la collection Harris est, à ma connaissance, le seul échantillon portant la marque de sa valeur. A la vérité, cette marque a une importance considérable, en ce qu'elle rapporte le poids dont il s'agit à la *maison de l'argent* (*pa-hat*), c'est-à-dire au trésor d'Héliopolis. On sait que le trésor des temples et des résidences royales était le magasin d'entrepôt des richesses de toute nature perçues par l'impôt ou par la conquête. Il en était tenu une comptabilité très détaillée, dans laquelle les poids sont constamment évalués en *katis* et en *outens*. L'étalon Harris a donc une valeur officielle particulière. On a voulu le comparer avec des poids de même genre sans légendes et sans authenticité; mais les considérations tirées de ces sortes de rapprochements ne reposent sur aucune base sérieuse.

Les poids en forme d'animaux ont été communs à plusieurs peuples de l'antiquité: l'usage s'en est conservé dans le nord scandinave jusqu'à une époque assez moderne². Les collections égyptiennes n'en possèdent encore aucun spécimen authentique de l'époque pharaonique. Deux bustes de bronze munis d'une bélière, qui appartiennent au Musée de Leyde, ont pu servir de poids, mais ils ne sont pas antérieurs aux temps des empereurs³.

Le sol de l'Assyrie a été plus fécond sous ce rapport; il a

1. Voir de belles séries de poids figurés dans Lepsius, *Denkmäler*, III, pl. 39; Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XXIII; Champollion, *Notices descriptives*, t. I, p. 510, etc.

2. Holmboe, *Norske Vaegtlokker*, Christiania, in-4°, 1863.

3. Leemans, *Monuments égyptiens du Musée de Leyde*, 2^e partie, pl. CCL, n^{os} 643 et 644.

livré au Musée Britannique une belle série de lions de bronze¹. Mais s'il est vrai que les étalons assyriens soient nombreux, aucun d'eux ne possède une signification aussi précise que le poids de M. Harris.

§ II

MESURES DE CAPACITÉ

La détermination exacte du poids kati m'a servi à découvrir la contenance de la mesure de capacité la plus usuelle chez les anciens Égyptiens, celle qu'ils nommaient *han* ou *hin*,  ♂, et qui servait pour le mesurage des liquides, du lait, du miel, de certaines graines, du raisin sec, etc. Des comptes fort clairs et bien concordants m'ont montré que le hin équivalait en poids à 5 outens d'eau ou de vin et à 7 outens 5 katis ou 7 outens et demi de miel. J'en ai conclu que la contenance du hin était de 0^{lit},455, soit 46 centilitres en nombres ronds et pour tenir compte de l'insuffisance possible du remplissage de la mesure².

Le hin avait un multiple dont nous parlerons tout à l'heure, mais il n'avait pas de subdivisions; les contenancees moindres sont toujours exprimées en fractions de hin. Par suite des exigences du système fractionnaire égyptien, la fraction du hin s'est trouvée poussée jusqu'au trois cent soixantième: il ne s'agissait toutefois que d'exprimer la fraction $\frac{7}{120}$, ce que le scribe a fait de la manière suivante :

$$\frac{1}{30} + \frac{1}{45} + \frac{1}{360} = \frac{12+8+1}{360} = \frac{21}{360} = \frac{7}{120}$$

1. Voir *Notice sur un talent de bronze trouvé à Abydos*, par M. de Vogüé (*Revue archéologique*, nouvelle série, t. V, p. 30).

2. Voir mon mémoire intitulé : *Détermination métrique de deux mesures égyptiennes de capacité*, Chalon-sur-Saône, in-8°. 1867 [cf. t. III, p. 77-93, de ces *Œuvres diverses*].

3. Dümichen, *Recueil d'inscriptions*, t. IV, p. 95, 96.

Il existait cependant deux instruments de mesurage exactement divisionnaires du hin.

L'un se nommait    *hibn*, ou simplement   , et servait pour l'encens et les autres parfums précieux ; il valait $\frac{1}{4}$ du hin ordinaire, c'est-à-dire 11 centilitres $\frac{1}{2}$.

De la seconde mesure divisionnaire, je n'ai rencontré nulle part l'expression phonétique ; elle est constamment désignée par un hiéroglyphe qui représente une coupe versant son contenu, . Je l'ai appelée *la tasse* ; elle était contenue trois fois dans le hin, et valait, par conséquent, 15 centilitres et $\frac{1}{3}$. Elle paraît avoir servi uniquement à certains dosages dans les temples, et ne peut guère figurer au nombre des mesures usuelles de capacité.

Quelques-uns des résultats signalés ci-dessus sont puisés dans les textes publiés par M. le professeur Dümichen, dont les nombreux ouvrages ont rendu à la science de si importants services. C'est encore à ce même savant qu'on doit la publication du calendrier sacré de Médinet-Habou, texte précieux où nous allons puiser des données nouvelles pour le sujet qui nous occupe. A M. Dümichen revient d'ailleurs l'honneur d'avoir le premier suggéré l'explication du mécanisme des comptes assez compliqués que donne ce calendrier².

On voit, d'après ce document, que, pour la consommation du temple de Médinet-Habou, il devait être livré journellement des quantités fixes de certaines denrées. Pour ce qui concerne le miel, la graisse, l'huile, etc., la livraison quotidienne est indiquée en hins, et, en regard de chaque article, le texte ajoute : cela fait, par année de 365 jours, tant d'*apets* et de fractions d'*apet*. Le calcul montre que la mesure nom-

1. Dümichen, *loc. laud.*, pl. VIII, p. 47.

2. *Altägyptische Kalenderinschriften an Ort und Stelle gesammelt*, in-f°, 1866 ; *Eine vor 3000 Jahren abgefasste Getreiderechnung*, etc., in-4°, Berlin, 1870 ; *Ueber einige altägyptische Rechnungen* (*Journal égyptologique de Berlin*, 1870, p. 41).

mée                      

Or, 6 apets ne font qu'environ 1 hectolitre 10 litres, et l'on ne peut guère supposer que les besoins mensuels du temple aient pu être limités à une quantité moindre¹. En identifiant le  avec  et en leur attribuant à l'un et à l'autre la contenance de 18^{lit},40, nous satisfaisons aux vraisemblances, et nous pouvons, sans crainte, étendre à  la certitude que nous avons pour .

L'absence d'indication phonétique est encore une cause d'embarras pour l'étude de la mesure multiple de l'apet, qui est désignée dans les textes et sur les monuments par les signes , , et par ce dernier hiéroglyphe ayant les branches courbées et arrondies en dehors à leur extrémité inférieure. Le premier de ces signes , qui sert de déterminatif à l'idée *compter, additionner*, est, je crois, le seul qui soit régulier, les deux autres me semblent provenir de transcriptions arbitraires des abréviations hiératiques correspondant à . Quoi qu'il en soit, l'emploi de ces trois hiéroglyphes pour désigner le multiple de l'apet est parfaitement établi.

Un assez grand nombre de mots ont  pour déterminatif, mais je n'en distingue aucun qui puisse s'appliquer avec quelque vraisemblance au nom de la mesure en question. M. Pleyte et M. Dümichen l'ont appelée *tam* ou *tama*, sans développer leurs motifs. Mais ce que je sais des groupes    et   ne me permet pas d'y voir l'indication d'un instrument de mesurage. Pour ne pas adopter un nom égyptien qui peut être inexact, je préfère accepter provisoirement le nom de *grande mesure*, qui a, au moins, le mérite de donner une définition correcte, car le  est la plus grande mesure de capacité que mentionnent les textes.

Dans les comptes du calendrier de Médinet-Habou sont notés, pour chaque fête, le nombre de pains, gâteaux, mets,

1. Il s'y consommait aussi mensuellement 60 mesures de bois à brûler; mais il est impossible d'apprécier l'importance de cette mesure.

etc., ainsi que la quantité de chaque espèce qui doit être fabriquée avec un apet de grains, ce qui fixe les poids obligatoires de toutes les pâtisseries. La même indication est donnée pour ce qui concerne la fabrication du *haq*, bière. A la fin de chaque énumération détaillée se trouve un double résumé, où l'on voit d'abord les quantités des grains nécessaires, distingués en grains du Midi et grains du Nord, puis l'addition de ces deux quantités. Les résultats chiffrés de ces opérations montrent que le nombre total d'apets est toujours réduit en *grandes mesures* Q , à raison de 4 apets pour une *grande mesure*; les quantités moindres d'une *grande mesure* sont exprimées en apets et fractions d'apet.

Voici, par exemple, l'addition du 26 de paschons, jour de l'intronisation de Ramsès III :

30.00 pains divers d'offrandes divines ;
150 mets ;
30 cruches de bière,

cela fait :

Grains du Midi : grandes mesures 3 et apets 3,
Grains du Nord : grandes mesures 36 et apets $3\frac{1}{2}$,
Total des grains : grandes mesures 40 et apets $2\frac{2}{1}$.

La contenance de la *grande mesure* était conséquemment de 73^{lit},60.

Il est assez remarquable que des mesures à peu près égales ont été en usage dans un grand nombre de pays. Je citerai seulement :

La mine ou demi-setier de Paris..... 84 litres.
Le sac ancien de Bayonne..... 79
Le setier ancien de Toulouse..... 83

1. Dümichen, *Altägyptische Kalenderinschriften*, pl. XI, c. lignes 5 et 6.

La corba de Bologne	78 litres.
Le sac de Lucques	73
Le cuarteron d'Alicante.....	73
La cuartera de Barcelone	71
La fanega d'Oporto.....	69
Le stajo ancien de Trieste.....	81
Le viertel d'Anvers.....	80
Le scheffel de Brème.....	74
Le scheffel de Cassel	80
Le viertel d'Altenbourg.....	73
La coupe ancienne de Genève.....	77
Le mut de Zurich	82
Le loof ancien de Riga.....	69
Le medimmo de Chypre.....	75

Je ne parle pas des mesures antiques dont la détermination n'est peut-être pas bien assurée. Généralement les métrologues ont accepté dans leurs évaluations des éléments empruntés à ce qu'on savait des mesures égyptiennes, d'après les données des auteurs. Cette base est moins que sûre. La question exigera une étude nouvelle lorsque le tableau des mesures égyptiennes sera définitivement arrêté en vertu des documents originaux.

Quoi qu'il en soit, la *grande mesure* égyptienne et les mesures relativement modernes que je viens d'énumérer équivalaient à un poids de grains de 55 à 60 kilogrammes. C'est le fardeau qu'un homme de force ordinaire peut aisément se charger sur le dos et transporter à une certaine distance.

Il existe dans le *Conte des Deux Frères* un passage de nature à nous donner quelque idée du poids probable de la *grande mesure*. La femme du frère aîné, éprise de son jeune beau-frère, lui déclare sa passion coupable dans une circonstance où elle l'aperçoit chargé d'un énorme vase rempli de grains pour semences : « Quelle est, lui dit-elle, la quantité » que tu as sur l'épaule ? — Cinq grandes mesures (S), lui

Habou y a pour variante $\Omega \downarrow \square \cap \cap$, formule qui se retrouve aussi sur un édifice de Ramsès III¹. Il semblerait dès lors que $\downarrow \square$ soit une variante de $\downarrow \square$, et, par conséquent, aussi une désignation de la mesure appelée *apet*. Quelques égyptologues ont admis cette identité et ont encore donné la même valeur à $\downarrow \square$. Mais il n'est nullement démontré que $\downarrow \square$ et $\downarrow \square$ appartiennent au même système que $\downarrow \square$. Le contraire résulte des mentions de l'inscription du temple de Sammeh, en Nubie, où sont consignées les fondations de Thoutlmès III pour le culte de Tatoun. Sur ce monument, les $\downarrow \square$ de grains sont énumérés par quantités considérables, plusieurs centaines, par exemple, sans jamais être convertis en Ω ou grandes mesures. Ensuite, au lieu de divisions fractionnaires, comme le $\downarrow \square$, le $\downarrow \square$ a une mesure divisionnaire Ω , moindre du vingtième, puisqu'on trouve des totalisations, telles que 425 $\downarrow \square$ et 20 Ω ².

Un décompte semble donner à $\downarrow \square$ la valeur d'une moitié de *grande mesure*. Si $\downarrow \square$ était égal à $\downarrow \square$, on pourrait conclure que $\downarrow \square$ vaut deux $\downarrow \square$. Mais d'autres décomptes inscrits sur le même monument donnent des résultats tout différents, de sorte que nous ne pouvons être certains de bien saisir le mécanisme des chiffres dans ces sortes de supputations³.

Il faudrait peu de chose sans doute pour que la lumière se fit; mais, en attendant, il vaut mieux réserver son opinion que de proposer des valeurs non justifiées.

Les comptes du calendrier de Médinet-Habou présentent, au premier coup d'œil, des contradictions choquantes. Aussi M. Dumichen a-t-il été amené à conclure que, dans ces comp-

1. Champollion, *Notices descriptives*, t. II, p. 16.

2. Lepsius, *Denkmäler*, III, pl. 55.

3. *Journal égyptologique de Berlin*, 1870, p. 45.

tes, le signe  a dû quelquefois être pris pour deux, trois et même quatre ; les indications ,  et , inscrites sous le signe pour en indiquer la multiplication, ont pu être négligées par les lapicides ou par les copistes. On devra aussi tenir compte de la circonstance que le boisseau versant des grains est quelquefois figuré sans addition d'aucune espèce : , et, d'autres fois, avec de petites lignes verticales placées au-dessus. Les copies de M. Dümichen montrent deux de ces lignes; le type hiéroglyphique de Berlin en a trois; celui de l'Imprimerie nationale les remplace par quatre grains isolés dans  et par trois dans . Ces quatre formes, qu'on a prises jusqu'à présent pour les variantes d'un même signe, constituent peut-être une série de multiples. Pour élucider cette question, il faut soumettre à l'étude des textes nouveaux et vérifier avec soin les copies de ceux que nous possédons.

Je me dispenserai donc de proposer une valeur pour la mesure , ni pour sa subdivision , que je crois un peu inférieure à l'apet de 18^{lit}, 40. Ce n'était pas toutefois une faible contenance, car elle est prise comme type d'une grande mesure dans la phrase suivante de l'inscription inscrite sur la base de l'un des obélisques de Karnak :

J'ai donné pour cela (les obélisques) de l'or travaillé, je l'ai mesuré au  comme des pierres².

L'étude qui précède est fort loin de nous donner un tableau complet et méthodique des mesures égyptiennes de capacité, mais elle détermine sûrement la valeur de quelques-unes de ces mesures et notamment celle des plus usuelles, savoir :

Le hin 			45 centilitres.
Le hibn 			11 $\frac{1}{2}$

1. *Journal égyptologique de Berlin*, 1870, p. 45.

2. *Denkmäler*, III, pl. 24, o.

La tasse 		15 $\frac{1}{3}$ centilitres.
L'apet   et probablement 		18 ^{lit} , 40
La grande mesure  , 		73 60

Une autre mesure nommée *tena* (  et  ) intervient exceptionnellement dans les tableaux du calendrier de Médinet-Habou, mais n'entre pas dans les comptes proprement dits. M. Dümichen a trouvé qu'elle équivalait à un demi-apet ou au huitième d'une grande mesure, mais les exemples qu'il cite sont loin d'être concluants, puisqu'il est obligé de supposer que, dans ces exemples,  est pris pour deux . Dans l'ensemble des comptes, le demi  est toujours représenté par la fraction, jamais par *tena*. Les déterminatifs de *tena* sont  et , c'est-à-dire l'indication même de la grande mesure, et ces mêmes déterminatifs appartiennent encore à d'autres noms de mesures. Conséquemment ils ne nous apprennent rien concernant la valeur spéciale du *tena*. Le mot *tena* signifie *part*, *division*. Comme on se servait de cette mesure pour le miel, l'huile et la graisse d'éclairage, l'encens, etc., il est vraisemblable qu'elle était de capacité inférieure à l'apet. Je crois toutefois qu'il y avait des *tenas* de plus d'une sorte.

Comme on le voit, la question est hérissée de difficultés. Ajoutons encore que la plupart des noms et des indications de mesures ne sont pas toujours employés dans les textes pour leur valeur technique. C'est ainsi, par exemple, que le signe de la grande mesure  remplace quelquefois le groupe   qui s'applique à des quantités variables de grains en tas ou en sacs¹. Apet nomme une espèce de vase (en copte, *ανος*, *αφορ*, *poculum*, *calix*).  entre dans la désignation d'une espèce de farine (*sok*) qui est mesurée au $\frac{1}{1 \nabla^2}$. La

1. Voir mon ouvrage intitulé : *Mémoire sur quelques données des papyrus Rollin*, dans le *Journal égyptologique de Berlin*, 1869, p. 61 [cf. t. IV, p. 37-50, de ces *Œuvres diverses*].

2. Dümichen, *Altägyptische Kalenderinschriften*, pl. X, lig. 24 et 25.

plus grande prudence doit, par conséquent, être observée par l'investigateur des textes au point de vue de l'élucidation des questions qui nous occupe.

§ III

MONNAIES

Parvenus à un haut degré d'aisance et de culture intellectuelle, les Égyptiens, même dès les plus anciennes époques, avaient dû renoncer au système de simples échanges qu'on suppose, à bon droit, avoir constitué tout le mécanisme commercial aux temps de barbarie.

On voit, en effet, dans les scènes peintes sur les parois des tombes contemporaines de la construction des pyramides, des marchands assis devant leurs étaux et débitant du poisson, des vases, des cordons et autres objets d'ajustement, des sandales, des éventails, des colliers, etc.¹. Les marchés publics ou les bazars étaient donc connus il y a cinquante siècles. Quoique les objets donnés en paiement ne soient pas figurés, on est fondé à supposer qu'un commerce ainsi organisé est une démonstration de l'usage d'un signe conventionnel de valeur. Cette conclusion est d'ailleurs en harmonie avec ce que nous savons de l'état social et politique de l'Égypte à l'époque dont il s'agit. En effet, le riche collier garni d'émaux , qui a servi à désigner l'or pendant toute la durée de la monarchie égyptienne et même sous la domination romaine, se voit déjà sur le monument de Snéfrou, au Sinaï, le plus ancien titre historique qui soit daté par un cartouche².

L'usage de la balance est également constaté aux dates les plus anciennes. Déjà, sous la V^e dynastie, les pharaons

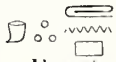
1. Lepsius. *Denkmäler*, II, pl. 96.

2. Id., *ibid.*, II, pl. 2.

possédaient un lieu spécial pour le dépôt des objets précieux de toute nature qui formaient leur trésor et celui de l'État, et ce lieu était appelé *la demeure de l'argent* (*pa-hat*) ou *la double demeure de l'argent*¹. Le poids de M. Harris provient d'un établissement de ce genre.

Les monuments de l'ancien empire sont relativement peu nombreux; je n'en connais aucun qui donne des détails sur la nature des valeurs conservées dans le trésor. Nous savons toutefois que les expéditions militaires à la recherche de l'or remontent à cette date reculée. C'est seulement à partir des débuts du nouvel empire que les scènes de pèsement des métaux précieux deviennent communes. L'or et l'argent, en anneaux de grandeurs variables, sont évalués en outens au moyen des poids que nous avons fait connaître. C'est sous cette forme qu'ils ont servi de valeur conventionnelle d'échange. Dans une circonstance, au lieu d'anneaux, le plateau de la balance est chargé de pièces rondes percées d'un trou au milieu, comme les monnaies chinoises².

Bien que, comme je viens de le dire, l'or soit pesé en outens et en katis, il ne paraît pas que l'outen et le kati d'or aient servi de monnaie. Les textes ne mentionnent avec ce rôle que l'outen et le kati de bronze.

Dès l'année 1862, j'ai signalé l'emploi de cette espèce de signe monétaire dans un compte donné par l'un des papyrus hiératiques du Musée de Leyde³. On y voit que des objets de diverse nature, et notamment des outils de métal et des toiles, sont estimés en outens de bronze, . Le renseignement ne peut pas être plus précis. Il est, du reste, confirmé par plusieurs autres documents, entre autres par le décompte des objets donnés en paiement d'un taureau, que j'ai expliqué dans ma troisième série de *Mélanges égyptologiques*

1. Lepsius, *Denkmäler*, II, pl. 77.

2. Id., *ibid.*, II, pl. 39, a.

3. *Mélanges égyptologiques*, 1^{re} série, p. 18.

*tologiques*¹. Huit articles sont évalués en outens de bronze, et un neuvième consiste en cinq outens de bronze qui furent donnés, comme nous dirions aujourd'hui, en numéraire.

Parmi les inscriptions écrites sur matières dures réunies au Musée Britannique, il en est deux qui élucident clairement l'emploi de l'outen comme signe monétaire de valeur². Elles ont été expliquées par mon savant collègue et ami, M. le docteur Birch³, dont je modifie sur plusieurs points la traduction dans les explications qui vont suivre.

Il s'agit de deux fragments de pierre calcaire portant des comptes en beau type hiératique de l'âge des Ramessides. Ces fragments ont été brisés depuis leur utilisation, aussi les textes n'y sont plus complets. Malgré la beauté et la netteté de l'écriture, il y a quelques difficultés de déchiffrement, dues surtout aux abréviations usitées pour les expressions les plus ordinaires des documents de comptabilité.

Je puis toutefois proposer la traduction suivante (n° 5633, recto) :

Pour faire connaître tous les objets pour payer (*ici un groupe indéchiffrable*) la femme Oubkhet⁴ :

Un vase à libations en bronze, en poids 20⁵, pour 50 outens⁶.

1. *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, p. 217.

2. *Inscriptions in the Hieratic and Demotic Character*, pl. XVI, n° 5633, recto et verso, et n° 5636.

3. *Journal égyptologique de Berlin*, 1868, p. 37.

4. C'est le nom de l'une des victimes du criminel dont le papyrus Salt expose les méfaits (Chabas et Birch, *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. I, p. 181).

5. On trouve ici la même indication qu'au papyrus n° 352, ligne 2, de Leyde ; le chiffre 20 suit un groupe assez obscur et ne se réfère ni au nombre d'objets ni à leur valeur.

6. Le signe hiératique est altéré ; il me paraît impossible d'y voir le chiffre 1. Au papyrus de Leyde, que je viens de citer, il s'agit aussi d'un objet de bronze pesant 20 et valant 40 outens-monnaie. Les anciens scribes ont quelquefois transcrit  ou  le groupe  , par abréviation du signe hiératique de l'anneau ployé.

Une aiguère de bronze, pour.....	12 outens.
Un vase merekh en bronze, forme de taureau, pour	5 ¹
Un vase ousham en bronze ² , pour.....	2
Un couteau, pour.....	3
Un djarabou (arrosoir?), pour.....	2
Un vase batiti, pour.....	(ici rupture de la pierre).

Une seconde colonne de ce côté de la pierre ne donne que des mentions incomplètes.

La première colonne du revers est dans le même cas. De la deuxième, quelques groupes laissent prise au doute. On trouve aux lignes 1 et 2 de cette colonne l'indication de plusieurs objets : cinq vases, quatre nattes, dix ..., trois sièges et trois coffres funéraires, le tout faisant 110 outens.

Aux lignes suivantes, on lit les évaluations ci-après :

Un vase alelou	10 outens.
Un rasoir de bronze ³	1
Un vase djadj de bronze ⁴	4
Une passoire ⁵	3

Le second compte (calc. n° 5636) laisse distinguer les mentions suivantes :

1. Le *merekh* est le vase de la clepsydre. Le chiffre 5 diffère de 1 par un petit crochet supérieur, qu'on distingue encore assez bien pour ne pas le transcrire par 1.

2. Un vase de cette espèce est figuré sur la stèle éthiopienne du roi Aspalat. En présentant devant Ammon son épouse Matusenen, ce roi tenait un ousham d'argent de la main droite et un autre vase d'argent sans anses de la gauche (voir P. Pierret, *Études égyptologiques*, 1^{re} partie, ligne 11).

3.     , *makhakou*, rasoir, de *khakou*, raser. Le rasoir égyptien sert de déterminatif.

4. Cette espèce de vase est figurée dans les listes d'offrandes.

5.    , *skhenk*, du verbe *skhenk*, qui signifie *filtrer*, *passer*, comme dans *passer au linge*. Des vases de ce genre sont figurés dans Wilkinson, *The Egyptians in the Time of the Pharaohs*, p. 59.

Pour faire connaître tous les objets (qui sont) à l'ouvrier Amenshau :

Une natte (ou couchette) de bois.....	2 $\frac{1}{2}$ outens.
Une chèvre.....	2
Une paire de canards.....	$\frac{1}{4}$
Un éventail.....	$\frac{1}{4}$
(lacune) coupé.....	$\frac{1}{4}$
Outen de bronze donné par la main du porteur syrien N.....	1
Total.....	<u>6 $\frac{1}{4}$</u>

Il y a lieu de penser que ces comptes se réfèrent à un inventaire ou à un partage dans une famille de très modeste aisance.

On voit clairement, dans les textes qui précèdent, que l'outen n'y est pas employé comme mesure de poids. En effet, une chèvre pèse plus de 180 grammes et une natte ou couchette de bois, plus de 225 grammes. Le rôle de l'outen-monnaie ne peut y être méconnu. La mention d'un certain nombre d'outens donnés en numéraire n'est pas moins concluante. Il y a lieu de remarquer, en outre, que, dans presque tous les articles, l'outen est nommé sans indication de la nature du métal, mais que, dans l'addition qui est juste, le total est spécifié en *outens de bronze*. L'outen de bronze était donc la monnaie courante, et notre dernière citation textuelle montre qu'il ne se divisait pas en katis comme l'*outen-poids*, mais en fractions d'outens; nous ne connaissons encore que celles de $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{4}$.

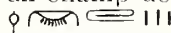
Divers monuments originaux nous montrent aussi l'outen de bronze donné en paiement de salaires. Certains employés

1. M. Pleyte a bien reconnu la valeur des signes représentant dans ce texte la fraction $\frac{1}{4}$. Voir *Journal égyptologique de Berlin*, 1871, p. 16.

2. Ces fractions sont mentionnées dans les comptes que je viens d'expliquer et dans un papyrus de Turin (Pleyte et Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XCI, ligne 3).

à la solde des temples recevaient cinq outens par mois¹; il était fait aux *semtot* ou manœuvres des distributions en outens de bronze².

Mais aucun texte à moi connu ne fait mention de l'outen d'or-monnaie; la phrase de l'ostracon Cailliaud, dans laquelle M. Th. Devéria l'a signalé dubitativement comme représentant la valeur d'une certaine quantité de poissons, est tout à fait incertaine³. On voit cependant, par le compte du prix du taureau, déjà cité, qu'il a été donné, en paiement, de l'or ou quelque objet d'or⁴. Mais ici encore le texte n'est pas complet et ne peut permettre que des conjectures.

Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés pour ce qui concerne l'outen d'argent. Toutefois, M. Brugsch a signalé à ce propos un monument très important, qui malheureusement n'a pas encore été publié. Il s'agit d'une stèle historique de Kom-es-Sultan, à Abydos, datée de la XXII^e dynastie, dans laquelle est relatée l'acquisition de divers terrains avec indication du prix payé. D'après les passages cités par l'égyptologue allemand, un champ de 50 mesures *sata* a été payé 5 outens d'argent , et un autre de 100 *satas*, 10 outens d'argent⁵. Le renseignement est des plus précis, mais la publication d'un fac-similé du monument n'en reste pas moins très désirable.

Malgré la rareté des témoignages monumentaux, nous devons admettre l'existence aux temps pharaoniques de l'outen-monnaie en or et en argent; il y a seulement lieu de croire que l'usage n'en était pas aussi fréquent que celui de l'outen de bronze. L'une des belles stèles éthiopiennes dont M. Mariette a enrichi le Musée de Boulaq fait connaître

1. *Papyrus hiératiques de Turin*, p. 91, 2.

2. *Papyrus Anastasi III*, p. 6, 1. 12.

3. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXV.

4. *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. I, p. 222.

5. *Journal égyptologique de Berlin*, 1871, p. 85.

d'une manière fort précise une subdivision de l'outen d'or qui se rencontre dans l'énumération des largesses du roi Horsiatef en faveur du temple d'Ammon à Napata :

Il arriva, dit le roi, que je portai mon regard sur le temple d'Apet de Nap. On en avait enlevé l'or. Je donnai au temple d'Apet une masse d'or de 40 outens faisant 5.120 paks.

Puis il cite deux autres actes de libéralité, l'un de la même quantité de 40 outens, l'autre de 20 outens seulement, et il constate que le total est de 100 outens d'or¹.

Ce texte nous montre qu'il existait une pièce d'or nommée *pak*, $\square \circ \circ$, égale à $\frac{1}{128}$ d'outen, c'est-à-dire à 0^{gr},71 environ. Notre pièce actuelle de 5 francs d'or pèse 1^{gr},6. La pièce éthiopienne devait être très petite²; on ne peut lui supposer d'autre usage que celui de monnaie, mais rien n'indique que cette monnaie ait jamais eu cours en Égypte. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'un fait spécial à l'Éthiopie. Mais, en ce qui concerne les écritures égyptiennes, il est vrai de dire que le fonds n'est jamais épuisé. Un document publié par M. Mariette met en évidence le fait du monnayage de l'or et de l'argent, ou du moins de l'emploi de ces métaux comme signes monétaires.

Je veux parler du papyrus hiératique qui porte le n° 11 dans la publication faite par le savant directeur des monuments historiques de l'Égypte³.

D'après les indications sommaires données par M. Mariette, ce manuscrit a été découvert, avec les n°s 10 et 12 de

1. Mariette-Bey, *Monuments divers*, pl. II, XXIV à XXX. Au pouvoir actuel de l'or, 100 outens représenteraient plus de 31.000 francs, mais, à l'époque, cette valeur était bien plus considérable.

2. Les Malgaches découpent la pièce française d'argent de 5 francs pour former leurs monnaies divisionnaires dont la valeur est déterminée par leur poids. Ils descendent jusqu'à la fraction $\frac{1}{32}$, valant 7 centimes, à laquelle ils donnent le nom d'*iranambaty*.

3. *Les Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq*, t. II, pl. III et IV.

la même collection, dans les décombres de l'Assassif, à Thèbes. Cette origine ne nous fournit, ainsi que l'a fait remarquer mon savant confrère, aucun renseignement utilisable pour déterminer la date de ces documents ; mais leur type graphique est celui de l'époque dite des Ramessides, lequel a persisté de la XVIII^e à la XXII^e dynastie.

On pourrait peut-être admettre une marge moins ample, en tenant compte d'un passage inscrit à la dernière ligne du recto du papyrus n° 10, qui mentionne le nom de l'un des Aménophis (XVIII^e dynastie). Ce nom n'est nullement introduit dans le texte d'une manière incidente, comme semble le craindre M. Mariette, et le papyrus n° 10 peut très bien dès lors remonter à la XVIII^e dynastie. Or, ni les particularités de l'écriture, ni la spécialité des noms propres, ni la nature du texte ne s'opposent à ce que la même date soit attribuée au n° 11. Toutefois, sans affirmer qu'il ait été écrit il y a 35 ou 36 siècles, nous pouvons, au moins, le considérer en toute assurance comme étant l'un des nombreux débris des écritures égyptiennes à nous légués par la grande époque pharaonique qui vit les Pasteurs expulsés, l'Asie soumise, les premières expéditions des nations européennes et l'exode des Hébreux, suivi d'une période de désordres et d'affaiblissement, puis les règnes prospères de Ramsès III et de ses premiers successeurs.

La détermination de cette date est de quelque intérêt dans la question qui nous occupe, car elle tombe à une époque de grand développement de la puissance égyptienne. En aucun autre temps les armes et le commerce de l'Égypte n'avaient été portés plus loin ; jamais plus de richesses, plus de dépouilles des peuples vaincus n'avaient été entassées dans les trésors des temples ; jamais on n'avait construit d'édifices plus vastes et plus somptueux. C'est la grande époque de l'indépendance nationale ; toutes les indications qu'il nous sera donné d'y recueillir peuvent être regardées comme s'appliquant bien spécialement aux sciences et aux usages

véritablement égyptiens. Nous n'aurions pas la même assurance à l'égard des renseignements puisés dans les documents de l'époque des Lagides et des empereurs.

Le papyrus, objet de notre étude, est un document de comptabilité de la nature la plus vulgaire : il consiste en trois pages au recto (pl. III) et deux au verso (pl. IV) de la publication de M. Mariette. C'est dans cette belle publication qu'on pourra consulter le texte hiératique, dont je donne plus loin la transcription complète en hiéroglyphes, suivie d'une traduction littérale.

L'écriture de ce document est un peu hâtive et néanmoins assez lisible, sauf dans un ou deux passages; elle présente cependant un point de difficulté des plus regrettables dans la ligature qui désigne ou nomme la monnaie d'or et d'argent. La même difficulté existerait pour la plupart des sigles hiératiques qui désignent l'outen  et le kati , dont fort heureusement les expressions hiéroglyphiques abondent sur les monuments. Pour reconnaître la forme et la lecture du nom de la monnaie mentionnée au papyrus de Boulaq n° 11,

nous serons forcés d'attendre qu'on en ait aussi retrouvé le correspondant hiéroglyphique. J'ai rassemblé sur la page

三子 三子

리문 113

31号 到

3.4 312

지은 지은

119 214

지수 지수

14 312

21 314

313 313

31² 21²

suivante toutes les variantes, parmi lesquelles on remarquera des formes très différentes entre elles. Quelques-unes se prêteraient aux lectures , , , suivies du signe  et de la marque plurielle . Mais il paraît plus probable que leur ensemble se réfère au groupe  , *hirou*, qui signifierait *faces, figures*. Toutefois le point est trop douteux, quant à présent, pour nous permettre de représenter ce groupe par un mot égyptien quelconque. Afin d'éviter tout malentendu, je me servirai du mot français *pièce*, qui, s'il n'en est pas la traduction, en donne au moins une définition juste.

On voit, au premier coup d'œil, qu'il s'agit d'un compte et de denrées diverses livrées à des dates comprises entre le 15 et le 28 de paophi d'une année qui n'est pas indiquée. A la colonne B du verso reviennent les dates du 18 et du 19 paophi, déjà mentionnées à la première colonne du recto ; seulement la partie prenante n'est pas la même. Cette circonstance nous montre que nous avons affaire, non pas à un registre de comptabilité, mais à une feuille de notes volantes tenues par quelque surveillant pendant une quinzaine et destinées à être reportées sur le registre du comptable.

Les individus auxquels sont faites les livraisons sont désignés par le groupe    , *shouit*, qui ne se rencontre pas souvent dans les textes. L'exemple le plus significatif que j'en connaisse se lit dans le long discours de Sêti I^{er}, sculpté sur la façade principale du temple d'Abydos. Le pharaon y rappelle à Osiris, dieu du temple, les édifices qu'il lui a élevés et les richesses dont il a doté son culte :

J'ai placé pour toi, dit le monarque égyptien, un vaisseau chargé de ballots sur la Grande-Mer. A toi sont présentés les trésors du To Nuter et des *shouti* faisant *shouti*, avec leurs apports et leurs marchandises, parmi lesquelles il y a de l'or, de l'argent et du bronze¹.

1. Mariette-Bey, *Abydos*, t. I, pl. VIII et LXXXIV.

L'idée qui se présente naturellement à l'esprit pour traduire l'expression : *des shouti* (ou *shouit*) *faisant shouti avec des marchandises*, est évidemment celle de *marchands faisant le commerce*. Nous voyons, en effet, que les *shouti* du texte d'Abydos s'occupent de marchandises et apports divers, entre autres de l'or, de l'argent et du bronze. A ceux de notre papyrus, il est fourni à des dates fort rapprochées des quantités de viandes, volailles, vin, pâtisseries, etc., assez considérables pour écarter l'idée de simples consommateurs. Ce sont donc bien des *marchands*¹, et, sur ce point, la vraisemblance devient une certitude lorsque l'on considère que le copte a conservé le mot de la langue antique dans ⲭⲟⲩ, *negotiari*, ⲭⲟⲩⲛ, *mercatores*.

Cette explication donnée, nous allons traduire le texte entier, qui n'offre que de médiocres difficultés dans sa disposition et dans sa teneur. Nous aurons toutefois à discuter un assez grand nombre d'expressions techniques de boucherie, que nous ne réussirons pas toujours à identifier avec des termes correspondants de la boucherie moderne. Mais, s'il reste quelques doutes sur la spécialisation de quelques expressions de ce genre, l'incertitude ne porte pas sur le point essentiel de notre étude.

1. Cette interprétation a déjà été proposée par quelques égyptologues, entre autres par M. Pleyte.

PAPYRUS DE BOUFAQ N° 11

(Mariette-Bey, t. II, pl. III)

COLONNE I



1. Paophi 15. Livré au marchand Khemnakt :

2. Têtes de bœufs¹ 3; de veau² 9;3. De bouvillon³, cuisse 1; cela fait pièces 3 $\frac{1}{2}$;

1.  *aaou*. Ce mot ne s'est pas conservé dans le copte, à moins qu'il ne se soit transformé en *εεϣ*, *jumenta*. En égyptien, il désigne le bœuf parvenu à sa croissance, celui dont la tête, armée de cornes, pouvait être dangereuse (*Papyrus magique Harris*, pl. A, l. 1 et 2). L'*aaou* est figuré nombre de fois sur les monuments comme animal de boucherie. Il faut, toutefois, supposer qu'il s'agit du bétail dont la tête était comestible. De nos jours la tête de veau a plus de valeur que celle de bœuf.

2. Ici le texte se sert uniquement du signe hiératique qui représente le bœuf. Cette différenciation est observée dans la suite du texte. Peut-être s'agit-il de la vache. La tête de veau était un morceau de choix; elle figure constamment dans les offrandes. La tête de bœuf n'est guère comestible; elle avait peut-être quelque autre usage. Je ne connais qu'un seul exemple de la tête de bœuf, munie de ses cornes, présentée en offrande. Les Égyptiens mangeaient le bœuf à ses divers degrés de croissance.

3.  variante de    *oun*, *jeune bœuf*, *bouvillon*, *taurillon*. L'animal est figuré sur les monuments sous la forme d'un gros veau.

[illegible]

17. Mets préparé¹ 1; poitrine² 1; gras³ de poitrine 1; cela fait pièces d'or (*nombre effacé*).

PAPYRUS DE BOULAQ N° 11

(Mariette-Bey, t. II, pl. III)

COLONNE 2

1. Paophi 20. Livré à Khemnakhht :
2. Viande fumée⁴ 1 ; entre-cuisses 1 :

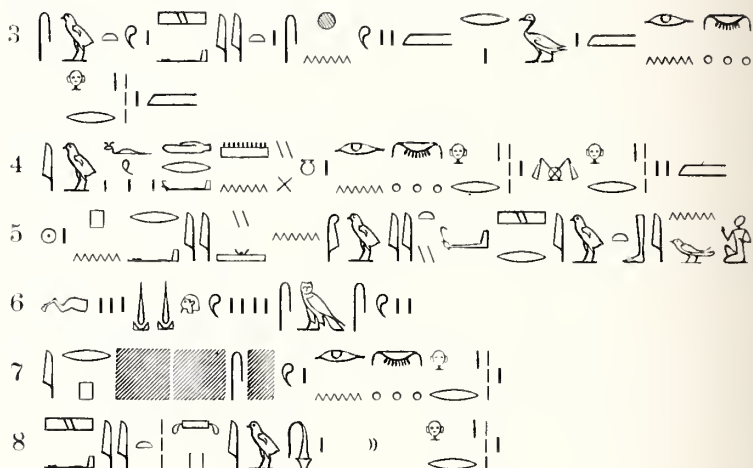
d'obélisques (*tekhen*). Des vases de cette espèce étaient destinés à l'encens. D'autres contenaient des mets préparés (*shaï*). Dans notre papyrus, le contenu de l'obélisque-vase n'est désigné que par le déterminatif des mots qui nomment les parties du corps, et le *shaï* ou *mets préparé* forme un article particulier.

1.  *shaï*. Les textes montrent qu'on employait de la farine et quelquefois du veau et du gibier pour la confection des *shaï*. C'était un mets préparé analogue à nos pâtes; il y en avait de formes très variées, ronds, oblongs, carrés, coniques, etc.

2.  $\mathcal{Q}$, *skhen*. C'est la partie de l'animal comprise entre les pattes de devant.

3.  , *kaou*, en copte **κιοϣε**, *graisse*.

4. , *auf kapou*. Ce dernier mot se dit des fumigations plutôt que de la cuisson proprement dite.



3. Gîte à l'os¹ 1; mets préparé 1; poitrines 2 $\frac{1}{2}$, oie 1 $\frac{1}{2}$; cela fait pièces d'or 1 $\frac{1}{2}$.

4. Viande dépecée², mine 1; cela fait pièce d'or 1; total, pièces 2 $\frac{1}{2}$;

5. Ce jour-là, livré au marchand Sheraouban :

6. Cuisses 3; têtes 4; collets³ 2;

7. Vin.....⁴ 1; cela fait pièce d'or 1;

8. Mets préparé 1; (viande⁵) fumée 1; cela fait pièce d'or 1.

1.  *sout*. Les monuments représentent le *sout* sous la forme d'un gros os à deux condyles garni de viande. C'était l'un des morceaux préférés des Égyptiens.

2.  *auf*ter. *Ter* signifie détruire. C'est peut-être la chair d'un animal tué par accident. Jacob, pasteur de son beau-père Laban, se vantait de n'avoir jamais ramené de *טרפה*, c'est-à-dire de *pecudes dilaniatae a feris* (Genèse, chap. xxxi, vers. 39).

3.  *sams*. Ce mot se rencontre encore une fois dans notre papyrus et ne m'est connu par aucun autre exemple. Mais il existe un mot *sam* que je crois être le nom de la nuque; il est quelquefois déterminé par le signe du cheveu. C'est probablement le morceau aujourd'hui nommé *collet*.

4. Signes illisibles.

5. Le scribe a oublié ici le mot *auf*, viande.



11. Paophi 28. De nouveau livré au marchand Khemnakt :

12. Viande de bœuf : tête 1 ; bout de pied 1¹ ; onglon.....² ;

13. Aloyaux³ 2; côtes 8; 8 poitrines 5 $\frac{1}{4}$; jambe de devant⁵ 1;

14. De veau, longe 1 ; graisse, pains pyramidaux ⁶ 4 ;

15. Cela fait pièces d'or $1\frac{1}{9}$,

1. , *an.* C'est le nom de la patte, de la griffe des animaux ; pour le bœuf, il faut probablement l'entendre de la partie inférieure de la jambe.

2. — , *abt*, en copte **ⲉⲓⲛ**, *ungula*. Nous sommes ici dans les bas moreaux.

3.  *sedjaa*. D'après les papyrus de recettes médicales, c'est une partie du corps où se produisaient des échauffements ou inflammations. On les guérissait quelquefois au moyen de rouleaux magiques appliqués sur la partie malade; ce doit être la région des reins, où se trouve l'aloë chez le bœuf, la longe chez le veau.

4. Les côtes étaient apparemment divisées par quarts ou par quartiers, comme on dit de nos jours.

5.  , *kab*, eopte *καβοι*, le *bras*. Dans l'animal, ee doit être la jambe de devant.

6. Il y avait des pains et des pâtisseries de forme pyramidale ; les préparations en forme d'obélisques étaient moins nombreuses. Il y en avait aussi qui figuraient des forteresses crénelées et qui pourraient passer pour des tours de force culinaires.



2. Vin *khet*..... 1 ; cela fait pièces d'or 3.
3. Cuisse de bœuf 1 ; cela fait pièce d'or $\frac{1}{2}$;
4. Têtes de veau 5 ; cela fait pièce d'or $\frac{1}{2}$; total, pièces d'or 4.
5. Paophi 19. Viande, cela fait pièce d'argent $\frac{1}{2}$;
6. Vin *khet*..... mine 1 ; cela fait pièce d'or $\frac{1}{2}$.
7. Le 20. Livré à Ab : viande d'aloys (lacune) ;
8. Fraises 2 ; entre-cuisses de veau 1 ; côtes 2 ; de bouvillon, têtes 2 ; de veau, cuisse 1 ;

1. , *haou*. Cette forme alterne avec l'orthographe plus ordinaire , dont l'expression phonétique est la même. Ce mot désigne, en général, dans les textes ordinaires les *chairs*, les *muscles*, le *corps*, abstraction faite des os qui sont nommés à part. On traduit quelquefois *haou* par *les membres*, mais le groupe régulier est, dans ce cas, . *Haou* s'échange aussi avec *ouf*, *chair*, copte . Mais ce groupe a radicalement une valeur particulière, qui a été conservée dans la technicité de la boucherie, et dont nous retrouvons peut-être les traces dans le copte , le *ventre*, l'*intérieur du corps*. Un texte égyptien confirme cette supposition en nous présentant les *haou* comme la cavité

on voit par le document que nous venons d'expliquer que, dans certains cas, des frais d'élevage et de découpage étaient ajoutés au prix de la viande. Cette augmentation peut correspondre à des commandes spéciales pour lesquelles il fallait livrer, à jour déterminé, des morceaux indiqués à l'avance. Il était nécessaire alors de préparer un animal de boucherie, en sus de ceux qui étaient requis pour le service, et l'on conçoit que les frais particuliers nécessités par cette exception aient été à la charge de l'acheteur.

Comme spécimen de la comptabilité détaillée tenue dans les temples et de l'emploi des hiéroglyphes pour les écritures de l'ordre le plus vulgaire, notre document est réellement curieux et instructif. Au point de vue de l'usage d'une monnaie d'or et d'argent à l'époque pharaonique, il est aussi des plus concluants. Seulement il ne nous fait pas connaître le poids de ces monnaies, et, par suite, nous ne pourrions concevoir aucune idée de leur valeur jusqu'à ce que d'autres textes nous révèlent leur rapport avec l'outen et le kati.

Le seul renseignement important qu'il nous donne sur ce chapitre, c'est que 5 pièces d'argent équivalaient à 3 pièces d'or. Nous apprenons par là, et c'est une notion importante, qu'à l'époque des Ramessides la valeur de l'or était à celle de l'argent comme 5 est à 3; aujourd'hui, la proportion est de 17 à 1. Mais, dans l'Ancien Empire, les deux métaux n'ont pas dû différer notablement de valeur, si même, dans l'origine, l'argent, que les Égyptiens appelaient l'*or blanc*, n'a pas été regardé comme plus précieux que l'or.

L'avenir nous réserve certainement de nouvelles constatations concernant la question des monnaies de l'ancienne Égypte. Nos résultats présents sont encore fort limités; toutefois, ils ne sont pas sans importance, au moins en ce qu'ils lèvent bien définitivement tous les doutes relativement à l'usage du bronze, de l'argent et de l'or employés comme monnaie aux temps pharaoniques.

Les types à nous connus sont :

BRONZE. L'outen, pièce du poids de 91 grammes ¹, ayant des subdivisions fractionnaires parmi lesquelles les monuments citent le demi-outen et le quart d'outen.

ARGENT. 1° L'outen, connu jusqu'à présent par un seul texte, qui le cite comme monnaie donnée en paiement du prix de terres; 2° la pièce mentionnée par le papyrus de Boulaq n° 11, et dont le nom hiéroglyphique n'est pas déchiffré. Cette pièce d'argent, de valeur moindre que l'outen d'argent, se subdivisait en fractions. Notre texte ne signale toutefois que la demi-pièce ².

OR. 1° La pièce d'or correspondait à celle d'argent dont nous venons de parler. Elle avait le même système de subdivision fractionnaire, et nous ne connaissons aussi que la demi-pièce d'or comme pièce divisionnaire; 2° le pak d'or qui pesait $\frac{1}{128}$ d'outen, c'est-à-dire environ 71 centigrammes.

Les musées ne possèdent guère d'antiques qu'il soit possible de considérer comme ayant servi de monnaies à l'époque pharaonique, à l'exception de quelques anneaux d'or. On est fondé à croire que les Égyptiens se servaient de pièces de métal, avec ou sans marques, qu'on prenait au poids. Il y a toutefois, de ce côté, une lacune singulière dans les collections. Une observation de ce genre peut être faite également à propos des lampes qui sont mentionnées, ainsi que l'huile à brûler, dans des textes anciens, et dont aucun spécimen authentique n'a encore été retrouvé.

1. Ce poids considérable est cependant bien inférieur à celui de l'ancien as romain. L'outen pesait un peu moins que quatre de nos pièces de 5 francs d'argent.

2. D'après la Bible, les frères de Joseph payèrent en argent le blé qui leur fut livré en Égypte (*Genèse*, eh. XLII, v. 27). Cet argent se plaçait dans des bourses liées, צֶרֶר (*ibid.*, v. 35). Il s'agit certainement d'une monnaie quelconque, qui se pesait au temps d'Abraham (*Genèse*, eh. XXIII), et se comptait en Égypte au temps de Joseph (*ibid.*, eh. XLV, 22).

VALEURS DE QUELQUES OBJETS

Dans son savant mémoire¹ sur le papyrus grec qui contient l'offre d'une récompense pour la recherche d'un esclave fugitif, Letronne a proposé, pour le système monétaire de l'Égypte sous les Lagides, un tableau qui a été admis par des savants distingués. Les évaluations données par le célèbre archéologue français sont basées sur la proportion par lui admise de 1 à 60 pour la valeur du cuivre comparée à celle de l'argent. En acceptant cette proportion, Letronne rectifiait les idées de M. Amédée Peyron, qui avait conclu au rapport de 1 à 30. Mais, en vertu des données de différents documents égypto-grecs, M. Bernardino Peyron combattit à son tour les conclusions de Letronne et donna la proportion de 1 à 120 pour les deux métaux.

M. Giacomo Lumbroso a résumé la discussion sur ce point dans son excellent ouvrage sur *l'Économie politique de l'Égypte au temps des Lagides*². Ajoutant aux pièces du débat quelques observations nouvelles et discutant l'ensemble des témoignages, il conclut qu'il est nécessaire d'admettre un rapport au moins double de celui qui avait été établi par Letronne, c'est-à-dire celui de 1 à 120 ou 125 au lieu de 1 à 60.

Je rappelle ces divergences pour bien mettre en relief les difficultés de la question, même pour ce qui concerne une époque notablement plus riche en documents que celle dont je m'occupe spécialement. Sous les Ptolémées, les documents égypto-grecs donnent aux poids et aux monnaies alors en usage chez les Égyptiens les noms des poids et mesures des Grecs. Quelle qu'ait pu être la différence entre le système alexandrin et le système attique, on n'aperçoit,

1. Paris, Imprimerie royale, 1833 (extrait du *Journal des Savants*).

2. Turin, in-8°, 1870.

quant à présent, aucune attache entre le premier de ces systèmes et celui des poids, mesures et monnaies des temps pharaoniques. Nous n'avons, par conséquent, pas à intervenir dans les discussions encore ouvertes depuis la publication de M. Lumbroso. Nous ne pouvons, à plus forte raison, nous promettre d'arriver à des résultats plus méthodiques : c'est dire suffisamment que notre but est simplement de rassembler quelques matériaux sûrs pour un édifice dont nous n'essayerons pas de tracer le plan.

Nous pourrions apprécier avec une certaine exactitude la valeur des métaux précieux dans l'Égypte pharaonique, si nous découvrions d'une manière sûre le prix de la journée de travail manuel ou celui d'une quantité déterminée de grains. Mais cette condition de sûreté est rarement remplie, car il faut tenir compte de circonstances particulières qui nous échappent forcément. Nous avons dit, par exemple, que des ouvriers à la solde des temples recevaient en numéraire 5 outens de bronze par mois (soit 455 grammes de bronze monnayé). Mais il n'est pas certain qu'il ne leur fût pas alloué en même temps une paye en denrées¹. Les distributions en denrées, surtout en grains, sont les cas les plus fréquents; le compte en était tenu en *grandes mesures*.

On trouve, par exemple, qu'il est distribué à chacun des portiers 2 grandes mesures $\frac{1}{2}$ ². D'autres fois, il n'est distribué aux mêmes employés que 1 grande mesure³; en même temps, les *houtou* ou sergents recevaient 4 grandes mesures, les hommes sous leurs ordres, 2 grandes mesures, les esclaves, seulement $\frac{1}{4}$ de grande mesure.

On voit que la paye était proportionnée à l'importance de

1. Sous Philométor, les miliciens macédoniens en garnison à Memphis recevaient une paye de 150 drachmes et de 3 artabes de grains dont deux rachetables (voir B. Peyron, *Papiri greci del Museo Britannico*, p. 33).

2. *Papyrus de Turin*, pl. CVIII, ligne 4.

3. *Ibid.*, pl. CIX, lignes 16 et 23.

l'emploi. L'allocation minimum d'un quart de grande mesure correspondrait à 18 litres de grains environ. Si la distribution était faite pour un mois, la ration de l'esclave n'aurait été que de 0^{lit}, 60 par jour, c'est-à-dire inférieure à celle que les Corinthiens donnaient à leurs esclaves, au dire d'Athénée, une chénice. Il n'y aurait là, toutefois, rien de bien invraisemblable, mais nous ne sommes pas assurés de la périodicité des distributions, et dès lors tout calcul est incertain.

La réserve à cet égard est d'autant plus indispensable que, dans les mêmes comptes, les quantités distribuées varient sensiblement. Par exemple, on voit les sergents recevoir 7 grandes mesures au lieu de 4, les hommes sous leurs ordres, 4 mesures $\frac{1}{4}$ au lieu de 2.

Cependant les portiers ne reçoivent encore le même jour que 1 grande mesure, et les esclaves $\frac{1}{2}$ au lieu de $\frac{1}{4}$. Y avait-il eu travail exceptionnel? La distribution était-elle faite pour un temps plus long? Nous l'ignorons toujours.

En ce qui concerne les céréales, nous possédons un document assez clair qui nous donne le prix des deux espèces de blé les plus généralement citées par les textes, savoir celui qui est nommé l'épi, , et celui dont le nom est figuré par la mesure comble, . L'une et l'autre de ces sortes de grains valaient 2 outens la grande mesure¹, ce qui revient à 2 outens $\frac{3}{4}$ l'hectolitre (253 grammes de cuivre monnayé). A ce compte, les ouvriers des temples, payés à raison de 5 outens de cuivre par mois, recevaient la valeur de 2 hectolitres $\frac{1}{2}$ dé blé. De nos jours, cela équivaldrait en moyenne à une cinquantaine de francs. On pourrait en déduire que l'outen de bronze aux temps pharaoniques représentait la même valeur que 9 francs à notre époque. Cette conclusion est parfaitement admissible.

Le prix du grain du Midi est également donné par un

1. *Papyrus de Turin*, pl. CIX, lignes 21, 22 et 24.

2. *Ibid.*, pl. XCI, lignes 4 et 7.

papyrus à raison de 7 outens de bronze par mesure *tena*¹. Malheureusement la contenance de cette mesure ne nous est pas connue ; ainsi que je l'ai expliqué, il y avait des *tenas* de capacités diverses². Le grain désigné sous le nom de *blé du Midi* était plus rare et probablement plus cher que celui du Nord ; il ne figure que pour les $\frac{7}{24}$ dans la quantité de 192 grandes mesures exigées annuellement pour les cérémonies du temple de Médinet-Habou, les $\frac{17}{24}$ étant de *grains du Nord*.

Le prix de l'huile et celui du miel sont indiqués dans le compte des objets donnés en paiement d'un taureau ; mais il reste quelque incertitude sur la question de savoir s'il s'agit du *hin*, mesure, ou d'un autre vase. Le hin de miel aurait valu $\frac{4}{5}$ d'outen de bronze, et le hin d'huile $\frac{10}{11}$. Ces prix paraissent trop élevés ; peut-être les avait-on exagérés en vue de l'échange. Les calculs faits sur les comptes du Sérapéum, relatifs à l'huile due aux deux prêtresses jumelles, font ressortir aussi un prix très élevé ; mais ils ne sont pas plus certains que celui du compte du taureau³.

En deux circonstances, nous trouvons le prix d'une natte ou couchette de bois. Dans le compte du prix du taureau, cet objet figure pour 25 outens ; au contraire, il n'est porté que pour 2 outens $\frac{1}{2}$ dans les actes de partage traduits ci-devant. Il pouvait, en effet, exister des couchettes de plus ou moins grande valeur ; mais nous trouvons probablement encore dans cet article un indice de l'exagération des prix déjà signalés à propos de l'huile et du miel. Dans les comptes relevés par M. Lumbroso sur les documents égypto-grecs, une natte figure pour 60 drachmes⁴.

Nous connaissons aussi les prix de certaines étoffes, mais non ceux d'aucune pièce de vêtement. Les indications rela-

1. *Papyrus de Turin*, pl. XXXIX, lignes 5 et 9.

2. Voir ci-devant, p. 78 [; cf. p. 314 du présent volume].

3. Lumbroso, *loc. laud.*, p. 11.

4. *Ibid.*, p. 25.

tives aux étoffes ne nous apprennent rien par le motif qu'elles ne sont pas accompagnées des détails nécessaires sur les dimensions et la nature des tissus.

Dans des actes de partage figurent : 1° une chèvre pour 2 outens ; 2° un ou deux canards¹ pour $\frac{1}{4}$ d'outen. Ces prix sont vraisemblables ; il en est autrement de ceux de 2.000 et de 3.000 drachmes données pour une oie dans l'un des papyrus égypto-grecs du Louvre².

Nous trouvons dans le papyrus de Boulaq, dont j'ai donné la traduction complète, une foule d'indications sur les prix de la viande de boucherie et de diverses autres denrées ; seulement nous n'avons aucune idée de la valeur des pièces d'argent et d'or mentionnées dans ce compte. En attendant que ce point soit élucidé, nous devons nous borner à faire l'observation que la tête et la cuisse de bœuf paraissent avoir eu la même valeur. Au point de vue culinaire, cette équivalence serait inadmissible, même en admettant qu'il s'agit d'animaux assez jeunes pour que la chair de la tête en fût encore comestible. Il y a probablement quelque explication à nous inconnue de ce fait anormal.

On s'étonne moins de trouver des valeurs assez différentes attribuées aux mêmes morceaux ; la qualité de la viande et son état de fraîcheur justifient des écarts considérables dans les prix.

Les objets de bronze paraissent avoir eu un prix assez élevé. Les comptes de partage comprennent des vases de ce métal de 2, 3, 4, 5 et 12 outens³. Une passoire est portée pour 5 outens, un couteau pour 3 outens.

Le rasoir de bronze, bien déterminé par la figure de l'instrument , valait un outen. Il en existe d'absolument semblables dans les musées. C'est l'objet dont l'identification est

1. Le sens du signe que j'ai traduit par *paire* [p. 319] n'est pas certain.

2. Lumbroso, *loc. laud.*, p. 10.

3. Je ne parle pas de celui de 50 outens, parce qu'il y a doute sur le chiffre hiératique.

la plus certaine. Un autre objet d'identification non moins certaine est un *shebot* ou bâton de main. Les Égyptiens, de même que les Hébreux, donnaient ce nom aussi bien à la canne ordinaire qu'à la baguette de la fustigation et au sceptre du pouvoir; aussi il devait exister des *shebot* de valeurs fort diverses. Un des papyrus de Turin attribue la valeur d'un outen de bronze à un *shebot*.

En ce qui concerne la valeur des propriétés immobilières, le seul document connu est celui qu'a cité M. le docteur Brugsch et dont nous avons déjà parlé. Ce document est encore inédit. D'après les citations qu'en a tirées le savant allemand, deux pièces de terrain auraient été payées à raison d'un outen d'argent pour 10 mesures *sata*. M. Brugsch assimile le *sata* au feddan actuel (5.929 mètres carrés, environ $\frac{3}{5}$ d'hectare), mais une telle identification a besoin d'être démontrée : je crois que le *sata* était moindre que le feddan. On lit, en effet, dans l'inscription d'Ahmès, chef des nautoniers, qu'après la victoire il fut distribué à chaque marin un lot de 5 *sta* ou *sata* de terre dans son pays¹. Une allocation de 3 hectares paraît bien considérable. Pour se former une opinion, il faut attendre qu'un texte explicite nous fasse connaître le rapport du *sata* avec la coudée.

1. Voir Chabas, *Les Pasteurs en Égypte*, p. 21, § 11.

NOTES ADDITIONNELLES

I. *Sur la valeur du hin*

La riche collection d'antiquités égyptiennes rassemblée par M. Gustave Posno contient, entre autres pièces précieuses, un vase d'albâtre oriental portant sur la panse la légende de Ramsès VI et l'indication 40 *hins*¹. D'après mon estimation de la valeur du *hin*, cette contenance correspondrait à 18^{lit},40. Le livret de la collection dit que le vase doit contenir environ 19^{lit},50. Il serait à propos d'en faire le mesurage avec soin. En tenant compte de ce que le liquide ne pouvait y être versé jusqu'au bord à raison du bouchage, nous pouvons considérer ce vase comme justifiant la valeur que j'ai donnée au *hin*.

II. *Sur la valeur de quelques objets*

M. Maspero a bien voulu me communiquer la première page d'un papyrus inédit appartenant à une collection particulière. On y trouve l'état détaillé d'objets enlevés à un personnage nommé Amenemoua par deux serviteurs, et l'estimation de la plupart de ces objets en numéraire. C'est un compte qui était destiné à être mis sous les yeux des magistrats à l'appui de la plainte.

J'y relève les prix des objets ci-après :

4 meubles à tiroir, pour 8 outens de bronze.

1 meuble ouvragé, pour 5 outens de bronze.

1 bâton ou massue de cyprès marqueté d'autre bois, pour 4 outens de bronze.

1. Cf., p. 187-192 du présent volume, le mémoire que Chabas avait consacré à la description et à l'étude de ce vase. — G. M.

1 verge (*shebot*) de cyprès, pour 1 outen de bronze.
Nous en avons cité une d'un demi-outen.

1 pioche, pour 2 outens de bronze.

Ce dernier objet doit être une pioche ou houe de bois.

D'autres objets sont simplement comptés, mais sans indications de prix, entre autres des grains, deux attaches pour livres écrits et un étui ou sac d'écritures.

PRÉAMBULE

A LA

NOTICE DE M. DE LORIOI SUR LE PENTACRINUS

DE SENNECEY-LE-GRAND¹

Dans le courant de l'année 1876, les circonstances m'obligèrent à transporter mon domicile à Sennecey-le-Grand. J'y occupai alors une maison située dans le quartier Saint-Julien, à proximité de la chapelle de ce nom et à la base de la colline que couronnent les ruines de l'église Saint-Martin de Laives.

Cette situation, à l'angle nord-est de la vallée de la Grosne, offre à peu près les mêmes ressources que celles qu'a visitées dans le territoire d'Asti le savant géologue B. Gastaldi, qui fait justement observer que l'un des spectacles qui surprennent le plus profondément est la vue d'une vaste extension de pays, offrant dans sa configuration et dans la disposition de ses parties une grande variété de reliefs.

En effet, à l'un des angles du vaste lac de la Bresse, dont les bords s'étagent, depuis la Saône, au travers de toute la masse des terrains, jusqu'aux dépôts du grès bigarré, et depuis les collines qui terminent ce lac et qui nous présentent les derniers promontoires de la mer méditerranéenne, cette

1. Extrait de la *Notice sur le Pentacrinus de Sennecey-le-Grand*, publiée par M. de Lorioi, sous les auspices de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône*, 1878, in-4°, p. 1-viii. — G. M.

localité semble avoir offert à l'homme de tous temps des attrait sérieux, comme on peut encore en concevoir l'idée par l'abondance des riches villas de construction moderne, lesquelles n'ont fait que remplacer les castels d'autrefois. Si des murs neufs couronnent aujourd'hui les fossés du château de Ruffey, on trouve encore, presque sur le même emplacement, les débris d'une somptueuse résidence romaine dans laquelle on a découvert un pavage en mosaïque et des débris de fresques de fort beau modèle.

Voilà pour l'époque historique; quant à l'époque ainsi qu'on la nomme préhistorique, les restes en sont abondants, depuis les silex éclatés de la forme la plus grossière, tels que ceux qu'a publiés M. le Dr H. Jacquinot¹. On conçoit que l'on se soit interrogé longtemps avant d'affirmer que certains d'entre eux fussent de travail humain, surtout lorsqu'ils sont trouvés isolément. Dans le canton de Sennecey on n'en a pas encore cité de dépôts donnant l'idée d'une occupation prolongée. Mais on trouve plus abondamment les silex taillés en flèches, en grattoirs, qui certainement étaient encore en usage au début de l'époque romaine. Les chiffres que j'ai indiqués dans mon *Étude sur l'Antiquité historique*² sont parfaitement conformes aux conclusions posées par M. Kerviler dans ses travaux sur les rives de la Loire, aux environs de Saint-Nazaire. Il nous donne la description suivante de la population qui habitait les îles de la baie de Penhouët jusqu'au V^e siècle avant notre ère :

« Vers le V^e siècle avant notre ère, les rives de la baie de
» Penhouët étaient habitées par une population de mœurs
» maritimes caractérisées par les pierres de mouillage de
» leurs bateaux. Ces populations, au crâne dolichocéphale,

1. *Les temps préhistoriques dans la Nièvre*, pl. II et XV. Voir aussi *l'Homme pendant la période quaternaire dans le Bourbonnais*, par le docteur Boilleau.

2. Voir cet ouvrage : *Études sur l'Antiquité historique d'après les sources égyptiennes*, Maisonneuve, 1873.

» vivaient avec le *bos primigenius* et le cerf; elles se servaient d'instruments en bronze et en corne de cerf et de poteries de pâte assez grossière. Le faite de la baie était à ce moment à environ quatre mètres au-dessous des basses mers. »

Les sondages de M. Kerviler lui ont permis de constater que les alluvions ne dépassent guère une profondeur d'environ seize mètres au-dessous de la couche du bronze, ce qui lui permet d'attribuer au commencement de la période jurassique actuelle un maximum de six mille ans avant notre ère. M. Kerviler constate qu'on est arrivé au même résultat par la supputation biblique et par les calculs basés d'après les alluvions de la Saône. Pour ma part, je n'attribue nulle portée aux chiffres extraits des abrégiateurs de Manéthon, non plus qu'à ceux dont les chronographes ont enrichi les récits de la Genèse. Mais la méthode et les conséquences qu'expose M. Kerviler me paraissent à l'abri de toute contestation. On se sent d'ailleurs à l'aise de redescendre cette ascension vertigineuse dans le passé et de retomber dans des chiffres modérés.

L'usage de la poterie et des instruments en bronze et en corne de cerf remonte à la même période de cinq cents ans avant notre ère. On y trouvera sans doute des armes de bronze et de fer, et la question de l'antiquité relative de ces diverses pièces du travail humain se résoudra par la facilité qu'on pouvait avoir à les obtenir. Conséquemment, on a eu raison de regarder comme les plus antiques ceux que la nature fournit d'elle-même, ou qui peuvent être le plus facilement imités, comme le sont les éclats de silex que nous venons de citer. Encore il ne faut jamais perdre de vue l'influence des circonstances et du voisinage, qui peut avoir une grande importance sur la question des dates.

Ces réflexions faites sur l'antiquité de la pierre taillée nous abrègent la voie sur le passage à la pierre à tailles fines et à la pierre polie. Déjà on était à peu près d'accord

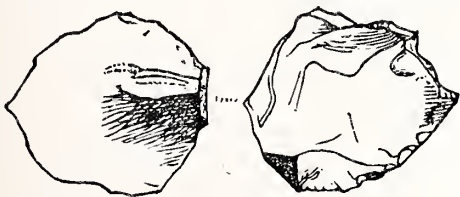
que certaines de ces pierres avaient été préparées et utilisées par une génération au fait de l'usage des métaux. Nous aurons quelques réflexions à faire à ce sujet dans une prochaine publication. Toujours est-il que les pierres polies ou lisses, considérées jusqu'à présent comme œuvres spéciales du second âge de la pierre, ne sont pas rares dans notre terrain de Sennecey. J'en ai recueilli un assez grand nombre d'échantillons au pourtour de la colline appelée *Le Peut*. Il pourrait y avoir eu là une station ou un établissement comparable à celui de Chassey, et l'on y retrouve, au point culminant, un mamelon isolé par le travail de l'homme, comme pour constituer la tombe de quelque ancien chef. Autour de la base de ce mamelon, et surtout du côté du sud-ouest, on trouve fréquemment les silex taillés dont je viens de parler. Ils se rencontrent encore souvent au bas de la colline, au voisinage de Sans-le-Bas, dans un terrain coupé en deux par la route et limité par un cours d'eau. J'ai trouvé là tout récemment des espèces de grattoirs ou de briquets et une foule de silex taillés, sans caractère bien spécial.

Ainsi donc, en dehors du cadre de l'histoire, on trouve sur le sol des traces saillantes de l'existence de l'homme de toutes les époques, et l'on pourrait même y énumérer l'homme antérieur à l'usage vulgaire des métaux, l'homme du fer, l'homme du bronze. Je ne voudrais pas me mêler de ces classements ; seulement, c'est sur le territoire de Beaumont qu'on a découvert une lame de couteau de bronze d'une forme très fréquente à l'âge de bronze¹. Cela porte à croire que la civilisation dont les lacustres nous ont conservé de si nombreux échantillons s'étendait beaucoup plus loin.

1. L. Niepce, *Monuments préhistoriques du canton de Sennecey, Matériaux* L. Landa et Guillemain, p. 127. J'ai trouvé moi-même, sur les bords de la Saône, deux pointes de couteau semblables et un joli vase à la main à rayures concentriques, irrégulièrement espacées par la faute de l'outil.

Les restes de poterie, de silex et d'outils en os, dont on trouve les entassements dans les Terramares du Modénais, permettent aussi de faire d'utiles comparaisons entre les divers produits de l'art présumé préhistorique.

Ce sujet d'études est fort intéressant, surtout pour ceux qui ont voué leurs aptitudes et leurs loisirs à l'examen des questions de la véritable histoire, de l'histoire qui débute avec la création de l'homme actuel. Je ne parle pas d'un autre genre d'espèce humaine entrevu par M. l'abbé Bourgeois au milieu des silex du terrain tertiaire de Thenay. Cette opinion hardie avait déjà été mise en avant par le même savant au Congrès des Sciences préhistoriques de Paris en 1867; il la défend de nouveau dans une publication récente faite à Louvain. Pour les gens qui aiment les preuves, on aimerait à trouver, après treize ans de recherches sur le même terrain, quelques outils présentant les caractères nécessaires pour couper, percer, râcler ou frapper. Mais on est vivement surpris de voir les quatre figures choisies parmi les meilleurs échantillons que M. l'abbé Bourgeois nous propose comme étant l'œuvre de l'homme¹, surtout si on les compare aux plus mauvais échantillons du même genre. Et l'on se demande si les causes qui ont contribué à la préparation de ces nodules, dont le plus grand nombre est évidemment inutilisable, ne sont pas purement accidentelles. J'en reproduis ici une sous ses deux aspects, qui paraît être d'un excellent modèle de taille intentionnelle :



1. *La question de l'homme tertiaire*, Louvain, 1877, p. 75.

A l'origine, M. l'abbé Delaunay avait apporté au Congrès de Paris des ossements d'*Halitherium* sur lesquels on voyait des incisions d'une profondeur et d'une netteté remarquables. Ce fait fut d'abord considéré comme une preuve de l'existence de l'homme tertiaire, et cette nouvelle cause d'erreur dura jusqu'à ce que M. Delfortrie, de Bordeaux, reconnût dans ces incisions l'œuvre d'un grand squal, commun dans le miocène, le *carcharodon megalodon*. C'est M. l'abbé Bourgeois lui-même qui se réserva l'honneur de relever cette erreur grave. Mais il n'arriva pas à temps pour prévenir la publication d'un Mémoire de M. le professeur Capellini¹, qui a recueilli divers ossements de *Baleonotus*, curieusement incisés et qui lui ont paru être du travail humain. Pour M. l'abbé Bourgeois, qui les a examinés sur des figures et des moulages, *il est obligé de dire qu'il ne voit là également que le travail d'un squal*.

Je cite avec plaisir ces noms de personnages justement célèbres dans la science, car on n'abusera plus dorénavant du reproche d'*homme étranger à la science*. On peut maintenant laisser la discussion aux soins de M. l'abbé Bourgeois et de M. le professeur Capellini, savants dont la compétence ne peut être révoquée en doute par personne de nos jours. Une besogne facile reste à faire, ce serait la description des recherches faites pour le compte du Musée de Saint-Germain dans le gisement de Thenay. On verrait par là clairement combien les silex présumés taillés diffèrent peu d'autres qui n'ont aucune prétention de cette espèce, et l'on comprendrait les motifs qui ont fait amener la question au point où elle en est.

L'homme tertiaire ferait remonter notre espèce à une autre époque géologique. Pour en admettre l'existence, il faudrait des marques plus sérieuses du travail humain que celles qu'a publiées M. l'abbé Bourgeois, et auxquelles aucun fait n'est venu prêter assistance.

1. *L'uomo pliocenico in Toscana*, Rome, 1876, avec quatre planches.

Quoi qu'il en soit, le terrain de Sennecey-le-Grand abonde en reliques de toute espèce ; on y trouverait, et l'on y trouve, en effet, des silex de toutes les formes, et il n'y a pas de motif pour supposer ces derniers forcément étrangers à l'existence de l'homme, si on lui donnait l'antiquité que l'on prétend. Quelques novateurs ont voulu faire des collections de flèches, de poinçons, de grattoirs, etc., fort remarquables, mais jusqu'à présent se sont bornés à signaler le fait comme un jeu de la nature, qui pourrait dans une certaine mesure simuler le travail humain. En somme, la question est très importante, et, quelque idée que l'on s'en forme, l'on doit espérer qu'elle s'avancera d'un pas rapide, surtout si elle est étudiée par des savants véritables.

L'origine des pierres de foudre est connue depuis longtemps. Il ne faut pas descendre jusqu'à Boucher de Perthes. En 1734, M. Mahudel lut devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un Mémoire important sur ce sujet. Les Mémoires de l'Académie nous donnent deux planches représentant quinze des objets qu'il avait eu l'occasion d'examiner¹. Ce savant, bien qu'il eût parfaitement reconnu l'usage de ces pièces et leur origine terrestre, leur attribuait encore une antiquité trop éloignée, par exemple, il les confondait avec les outils qui avaient pu servir à la construction des villes antédiluviennes, et en particulier la ville d'Hénoch ; il cite aussi, longtemps avant nos archéologues modernes, la circoncision des Juifs au moyen d'un instrument de silex et la mutilation des prêtres de Cybèle. Ces détails donnés sur des opérations antiques manquent de précision. Les Juifs n'ont jamais employé ni verre, ni pierre pour la circoncision ; leurs livres disent tout le contraire.

C'était du reste un honneur immérité que ce témoignage

1. *Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XII, p. 163.

en faveur de pièces dont quelques-unes remontent au plus au commencement de notre ère¹.

Dans l'établissement celtique qu'il a découvert dans la cluse de Vorbourg, sur une longueur de plus de deux cents pas, sur la rive droite de la Berse, M. Quiquerez a découvert aussi d'assez nombreux fragments de poterie dite celtique, montrant l'âge le plus reculé de l'emploi des argiles sans le secours de tour à potier. Là abondent les instruments en pierre ; on y voit de rares petits outils de bronze, et le fer y apparaît sous la forme de scories de petite forge, sous celle de fers à cheval à bords onduleux. Il y avait aussi deux disques de fer de la grandeur et de l'épaisseur d'un ancien sol de France.

Des fouilles récentes ont renouvelé le spectacle de la réunion des trois âges d'antiquité. Cela peut donner à songer à ceux qui veulent absolument une superposition de l'âge de bronze et de l'âge de pierre. Au moins faut-il admettre que les circonstances géologiques doivent être prises en considération, et qu'un objet n'est pas forcément ancien lorsqu'il est trouvé avec des objets de fer ou de bronze.

On voit que nous n'en sommes encore qu'à l'étude des éléments de la science, mais qu'il est toujours sage de se tenir en garde contre l'imprévu et l'extraordinaire. Il y a quarante siècles que la sage nation des Égyptiens avait étudié la nature : « Le cours des eaux s'écarte de temps en » temps et prend parfois une direction différente : les grands » océans deviennent des terres arides. Les rivages deviennent » de profonds abîmes². » Seulement la sagesse égyptienne ne se hâtait pas de juger Dieu ; elle ne se considérait pas comme assez ancienne sur la terre pour en publier et en

1. On a prétendu avoir retrouvé en Palestine les tombes de Josué ; mais ce qu'on y a vu de plus remarquable consiste en scies, grattoirs de silex, etc., tous instruments peu propices pour la circoncision.

2. Voir F. Chabas, *Les Maximes d'Ani*, t. II, p. 61.

discuter les mystères et les difficultés de la création. Nous gagnerons peut-être beaucoup à observer la même discrétion.

M. l'ingénieur A. Quiquerez a publié sur l'âge de fer dans le Jura-Bernois un livre où l'on trouve sur l'industrie du fer des renseignements fort intéressants. Il a exploré plus de deux cents anciennes forges, dont les restes nous montrent l'industrie sidérurgique plus répandue dans la période préhistorique qu'au moyen-âge et dans la période romaine. Cela peut tenir à ce que dans le Jura-Bernois abondait le minerai pisolithique à la surface du terrain, facile à recueillir et fusible sans préparation.

M. Quiquerez entre dans quelques détails sur l'oppidum celtique du Mont-Terrible, et montre le fer en quantité assez notable associé à une couche différente de celle qui renferme les antiquités romaines. Il cite d'abord deux clefs, semblables à celles de la Tène et qu'on retrouve également mélangées à des antiquités romaines à Develier. Il y avait aussi une de ces haches à douille regardées comme appartenant au premier âge du fer et des fragments de fer à cheval à bords onduleux. Un couteau à lame de fer était emmanché dans une corne de cerf, et de nombreuses scories de fer appartenant à un atelier de forgeron, et non pas à un fourneau, étendues, répandues dans cette même couche avec une multitude de pointes de flèche en silex, des haches et d'autres outils de pierre et très peu d'objets en bronze, excepté des monnaies. Ici certains objets métalliques nous mettent à même de juger les dates antiques qu'on avait à tort attribuées aux autres. Les recherches faites récemment dans les cimetières de Caranda et de Sablonnières (Marne)¹ ont ramené l'attention des archéologues sur cette question. L'abondance des pierres taillées ne s'explique pas facilement

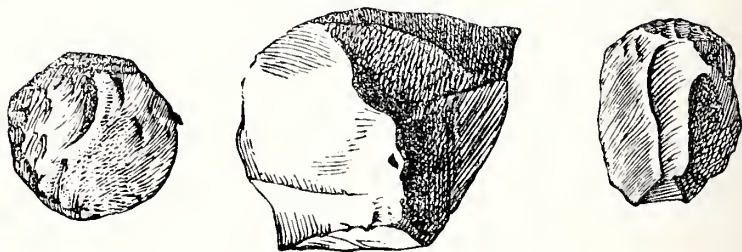
1. Le cimetière de Caranda et la coexistence de l'usage des instruments de pierre avec silex de bronze et de fer, par M. G. Millescamps (*Bulletin d'Anthropologie*, 1875).

par des motifs d'imitation du passé, et il est trop commode d'appeler *flèche de l'époque néolithique* celle qu'on a trouvée dans la tombe de Lizy. On aurait les mêmes facilités pour la flèche ci-contre, trouvée dans les dernières fouilles de la



citadelle de Langres. D'un autre côté, les fragments de silex taillés qu'on a trouvés soudés par la rouille à des lames de scramasax, à Caranda et à Sablonnières¹, ne seraient pas moins intéressants lorsqu'ils dateraient d'une époque moins éloignée.

Des silex employés à l'usage de briquet ont été trouvés en Bourgogne et ailleurs. M. Baudot constate qu'ils appartiennent à l'âge primitif des sépultures barbares. Voici trois échantillons des silex dont il s'agit et qui ont été découverts



à Charnay avec une masse d'objets mérovingiens. Je viens de voir un silex à deux tailles (formes de couteau), qui sort

1. Ed. Fleury, *Antiquités, monuments*, etc.

d'une tombe romaine, avec débris de bronze et dix médailles d'un successeur de Constantin le Grand (III^e ou IV^e siècle). Cet objet précieux fait partie de la collection recueillie dans la localité par M. le docteur Rousselot. Le couteau semble avoir servi comme pierre à briquet. Des silex taillés en flèches, en hachettes, etc., ont été trouvés dans le voisinage¹.

Cependant mes recherches sur les produits antédiluviens de la localité ont porté sur les fossiles, qui y sont fort abondants. J'y ai découvert une espèce nouvelle de *Pentacrinus* dans l'étage situé au-dessus du lias, et je me suis hâté de la mettre à la disposition du public en publiant les circonstances de la trouvaille². Rien n'était plus facile à reconnaître que ce fossile, dont les longues chainettes se croisent dans tous les sens sur les couches calcaires d'un banc de terre à foulon, qui est exploité depuis de longues années comme pierre à bâtir et comme pierre mureuse. Cette formation couvre en partie l'extrémité nord de la montagne de Sans, où on peut encore la voir sans peine. Pour qu'on puisse juger du terrain qu'elle occupe, j'ai fait dessiner l'aspect de cette extrémité, vue depuis les dernières fenêtres du clocher de l'église Saint-Julien (pl. X). On trouvait des échantillons de *Pentacrinus* depuis la limite inférieure qui est au rameau du chemin dit de La Gaze. A gauche, sont des carrières connues sous le nom de carrières de Sennecey, et, à droite, un mur qui limite au haut de la montagne les propriétés dans la vallée de Ruffey. Les terrains sur ces deux versants consistent en calcaire à entroque, calcaire à polypier, et se perdent vers Ruffey sous les couches du lias.

1. Voir aussi les excavations au camp de Cissbury, par M. le capitaine Lane-Fox ; silex des retranchements antérieurs à la conquête romaine, formes néolithiques et se rapprochant aussi de celles de l'époque paléolithique.

2. Voir p. 255-266 du présent volume, le mémoire intitulé *Notice sur la découverte d'une couche de Crinoïdes fossiles de l'espèce Pentacrinus*. — G. M.

Le terrain, limité comme nous l'avons dit par les carrières et par le mur, est une série de calcaires argileux ou marneux, où l'on a cherché de la pierre depuis longtemps. Chaque année, des travaux étaient entrepris et de nouveaux découverts faits principalement pour l'entretien des chemins vicinaux. La couche à *Pentacrinus* était soulevée, et le plus souvent négligée comme tout à fait inutilisable. En 1866 notamment, les choses s'étaient passées ainsi, et les dalles restées sur le sol furent conservées en grand nombre. Il y avait lieu d'observer que la face du calcaire, maintenue sur le sol, conservait mieux les traces du fossile et retenait moins facilement les remplissages calcaires, en sorte que les plus beaux échantillons proviennent de cette situation.

Le terrain fossilifère s'étendait jusqu'à la hauteur des carrières actuelles les plus élevées; du moins j'ai trouvé à ce niveau de la montagne de jolis échantillons sur le sol, et j'ai mis au jour une couche en place qui n'a pas encore été dérangée et qui offrira de nouvelles ressources pour l'étude. Il y a lieu cependant de remarquer que les plus jolis fossiles sont surtout extraits de la partie inférieure du gisement, mais cela peut tenir au degré de sécheresse ou d'humidité qui a plus ou moins respecté les traces cristallines du *Pentacrinus*, qui sont d'ailleurs plus ou moins riches en silice.

En définitive, la montagne de Sans que représente ma planche est un lieu très remarquable pour le *Pentacrinus* supraliasique. L'extrême abondance des échantillons m'a déterminé à soumettre ce fait à l'attention des géologues, et c'est dans ces circonstances que je me suis mis en rapport avec M. de Loriol, qui écrivait précisément alors un travail du même genre.

M. de Loriol, à l'exemple de quelques savants français, considéra d'abord l'espèce comme nouvelle. Mais, des circonstances à moi personnelles ayant retardé la publication de son Mémoire, il est arrivé à y reconnaître un *Pentacrinus* déjà observé par MM. Terquem et Jourdy comme corres-



VUE DE LA MONTAGNE DE SANS
prise du haut du Clocher de la Chapelle St Julien

pendant au mien. Le Mémoire que j'imprime ici fera juger des différences. Il ne paraît pas toutefois que le *Pentacrinus Dargniesi* soit connu par des échantillons aussi beaux et aussi entiers que celui qui me semblerait mériter le nom de *Pentacrinus Sancti Juliani*. On le trouve à tous les états de grandeur, depuis les lignes simples du pointillé, qui forme la tige et la chevelure, jusqu'aux amoncellements qui dépendent souvent de plusieurs individus distincts, jusqu'à ceux qui nous reproduisent des sommets plus ou moins entiers, et même des *Pentacrinus* complets. Toutes les fois qu'un nouveau travail attaque l'endroit convenable du gisement, il ne manque jamais de s'entasser, sous la pioche et la pelle du travailleur, des échantillons nouveaux. C'est par centaines de milliers qu'on a pu les compter depuis que la carrière offre des facilités à l'exploitation. L'échantillon que j'ai sous les yeux provient de mes dernières fouilles et représente un individu entier à partir de la tige, où l'on distingue encore cinq des pièces du sommet avant leur déboulement d'abord en deux, puis en trois et même en un plus grand nombre de paires. C'est un beau spécimen de *Pentacrinus* de dimension moyenne. Indépendamment du calice, on y reconnaît aisément quatre fragments de tige qui paraissent être tombés sur le tas et dont je reproduis ici l'échantillon gravé, . Il est difficile d'admettre que la tige soit d'une autre nature que les autres parties du *Pentacrinus* et en quelque sorte caduque. Quoi qu'il en soit, qu'il se rapproche du *Extracrinus*, ou qu'il reste attaché comme un *Pentacrinus* ordinaire, le *Pentacrinus de Saint-Julien* est digne de toute attention.

Voici une liste des fossiles que j'ai remarqués sur le même terrain :

Ostrea acuminata, quelquefois mélangés de débris de *Pentacrinus* et de lumachelles.

Acrosalenia hemiscidaris (Wright).

Cidaris Wrightii (Sen).

Pseudodiadema hemostigma (Agassiz).

Lima duplicata.

Pecten lens (Sow).

Pecten (indéterminé).

Opis.

Terebratula maxillata (Sow).

Quelques *Ammonites*, etc.

Ostrea acuminata avec pointes d'oursins, petits *Pectens*, etc.

Articles de la tige du *Pentacrinus*, avec section des cirrhes.

Fragments du *Pentacrinus*, avec menus débris.

Articles de la tige du *Pentacrinus*, avec grand nombre de fossiles.

Ostrea acuminata, *Pecten* indéterminable.

DÉTERMINATION D'UNE DATE CERTAINE

DANS LE RÈGNE

D'UN ROI DE L'ANCIEN EMPIRE

EN ÉGYPTÉ¹

Les égyptologues français se sont généralement abstenus de chercher dans les extraits de Manéthon les bases d'un arrangement méthodique de la chronologie égyptienne. Des travaux aussi considérables que ceux de M. Lepsius et de M. de Bunsen n'ont pas leurs analogues chez nous. Sans doute ces longues et laborieuses recherches témoignent hautement de la science profonde et de la sagacité de leurs auteurs, mais les résultats qui en découlent ne vont jamais beaucoup au delà des vraisemblances; ils n'ont jamais été assez uniformes et concordants pour échapper à des contradictions sérieusement motivées. Manéthon a été exalté et dénigré outre mesure, et la chronologie égyptienne, basée sur les données de ses abrégiateurs, combinées avec celles des monuments originaux, a besoin encore aujourd'hui de rencontrer quelques points solides pouvant servir de jalons

1. Lu par M. de Saulcy à l'Académie des Inscriptions, les 7 avril et 26 mai 1877 (*Comptes rendus*, IV^e série, t. IV, p. 127-135); publié dans les *Mémoires présentés par divers savants*, 1878, 1^{re} série, t. IX, 1^{re} partie, p. 111-138. — G. M.

dans la longue suite de règnes dont les listes ne sont qu'un abrégé.

En fait, les différents chronographes, bien qu'ils aient mis en œuvre les mêmes éléments, sont arrivés à des résultats fort disparates; ils ont varié, par exemple, de plus de trois cents ans pour la détermination de l'époque de l'accession de la XVIII^e dynastie, au delà de laquelle le tableau de la succession des pharaons s'interrompt à chaque pas et ne retrouve une suite satisfaisante avec la XII^e que pour la perdre aussitôt de la XI^e à la VI^e.

En présence de ce défaut de certitude, le chef regretté de l'école égyptologique française, M. de Rougé, se bornait à admettre une erreur possible de deux cents ans dans le calcul de la date d'Ahmès I^{er} et de l'expulsion des Pasteurs (vers le XVII^e siècle avant notre ère). Pour ce qui regarde les temps antérieurs, le savant académicien se montrait encore plus réservé; il comptait par couches historiques plutôt que par siècles, et son expression *la géologie de l'histoire* rend une idée parfaitement juste.

Les plus grandes vraisemblances nous portent à considérer Moïse comme contemporain de Ramsès II, et Ménéphthah I^{er} comme le pharaon de l'Exode. Mais la chronologie biblique n'est pas plus rigoureuse que les documents égyptiens pour ce qui concerne ces dates reculées. Dans la réalité nous ne possédons, historiquement parlant, aucun point fixe assuré antérieur à la prise de Jérusalem par Sheshonk I^{er} (962 av. J.-C.). Jusqu'à cette date, on peut rétablir la série chronologique et corriger les défauts des listes manéthoniennes; mais, pour remonter plus haut, il faut que nous puissions nous rattacher à d'autres indications de la même solidité.

C'est dans l'espoir de découvrir ces nouveaux points d'attache qu'on a cherché dans les textes hiéroglyphiques la mention de phénomènes célestes pouvant se prêter à des calculs astronomiques. Le premier travail de ce genre est dû

à M. de Rougé¹, qui détermina avec sa prudence ordinaire les données de cinq mentions extraites de divers textes hiéroglyphiques et susceptibles d'être rapportées à des phénomènes célestes. Au moyen de ces indications, M. Biot a trouvé que l'an 1444 avant J.-C. tombe dans le règne de Thothmès III, l'an 1300 dans celui de Ramsès III, l'an 1240 sous l'un des fils de ce dernier pharaon, et enfin l'an 1180 sous le Ramsès XI du *Livre des Rois* de M. Lepsius.

Ces trois dernières dates sont bien en rapport avec ce que nous connaissons de la série historique. Entre l'an 1180 et l'an 960 correspondant à l'avènement de Sheshonk I^{er}, nous avons un intervalle suffisant pour la XXI^e dynastie et pour les derniers règnes de la XX^e. Mais, si l'an 1300 tombe dans le règne de Ramsès III, on ne peut raisonnablement placer l'an 1444 dans celui de Thothmès III. En effet, en prélevant, sur cet intervalle de cent quarante-quatre ans, les soixante-six ans de Ramsès II, il ne resterait plus que soixante-dix-huit ans à répartir entre une douzaine de règnes dont un a duré cinquante ans, et deux trente ans et plus, ce qui ferait cent dix ans pour ces trois seulement. Les autres nous ont laissé des monuments et n'ont pas eu une durée éphémère.

J'ai étudié spécialement ce point de difficulté dans un mémoire intitulé *Les Levers de Sothis, l'Ère de Menophré*², et je crois avoir démontré que le monument qui a fourni à M. Biot la date du lever de Sothis au 28 épiphi ne se rapporte pas nécessairement au règne de Thothmès III. Il s'agit, en effet, d'un bloc détaché, provenant de la démolition de l'un des temples d'Éléphantine, et qu'on a trouvé employé comme moellon dans la construction d'un quai de cette île. Ce bloc a fait partie d'un revêtement couvert d'une inscription où étaient relatées des fêtes nouvellement instituées ou

1. *Mémoire sur quelques phénomènes célestes rapportés sur les monuments égyptiens avec leur date de jour dans l'année vague*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 24 décembre 1852.

2. *Mélanges égyptologiques*, 2^e série, p. 16.

ajoutées à la liturgie du temple. Aucun nom royal n'est inscrit dans cette petite portion de texte, et l'on n'a supposé celui de Thothmès III que parce qu'on l'a rencontré sur un autre bloc du même quai. Mais il faut bien faire attention qu'il y avait au moins quatre de ces blocs dans les mêmes conditions; que deux d'entre eux contenaient le nom d'Ammon; que, sur l'un de ceux-ci, ce nom a été martelé avec soin dans toutes les lignes d'écriture, et que, dans le second, au contraire, ce même nom a été laissé parfaitement intact, quoiqu'il soit répété deux fois sur la même ligne¹. Il est donc manifeste que ces moellons ne proviennent pas tous du même monument, ou du moins qu'ils sont de dates bien différentes, l'un devant être antérieur, l'autre postérieur au schisme de Khou-en-Aten. Le dernier était conséquemment bien postérieur à Thothmès III, et pourrait dès lors appartenir à la date de 1444 déterminée par M. Biot.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur les raisons que j'ai développées dans mon mémoire spécial; il me suffira de faire observer que, dans des calculs de ce genre, on ne peut avoir confiance qu'à des données absolument certaines, telles qu'on ne saurait les trouver dans une inscription fragmentaire sans date authentique.

En définitive, des deux plus hautes dates fournies par les calculs de M. Biot, nous pouvons accepter avec assurance celle de 1300 comme tombant dans le long règne de Ramsès III, mais, pour celle de 1444, nous ne savons encore à quel pharaon il convient de la rapporter.

Le magnifique papyrus médical de M. le docteur Ebers va nous permettre aujourd'hui de faire un grand pas dans cet ordre de recherches. On sait que ce manuscrit comprend cent dix pages de prescriptions médicales. Au revers de la première page a été inscrite une page isolée, que nous publions en *fac-similé* avec le présent Mémoire.

1. Ces blocs sont figurés dans Lepsius, *Denkm.*, III, Bl. XLIII, c, d, e, f.

En voici la traduction :

Lig. 1 L'an IX, sous la sainteté du roi de la Haute et de la Basse Égypte  vivant éternellement.

2 Fête du commencement de l'année, épiphi jour 9. Lever de Sothis.

3 Tekhi..... mesori jour 9.

4 Menkh-t thoth jour 9.

Hathor paophi jour 9.

Kahika..... athyr jour 9.

Shaf-t..... choiack jour 9.

Rokh (*oer*)..... tobi jour 9.

Rokh (*netes*) méchir jour 9.

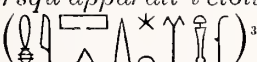
Rannou..... phamenot jour 9.

Khons..... pharmouti jour 9.

Khentkhet..... pashons jour 9¹.

Apet payni jour 9.

Ce texte est d'une extrême précision; il nous apprend qu'en l'an IX d'un pharaon, sur le nom duquel nous aurons à revenir, la fête du commencement de l'année correspondait au 9 du mois d'épiphi et que de même les autres fêtes mensuelles, dans l'ordre habituel bien reconnu par M. le docteur Brugsch, se faisaient au 9 des mois subséquents.

Le fait que le commencement de l'année égyptienne était rattaché au lever de l'étoile Sothis nous est connu par des témoignages certains², et par les données de textes originaux indiscutables. La lutte d'Horus contre Set-hippopotame avait commencé *lorsqu'apparaît l'étoile Sothis au commencement de l'année* (³). Un autre texte nous apprend que *c'est en son nom d'étoile Sothis, reine des Dé-*

1. Le nom hiératique du premier mois de l'été (pashons) est incorrectement écrit, mais la série est complète, et l'orthographe correcte se retrouve au troisième mois (épiph).
 2. Voir Lepsius, *Chronologie der Aegypter, Einleitung*, p. 151.
 3. Naville, *Mythe d'Horus*, pl. I, lig. 1 et 2.

*cans, qu'Isis gouverne le commencement de l'année*¹. Au décret de Canope, nous lisons que *le jour de l'apparition de la divine Sothis était appelé nouvel an* (νέον ἔτος) *par les divines écritures*².

Cependant des textes non moins précis nous avaient montré que la fête du lever de Sothis n'était pas célébrée le jour du commencement de l'année usuelle des Égyptiens, mais à des dates variables. Le décret de Canope dit formellement qu'en l'an IX de Ptolémée III, elle tomba au premier de paoni; nous la trouvons au 28 d'épiphî sur le bloc d'Éléphantine, et au 9 du même mois sur le *Papyrus Ebers*. Elle coïncide avec le premier thoth dans le grand calendrier de Ramsès III à Médinet-Habou, c'est-à-dire qu'à cette date a commencé une période sothiaque, le premier jour de l'année vague étant le même que le premier jour de l'année fixe. Il est donc bien évident que la fête dont il s'agit était liée au phénomène dont elle porte le nom. Par conséquent, l'intention de la mention inscrite au verso du *Papyrus Ebers* est de fixer l'époque à laquelle a eu lieu dans l'année vague le lever de l'étoile Sothis qui commençait l'année naturelle. Nous verrons plus loin quelle pouvait être l'utilité de cette constatation.

Sauf pour ce qui regarde la lecture du cartouche, qui a donné lieu à des discussions encore ouvertes, le renseignement fourni par cette page précieuse est bien clair et bien complet. Aussi a-t-il tout d'abord frappé l'attention de tous les égyptologues qui en ont eu communication. M. Brugsch, le premier en date, l'a signalé comme une nouvelle date sothiaque³. Puis M. le docteur Eisenlohr a publié le texte du document d'après une copie faite par M. Edwin Smith, et en a donné la transcription et la traduction⁴.

1. Dümichen, *Kalendarische Inschriften*, pl. XLIV, c, 4.

2. Lepsius, *Das bilingue Décret von Canopus*, fac-similé du texte grec, p. 36.

3. *Journal égyptologique de Berlin*, 1870, p. 108.

4. *Ibid.*, 1870, p. 165.

A son tour, M. Goodwin, l'éminent égyptologue anglais, a tenté l'explication du texte. C'est à lui qu'est due la véritable lecture du chiffre hiéroglyphique 9 que ses devanciers avaient considéré comme étant un 3¹.

M. Dümichen, aidé d'une meilleure copie du texte, a développé les résultats obtenus par les premiers investigateurs et dressé le tableau de la marche de la période sothiaque dans l'intervalle qui s'étend de l'an 1322 à l'an 3010 avant notre ère, époque à laquelle le lever de Sirius (Sothis) eut lieu le 9 épiphi, selon la donnée du *Papyrus Ebers*².

Dans son introduction à l'édition du papyrus médical, M. le docteur Ebers a résumé la discussion, et étudié, à divers points de vue, les mentions chronographiques fournies par le texte³. Enfin, en dernier lieu, M. Lepsius, qui avait une première fois abordé le sujet⁴, vient d'y consacrer une étude fortement raisonnée⁵.

Tous ces savants sont aujourd'hui d'une opinion unanime sur la portée du document : ils y reconnaissent tous la mention d'une date astronomique, fixée par un phénomène sidéral et rattachée à une date de l'année vague. Les seuls points d'incertitude ou de divergence consistent dans l'attribution du cartouche royal et dans l'appréciation de l'utilité possible de ce double calendrier à la place qu'il occupe sur le papyrus médical.

Le phénomène dont il s'agit consiste dans le lever héliac de Sothis, correspondant au commencement de l'année naturelle, rapporté au 9 épiphi, c'est-à-dire au 9 du

1. *Journal égyptologique de Berlin*, 1873, p. 107. L'erreur sur le chiffre s'explique par l'insuffisance de la copie sur laquelle on a d'abord travaillé. Elle n'aurait pas été possible avec l'original.

2. *Die erste bis jetzt aufgefundene sichere Angabe, etc.* Leipzig, in-8°, 1874.

3. *Papyrus Ebers, Vorwort*, p. 7.

4. *Journal égyptologique de Berlin*, 1870, p. 167.

5. *Ibid.*, 1875, p. 145.

onzième mois de l'année usuelle, qui a toujours été l'année vague. Cette coïncidence n'a pu se produire, avant l'ère chrétienne, qu'aux périodes quadriennales 90 à 87, 1550 à 1547, 3010 à 3007 et ainsi de suite.

Or nous n'avons pas à songer à l'époque ptolémaïque, ni même à la seconde période, qui tombe sous les derniers rois de la XVIII^e dynastie ou sous les premiers de la XIX^e. Les séries royales nous sont bien connues aux époques correspondantes, et ne nous fournissent pas de cartouche à comparer avec celui que nous cherchons à reconnaître.

D'autres raisons nous forceraient d'ailleurs à remonter jusqu'à la troisième période sothiaque, celle qui répond aux années 3010 à 3007 avant notre ère.

Il ne s'agit donc plus que d'étudier avec soin le cartouche, objet de la discussion.

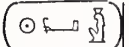
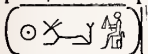
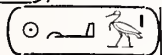
M. Ebers a été le premier des savants qui ait pu examiner le manuscrit original. Ceux qui se sont occupés avant lui du texte hiéroglyphique n'ont pu l'étudier que sur des copies plus ou moins imparfaites, qui ont notablement ajouté à la difficulté du problème graphique. On avait d'abord pu supposer que la page du verso était une addition qu'une main peu exercée aurait inscrite à une époque postérieure à la confection du manuscrit. Mais le *fac-similé*, qui fait partie de la publication de M. Ebers, a rectifié cette appréciation, et il est bien avéré que les deux parties du papyrus sont non seulement de la même époque, mais encore, ainsi que l'a fait remarquer M. Lepsius, de la même main; la spécialité de la forme du chiffre 9, d'abord pris pour un 3, mais que le livre médical emploie constamment avec la valeur 9 dans des suites numériques, servirait au besoin de démonstration¹.

On a de même été forcé de renoncer aux diverses lectures

1. Voici le nombre 39 du *fac-similé* de M. Ebers (pl. XXXIX),

La forme ordinaire du 9 à l'époque pharaonique est plus

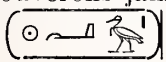
 simple .

proposées pour le cartouche, telles que celle de , , . M. Goodwin avait indiqué comme probable le nom de , qu'il lisait Remenbara et qu'il comparait au Bichéris de la IV^e dynastie manéthonienne.

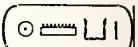
Mais, d'une part, les monuments ne nous ont jamais présenté de cartouche ainsi composé, et, d'un autre côté, la valeur phonétique du signe  est très complexe. Ce signe, rarement employé sans l'accompagnement de ses expressions alphabétiques, peut à la rigueur représenter tous les sons qu'il détermine, tels que *kah*, *kab*, *rek*, *roua*, *hab*, *hos*, *han*, *khems*, etc. Il répond aussi à l'articulation *kerh*, que M. Dümichen a préférée à *remen*, tout en admettant la forme orthographique signalée par M. Goodwin et la même identification avec Bichéris (Ba-kerh-ra).

Par divers motifs, que je développerai plus loin, M. le docteur Lepsius a combattu la lecture Ba-kerh-ra, dont il démontre fort bien l'impossibilité; mais le savant allemand n'en propose pas d'autre, et sa conclusion, c'est qu'il n'est pas encore possible de se prononcer sur l'identification des signes hiéroglyphiques, et par conséquent de reconnaître le nom représenté par le cartouche¹.

Dans ma note sur les travaux de M. Dümichen, tout en rendant hommage aux patientes recherches de cet égyptologue, j'avais exprimé mes doutes sur la lecture Ba-kerh-ra par lui proposée, et subordonné la solution du problème à la découverte de quelque variante du même cartouche.

Mais, après avoir soumis la question à un examen approfondi, j'ai acquis aujourd'hui la certitude qu'il ne faut pas compter sur une découverte telle que celle que j'indiquais. Nous ne trouverons jamais, je puis l'affirmer, de cartouche de la forme . Fruit d'une transcription fautive, ce

1. *Journal égyptologique de Berlin*, 1875, p. 146.

nom royal n'existe pas, et, dans la réalité, nous avons affaire à un autre nom royal des mieux connus, celui de Menkara (Mycérinus), écrit sous sa forme la plus simple .

Le cartouche de Menkara se classe très naturellement à côté des deux autres cartouches que contient le *Papyrus Ebers*, et qui sont :

1° Celui du roi , *Téta*, l'*Athothis* des listes, le premier des successeurs de Ménès. La reine Shasht, mère de Téta, a composé, pour activer la pousse des cheveux, une espèce de pommade, dont le papyrus donne la recette¹. Manéthon attribue à ce pharaon des travaux sur la médecine;

2° Celui de , *Husapti*, *Ousaphaïs*, cinquième roi de la 1^{re} dynastie, selon la liste d'Africain. Au règne de ce prince est rapportée la trouvaille d'un ouvrage médical compris dans le *Corpus* du *Papyrus Ebers*². On le connaissait déjà par une autre copie, qui fait partie du *Papyrus médical de Berlin*³, et qui présente des variantes notables. Ce dernier document relate la circonstance qu'après la mort d'Ousaphaïs le livre, dont la valeur avait été reconnue, fut porté au roi Senet. Ce nouveau roi est le Séthénès de la II^e dynastie, le treizième successeur de Ménès, et aussi le treizième cartouche de la grande liste d'Abydos.

Comme on le voit, les recettes médicales du *Papyrus Ebers* nous reportent à la plus haute antiquité historique de l'Égypte. Il est à croire cependant que le *Corpus* a dû s'accroître de toutes les découvertes utiles reconnues jusqu'à l'époque de la copie que nous en possédons, et que l'auteur de cette recension des moyens thérapeutiques a pu y introduire des formules d'invention récente relativement à son

1. *Papyrus Ebers*, pl. LXVI, 16.

2. *Ibid.*, pl. CIII.

3. *Papyrus médical de Berlin*, éd. Brugsch, p. 15.

temps. C'est sans doute pour ce motif, que les remèdes antiques sont quelquefois désignés comme tels, même lorsqu'ils ne sont pas rapportés à un règne déterminé¹.

Je considère comme relativement récent le remède pour les yeux que le *Papyrus Ebers* nous donne comme ayant été enseigné de vive voix par un Syrien de Byblos². Quoique cette ville soit en rapport avec les plus anciennes légendes du mythe osirien, je ne crois pas que le commerce familial des Égyptiens avec cette région puisse être antérieur aux conquêtes de la XVIII^e dynastie (XVII^e siècle avant notre ère). Mais, vers cette époque, et surtout au début de la XIX^e dynastie, les relations entre les deux pays devinrent très intimes; la littérature et les sciences de l'Égypte s'imprégnèrent fortement des idées syriennes, et les hiéroglyphes admirèrent un très grand nombre de mots sémitiques. A côté du médicament emprunté au Giblité, on peut citer les terres des champs de la soif (, hébreu צמא) à Khaleb (Alep), qui figurent dans une formule magique des papyrus de Leyde destinée à combattre la maladie *samaouna*³. Le nom de cette maladie est lui-même d'importation araméenne ou arabe; on peut, en effet, le rapporter à la racine שמם, arabe *sam*, d'où le nom du vent empoisonné *samoun*. On ne trouve l'indication de la maladie *samaouna* dans aucun des écrits médicaux à nous connus. Ce mot ne représente donc pas une maladie spéciale, mais seulement une cause morbide, le poison par exemple, qu'on neutralisait, non par des moyens thérapeutiques, mais par des formules magiques,

1. Tel est le cas de l'explication des propriétés de l'arbre Tekem trouvée dans des ÉCRITS ANTIQUES pour le bien de l'humanité. Les rameaux de ce bois, broyés dans l'eau et appliqués sur la tête, guérissent le mal de tête comme si le malade n'en avait pas eu, et sa graine prise dans de la boisson de grains (*haq*, bière) favorise les selles (*Papyrus Ebers*, pl. VI, 4).

2. *Papyrus Ebers*, pl. LXVIII, 8.

3. *Papyrus de Leyde* 343, pl. VII, 8.

dans lesquelles le nom étranger de *samaouna* était supposé avoir une part d'influence.

Si la mention du Syrien de Byblos nous fait songer aux débuts de la XVIII^e dynastie, le nom du prêtre Khoui nous ramène au contraire dans l'Ancien Empire. Ce personnage est cité comme ayant été le préparateur d'un collyre¹.

Là s'arrête la liste des noms mentionnés par le *Papyrus Ebers*, car c'est à tort, selon moi, que mes devanciers ont attribué à un prêtre du nom de Nebsekhet la composition d'un traité spécial incorporé dans ce papyrus. Il s'agit d'une composition ayant quelque rapport avec le contenu du livre trouvé sous le règne d'Ousaphaïs, et présentant les mêmes caractères d'antiquité. Le nom de Nebsekhet ne peut guère être supposé antérieur au Nouvel Empire².

L'étude du texte hiéroglyphique m'a démontré que le texte du passage n'autorise pas l'arrangement supposé par le savant éditeur du papyrus. Voici, en effet, de quelle manière je traduis le titre du traité dont il s'agit :

Commencement du secret du médecin ; science de la marche du cœur ; science du cœur. Les vaisseaux qui en viennent vont à tous les membres. Ainsi, lorsque tout médecin, tout maître purificateur, tout aide, pose ses doigts sur la tête, sur l'occiput, sur les mains, sur l'endroit du cœur, sur les deux bras, sur les deux jambes, il mesure le cœur, parce que tous ses vaisseaux vont à tous les membres par lui désignés, et dans les vaisseaux de tous les membres³.

Ce texte semble se rapporter à la circulation du sang et à la pratique en usage pour toucher le poulx. Cette pratique offre assez d'analogie avec celle des médecins chinois, qui

1. *Papyrus Ebers*, pl. LXVIII, 4.

2. Le nom de la déesse Sekhet se rencontre souvent dans les noms de femme, par exemple, Sekhetemheb, Sekhetnefer, Sekhethatap, etc. Neb-Sekhet ne m'est pas connu. C'est une forme peu vraisemblable.

3. *Papyrus Ebers*, pl. XCIX, 1 à 15.

teur de la grande pyramide. Un papyrus récemment acquis par le Musée Britannique contient un texte qui aurait été découvert pendant la nuit à la clarté de la lune, dans le temple de Coptos¹, et qu'on aurait ensuite apporté dans les trésors du roi Khoufou².

On remarquera, du reste, que les cartouches que nous avons cités jusqu'à présent ne servent à dater que les découvertes des livres médicaux, mais non leur composition, qui pourrait remonter beaucoup plus haut encore dans l'antiquité. A la série de ces cartouches, j'ajoute aujourd'hui un nouveau nom, celui de Menkara, qui serait le plus moderne, puisque c'est celui du fils du second successeur de Chéops, le Μυκηρῶνος ou Μεχερῶνος d'Hérodote et de Diodore, le Μενχερης de Manéthon. Les traditions rapportées par les auteurs grecs, d'après lesquelles ce pharaon est représenté comme un prince religieux et juste, sont en concordance avec les monuments originaux, qui lui attribuent la reconstruction des temples, tombés en ruines par la négligence ou l'impiété de ses prédécesseurs. Nous savons par le témoignage de plusieurs textes que le chapitre LXIV du *Rituel funéraire* avait été trouvé sous le règne de Menkara par un prince royal chargé d'une inspection générale des temples³, et que ce chapitre particulièrement important du *Livre des Morts*⁴ fut apporté dans les trésors de ce pharaon, comme le livre mentionné par le papyrus du Musée Britannique l'avait été dans ceux de Khoufou, et celui d'Ousaphaïs dans ceux de Senet.

1. S. Bireh, *Journal égyptologique de Berlin*, 1871, p. 61.

2. Dans les ruines de Coptos on a trouvé le cartouche d'un Entef de la XI^e dynastie. Le papyrus de Londres nous apprend aujourd'hui que cette ville est d'origine beaucoup plus ancienne qu'on ne le supposait, puisqu'elle avait un temple à l'époque de la grande pyramide.

3. *Todtb.*, eh. LXIV, lig. 30.

4. Voir *Papyrus Anastasi I*, p. 10, etc., et *Voyage d'un Égyptien*, p. 43 à 46.

Menkara fut à coup sûr un souverain vénéré; on trouve à son nom un certain nombre de scarabées¹, qui certainement ne datent pas de son époque, mais qui démontrent que son souvenir était cher aux Égyptiens. On en a découvert un très beau de ce genre dans l'île de Sardaigne, qui a fourni par milliers des monuments de style égyptien².

On s'explique aisément la multiplicité de ces scarabées au nom de Menkara. Il était, en effet, tout naturel de rappeler la mémoire de ce roi sur les talismans dont la description est détaillée dans le livre découvert de son temps et conservé par ses soins. Ces talismans étaient précisément des scarabées de pierres dures ou de terre cuite, qu'on déposait à la place du cœur de la momie, et sur lesquels on gravait une formule mystique dont l'effet était de charmer le cœur pour l'empêcher de se présenter comme accusateur ou comme juge du défunt, au suprême tribunal d'Osiris. Les petits monuments de cette espèce ne sont pas tous pourvus de la formule, mais on ne manquait jamais de la réciter comme partie essentielle de la cérémonie appelée *ap-ro*, c'est-à-dire *ouverture de la bouche*, laquelle était supposée rendre au mort toutes ses facultés et l'usage de tous ses membres. C'était, selon l'expression du scribe qui a écrit le *Papyrus Anastasi I*, un très grand et très redoutable mystère³, auquel est demeuré lié le souvenir de Menkara à toutes les époques de l'histoire égyptienne.

Il est assez remarquable d'avoir à constater que les pharaons dont le règne nous est signalé comme ayant procuré la découverte des livres de médecine sont tous mentionnés par les historiens grecs ou par les listes manéthoniennes. Téta ou Athothis, Husapti ou Ousaphaïs, Senet ou Séthénès, Khoufou ou Chéops forment une série de degrés bien

1. Musée de Turin, *Catalogue Orcurti*, p. 152, n° 28; British Museum, *Catalogue* de 1874, p. 75, n° 3921, etc.

2. Chan. Spano, *Bolletino archeologico Sardo*, 1855, p. 42.

3. Voir Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 46.

déterminés dans la chronologie des premières dynasties. Menkara ou Mycérinus est un nom qu'il est très vraisemblable de rencontrer dans la même liste.

Mais nous avons un moyen bien plus certain que les vraisemblances pour la solution de la question, c'est l'étude approfondie des signes hiératiques du cartouche qui a donné lieu à tant d'hésitations de la part des égyptologues. Cette étude, dont je vais résumer ici les résultats, m'a conduit à la certitude que le cartouche en question se lit très naturellement MENKARA, qu'il n'admet pas d'autre lecture, et que par conséquent il est inutile de recourir à l'hypothèse de cartouches encore inconnus et purement imaginaires.

Ce cartouche, dont voici la forme hiératique :



se compose de trois signes que nous allons examiner successivement.

Le premier (en commençant par la droite, selon la règle) est un simple crochet, une espèce de virgule employée pour représenter le cercle avec point central, ☉, qui figure le mot *soleil* (*ra*). Cette forme sommaire, qui n'est pas même une abréviation, est assez rare. Je n'en connais d'autre exemple que dans le même texte; elle y revient treize fois pour le mot *jour* et dans le déterminatif du mot *année*, où elle se trouve liée au segment. Comme on s'attend naturellement à trouver le signe du soleil en tête des cartouches, on n'aurait pas hésité à en déterminer la valeur, lors même qu'on n'eût pas rencontré d'autre exemple de cette forme exceptionnelle. Elle nous montre que le scribe du papyrus a tracé avec une certaine précipitation la page du verso, ainsi qu'on peut d'ailleurs en faire la remarque d'après d'autres indices. Il est nécessaire de prendre en considération cette circonstance pour l'appréciation des deux autres signes.

Le deuxième signe  est une abréviation facile à

comprendre de , en hiéroglyphes . La forme régulière hiératique figure, au moyen de deux lignes, l'épaisseur de la table du damier; mais la ligne supérieure se continue en une troisième, destinée à représenter la saillie des pièces du jeu. Ce tracé pouvait être fait d'un unique trait de plume se terminant par le relèvement de la ligne inférieure. Le signe hiératique régulier peut être observé au *Papyrus Ebers*, pl. XXXIX, 21, pl. XXXVII, 10, etc. Au *Papyrus Prisse*, la forme en est un peu simplifiée; on n'y remarque plus la saillie des pièces (voir pl. XIII, 10), et quelquefois elle diffère dans la disposition des deux lignes du damier (pl. II, 8). On y trouve de plus une abréviation qui rappelle celle qui fait l'objet de cette étude,  (pl. XVII, 6)¹.

Aux *Papyrus de Berlin* nos 1 et 2, manuscrits contemporains du *Papyrus Prisse*, le signe en question offre les mêmes variantes (voir n° 1, l. 25, 83, 84, 103, etc.) et d'autres du même genre, telles que  (n° 1, 49), où l'on peut observer la marge que se donnait le caprice des scribes. Mais nous n'avons parlé ici que de la forme hiératique qui imite le mieux celle de l'hiéroglyphe, et de ses variantes régulières. Cette forme a subi dans tous les temps des altérations considérables, surtout lorsque l'écrivain a voulu comprendre dans son abréviation le  complémentaire. Au *Papyrus Ebers*, notre signe devient alors  (pl. XXXVI, 4) et  (pl. LVI, 4). On voit que les lignes verticales figurant l'épaisseur tendent à disparaître de plus en plus, de telle sorte que le signe pouvait être tracé sans reprise ni temps d'arrêt. Sur cette voie les scribes n'avaient pour ainsi dire pas de limites; notre signe se réduit souvent à trois lignes liées, plus ou moins égales de longueur, qui,

1. La différence tient surtout à ce que l'écriture du *Papyrus Prisse* est beaucoup plus massive.

considérées isolément, répondraient à une grande variété d'hiéroglyphes, tels que , , , , , , etc. Voir *Pap. Ebers*, pl. L^XVIII, 10, L, 1, LII, 2, CIII, 11, etc., et *Pap. Berlin I*, l. 112, etc.

Une de ces variantes reproduit de près celle qui nous occupe ; en voici la forme , distraction faite de la barre qui représente le  (Lepsius, *Auswahl*, etc., pl. VI, col. 10). Elle se compose d'une anse à gauche, superposée à la base horizontale, et d'un trait terminal à droite, et ce sont bien les points caractéristiques que nous présente le signe du cartouche discuté. Nous les trouvons sous une forme encore plus simplifiée dans les exemples que nous venons de citer et qu'il serait facile de multiplier à l'infini, et il est absolument vrai de dire que, sous ce rapport, nous n'avons pas affaire à une forme exceptionnelle et sans précédents, mais à une forme connue par des analogues, et beaucoup moins difficile à reconnaître que celle du même signe dans la même page du papyrus, où elle se rencontre dans , mot qui serait absolument illisible si l'on n'en connaissait pas l'orthographe hiéroglyphique , dans la liste des dieux du mois.

Au nombre des signes dont le tracé hiératique peut être confondu avec les abréviations de celui de , il faut citer celui qui correspond à l'hiéroglyphe du bras étendu ayant la paume de la main en dessous . Les exemples de ce signe abondent au *Papyrus Ebers*. C'est à bon droit que M. Goodwin l'a comparé à celui du cartouche. Cependant, on remarquera dans la disposition des deux tracés une différence caractéristique ; le crochet à droite, qui, dans le signe du bras étendu, figure la main renversée, a plus d'importance que le crochet terminal de l'hiératique de , lequel correspond simplement à l'épaisseur du damier. On voit la différence dès la première page du papyrus (aux lignes 5 et 7) où nous trouverons la forme . Le signe 

n'est donc, comme ceux que nous avons énumérés plus haut, qu'une des nombreuses suppositions permises par l'incertitude de l'écriture. Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait observer¹, nous avons des motifs puissants pour ne pas admettre hypothétiquement un signe de valeurs multipliées qui ne se rencontre, comme figuratif, dans aucun cartouche ancien ou moderne.

Passons au troisième signe , qui se compose d'un hiéroglyphe suivi de la barre droite, qui accompagne habituellement un assez petit nombre de signes, mais qui peut exceptionnellement se rencontrer avec beaucoup d'autres. Voici la liste de ceux qui présentent cette particularité et qui peuvent entrer dans les cartouches :

- 1 et 2  et , s, si (*fil*);
- 3 , b, ba (*âme*);
- 4 et 5 , , neb (*maître, seigneur, tout*);
- 6 et 7 , , l, r, ro (*bouche*);
- 8 , hi, hir (*sur, face*);
- 9 , het (*cœur*);
- 10 , ka (*personne, personnification, nom*).

Nous pouvons tout d'abord mettre hors de cause sept de ces dix signes, dont le tracé hiératique n'a aucun rapport avec celui que nous avons à étudier. Notre examen portera dès lors seulement sur les trois ci-après :

1° Le n° 2, , qui est l'oie notée, signe de l'idée *fil*s, quelquefois employée pour exprimer ou pour doubler la consonne s. Sa forme hiératique abonde dans les manuscrits de toutes les époques. En voici les principales variantes :

, *Pap. d'Orbiney*, pl. XIX;

, *Pap. Prisse*, V, 6;

1. Ci-devant, p. 119[; cf. p. 369 du présent volume].

 , *Pap. Abbott*, III, *passim* ;

 , *Pap. Sallier III*, p. 2, 3 ;

 , *Pap. Rhind*, p. 24, 7.

Ces formes diverses présentent toutes un détail qui manque au signe du cartouche, c'est le trait transversal ou crochet qui commence le signe et correspond à la tête de l'oiseau. Cette particularité caractéristique se reproduit dans tout le *Papyrus Ebers* ; en voici deux exemples :

 I, 16 ;

 , LXIX, 3 ; LXIX, 6.

Cette simple observation nous suffit pour nous faire renoncer au signe ¹, auquel du reste personne n'a encore songé.

2° Le n° 3, ¹, oiseau caractérisé par une touffe saillante en avant du cou. L'emploi n'en est pas moins fréquent que celui du précédent. Nous en reproduirons également les formes hiératiques usuelles :

 , *Pap. Prisse*, VII, 12 ;

 , *Pap. Berlin I*, l. 253 ;

 , *Pap. Berlin I*, l. 363 ;

 , *Pap. Anast. III*, p. 4, 9 ;

¹ , *Pap. Berlin VII*, l. 60.

On pourrait multiplier sans mesure ces citations ; elles amèneraient toutes au même résultat, à savoir que, dans ce signe, le crochet figurant la tête de l'oiseau est encore plus

accentué que dans l'hiéroglyphe précédent. Au *Papyrus Ebers*, non seulement ce crochet ne manque jamais, mais de plus, au lieu d'une simple base droite, le signe présente des traits fortement accusés destinés à figurer les pattes de l'oiseau. En voici deux exemples :

 , p. 99, 8;

 , p. 73, 17.

Nous n'hésitons conséquemment pas à conclure que nous devons rejeter l'hiéroglyphe  aussi bien que l'hiéroglyphe . Ces éliminations faites, il ne nous reste plus que le groupe , dont le premier signe  représente deux bras élevés posés sur une barre droite, tantôt unie, tantôt munie d'un petit relief qui en indique le milieu. La forme hiératique diffère souvent très peu de l'hiéroglyphe lorsque les deux appendices qui figurent les mains sont tracés, mais, comme dans tous les autres hiéroglyphes, les scribes ont de plus en plus visé à la simplification, et le signe étudié s'est plus ordinairement réduit à deux barres à peu près verticales et parallèles, portant sur une base plus ou moins horizontale, droite ou légèrement arquée, habituellement tracée au moyen d'un trait spécial de plume; ce que l'on reconnaît aux saillies formées par cette base à droite ou à gauche des lignes verticales, et aussi au crochet terminal, qui est aussi tantôt à droite, tantôt à gauche, selon le côté par lequel le scribe avait commencé.

Je reproduis ici quelques-uns des types fournis par les principaux manuscrits :

1. L'hiératique de l'oiseau à ailes éployées est encore plus différent du signe du cartouche. On peut s'en assurer en comparant les formes qui se trouvent au *Papyrus Ebers*, p. 96, 16, et 103 b.

 , *Pap. Prisse*, VII, 5;

 , *ibid.*, XIII, 8;

 , *Lepsius, Auswahl*, pl.VIII; *Königsb.*, VIII, 18;

 , *Rituel funéraire de Leyde*, p. 14, col. 23, 15.

La dernière forme est la plus hâtive ou du moins la plus négligée; le parallélisme des bras est très défectueux et le trait de jonction est interrompu. Elle se rencontre dans un cartouche¹. Dans le corps du *Papyrus Ebers*, le signe  ne se trouve pas avec sa valeur particulière *personne, individualité*, à laquelle est habituellement attachée la barre ou note verticale. On n'y trouve que les formes ordinaires d'écriture soignée :

 , p. 56, 13;

 , p. 63, 15;

 , p. 102, 2.

A l'exception de deux des variantes ci-dessus, ces formes ont exigé trois reprises de la plume. Lorsque l'écrivain voulait aller vite, il réunissait les traits autant que possible de manière à éviter les reprises; mais, pour arriver à la jonction des deux barres parallèles, il était nécessaire de leur faire subir une déviation et de les réunir à la base; c'est ce qui est arrivé dans notre cartouche. Dans  on reconnaît facilement une forme cursive du signe, ne différant des exemples cités plus haut que par la jonction que je viens d'expliquer. Le seul indice de précipitation qui se décèle ici consiste uniquement en ce que le scribe n'a pas assez noyé cette liaison

1. Précisément le cartouche de Menkara.

dans la base. Ce défaut est moins sensible dans la forme  (Pap. hiérat. de Leyde 350, revers, 165, 28). Mais il l'est bien davantage dans  (Pap. de Berlin n° 1, lig. 203).

On pourra très aisément multiplier le nombre de ces observations, mais, dès à présent, je crois pouvoir dire avec une entière certitude que j'ai prouvé jusqu'à l'évidence la lecture du cartouche *Menkara*¹.

Nous avons maintenant à nous expliquer les motifs pour lesquels le scribe du *Papyrus Ebers* a inscrit sur la page la plus apparente de son manuscrit la date et le double calendrier dont nous venons de discuter toutes les particularités.

Cette explication est des plus simples; elle est pour ainsi dire écrite en toutes lettres dans le papyrus. Dans le *Mémoire* auquel je me suis déjà plusieurs fois référé, M. le docteur Lepsius l'a exposée d'une façon très lucide.

Au nombre des prescriptions médicales fournies par le livre, il en est pour lesquelles on devait avoir égard aux saisons. Par exemple, une potion ayant pour effet de détruire les vers intestinaux devait être filtrée en été ( ☉)². Un topique pour renforcer la vue se préparait au premier et au deuxième mois de l'hiver ( ☉)³. Un autre qui guérissait les vaisseaux saignants dans les yeux devait être fait au troisième mois et au quatrième mois de l'hiver (phamenot et pharmouti)⁴.

Ces indications restrictives sont corroborées par la mention d'indications contraires dans certains cas : un autre collyre pouvait être fait en été, en hiver et dans la troisième

1. Dans les cartouches,  est souvent écrit sans la barre latérale. On la trouve cependant quelquefois, mais plus rarement, dans les hiéroglyphes que dans l'hiératique (voyez *Papyrus Abbott*, pl. III, 12; *Königsbuch*, VIII, n° 43, 19, *ibid.*, pl. XXII, trois exemples, etc.).

2. *Papyrus Ebers*, p. 18, 2.

3. *Ibid.*, p. 61, 14.

4. *Ibid.*, p. 61, 3, 4 et 5.

tétraménie de l'année égyptienne (¹). On trouve aussi un remède pour que la femme *ouvre la conception* dans la première, la deuxième et la troisième saison². Ici les saisons ne sont pas désignées par leur nom, mais seulement par leur numéro d'ordre.

Citons enfin l'onction parfumée au moyen de laquelle était combattue la mauvaise odeur en *été*³.

Maintenant rappelons-nous que l'année de 365 jours, composée de 12 mois de 30 jours, et des 5 jours complémentaires, a été en usage à toutes les époques à nous connues de l'histoire d'Égypte; elle a même survécu aux dispositions formelles du décret de Canope par lesquelles était prescrite l'introduction d'un jour intercalaire tous les quatre ans⁴. Cette année civile rétrogradait sur l'année naturelle et, pour ce motif, était appelée *année vague*.

Voici en quels termes le texte hiéroglyphique du monument bilingue, que je viens de citer, rend compte des effets du phénomène sur le calendrier :

Mais comme il arrive que se transfère le lever de la divine Sothis à un autre jour chaque quatre ans, et que la fête n'est pas transférée.....

Done, pour faire que les choses soient faites en leur temps fixé en toute saison, en conformité de l'état où se trouve établi le ciel en ce jour, et pour que ne se produise pas l'événement que des fêtes usitées dans toute l'Égypte, ayant été faites en hiver, soient faites en été en un certain temps, à cause du transfert du lever de la divine Sothis d'un jour tous les quatre ans, et que d'autres fêtes célébrées en été à présent soient faites en hiver dans l'avenir, comme l'événement est arrivé aux temps anciens; parce que, en effet, il en sera ainsi si l'année est de 360 jours, et des 5 jours exceptionnels ajoutés à la fin.

1. *Papyrus Ebers*, p. 61, 6.

2. *Ibid.*, p. 93, 6.

3. *Ibid.*, p. 86, 8.

4. *Décret de Canope*, texte hiér., lig. 22 et 23; texte grec, lig. 44 et 45.

Qu'il soit ajouté, comme fête des dieux Évergètes, à partir d'aujourd'hui, un jour chaque quatre ans en addition aux cinq jours complémentaires, avant la fête du commencement de l'année¹.

Ainsi donc le mouvement de l'année vague dans l'année naturelle déplaçait les saisons à raison d'un jour tous les quatre ans, de telle sorte que 1.460 années caniculaires représentaient exactement 1.461 années vagues. Pendant cette période, sans que les indications du calendrier usuel eussent été changées, les jours, les mois et les trois saisons avaient successivement occupé toutes les positions dans l'année; l'hiver et l'été s'étaient remplacés l'un l'autre, et ce qui se passait pour les fêtes arrivait forcément pour toutes choses.

S'il n'avait pas existé un moyen facile de ramener à leur véritable signification les prescriptions liées aux saisons, ou recommandées pour certains mois à l'exclusion des autres, il aurait été indispensable de changer ces indications en les ramenant au comput du calendrier usuel contemporain des éditions successives du livre médical. Et même, dans ce cas, il fallait indiquer avec soin la date de chaque copie, car les Égyptiens avaient la prétention d'écrire pour les siècles, et il suffisait de 120 ans pour amener un déplacement d'un mois dans les saisons.

Au lieu d'employer ce moyen précaire, le scribe du *Papyrus Ebers* a placé en tête de son livre la date de sa composition, et celle du commencement de l'année correspondant au lever de Sothis. Cette indication aurait pu suffire à la rigueur; elle montrait qu'en l'an IX de Menkara, le 9 épiphi correspondait au premier jour du premier mois de l'année fixe, mais le scribe a voulu y ajouter la même indication pour la correspondance des onze autres mois. L'utilité de

1. *Décret de Canope*, texte hiérog., lig. 20 à 23. Le texte grec correspondant est identique, mais un peu plus bref. Les motifs donnés pour la réforme de Jules César sont identiques (voyez Plutarque, *Vie de César*).

son petit paradigme ne saurait être méconnue. Il facilitait la réduction des dates de toute époque de l'année usuelle en dates de l'année fixe, et permettait au médecin de mettre ses ordonnances en harmonie avec la marche des saisons.

Ces considérations nous montrent que la première page du papyrus est bien à sa place naturelle en tête du rouleau, pour lequel elle est une clef indispensable. Le *Papyrus Ebers* l'a reproduite d'après l'original, que son auteur a daté du 9 épiphi de l'an IX de Menkara. Nous comprenons aisément la nécessité d'une date exacte en pareille matière, et il ne nous est plus permis d'entretenir le moindre doute sur la haute antiquité du livre médical. Il est extrêmement probable que tous les traités de médecine étaient munis d'un calendrier du même genre, sans lequel certaines de leurs prescriptions ne pouvaient être employées à propos. Nous ne possédons pas d'autres ouvrages complets du même ordre, mais l'avenir nous enrichira probablement sous ce rapport.

Ma dissertation ne modifie nullement les opinions les plus accréditées parmi les égyptologues concernant les dates reculées de l'histoire de l'Égypte. Mais elle donne aux vues de notre école une autorité et une précision qui leur manquaient encore. Pour me résumer, je ne crains pas d'affirmer qu'il n'existe pas de date historique plus avérée que celle de l'an IX de Menkara, tombant dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'an 3007 et l'an 3010 avant notre ère, ou, si l'on veut, pour simplifier, 3.000 ans avant J.-C. C'est un nouveau point fixe à rattacher à l'an 1300 qui appartient au règne de Ramsès III. Pour les 1.700 ans d'intervalle, les matériaux historiques abondent, mais il nous reste beaucoup de questions à résoudre, dont la plus importante est celle de la durée de la domination des Pasteurs.

Au delà du trentième siècle, les calculs d'Africain nous donnent un intervalle de 937 ans entre la première année de Ménès et la neuvième de Menkara; c'est pendant cette

période que furent construites les plus grandes pyramides de Gizéh et les pyramides moins considérables des premières dynasties. Nous possédons trop de restes imposants des arts, des sciences et de la littérature de cette époque reculée pour être tentés d'hésiter à lui attribuer une aussi longue durée. Ménès date bien réellement du quarantième siècle avant notre ère, et les arrangements chronologiques proposés par M. Lepsius ne paraissent pas devoir être sensiblement altérés.

Il y a près de six mille ans, l'Égypte était civilisée, divisée en haute et basse région et gouvernée par un seul maître; l'art des constructions, la fabrication des métaux, l'astronomie, la médecine, etc., y étaient cultivés. Rien n'y rappelait un âge de pierre quelconque; l'histoire est ici beaucoup antérieure à la plupart des débris inexactement appelés préhistoriques.

RÉPERTOIRE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. F. CHABAS¹

AVERTISSEMENT

Je me propose de publier sous ce titre, mais sans périodicité régulière, une série d'articles destinés à porter à la connaissance du plus grand nombre possible de lecteurs tous les faits intéressants dans le domaine de la science, des lettres et des arts. Le but principal que je me propose d'atteindre, c'est d'offrir une publicité suffisante aux travaux archéologiques, aux découvertes du ressort des sciences naturelles, aux observations nouvelles, aux constatations obtenues par l'étude et par l'analyse dans toutes les branches de l'activité humaine.

Un grand nombre de faits très intéressants et quelquefois importants passent inaperçus, ou à peine mentionnés en entrefilets dans les colonnes des journaux, où ils s'oublient avec les faits divers dans lesquels ils sont encadrés. J'en pourrais citer bien des exemples, mais je me bornerai à

1. Les articles de vulgarisation réunis sous cette rubrique ont été publiés dans les numéros des 8, 20, 21, 24 et 25 janvier 1877, du *Progress de Saône-et-Loire*. Je dois à l'obligeance de M. Virey la copie qui m'a permis d'en donner ici l'avertissement et l'analyse. L'entreprise fut arrêtée presque dès ses débuts par les premières crises du mal qui devait plus tard enlever Chabas. — G. M.

rappeler celui de la caverne dite *de la Mère-Grand*, à Rully, découverte et fouillée à fond par M. E. Perrault, qu'une mort prématurée a enlevé si jeune à la science. Pour l'étude de « l'âge de la pierre », cette caverne, abandonnée par l'homme avant l'usage des hachettes polies et de la flèche à ailerons, offrait des ressources au moins aussi abondantes et aussi significatives que celle de Germolles¹.

Mais, tandis que la caverne de Germolles a été décrite dans deux mémoires spéciaux², il ne nous est resté de celle de Rully que quelques notes éparses dans la correspondance privée de M. E. Perrault.

La récolte de débris d'animaux quaternaires, d'os travaillés et de silex ouvrés, si précieuse et si intéressante pour notre localité, a été, il faut bien l'avouer, dédaignée par ceux à qui il appartenait d'en assurer la possession à notre ville.

Elle est entrée en entier³ dans la collection d'un spécialiste du département, qui possède aussi la liste des débris de la faune, classés par M. E. Lartet, document aujourd'hui d'inappréciable valeur, et des notes assez détaillées que M. Perrault avait préparées pour la publication de sa découverte.

Qu'on me pardonne si je donne ici tous ces détails. Je désire vivement que le possesseur actuel de ces précieux documents et de la collection de M. Perrault donne à cette belle découverte la publicité depuis longtemps désirée et attendue.

1. Parmi les découvertes non publiées du même ordre, nous pouvons citer l'exploration faite par nous de la belle grotte de Culles. Nous nous préparons à en faire connaître les résultats. — L. Landa.

2. Landa et Guillemin, *Matériaux d'archéologie et d'histoire*, 1869, p. 82; Ch. Méray, *Compte rendu des Fouilles*, et *Notes additionnelles*, par F. Chabas[; cf., pour celles-ci, les pages 193-233 du présent volume].

3. A la seule exception de trois petits cartons de silex, tailles et d'os, produit de mes fouilles avec E. Perrault.

Les trouvailles archéologiques de moindre importance se comptent annuellement, pour ainsi dire, par centaines. Elles excitent le plus souvent un mouvement de curiosité dans un petit cercle d'amateurs, puis on les perd de vue dans les tiroirs de quelque cabinet; bientôt les objets se mélangent, et il devient impossible d'en constater l'origine.

Les documents scientifiques sont des anneaux d'une chaîne qui ne doit pas être interrompue. S'ils ont un intérêt particulier pour la localité dans laquelle on les a découverts, c'est moins à raison de leur valeur intrinsèque, quelle qu'elle soit, que pour l'importance de l'information nouvelle qu'ils apportent ou de la lacune qu'ils comblent.

A ce point de vue, il est vrai de dire que toutes les découvertes sont en quelque sorte solidaires. Notre *Répertoire* contiendra pour ce motif des renseignements sur les faits scientifiques signalés ailleurs, soit en France, soit à l'étranger. Il admettra aussi les comptes rendus littéraires, les nouvelles des arts, etc.

Une œuvre de cette nature appelle un nombre indéfini de collaborateurs. Nous n'avons pas besoin de dire que le *Répertoire* n'est en aucune manière destiné à publier *in extenso* des mémoires d'une grande étendue, ni des études techniques; il formera une collection de notices ou d'analyses sommaires sur les mémoires et les études qu'il serait bon de signaler à l'attention publique, et sur les découvertes et les faits qui mériteraient d'être traités dans des publications spéciales.

Ce cadre admettra donc sans difficulté des indications et des renseignements succincts de tout genre, et des notes à consulter pour l'étude, sans exclure cependant les courtes dissertations.

Sous les auspices de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, les numéros du *Répertoire* seront transformés en petites brochures paginées, de manière à former des volumes d'environ trois cents pages chacun. Lors

de cette mise en pages, les articles recevront les additions nécessaires, et notamment celles de planches ou de vignettes, que la composition du journal ne comporte pas.

Les collectionneurs de tout genre trouveront dans le *Répertoire* un moyen facile de faire connaître et apprécier la richesse de leurs cabinets à mesure qu'ils se les procureront. Ils pourront ainsi créer à tous les objets de quelque valeur un titre d'origine qui leur manque presque toujours, et qui est cependant indispensable lorsqu'il y a lieu de les faire servir à des études scientifiques.

Toute communication de cet ordre sera accueillie et examinée avec impartialité ; il en sera de même des observations scientifiques ou littéraires portant sur des faits anciens ou nouveaux, qu'il pourrait être utile de recueillir ou de signaler. Du reste, l'expérience montrera suffisamment les améliorations dont ce plan est susceptible, en vue du but à atteindre.

Chalon-sur-Saône, le 15 janvier 1877.

NOTA BENE. — Une première étude est sous presse ; elle complètera, à la suite de l'avertissement qui précède, le n° 1 du *Répertoire*.

N° 1

Notice sur un Scarabée sarde

C'est le texte même du petit mémoire publié aux pages 267-276 du présent volume. Chabas, le transformant en brochure ainsi qu'il avait dit dans son avertissement, a ajouté les paragraphes de notre page 272, qui contiennent le fac-similé de l'objet et le texte hiéroglyphique de la légende qu'il porte. Après la phrase : « Cet usage a dû prendre » son origine à l'époque de la réunion des deux parties de

» l'Égypte sous l'autorité du même monarque », il a continué par : « On lit dans l'inscription : Ligne 1. L'existence » double divine », et tout ce qui suit sur nos pages 273-274 jusqu'à la fin du mémoire. — G. M.

N° 2

Notice sur la découverte d'une couche abondante de crinoïdes fossiles, de l'espèce Pentacrinus

C'est le mémoire publié sous le même titre aux pages 255-264 du présent volume, moins le paragraphe de la page 260, qui commence par les mots : « Avant les sondages effectués » par les expéditions scientifiques du *Challenger...* », et les deux premiers paragraphes de la page 261. Après cette lacune, le développement, interrompu à notre page 260 sur les mots : « ... aucun cependant ne les surpasse en élégance », reprend à notre page 261 sur les mots : « Notre » crinoïde appartient à la famille des *Pentacrinus...* », et continue sans interruption jusqu'à notre page 264. Là, il s'arrête sur la phrase : « C'est ce que nous diront les savants » qui en rendront compte ». Le dernier paragraphe de notre page 264, commençant par : « Provisoirement et pour » suppléer à ce que mes descriptions ont nécessairement » d'incomplet,... », est remplacé dans l'article du *Progrès* par le paragraphe suivant :

« La brochure, dans laquelle le présent article sera publié » pour la librairie, contiendra une planche représentant un » *Pentacrinus* reconstitué au moyen de trois échantillons » de mon cabinet provenant de la collection Saint-Julien. » Il s'agit d'un individu que la catastrophe finale, qui l'a » précipité dans la boue calcaire, tombeau de sa race, a sur- » pris les bras ouverts et prêt à appréhender sa proie. Mais » d'autres individus ont été saisis dans d'autres positions ; » aussi possédons-nous des sommets que les curieux ont

» comparés à de grandes araignées à longues pattes minces ;
» d'autres, dont les bras sont encore plus resserrés, figurent
» exactement un épi de blé à barbe ; cette diversité nous
» laisse présumer qu'il y avait dans le gisement plusieurs
» espèces. Cette question sera traitée, ainsi que nous l'avons
» déjà dit, par un spécialiste habile, à la disposition duquel
» nous mettrons nos nombreux fossiles et ceux que nous
» pourrions trouver encore ou que d'autres pourraient nous
» communiquer. »

N° 3

*Archéologie*¹

Les fouilles et démolitions pratiquées dans le vieux château de Ruffey ont mis à découvert une de ces pierres à cavités, qui sont depuis quelque temps un objet de curiosité, connu sous le nom de « pierres à écuelles ou à bassins ». Comme l'indique leur nom, il en existe de différentes formes consistant le plus souvent en un bloc, à la surface duquel on aurait pratiqué diverses cavités. On conçoit aisément qu'un grand nombre de pierres ainsi creusées aient pu être rapprochées des antiquités de l'âge de la pierre. Des études intéressantes ont été tentées de ce côté, et M. le professeur Desor a constaté dans le Lyonnais des blocs à écuelles analogues à ceux de la Suisse.

La pierre découverte à Ruffey ne nous ramène pas aussi loin en arrière.

C'est en effet une masse de grès taillée en prisme sur une longueur d'environ quatre-vingts centimètres de diamètre. Sur le sens de l'épaisseur, elle est brisée par un bout, tandis que, de l'autre bout, elle représente un tourillon avec un crochet. Par le moyen de ce tourillon, on pouvait la faire

1. Publiée dans le *Progrès de Saône-et-Loire* du 22 septembre 1878.

mouvoir facilement, de manière à verser le contenu des récipients. On se fera une idée de ce mécanisme en recourant aux planches publiées par M. l'abbé Cochet dans sa note sur les vases de pierre découverts à Metz (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1865, p. 152 et suiv.).

Mais il existe un ustensile encore bien plus semblable à celui de Ruffey : il s'agit d'un mortier qui, en 1867, se voyait encore dans la cour d'une ferme voisine de l'ancien château de Toulénjon, canton de Mesvres (Saône-et-Loire). M. de Charmasse, qui l'a publié dans le *Bulletin des Antiquaires de France* (1868, p. 84), l'appelle avec raison un simple mortier, dont le possesseur actuel lui a parfaitement expliqué l'usage. On s'en servait encore il y a à peine trente ans. L'appareil était alors fixé sur des montants en pierre percés de deux trous dans lesquels s'adaptaient les tourillons placés aux extrémités du mortier, de façon à faire manœuvrer celui-ci très facilement, et par un simple mouvement de bascule.

Quant au nombre des récipients, qui est souvent de quatre, il est de six dans celui de M. de Charmasse, et il offrait ainsi un récipient spécial pour chaque matière, de manière à éviter la communication des goûts. Ainsi, l'une des assiettes était consacrée à recevoir les deux noix dont on voulait extraire l'huile ; la seconde, la navette employée au même usage ; la troisième, le froment, céréale rare alors dans le pays et dont la farine servait seulement à faire des gâteaux ; la quatrième, l'avoine ; la cinquième, le sarrasin, et la sixième, le maïs.

Voilà assurément une explication satisfaisante de la pierre de Ruffey. Mais elle ne fournit par elle-même aucun indice nouveau, si ce n'est qu'on l'a observée dans l'un des murs reconstruits dans la cour du château. Il y a lieu de penser que l'objet ne provenait pas de plus loin ; c'était comme à Toulénjon un instrument de ferme, d'un usage peu ancien.

Nous découvrirons sans doute quelques-uns des usages de certains objets antiques rapportés à l'époque préhistorique et qui, comme nos pierres, redescendront à l'époque moderne. Le caractère artistique de la pierre de Ruffey ferait supposer un travail du XIV^e ou du XV^e siècle.

L'ORAIISON

CORTE MEMPHITIQUE

HIÉRO

пепиот етѣи пифиоти §
 аареситотѣо иѣе пекран §
 аареси иѣе текаетотро §
 петернак аареситотѣи аф-
 ритѣ ѣи тѣе неае гѣиен пѣ-
 кази § пепиот ите расѣ аен-
 иѣ нап афсоот § отог ха
 петероннап евоѣ афритѣ
 гѣи итенхѣ евоѣ пине-
 теототп итап ерѣот § отог
 аперентеп еѣотп епрас-
 еос аѣѣа нагѣиен евоѣга
 пипетроот :



$$\frac{15}{3} = 5$$
[illegible][illegible]

LE PAPYRUS ANASTASI N° 6¹



1^{re} col. (l. 7 et 8)

Le scribe²..... pour la satisfaction de son maître³.....

Cet envoi est fait pour faire savoir à mon maître, à savoir : j'ai exécuté toutes les commissions qui m'ont été données d'une manière complète et entièrement parfaite. Je ne serai pas

2^e col.

1 repris par mon maître.

1. Publié incomplètement par M. Revillout dans la *Revue égyptologique*, 1885, t. III, p. 37-41. M. Bénédict a bien voulu me prêter le manuscrit original, ce qui m'a permis d'ajouter, à la portion que M. Revillout avait donnée, ce qui reste des dernières parties de la transcription et de la traduction. — G. M.

2. Au commencement du papyrus, on lit en six lignes le protocole du roi Sêti Ménéptah II, protocole qui ne présente aucune difficulté et que M. Chabas n'avait pas traduit. — (E. R.)

3. La leçon complète du texte est : « Son maître le scribe du trésor Kagabu — vie, santé, force ! » — (E. R.)



Il est que j'ai fait un voyage à l'endroit où est mon maître, conduire l'*ouaou*¹ de

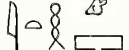
2 barque, qui me livra son cultivateur; il fut placé dans l'*Ath*², en la ville de Teben-t³.

3 Il laboura pour le scribe militaire Pamer-Menmon, qui est établi dans la ville de Teben-t;

1. Le capitaine ou lieutenant de barque portait ce titre. Voir l'inscription d'Ahmès et Brugsch, *Dictionnaire*, p. 242 à 243 et 664. — (E. R.)

2. Brugsch-Pacha, dans son *Supplément au lexique*, p. 165, traduit ce mot *ath* (d'après notre document même) par *prison* ou *cachot* (das Gefängnis). — (E. R.)

3. Brugsch-Pacha, dans son *Dictionnaire géographique*, p. 644 et 931 à 932, assimile la ville de *Teben* ou *Teben-t* à la Daphnæ d'Hérodote, Tell-Defenneh de nos jours. Elle était située, selon lui, non loin de Tanis-Ramsès. Il cite, à ce propos, notre passage du Papyrus Anastasi VI, qu'il traduit ainsi : « Il fut emprisonné dans la ville de *Taben*, en labourant la terre du grammate des soldats Pemergenmen qui est stationné dans la ville de *Taben*. On le retenait ainsi pendant vingt-trois jours ». Il faudrait plutôt traduire : « Il fut placé dans la garde (*custodia*) des gens qui sont dans la ville de Teben. Il y laboura », etc.

Le mot , que l'on peut traduire par *custodia*, comme l'a fait M. Brugsch, répond au mot copte ⲙⲧⲉ, *ligare*, qu'on retrouve en démotique sous la forme *ath*, déterminé par le bras armé, et qui signifie *lier*, *saisir*, *faire proie*. Voir *Recue égyptologique*, 2^e année, n^{os} II et III, pl. 15, 2^e col., l. 3. — (E. R.)



— qu'il fit¹

4 abandon ving-trois jours : et sa ferme² fut abandonnée ;
l'intendant Tiaou y fit toute espèce de mal ; il fit aller

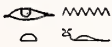
5 trois serviteurs

— et on fut à conduire devant le *Mer* militaire Hui et
le scribe Ptahemheb

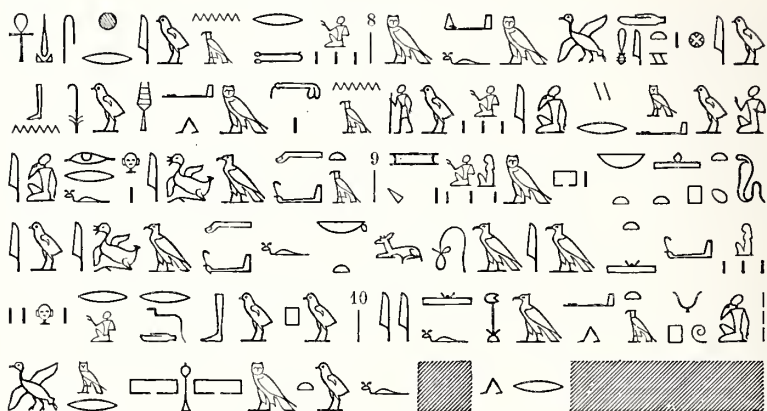
— et l'on fut à faire

6 que j'inventoriasse les *Mérous* en un rôle, et il emmena
l'atelier et il fut dans sa ville.

7 — Et il arriva qu'il me fit inventorier dans le temple
de Ramsès Mériamen, et les hommes furent

1. Brugsch-Pacha transcrit  au lieu de . — (E. R.)

2. Lire :  et non . Le syllabique est écrit en hiératique, comme plus haut dans le mot , que M. Chabas avait d'abord transcrit , puis corrigé, comme ci-dessus (cf. Brugsch, *Dictionnaire*, p. 973). — (E. R.)



8 avec lui¹ dans sa ville, et il ne se présenta pas devant les magistrats avec moi ;

— qu'il² fit emmener

9 l'atelier³ dans le temple de la déesse Nebhotep ; et il emmena deux autres ouvrières⁴ de moi, en disant

10 qu'il ne négligeait pas les ordres du *Merhatpa*⁵.....

1. Mot à mot : « dans sa main »   . Cf. Brugsch, *Dict.*, p. 1665. — (E. R.)

2. M. Chabas, ici (comme à la fin de la ligne 3 et dans tout le reste du récit), considère    comme dépendant de la locution

plus complète       , et il arriva qu'il

fit (voir ligne 7) ou    (ligne 1), etc. Il traduit donc  par « qu'il » en sous-entendant « il arriva ». — (E. R.)

3. M. Chabas traduit    les *Mèrous* et   l'atelier. Comme l'a fort bien dit M. Brugsch (*Dict.*, p. 672), ce

mot, qui prend l'article pluriel et l'article féminin singulier, signifie la masse des habitants, le vulgaire, etc. C'est un mot très vague. — (E. R.)

4. Ce mot est comparé par Brugsch à *ovoei* *agricola* dans son supplément au lexique, p. 506. — (E. R.)

5. Ou pour traduire le titre : de l'intendant du trésor. — (E. R.)

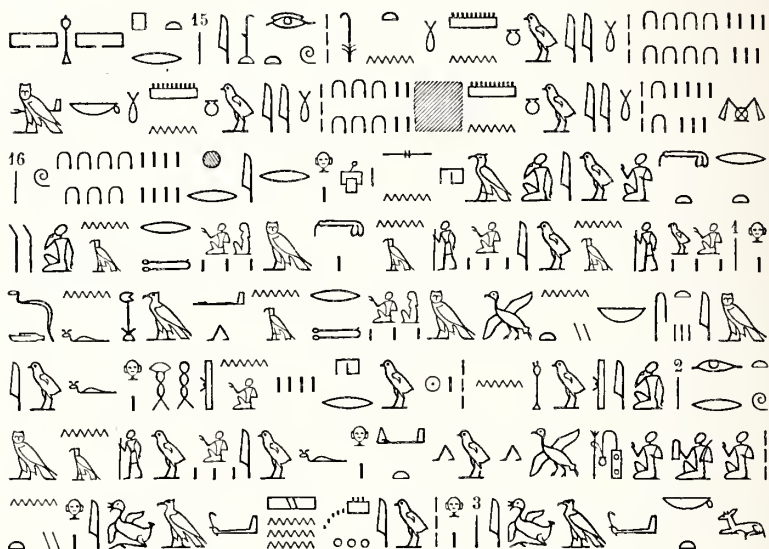


- 11 m'obligea à inventorier les *Mérours*, et il mit des hommes après moi, pour dire que le travail des *Mérours* soit chez lui,
- 12 et je fis passer le travail des *Mérours* devant le *Merhatpa*,
— et que fut fait prendre
- 13 leur travail, le 2 de Paoni, au soir (vide *Pap. Salt.*), et après son commencement cinq mois.
- 14 Et il emporta les toiles.

Il est que je les ferai passer devant le *Merhatpa*.

Note' pour faire savoir à mon maître les toiles qu'il a emportées, pour les faire voir au *Merhatpa*.

1. M. Chabas a donné deux traductions de ce passage. Je prends la dernière. Il avait écrit d'abord : « Tableau pour faire connaître à mon maître les toiles qu'il a emportées et que le *Merhatpa* a vues », etc.
— (E. R.)



15	toile <i>Souten</i> pièce		87
	toile <i>Mak</i>	»	 64
		»	 <u>27</u>
	Total 178.		

16 Après le recolement, j'ai fait juger les hommes par les *Oérous*, et les *Oérous*

3° col.

- 1 lui dirent : « Laisse les hommes là où est leur maître », et il m'en ajouta quatre selon (le jour de) l'ordre¹
- 2 qu'avaient fait les *Oérous*. Il fit aller deux scribes militaires² pour recueillir l'impôt³,
- 3 et ils emmenèrent deux autres ouvrières de Pesehemou,

1. Ici, note illisible de M. Chabas. — (E. R.)

2. Il faut lire : « le scribe militaire ». — (E. R.)

3. Ceci est une correction postérieure de M. Chabas. Il avait d'abord écrit : « pour inspecter... ». — (E. R.)



en disant : « Qu'on lui donne Oua, enfant de....

4 et il n'était pas avec moi, et il était après le bétail de l'intendant..... Mesou, et fut l'homme qui était avec lui comme aide, il fut avec le scribe Ptahemheb,

5 qui fit le recensement avec le *Mer* de troupes Hui¹.

6 Lui, il s'occupa des grains dans le temple de Nebhotep.

Or, l'enfant s'enfuit et aborda dans la ville²

7 d'où était l'enfant; il fut à ne point ramener..... Je ramenai

1. Voir page 2, l. 5 (note de M. Chabas).

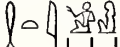
2. Pour les lignes 6, 7, 8, 9 et 10 de cette page, nous avons encore deux traductions de M. Chabas. J'ai choisi la plus récente. Voici l'autre : « Or, le garçon était avec lui et il arriva à la ville où était le garçon. Il fut à ne pas l'emmener. Il n'amena pas les travailleurs à l'homme qui était avec lui. Moi, étant avec lui, je suis en *Khati*. Il fait que je sois comme un homme qui n'a pas de maître. Qu'on lui fasse selon ce



- 8 les ouvrières à l'homme que lui était avec lui. Moi, je suis comme quelqu'un qui fut avec lui un *Khati*.
- 9 Il me fait être comme un homme auquel on ne donne pas de supérieur. Ce qui a été fait avant que je ne parle devant
- 10 les *Oérous* sur la conscription que tu as ordonnée des esclaves *Mérous* de l'atelier devant le *Merhatpa*, avant
- 11 que je ne parle. « parle au *Mer* militaire Hui des vols, afin qu'il ne les prenne pas » ;
- 12 il dit au *Mer* militaire Hui. de ne pas les prendre le ouâ.

qui m'a été dit devant les *Oérous* sur la conduite que tu as faite des étoffes des *Mérous* devant le *Merhatpa*. » — (E. R.)

1. Ici s'arrête la partie du manuscrit de Chabas, qui a été publiée par M. Revillout. — G. M.

2. J'ai remplacé ici la première transcription  par la nou-

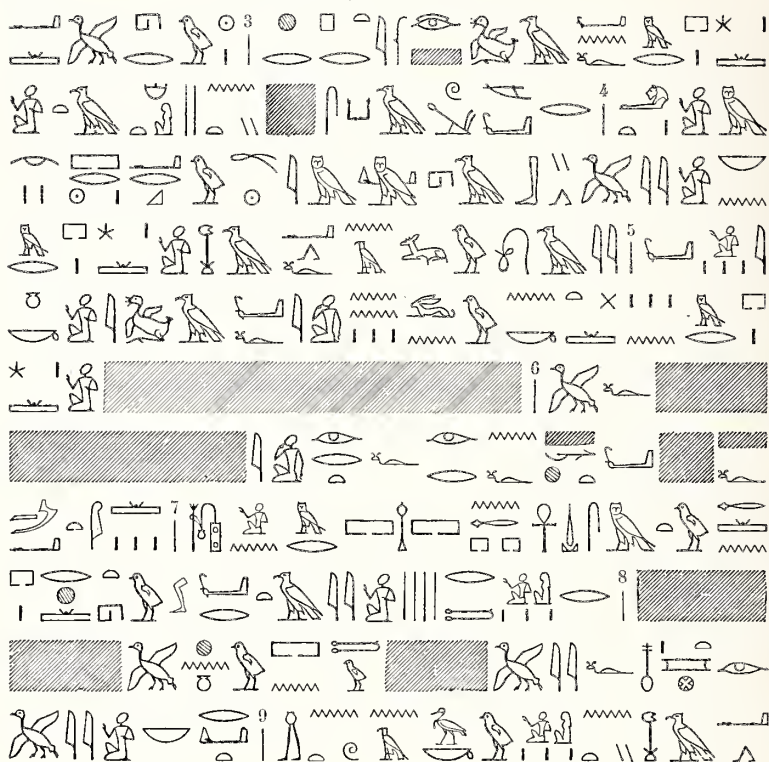


- 13 le scribe Sherau du *Hatpati*, lorsqu'il parla au gardien des livres de la double demeure de Sa Majesté après la
- 14 merveilleusement honteux! Or, mon maître donne le chef de maison
- 15 par le scribe : « Moi, comment? nous ne savons pas marcher sur le chemin
- 16 toiles chaque jour avec leurs gens, avec ceux qui taillent des avirons. Donnés

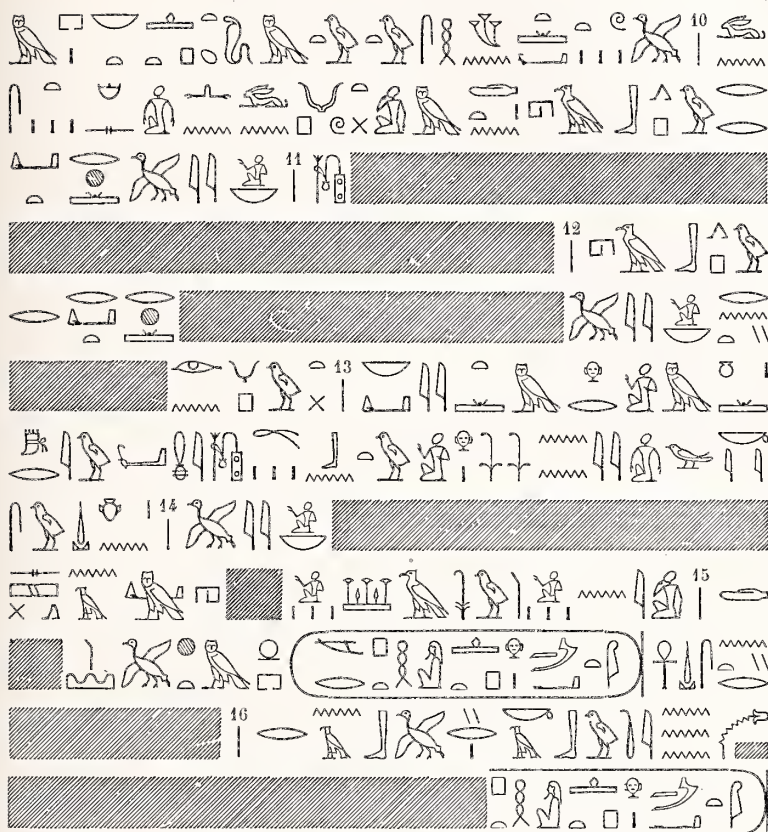
4° col.

- 1 Cela ne s'était pas vu jusqu'à ce jour. Ayant été conduit aux
- 2 *Oérous*, lui s'enfuit au temple de Nebhotep, puis [il obtint] des rations de grains jusqu'à ce jour.

velle, ainsi que Chabas lui-même a fait partout ailleurs dans son texte.
— G. M.



- 3 Or, voyez ? Il a volé au *Mer-pa Tiaou* deux femmes de
deux cultivateurs qui moissonnèrent avec lui ()
4 le dernier jour du mois de Méchir. Que mon maître
mande au *Mer-pa Tiaou* qu'il laisse les
5 ouvriers. Moi, je l'ai déferé; allons, que les affaires du
Mer-pa Tiaou soient.....
6
7 le scribe du *Merhatpa* de Sa Majesté. Comme le grand
de Maison Rekh envoie pour mes quatre hommes en
8 disant : « dans le de sa ville », que mon
maître fasse
9 être ramenés les travailleurs qui sont restés dans le temple



de Nebhotep; qu'ils soient réorganisés;

- 10 ils sont assis; il n'y a plus de missions sur ma main.
Ceci est envoyé pour l'information de mon maître.

.....

INDEX

DU

VOCABULAIRE MYTHOLOGIQUE¹

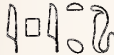
M. Chabas avait recueilli un vocabulaire mythologique très considérable. Ce vocabulaire formait deux volumes compris dans un lot de manuscrits que M. Maisonneuve avait estimé cinq cents francs dans son catalogue imprimé. Le Louvre fit, par mon intermédiaire, l'acquisition de ce lot. Mais, avant qu'il nous parvint — et même avant que nous ne l'ayons vu et acheté au prix marqué, — un des autres amis de M. Chabas, M. de Horrack², avait emprunté chez Maisonneuve le volume contenant le vocabulaire et n'y avait laissé que l'*index*. Lorsque nous lui parlâmes de cela, M. de Horrack nous promit, du moins, de remettre le vocabulaire, si l'État faisait la publication des œuvres de M. Chabas. Mais, comme on pourrait attendre longtemps, nous croyons devoir obtempérer à la demande de plusieurs égyptologues, en commençant tout de suite la publication de l'*index*, seul

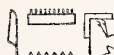
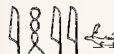
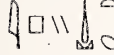
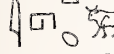
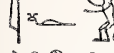
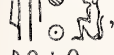
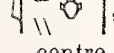
1. Publié incomplètement dans la *Recue égyptologique*, t. I, p. 41-43, 101-102. J'en ai reproduit ici le fragment imprimé pour ne rien négliger de ce qui avait paru des écrits de Chabas, mais il n'aura de valeur qu'après la publication du *Vocabulaire mythologique*, dont M. Revillout parle dans sa petite notice. — G. M.

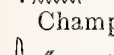
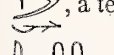
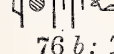
2. M. de Horrack avait déjà reçu de la famille le magnifique dictionnaire manuscrit de M. Chabas et plusieurs autres œuvres inédites très importantes. M. de Horrack n'a encore fait paraître que quelques traductions choisies — sans textes ni commentaires. Mais les vrais trésors de M. Chabas restent toujours inédits. — (E. R.)

entre nos mains. Les numéros indiqués en tête de chaque article se rapportent à la pagination du cahier de M. Chabas, contenant le corps même du vocabulaire. Mais il y a aussi des indications supplémentaires, dont les renvois ont été alors soigneusement indiqués par notre illustre maître. Malheureusement ces renvois sont souvent peu nets, et il nous a été souvent aussi impossible de les vérifier, vu la pauvreté de la bibliothèque du Louvre. La difficulté était plus grande encore quand nous n'avions que les numéros se rapportant au *Dictionnaire mythologique* de M. Chabas, qui n'est pas entre nos mains. Aussi prions-nous le lecteur d'excuser les fautes nombreuses de cette publication *provisoire*. Nous avons pensé qu'il était utile de donner d'abord — d'une façon telle quelle — ces premiers matériaux — en attendant la publication définitive de cette œuvre. — (E. R.)

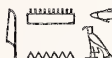
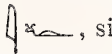
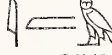
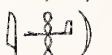
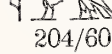
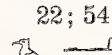
					
13 à					102
13 c					145
3					149
115					
36					107
54					125
31					
39					
128					
81					
82					
					
					
					
					
					
					
					
					
					

- 145 
- 5  , Hathor

Alt. T., I, 10/9
- 130 
- 156 
- 12 
- 5  , Hathor
- 164 
 , II, III. 32
 , *ibid.*
 , II, III. 35 a γ, 10
 , II, III. 57,
 centre

Champ., *Not.*, 379
 , à tête de chien, 419

 , *Dk.*, III,
 76 b; *Todt.*, 75, 3
 , *Todt.*, 98, 5
- 176 

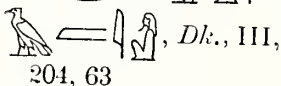
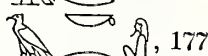
Dk., III, 203, 29

-  , *Dk.*, III,
 203, 39
- Dk.*,
 III,
 270, 2
-  , singe debout
-  , *Zeit.*, 1872, 89
-  , *Alt. T.*,
 I, 27/2
- 177 
- 118 
- 141 
 PPP. 63
 , tête d'Ibis,
Dk., III, 171
-  , *Dk.*,
 III, 204/55
-  , *ibid.*,
 204/60
-  , *ibid.*, 204,
 64
- 
-  , *Rec.*, IV, 53,
 22; 54, 43
-  , *vide* 
-  , *vide*  , 77

171



92, 2



204, 63

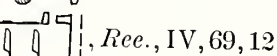
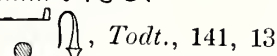
87



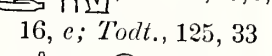
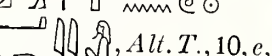
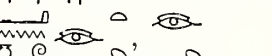
79



111



135



XIV

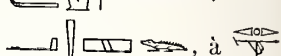
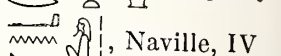
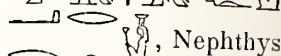


Sall. IV, 10, 5

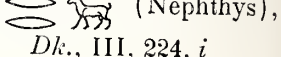
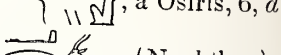
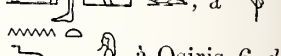
171



9



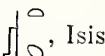
21



Dk., III, 224, i

12 à

12 i



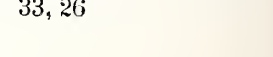
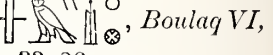
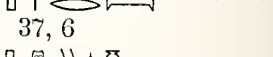
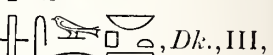
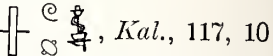
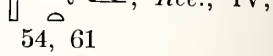
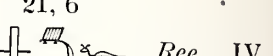
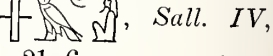
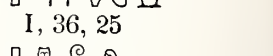
94



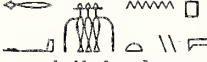
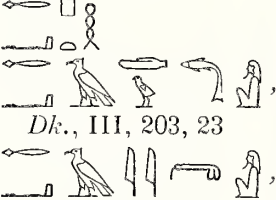
94

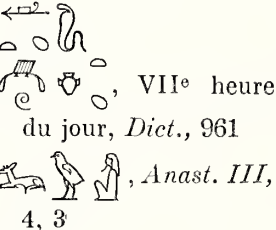
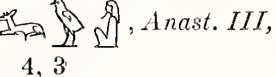
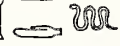
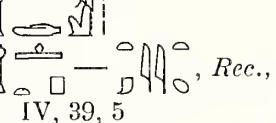
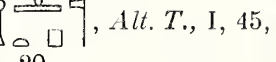
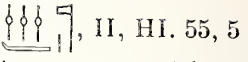
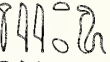
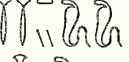
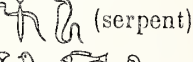
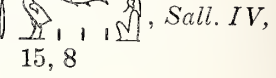
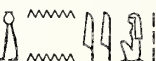
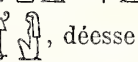
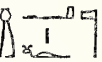
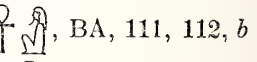
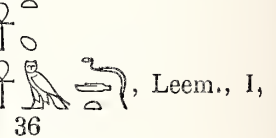


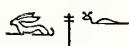
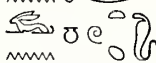
134



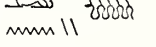
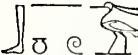
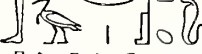
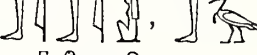
		<i>Rec.</i> , IV, 30, bas; <i>Alt. T.</i> , I, 25	91		
122		<i>Ch.</i> , <i>Not.</i> , 408			<i>Rec.</i> , IV, 39, 11
122			5		à Hathor
			48		
		<i>Rec.</i> , IV, 39, 12	100		<i>Rec.</i> , IV, 34, 2
		<i>Kal.</i> , 102, 10	155		
157			81		
6 à 7 c			<i>Zeit.</i> , 1865, 1		
53		et var.			X ^e heure
159					
5		du soleil, Hathor			
167			106		
		Hathor	136		
151			131		
132					<i>Todt.</i> , 125, 33
132					<i>Todt.</i> , 78, 38
132		DAD, 69			62, 2
		<i>Alt. T.</i> , I, 10, c, 16, c			

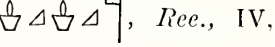
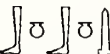
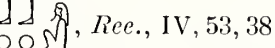
- 2 , le
soleil fondateur de la
race égypt., *Dk.*, III,
136, 6, tomb. Sêti I^{er}
- 2 , le soleil
- 4 ,
Dk., III, 203, 23
ibid., 203, 34
, Boulaq,
VII, 6

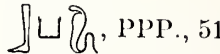
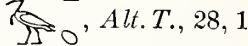
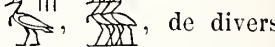
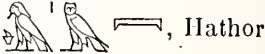
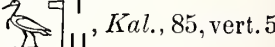
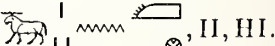
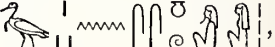
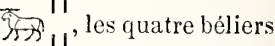
- 138 , VII^e heure
du jour, *Dict.*, 961
, *Anast. III*,
4, 3
- 162 
- 162 
- 162 , *Rec.*,
IV, 39, 5
, *Alt. T.*, I, 45,
20
- , II, HI. 55, 5
, Na-
ville, VIII, 4
- 77 
- 134 
- 151 
- 162  (serpent)
- , *Sall. IV*,
15, 8
- 116 
- 212 
- 138 
- 178 , déesse
- 80 , *Dict.*,
561
- 112 
, BA, 111, 112, b
- 128 , Leem., I,
36

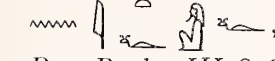
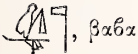
- 57 
- 154 




- 154 
 PPP., 55, 5
- 
- 28 
bis
- 50 
- 151 
- 80 
- 102 

- 
 31, bas
- 129 
- 130 

 Rec., IV, 53, 38
- 130 
- 155 
- 174 

 204, 68

 PPP., 51
- 
- 108 
- 137 
- 137 
- 137 
- 154 

Alt. T., 28, 1
- 160 

 de divers
 dieux, *Vocab.*, 72
- 5 

Kal., 85, vert. 5
- 
 II, HI.
 36, b
- 
ibid.
- 181 
 les quatre béliers
- 

- 181 
Pap. Boulaq III, 8, 1
- 76 
- 102 
βαβζ
- 
- 

Sall. IV, 11, 5
- 

Rec., IV, 41. bas
- 135 


- 89 

- 


- 150 

- 89 


- 216 

 déesse sur lion
- 

Dk., III, 204, 65
- Dk., III, 276 h*


- 

Todt., 78, 19
- 

Géog.
- 

Dk., III, 204, 78
- 

 (Prophète de),
III, 277, a
- 29 

- 

Kal., 70, 6
- 

PPP., 64.

CHOIX
DE
TEXTES ÉGYPTIENS

TRADUCTIONS INÉDITES DE FRANÇOIS CHABAS¹

AVANT-PROPOS

Les traductions de textes égyptiens que nous publions ci-après sont tirées des papiers laissés par notre illustre maître et ami, M. François Chabas, de Chalon-sur-Saône, enlevé à la science, le 17 mai dernier [1882], par la terrible maladie qui l'avait frappé il y a cinq ans, et qui, depuis cette époque, l'avait condamné à une inactivité absolue. Sans doute, ces traductions, s'il avait été donné à l'auteur d'y mettre la dernière main, auraient offert un plus haut degré de précision, grâce aux progrès de la science dans ces dernières années. Mais telles qu'elles sont, on les trouvera d'une grande utilité pour l'interprétation de bien des passages obscurs ou difficiles que l'illustre savant de Chalon n'a pas compris de la même manière que ses confrères.

Tous les savants, notamment les égyptologues, connaissent la

1. Publié sous ce titre après la mort de Chabas, par M. de Horrack et à ses frais, en un volume in-8° de 79 p., et mis en dépôt chez Klingsieck. M^{me} de Horrack a bien voulu nous autoriser à joindre ce *Choix* aux autres œuvres de Chabas. — G. M.

part considérable qui revient à M. Chabas dans le développement de la science du déchiffrement des hiéroglyphes. Il a doté cette science d'un grand nombre de notices, de mémoires et d'ouvrages importants ayant tous pour objet l'interprétation et l'explication analytique de textes originaux. C'est surtout le *Voyage d'un Égyptien*, rédigé en collaboration avec M. Goodwin, qui a fait faire à la philologie égyptienne un « pas de géant », comme l'a fort bien dit M. Le Page Renouf. Cet ouvrage, qui, à bon droit, est considéré comme le principal titre de gloire de M. Chabas, et qui a assuré à son auteur une place brillante parmi les premiers maîtres de la science égyptologique, reste jusqu'à ce jour le plus beau modèle d'étude de texte égyptien que nous possédions. Mais le but constant des efforts de Chabas était de populariser ces études par des publications utiles et peu coûteuses. Peu de personnes savent avec quels obstacles l'éminent savant, qui menait de front ses travaux scientifiques et des fonctions publiques, avait à lutter pour publier les résultats de ses recherches. Jusqu'au moment où la générosité de M. Lepsius le mit en possession de la collection des types égyptiens de l'Imprimerie royale de Berlin, il était obligé de dessiner et de graver lui-même les caractères hiéroglyphiques nécessaires à l'impression de ses livres.

D'un caractère franc et honnête, plein d'ardeur pour la science, M. Chabas s'est toujours élevé avec force contre les traductions fantaisistes et contre le charlatanisme scientifique en général. On peut dire que les polémiques auxquelles parfois il s'est laissé entraîner n'avaient jamais eu d'autre motif que la recherche de la vérité.

P.-J. DE HORRACK.

Paris, janvier 1883.

MANUSCRIT HIÉRATIQUE SUR CUIR

DU MUSÉE ROYAL DE BERLIN

Ce document a été publié et traduit en allemand par L. Stern dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. XII, p. 85 et suiv. Le même savant en a publié une traduction anglaise dans les *Records of the Past* [1st Series], vol. XII, p. 51. — (P.-J. de H.)

PAGE I

- 1 L'an III, 3^e mois (*choiak*), sous la Majesté du roi de la Haute et de la Basse Égypte, Kheper-ka-ra, fils du soleil, Osertasen, justifié, vivant éternellement et pour des siècles,
- 2 le roi couronné du *Sekhet*, il y eut séance dans la Salle du Conseil, conférence de ses serviteurs, les *Samerou* du
- 3 palais royal V. S. F. et les *Oérou*, au sujet d'un endroit pour jeter les fondements [d'un édifice]. Discours adressé lorsqu'on eut obéi (à l'ordre) : « Qu'ils délibèrent en
- 4 manifestant leurs opinions. Indiquez à Ma Majesté les œuvres nécessaires, souvenirs de faits d'illustration,
- 5 d'après (lesquels) je fasse des monuments, j'établisse des stèles de pierres de taille à Harmachis. Il m'a enfanté
- 6 pour faire ce qui lui est fait, pour faire être ce qu'il veut que ce soit. Il m'a placé pour gardien de ce pays ; il sait l'organiser ;
- 7 il m'en a confié la garde. Je fais luire mon œil sur ce qu'il contient, faisant en conformité de ce qui lui plaît. Aussi mon nom
- 8 commence à être connu. Je suis roi de par son œuvre, chef suprême V. S. F. Rien ne me fut concédé. Devenu homme,
- 9 tout le monde m'adorait. Dans l'œuf, je fus préposé aux

- chemins d'Anubis. Il me dilata pour être seigneur des deux provinces. Étant enfant,
- 10 je n'avais pas quitté les enveloppes, quand il me nomma Seigneur des humains, en m'exaltant
- 11 à la face des hommes. Il me fit passer mon temps dans le palais comme un enfant qui n'est pas encore sorti du sein; il me donna
- 12 sa longueur et sa largeur; j'étais allaité et c'était lui qui me prenait. Le monde me fut donné et je fus son Seigneur. Je parvins jusqu'aux esprits,
- 13 jusqu'à la hauteur du ciel, actif pour accomplir sur-le-champ mon œuvre, me conciliant dieu. Il n'avait pas de fils, pas d'héritier; il a voulu
- 14 que je possédasse ce qu'il avait possédé. Je suis venu à toi, Horus-Ap-djet; j'ai institué des ordres divins;
- 15 j'ai exécuté des travaux dans le temple de mon père Tum; il m'a donné sa largeur comme il m'avait donné ma puissance.
- 16 J'ai fait abonder ses autels sur la terre; j'ai construit mon temple..... souvenir de mes bienfaits
- 17 dans sa demeure. Mon nom est un palais, ma fondation un district; des centaines sont ce que j'ai fait de splendide.
- 18 Innombrables sont les appels du roi par ses actes multipliés; inconnus les..... qu'il dit. Son nom sera célébré
- 19 en réalité et ne sera pas détruit par l'effet des siècles. Mes actes subsisteront; ce qu'il me faut,
- 20 c'est l'illustration; mon frein la perfection....., la vigilance sur toute chose éternellement. »

PAGE II

- 1 Les *Samerou* royaux dirent, répondant à leur dieu .
 « Le dieu Hou est (dans) ta bouche, le dieu Sa
 2 est en toi, chef suprême, V. S. F.! Tes intentions

s'accomplissent, roi intronisé, pour réunir les deux Égypte;.....

- 3 dans ton temple; c'est une richesse que de le voir au
matin; c'est le bonheur de la vie. Rien ne dure
4 sans toi, car Ta Majesté est les deux yeux de l'humanité.
Très durables tu as fait tes monuments,
5 des dieux. Puis, ton père, le seigneur du palais,
Tum, taureau des ordres divins, a fait exister ton palais,
6 qui est construit de porphyre qu'ont fait les ouvriers de
la statuaire; ce qui est dans l'intérieur, ce sont tes images
pour joie éternelle. »
7 Le roi lui-même dit au chef de service, *Samer* unique,
intendant du trésor royal de l'or
8 et de l'argent, préposé aux écrits du pharaon : « Occupe-
toi de faire les travaux que
9 Ma Majesté désire effectuer; qu'un chef supérieur, pris
parmi vous, y soit préposé; qu'ils soient faits selon mon
intention; que des artistes
10 surveillent; que cela se fasse sans relâchement; que tous
les travaux soit conformes
11 au plan (*un-hi*); qu'un contremaître y donne ses soins.
Ton heure (présente) est le temps de te mettre à l'œuvre,
12 même avant tes propres affaires. En prescrivant les
choses, fais être un emplacement selon les désirs.
13 J'ordonne que toutes les choses soient prêtes avant que
tu commences. » Le roi couronné du *Seshet* à double
plume,
14 toute l'assistance le suivant, le *kher-heb* supérieur du
livre divin, étendirent
15 le cordeau, enfoncèrent le piquet dans le sol,
16 et l'on travailla pour cet édifice. Sa Majesté fit partir (?)
17 un scribe royal qui était présent,
18 pour assembler.....
-

LE CONTE DES DEUX FRÈRES

Ce texte, publié dans les *Select Papyri from the Collections of the British Museum*, a été traduit et analysé par E. de Rougé (*Revue archéologique*, 1852), traduit en allemand par H. Brugsch (*Aus dem Orient*, 1864), en français par G. Maspero (*Revue des Cours littéraires*, 1870, et *Revue archéologique*, mars 1878), et en anglais par Le Page Renouf (*Records of the Past* [1st Series], t. II, p. 137-152). — (P.-J. de H.)

Pages

1 Ceci est relatif à deux frères, d'une seule mère et d'un seul père. Anubis était le nom de l'aîné, Baïta était le nom du plus jeune. Anubis prit une maison et se maria, et son jeune frère était avec lui dans la condition d'un enfant; c'était lui [Anubis] qui lui fournissait des vêtements. [Baïta] suivait ses troupeaux aux champs; c'était lui qui faisait le labourage, c'était lui qui recueillait la moisson, c'était lui qui exécutait, pour [son frère], tous les travaux des champs. Aussi, le jeune frère devint-il un excellent agriculteur; il n'existait pas son pareil dans le pays entier. Ainsi [vivaient-ils ensemble].

Quelque temps après, le jeune frère, qui [menait] ses bestiaux, selon son habitude de chaque jour, et [revenait] à sa demeure chaque soir, était chargé de toutes les herbes des champs, et tenait dans la main une cruche de lait [qu'il rapportait] de la campagne. Il présenta [ces objets] à son frère, qui était assis avec son épouse; il but et mangea, et [se retira] à son étable pour [coucher près] de ses bestiaux.

Le lendemain matin, [le jeune frère cuisait les pains] et les mettait devant son frère aîné, qui lui donnait des pains pour les champs; puis il poussait ses bestiaux pour les faire paître dans les champs, marchant à la suite de ses vaches. Elles lui disaient que les herbes étaient

2 bonnes en tel endroit. Il comprenait tout ce qu'elles disaient, et il les conduisait aux endroits les plus favorables pour les herbes qu'elles désiraient. Aussi les vaches qui étaient avec lui devenaient très belles et multipliaient extraordinairement leurs portées.

Quand vint la saison du labourage, son frère aîné lui dit : « Prenons l'attelage pour labourer, car la terre est sortie [des eaux de l'inondation]; elle est bonne à labourer. Aussi, tu partiras pour les champs avec les semences, car nous allons exécuter le labourage [en ce moment]. » Ainsi lui dit-il. Le jeune frère exécuta toutes les choses que lui avait dites son frère aîné.

Le lendemain matin, ils partirent pour les champs avec leur [attelage], afin d'effectuer le labourage; ils prenaient [un plaisir] extrême à leur travail, et ils ne l'abandonnèrent pas.

Plusieurs jours après cela, ils se trouvaient encore dans les champs [à travailler]. Anubis expédia son jeune frère, en disant : « Va, rapporte-nous des semences du village ! »

Le jeune frère trouva la femme de son frère aîné assise à se coiffer. Il lui dit : « Lève-toi et donne-moi des se-
3 mences; je retourne aux champs, car c'est mon frère qui m'a diligenté, [en disant] : « Ne perds pas de temps. »

Elle lui dit : « Va, ouvre le coffre et prends-y ce que tu voudras. Ne me fais pas interrompre ma tresse. »

Le jeune homme entra dans son étable; il prit un grand vase, car son intention était d'emporter une grande quantité de semences; il le chargea de blé et d'orge, et sortit avec [son fardeau].

Elle lui dit : « Quelle quantité as-tu sur [ton épaule] ? » Et il lui dit : « Trois mesures d'orge et deux mesures de blé, en tout, cinq mesures, voilà ce que j'ai sur mon épaule. » Ainsi lui dit-il.

Elle [lui parla ainsi] : « Quelle grande force tu as !

J'ai remarqué ta vigueur chaque jour! » Son cœur le connaissait de la connaissance du [désir]. Elle se leva, se saisit de lui et lui dit : « Viens, passons une heure couchés ensemble! Quel bonheur pour toi! oui! je te ferai de beaux vêtements. »

Le jeune homme devint semblable à une panthère du Midi en fureur, à cause de la déclaration honteuse qu'elle lui faisait; aussi elle conçut une frayeur extrême.

Il lui parla ainsi : « Quoi donc! tu es pour moi dans la situation d'une mère, et ton mari est pour moi dans la condition d'un père, car il est mon aîné, et c'est lui qui
4 a pourvu à mes besoins. Ah! qu'elle est grande, l'infamie que tu m'as dite. Ne me la dis pas de nouveau. Pour moi, je n'en parlerai à personne; je n'en laisserai rien sortir de ma bouche avec qui que ce soit. »

Il chargea son fardeau et partit pour les champs. Il arriva près de son frère aîné, et ils accomplirent le travail de leur tâche. Puis, lorsque vint le temps du soir, le frère [aîné] retourna vers sa demeure, et son jeune frère suivait ses bestiaux, chargé de toute espèce de produits des champs. Il poussait ses bestiaux devant lui pour les faire coucher dans leur étable.

Voici que la femme du frère aîné eut peur à cause de la déclaration qu'elle avait faite. Elle apporta un pot de graisse et prit l'attitude [d'une femme] qui a subi une violence de la part d'un malfaiteur, dans le but de dire à son mari : « C'est ton jeune frère qui a commis la violence! »

Son mari retournait le soir selon son habitude de chaque jour. En arrivant à sa demeure, il trouva sa femme étendue et malade d'un attentat. Elle ne lui versa pas l'eau sur les mains selon son habitude, et n'alluma pas la lampe devant lui. Sa maison était dans les ténèbres, et elle [*sa femme*] restait étendue et souillée.

Son mari lui dit : « Qui donc a parlé avec toi? » Alors

elle lui dit : « Personne n'a parlé avec moi, à l'exception
5 de ton jeune frère. Lorsqu'il est venu pour prendre des
semences pour toi, m'ayant trouvée assise seule, il m'a
dit : « Viens ! passons une heure couchés ensemble ;
rattache ta tresse. » Il me parla ainsi, mais je ne l'écoutai
pas : « Ne suis-je donc pas ta mère, et ton frère aîné
n'est-il pas pour toi dans la situation d'un père ? » Ainsi
lui dis-je. Il eut peur et il me maltraita pour que je ne
te fisse pas de rapport. Mais, si tu le laisses vivre, je me
tuerai. Vois ! quand il reviendra [des champs, frappe-le],
car je souffre ; la déclaration honteuse, certainement, il
la fera demain comme il l'a faite la veille. »

Le frère aîné devint semblable à une panthère du Midi ;
il aiguisa son poignard et le prit dans sa main. Le frère
aîné se tint derrière la porte de son étable, afin de tuer
son jeune frère, lorsqu'il reviendrait le soir, pour faire
rentrer ses bestiaux à l'étable.

Or, au soleil couchant, le jeune frère, s'étant chargé de
toutes les herbes des champs, selon son habitude de
chaque jour, se mit en marche. La vache qui marchait en
tête, en entrant dans l'étable, dit à son gardien : « Prends
garde ! ton frère aîné se tient devant toi, avec son poi-
gnard, pour te tuer. Éloigne-toi de lui ! » Il entendit ce
6 que disait la vache qui marchait en tête ; une autre, en-
trant aussi, lui ayant dit la même chose, il regarda sous
la porte de son étable, et il aperçut les pieds de son frère
aîné, qui se tenait derrière la porte, son poignard à la
main. Il jeta sa charge par terre, et se prit à courir à
toutes jambes. Son frère aîné s'élança après lui, tenant
son poignard.

Le jeune frère invoqua Phra-Harmakliis, en disant :
« O mon bon seigneur, c'est toi qui distingues le faux du
vrai ! » Alors Phra écouta toute sa prière et fit exister
entre lui et son frère aîné un vaste amas d'eau rempli de
crocodiles ; l'un d'eux était sur une rive, et l'autre sur

l'autre. Le frère aîné lança deux fois sa main, sans pouvoir frapper [son jeune frère]. Ainsi fit-il.

Son jeune frère l'appela de la rive, en disant : « Attends jusqu'au matin. Lorsque le soleil luira, je m'expliquerai avec toi devant lui, et je te ferai découvrir la vérité. Mais je ne vivrai plus avec toi jamais, et je ne serai plus en aucun lieu où tu seras ; je partirai pour la Vallée du Cèdre. »

Or, le lendemain matin, lorsque Phra-Harmakhis s'était levé, chacun d'eux aperçut l'autre. Le jeune homme parla à son frère aîné en ces termes : « Pourquoi me poursuis-tu pour me tuer traîtreusement, sans avoir écouté l'explication de ma bouche ? Cependant, je suis bien réellement ton jeune frère, et tu es pour moi dans la situation d'un père, et ta femme est pour moi dans la situation d'une mère ! Nè serait-ce pas, lorsque tu m'as envoyé pour nous apporter des semences, que ta femme m'a dit : « Viens, passons une heure couchés ensemble ! » Or, vois ! Elle t'a tourné cela en autre chose. » Il lui fit connaître tout ce qui s'était passé entre lui et la femme [*de son frère aîné*]. Il jura par Phra-Harmakhis, en disant : « Tu as voulu me tuer traîtreusement ; tu as pris ton poignard sous l'influence d'une bouche de tissu d'abominations ! » Il prit une lame tranchante, se coupa le phallus, et le jeta à l'eau. Un crocodile le dévora.

Puis, il s'affaissa et s'évanouit. Son frère aîné éprouva une peine extrême. Il resta à pleurer à sanglots, ne pouvant pas traverser [pour aller] près de son jeune frère, à cause des crocodiles.

Le jeune frère l'appela et lui dit : « Ainsi donc, tu t'es figuré que c'était une abomination ! Ainsi donc, tu ne t'es pas figuré que c'était un acte de vertu, ou une des choses que j'avais faites pour toi ! Ah ! pars pour ta demeure, occupe-toi de tes bestiaux, car je ne resterai plus dans un lieu où tu seras ; je vais partir pour la Vallée

du Cèdre. Or, ce que tu auras à faire pour moi lorsque tu seras retourné à tes occupations, je vais te le faire connaître. Écoute ! Des choses m'arriveront : je retirerai mon cœur et je le poserai sur le sommet de la fleur du Cèdre. Si le Cèdre est coupé, il [*le cœur*] tombera à terre. Tu viendras le chercher. Si tu as sept années de recherches à faire, ne te dégoûte pas, et quand tu l'auras trouvé, tu le placeras dans un vase d'eau fraîche. Oui ! je revivrai alors, et je porterai plainte de la trahison. Or, tu sauras que ces choses me sont arrivées, lorsque, t'étant mis une cruche de bière à la main, elle fera effervescence. Ne t'arrête point quand cela te sera arrivé. »

Il partit pour la Vallée du Cèdre, et son frère aîné retourna à sa demeure, la main sur la tête, barbouillé de poussière. Aussitôt qu'il fut arrivé à sa maison, il tua sa femme et la jeta aux chiens ; puis, il demeura en deuil de son jeune frère.

Bien des jours après ces événements, le jeune frère était à la Vallée du Cèdre ; personne n'était avec lui. Il passait son temps à chasser les animaux du pays, et venait se coucher le soir sous le Cèdre, sur le sommet de la fleur duquel son cœur était posé.

- 9 Quelque temps après, il se construisit, de sa main, dans la Vallée du Cèdre, une habitation ; elle était remplie de toute espèce de bonnes choses, car il désirait s'établir. Étant sorti de son habitation, il rencontra le cycle des dieux qui venait pour présider aux destinées de leur pays entier. Les dieux demandèrent à l'un d'eux de lui dire : « Ah ! Baïta, taureau des dieux, ne restes-tu pas seul ? Tu as quitté ton village à cause de la femme d'Anubis, ton frère aîné. Apprends qu'il a tué sa femme, car tu l'avais accusée de trahison contre toi. »

Leur cœur était extrêmement affligé à cause de lui. Phra-Harmakhis dit à Khnumis : « Oh ! fabrique une femme pour Baïta, afin qu'il ne reste pas seul. »

Khnumis lui fit une compagne pour demeurer avec lui; elle était belle dans ses membres, plus que toute autre femme du pays entier, [car] toute divinité était en elle.

Les sept Hathors vinrent la voir; elles s'écrièrent unanimement : « Qu'elle meure de mort violente ! »

Baïta l'aima à l'excès; elle demeurait dans sa maison, 10 tandis qu'il passait le temps à chasser les animaux du pays, et à lui apporter le produit [de sa chasse].

Il lui dit : « Ne va pas dehors, de crainte que la mer ne te saisisse. Je ne pourrais te sauver d'elle, car je suis une femme comme toi. Mon cœur est placé sur le sommet de la fleur du Cèdre; si un autre le trouve, je souffrirai à cause de lui. » Il lui fit connaître son cœur dans toutes ses particularités.

Quelque temps après, Baïta étant parti pour chasser, selon son habitude de chaque jour, la jeune femme sortit pour se promener sous le Cèdre qui était près de sa demeure. Voici qu'elle aperçut la mer qui poussait [ses] eaux contre elle; elle se prit à courir devant elle et entra dans sa maison.

La mer invoqua le Cèdre en ces termes : « Oh ! que je me saisisse d'elle ! » Et le Cèdre apporta une boucle de ses cheveux. La mer la porta en Égypte et la déposa à l'endroit [où se tenaient] les blanchisseurs du roi.

L'odeur de la boucle de cheveux se mit dans les vêtements du roi. On eut des discussions avec les blanchisseurs du roi, en disant : « Une odeur a imprégné les 11 vêtements du roi. » On se mit à discuter avec eux chaque jour, et ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient.

Le supérieur des blanchisseurs du roi vint au rivage; son cœur était dégoûté, à l'excès, des discussions qu'on avait avec lui journellement. Il s'arrêta et se tint sur la terre en face de la boucle de cheveux qui était dans l'eau. Il fit descendre quelqu'un, et on la lui apporta.

Ayant trouvé une odeur extrêmement délicieuse, il la porta au roi.

On amena les scribes et les savants de Sa Majesté. Ils dirent au roi : « La boucle de cheveux appartient à une fille de Phra-Harmakhis ; l'essence de chaque dieu est en elle. Comme la terre entière te rend hommage, fais partir des messagers vers tout pays pour la chercher. Quant au messager qui ira à la Vallée du Cèdre, qu'on envoie des hommes nombreux avec lui pour la ramener. »

Alors Sa Majesté dit : « C'est très bien, ce que vous nous avez dit. » Et l'on fit partir [les messagers].

Quelque temps après, les hommes qui étaient partis pour toute la terre revinrent pour rendre compte à Sa Majesté, mais ceux qui étaient allés à la Vallée du Cèdre ne revinrent pas : Baïta les avait tués, ayant laissé un seul d'entre eux pour faire rapport au roi.

12 Sa Majesté fit partir des hommes de guerre nombreux et aussi de la cavalerie, pour l'amener de nouveau. Il y avait avec eux une femme, chargée de lui mettre aux mains toutes sortes de belles parures de femme.

La femme revint en Égypte avec elle, et l'on se réjouit à cause d'elle [*de la fille de Phra-Harmakhis*] dans tout le pays. Le roi en fut excessivement épris ; il l'éleva à la dignité d'Auguste Favorite.

On s'entretint avec elle pour lui faire dire ce qu'était son mari. Elle dit au roi : « Que l'on coupe le Cèdre, et il sera anéanti. »

On fit partir des guerriers, munis de leurs haches, pour couper le Cèdre. Arrivé auprès du Cèdre, ils coupèrent la fleur sur laquelle était posé le cœur de Baïta, et celui-ci tomba mort en cette heure fatale.

Le lendemain, au lever du soleil, après que le Cèdre eut été coupé, Anubis, le frère aîné de Baïta, entra dans sa maison ; il s'assit et se lava les mains ; on lui apporta

une cruche de bière, et elle fit effervescence; on lui en donna une autre de vin, et elle devint trouble.

- 13 Il prit son bâton et ses chaussures, ainsi que ses vêtements et ses instruments de travail, et se mit à marcher vers la Vallée du Cèdre. Il entra dans la demeure de son jeune frère, et le trouva étendu mort sur sa natte. Il pleura lorsqu'il aperçut son jeune frère étendu mort. Puis, il sortit pour chercher le cœur de son jeune frère sous le Cèdre sous lequel celui-ci couchait le soir. Il passa trois années à le chercher sans le trouver. Comme il commençait la recherche là quatrième année, son cœur désira revenir en Égypte; il dit : « Je partirai au matin. » Ainsi dit-il en lui-même [litt. : *en son cœur*].

- Le lendemain, lorsqu'il fit jour, [Anubis] alla sous le Cèdre et passa son temps à chercher [le cœur]. Il revint au soir et s'occupa à le chercher de nouveau; il trouva un fruit et le retourna par-dessous; le cœur de son jeune frère était là. Il apporta un vase d'eau fraîche, y jeta le cœur et s'assit selon son habitude de chaque jour. Lorsqu'il fit nuit, le cœur ayant absorbé l'eau, Baïta frémit dans tous ses membres; il se mit à regarder son frère aîné, mais son cœur était comme en paralysie. Anubis, le frère aîné, prit le vase d'eau fraîche dans lequel était le cœur de son jeune frère; celui-ci ayant bu [l'eau], son cœur revint à sa place, et il redevint tel qu'il avait été. Ils s'embrassèrent l'un l'autre et se mirent à converser ensemble. Baïta dit à son frère aîné : « Vois! je vais prendre la forme d'un grand taureau ayant toutes les bonnes couleurs, mais dont on ne connaîtra pas la nature. Toi, tu t'assiéras sur mon dos, et, dès que le soleil luira, nous serons dans le lieu où est ma femme, et je l'accuserai de trahison. Toi, tu me conduiras où est le roi. Certainement, on te fera toute bonne chose, et l'on te chargera d'argent et d'or pour m'avoir conduit à Sa Majesté, car je serai une grande merveille et l'on se ré-

jouira à cause de moi dans le pays tout entier ; puis, tu t'en retourneras à ton village. »

- 15 Le lendemain, lorsqu'il fit jour, Baïta prit la forme [d'un taureau], ainsi qu'il l'avait dit à son frère aîné. Anubis, le frère aîné, s'assit sur son dos, au lever du soleil, et arriva à l'endroit où était le roi.

On en prévint Sa Majesté, qui vint regarder [le taureau] et fut dans une joie extrême. Elle lui fit une grande oblation, en disant : « C'est une grande merveille, celle qui est arrivée ! » et l'on s'en réjouit dans le pays entier. On chargea d'argent et d'or le frère aîné, qui s'établit dans son village. On donna [au taureau] beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, et Sa Majesté l'aima extrêmement, bien plus que toute personne dans le pays entier.

- Quelque temps après, [le taureau] entra dans le sanctuaire, se tint à l'endroit où était l'Auguste Favorite, et se mit à lui parler en ces termes : « Vois ! je vis bien réellement. » Elle lui dit : « Toi, qui es-tu donc ? » Il lui répondit : « Je suis Baïta. Tu savais que je cesserais de
16 vivre si tu faisais détruire par Sa Majesté le Cèdre qui tenait lieu de moi. Vois ! je vis bien réellement ; je suis taureau. »

L'Auguste Favorite fut extrêmement effrayée de la déclaration que lui avait faite son mari. Celui-ci sortit du sanctuaire.

Le roi se mit à faire un jour de fête avec [l'Auguste Favorite] ; elle était à la table de Sa Majesté, qui se montrait extrêmement bonne pour elle.

Elle dit à Sa Majesté : « Jure-moi par Dieu, disant : « Quelque chose que demande [l'Auguste], je la lui accorderai. » Il consentit à tout ce qu'elle demandait. « Fais-moi manger le foie (?) du taureau, car il ne sert à rien. » Ainsi lui dit-elle. Le roi fut extrêmement affligé de ce qu'elle avait dit, et son cœur en fut très malade.

Le lendemain, lorsqu'il fit jour, on célébra une grande fête avec oblations au taureau; puis, l'on fit partir l'un des premiers contrôleurs royaux pour faire tuer le taureau. Or, après qu'on l'eut fait abattre, et lorsqu'il était entre les mains des hommes, il secoua son cou et lança deux gouttes de sang du côté des deux pylônes de Sa Majesté; l'une d'elles tomba d'un côté de la grande porte du roi, et l'autre de l'autre côté. Elles poussèrent en
17 deux grands perséas, et chacun d'eux était remarquable.

On alla dire à Sa Majesté : « Deux grands perséas ont poussé par miracle à Sa Majesté, cette nuit, près la grande porte de Sa Majesté. » Tout le pays s'en réjouit, et on leur fit des offrandes.

Quelque temps après, le roi, portant le pectoral de lapis, ayant une guirlande de toute espèce de fleurs à son cou, était sur son char d'or et sortit du palais royal pour voir les perséas. L'Auguste Favorite sortit sur un char à deux chevaux, à la suite du roi.

Sa Majesté s'étant arrêtée sous l'un des perséas, [l'autre] se mit à parler à sa femme [*à celle qui fut la femme de Baïta*] : « Ah ! traîtresse ! Je suis Baïta et je suis vivant; tu es déçue. Tu savais bien que, si tu laissais abattre par le roi ce qui tenait lieu de moi, alors que j'étais taureau, c'est comme si tu me faisais tuer. »

Quelque temps après, l'Auguste Favorite se tenait à la table du roi, qui se montrait bon pour elle. Elle dit à Sa Majesté : « Jure-moi par Dieu, en disant : « Quelque chose que fasse et que me demande l'Auguste Favorite, je la lui accorderai. Dis-le ! » Il consentit à tout ce qu'elle demandait. Elle dit : « Qu'on coupe les deux per-
18 séas et qu'on en fasse de beaux meubles ! » Il l'accorda tout ce qu'elle demandait.

Quelque temps après, Sa Majesté fit partir des ouvriers habiles. On coupa les perséas du roi, l'épouse de Sa Majesté, l'Auguste Favorite, se tenant là regardant [l'opé-

ration]. Un copeau s'envola et entra dans la bouche de l'Auguste Favorite. Alors elle s'aperçut qu'elle était devenue enceinte. [Quant aux perséas], on en fit tout ce qu'elle voulut.

Quelque temps après, elle mit au monde un enfant mâle. On alla dire au roi : « Il t'est né un fils ! » On l'apporta, on lui donna une nourrice et des gouvernantes, et l'on s'en réjouit dans le pays tout entier. Le roi se mit à faire un jour de fête, et l'on en établit un en son nom. Le roi l'aima à l'excès sur l'heure. Il l'éleva à la dignité de FILS ROYAL DE KOUSH.

- 19 Quelque temps après, Sa Majesté le nomma prince héritier du pays entier.

Après bien des années, lorsqu'il avait passé beaucoup [d'années] comme prince héritier, le roi s'envola au ciel. Le prince dit : « Que l'on introduise auprès de moi mes grands chefs royaux, que je leur fasse connaître tous les événements qui me sont arrivés. » On lui amena sa femme, et il s'expliqua avec elle en leur présence. Il s'éleva un cri parmi eux.

Puis on lui amena son frère aîné, et il le fit prince héritier de son pays tout entier. Il régna trente ans sur l'Égypte. Ayant terminé son existence, son frère aîné occupa sa place, le jour même de son inhumation.

C'est fini heureusement et paisiblement.

De la part du scribe Kakebou du Trésor royal, du scribe Hora, du scribe Meri-em-ap.

Fait par le scribe Ennana, maître des écrits.

Quiconque parlera sur cet écrit, que Thoth lui soit un compagnon hostile !

Ta Majesté est accompagnée sur les voies des ténèbres;
Tu entends l'appel des dieux de ton cortège, derrière ton
arche;

En allégresse sont les nautoniers de ta barque;
Leur cœur est inondé de douceur, [car] le seigneur du
ciel est comblé de joie.

Les divins seigneurs du ciel inférieur sont en exultation :
les dieux et les hommes en acclamations,
Adorant Ra, qui est sur son pavois, le justifié de sa mère,
la déesse Nou.

Leurs cœurs sont inondés de douceur, [car] Ra a abattu
ses ennemis.

Le ciel est dans l'allégresse, la terre dans la joie; les
dieux et les déesses, en fête,

16 Afin de rendre gloire à Ra-Har-em-Akhou, lorsqu'ils le
voient monter dans sa *bari*, et renverser ses adversaires
à son heure.

L'arche est en sûreté, [car] le serpent Mehen est à sa
place¹.

L'aspic *Aara* frappe les adversaires².

Oh ! rejoins ta mère, la déesse Nou, toi, seigneur du ciel,
toi, qu'on vénère avec crainte !

La satisfaction dans les entrailles, Isis³ et Nephthys sont
relevées lorsque tu sors du sein⁴ de ta mère, la déesse
Nou.

Oh ! brille, Ra-Har-em-Akhou ! brille, toi, le brillant,
le resplendissant ! Triomphe de tes ennemis !

1. Le serpent *Mehen* enveloppe de ses plis le soleil dans sa barque, et lui sert ainsi de défense.

2. L'aspic *Aara* [l'uræus], placé devant les coiffures des dieux ou des pharaons, est considéré comme un emblème de la force divine dont ils sont supposés doués pour exterminer les coupables ou les ennemis.

3. Le texte écrit ici *Osiris* ; c'est une erreur facile à commettre en hiéroglyphique.

4. L'expression égyptienne désigne plus spécialement l'organe.

Fais ouvrir l'arche de ta *bari* ! détourne de toi l'impie, à son heure ! qu'il ne te rejoigne pas un seul instant¹.

Anéantis le courage de tes adversaires !

L'ennemi de Ra tombe dans le feu de la désolation, lorsqu'il revient à ses heures² ;

24 Les enfants de la révolte ne l'emportent pas ; Ra maîtrise ses ennemis.

Les égarés de cœur³ tombent frappés du glaive.

Fais vomir au serpent Sou ce qu'il a mangé⁴ !

Sois relevé, ô Ra, au milieu de ton sanctuaire !

Que puissant soit Ra ! Que débiles soient les impies !

Qu'élevé soit Ra ! Que bas soient les impies !

Que vivant soit Ra ! Que morts soient les impies !

Que grand soit Ra ! Que petits soient les impies !

Que rassasié soit Ra ! Qu'affamés soient les impies !

Qu'abreuvé soit Ra ! Qu'altérés soient les impies !

Que brillant soit Ra ! Que ternes soient les impies !

Que bon soit Ra ! Que mauvais soient les impies !

Qu'opulent soit Ra ! Que misérables soient les impies !

Que Ra soit frappant du glaive le serpent Apap [*Apophis*]⁵ !

32 O Ra ! accorde la plénitude de la vie au Pharaon !

Accorde la nourriture à ses entrailles, l'eau à son gosier, le divin parfum à sa chevelure⁶ !

1. Littéralement : *pendant la durée d'un instant*.

2. Cette expression : *à son moment, à son heure*, est d'occurrence fréquente dans le style égyptien. Il s'agit ici de la lutte perpétuelle, renouvelée chaque jour, entre le Soleil, principe du bien, et le Serpent, principe du mal. Le Soleil triomphe chaque jour, mais la lutte est éternelle.

3. *Les égarés de cœur*. C'est une désignation ordinaire des impies, des ennemis du Soleil.

4. Cette image, quoique grossière, est d'une grande énergie. Le serpent *Sou* est Set, l'adversaire d'Osiris.

5. Ce texte forme une litanie à contrastes, fort importante pour la lexicologie égyptienne.

6. Dans le *Conte des Deux Frères*, il est question d'un parfum dont

O l'excellent Ra-Har-em-Akhou ! navigue avec lui en triomphe¹ !

Ceux qui sont dans ta divine *bari* sont dans l'allégresse ;
troublés et confus sont les impies.

Un bruit de réjouissance est dans le lieu grand ;

L'arche de la barque est en allégresse ; exultation dans la
bari des millions d'années².

Les nochers de Ra, leur cœur est inondé de douceur ; ils
aperçoivent Ra, qui, lui, se réjouit au haut du ciel.

Les grands ordres divins, comblés de joie, sont à rendre
gloire à la grande *bari* divine, à adorer dans le mysté-
rieux sanctuaire.

Oh ! brille, Ammon-Ra-Har-em-Akhou, qui s'est formé
lui-même.

Les deux sœurs sont debout à l'orient. Accorde qu'elles
40 soient accueillies, qu'elles soient portées dans ta *bari*,
cette bonne *bari* de toutes les délices.

O Ra, qui procrées le bonheur ! Viens, ô toi, Ra qui s'est
formé lui-même !

Fais que le Pharaon reçoive les offrandes dans Habenben³
sur les autels du Dieu dont le nom est caché !

Honneur à toi, vieillard qui sort à son heure, qui pos-
sède des faces nombreuses ;

était imprégnée la chevelure d'une jeune fille formée par les dieux. Ce parfum était un indice de divinité ; c'est sans doute celui qui s'échappait du corps d'Isis, au dire de Plutarque, et qui fut communiqué aux jeunes filles coiffées par la déesse. L'odeur *aber*, dont il est ici question, est mentionnée par les textes hiéroglyphiques comme employée pour parfumer les vêtements des déesses. Le même aromate servait aussi de remède pour les maux d'oreilles.

1. L'hymne demande que le roi soit admis à faire partie de l'équipage de la barque du Soleil.

2. C'est le nom de la barque solaire.

3. Suivant M. Brugsch, *Habenben* serait le temple du phénix à Héliopolis. Le déterminatif employé dans notre texte montre bien qu'il s'agit de l'oiseau *Benbou*.

Uraeus produisant le rayonnement qui détruit les ténèbres !
Toutes les voies sont remplies de tes rayons.

C'est à toi que les singes sacrés présentent ce qui est
dans leurs mains¹ ;

Ils te célèbrent par leurs chants et par leurs danses ;

Ils te consacrent les bénédictions de leurs formules ;

Ils s'y appliquent au ciel et sur la terre ;

Ils sont conduits à tes gracieux levers ;

48 Ils t'ouvrent² les portes de l'horizon occidental du ciel ;
Ils réunissent Ra, en paix et en allégresse, à ta mère³, la
déesse Nou.

Ton âme divine porte son examen sur ceux qui sont dans
le ciel inférieur,

Et les âmes divines sont dans le ravissement dans l'un et
l'autre temps⁴.

Tu as donné le fléau qui tue, et tu as adouci la souffrance
d'Osiris ;

Tu as donné le souffle à ceux qui étaient dans la vallée
[funéraire]⁵ ;

Tu as illuminé la terre, alors qu'elle était dans les té-
nèbres ;

Tu as adouci la souffrance d'Osiris,

1. Ceci fait allusion à la scène que j'ai figurée et expliquée dans le *Papyrus magique Harris*, p. 91.

2. Au lieu de l'expression *ouvrir*, le texte emploie une variante, le mot *enlever, détruire*.

3. On s'attendait à lire : *sa mère* et non *ta mère*. Cependant cette tournure est correcte ; c'était même une élégance de style, dont les exemples abondent.

4. Cette expression désigne le jour et la nuit.

5. Il s'agit ici des *morts*. Le texte dit seulement *dans la vallée*. Mais on voit, par une foule d'exemples recueillis dans les excellentes publications de M. Dümichen, que le mot *AN*, *vallée, gorge de montagne*, remplace souvent les expressions *occident, ciel inférieur*, etc., pour désigner le tombeau.

Et ceux qui existent goûtent le souffle respiratoire¹ ;
Ils te célèbrent par leurs acclamations et par leurs danses,
Sous cette forme qui est la tienne, de *Seigneur des formes*.
Ils adressent des adorations à ta puissance,
Sous ton apparence, cette apparence magnifique de *Matin*².
Les dieux tendent leurs bras vers toi, eux qu'a enfantés
ta mère, la déesse Nou.

Viens au Pharaon ! accorde-lui sa félicité dans le ciel et sa puissance sur la terre !

O Ra ! en toi se réjouit le ciel !

O Ra ! devant toi la terre est dans la crainte !

O toi, l'excellent Ra-Har-em-akhou !

58 Tu as soulevé le ciel en élevant ton âme divine:

Tu as caché le ciel inférieur dans tes mystiques emblèmes :

Tu as élevé le ciel à la longueur de tes bras ;

Tu as élargi la terre par ton embrassement³ ;

Tu as réjoui le ciel par la grandeur de ton âme ;

La terre est saisie de crainte devant toi à cause de la sainteté de ton image divine.

Épervier auguste, à l'aile de *taken*⁴ !

Divin oiseau symbolique, aux couleurs multiples !

Grand lion divin, se protégeant lui-même !

Toi, qui rends accessibles les voies de l'arche divine !

Ton rugissement frappe tes ennemis et fait avancer la
grande *bari* divine.

Par toi, les hommes se livrent à l'allégresse; les dieux te redoutent:

1. Ce texte est très remarquable : Ammon y remplit le rôle du dieu unique ; les soins qu'il donne à Osiris sont l'emblème de la création et de la conservation des êtres.

2. Le chapitre xvii du Rituel explique, en effet, que Ra est le *matin*, c'est-à-dire la vie qui commence. Osiris est le passé, la vie qui s'est achevée et qui recommence par l'action de Ra.

3. Le ciel soulevé, la terre étendue au-dessous, tel est le premier tableau de la Genèse égyptienne.

4. Le *taken* est un minéral précieux, peut-être le cristal de roche.

Par toi, les impies tombent sur leurs faces.
 Coureur du ciel qu'on ne saurait atteindre,
 Qui illumines la terre à ta naissance,
 Qui es plus élevé que les dieux et les hommes,
 Brille pour nous, qui ne connaissons pas ton image!
 Sois donné à notre face, à nous, qui ne connaissons pas
 ton corps¹!

O toi, l'excellent Ra-Har-em-akhou !

- 68 Tu t'approches, toi, le mâle pour les femmes, . . . l'éper-
 vier d'or;
 Taureau la nuit, seigneur le jour; beau disque de *mafek*²,
 Roi du ciel, chef suprême sur la terre, divin symbole à
 l'horizon céleste !
- 71 C'est Ra, qui a créé les êtres, Totnen, qui donne la vie
 aux intelligents.

1. Le poète égyptien constate ici que la véritable image du dieu reste inconnue; toutes les figures sous lesquelles on le représente ne sont que des symboles.

2. Le *mafek* est un métal ou minéral. On a d'abord pensé que c'était le cuivre natif. M. Brugsch a trouvé au Sinaï des mines de turquoises en exploitation, dans le même lieu où s'exploitait, jadis, le *mafek*, et il propose de traduire *mafek* par *turquoise*. Cette solution s'accorderait peu avec la comparaison qu'emploie notre texte.

PAPYRUS DE BERLIN N° VI

Page I Fragment avec cartouche de Ramsès IX.

— II ... Sauve-le de toute chose mauvaise! qu'il ne lui en
arrive pas à jamais.

Ces paroles sont dites par une personne lavée et purifiée, et qui s'est fumiguée avec de l'encens. Le soleil se couchant, qu'elle mette de l'encens sur le feu à Ptah sous tous ses noms.

Salut à toi, âme, à la forme de *seten*,
Disque solaire, éclatant, rayonnant!
Seigneur du divin lever à l'apparence de *taken*;
Dieu qui s'enfante lui-même,
Venu en Dieu unique, aux millions de formes,
Et que tous les dieux ont suivi.
Le très-caché, dont la divine figure n'est pas connue.
Au-dessus des.... tant qu'ils sont.
Illuminateur du ciel, il donne ses rayons,
Et rend la terre brillante comme l'or.
Venu le matin (en enfant),
Il est en *nemoui* renouvelé, traversant l'éternité.
Il a passé par le Noun,
Et le monde qui est dans le sommeil de la nuit
Est éclairé par les clartés de sa jeunesse.
Les dieux sont sortis de sa bouche,
Les hommes de son œil.
Ils respirent la terre, pénétrés de sa crainte.
C'est lui qui a affermi le sol à la première phase de
son existence.

Il a créé le monde ; il a enfanté toutes choses :

Il a fait tout ce qu'il contient.

On exulte à ton divin lever, dans ta jeunesse.

On tremble devant ta redoutable majesté.

Les dieux du circuit céleste se courbent près de toi ;
ils reconnaissent un maître en toi.

19 Tu te places à l'horizon, et (le monde) s'éclaire.

Ton adoration ne cesse pas

PAPYRUS DE BERLIN N° VII

Le texte hiéroglyphique a été transcrit en hiéroglyphes et traduit par Paul Pierret, dans ses *Études égyptologiques*, p. 1 et suiv., Paris, 1873. — (P.-J. de H.)

Page 1 ... levé et couché, tu te lèves en paix, tu te lèves...

P.2.1.5 ... qui s'est procréé lui-même, incrée.

Tout ce qui existe dans le monde provient du fait de
sa volonté.

Auteur de ses propres formes ;

Géniteur enfantant toutes choses ;

Fécondateur créant les êtres.

Salut à toi, Ptah-Totnen !

Dieu grand dont l'image est cachée ;

Découvre ta face, lève-toi en paix !

O père des pères de tous les dieux !

Le disque céleste est son œil ;

La terre s'illumine de ses clartés. En paix !

L'adoré de la déesse Nou,

Le..... du dieu Seb ;

Qui a commencé toutes choses après avoir (créé) le
monde. En paix !

Noum, mère qui a enfanté les dieux,

Fécondateur qui a enfanté tous les hommes,

Et qui les fait vivre. En paix !

Grand Noun, qui a créé la nourriture,

Et fait prospérer la végétation. En paix !

Qui a recueilli le Nil et l'Océan

De l'eau qui vient des montagnes. En paix !

Qui a fondé la terre, les montagnes, les pays ;

Qui les rend verdoyants par l'eau qui vient du ciel.
En paix !

Qui a fait le vent,
Et animé la flamme du souffle de sa bouche. En paix !

L. 19 Guide des siècles et de l'éternité,
Seigneur des aliments ;
Qui donne des provisions à qui il lui plaît. En paix !
Qui écoute les prières qu'on lui adresse.
Tous les humains tremblent devant lui ;
Toutes les âmes divines le révèrent avec crainte dans
tous les pays. En paix !

Viens au Pharaon, ô Ptah !

Viens à lui, ô dieu aux formes multiples !

Salut à toi et à tes ordres divins !

Tu agissais lorsque tu étais membre divin,
Toi, qui construisis tes membres toi-même.

Le ciel n'existait pas ;

La terre n'existait pas ;

L'eau ne coulait pas.

Tu as organisé le monde,

Tu as rassemblé tes chairs ;

Tu as compté tes membres,

Et tu te trouvais seul, occupant une place,

Dieu formant le monde.

Tu n'eus pas de père, étant engendré de ton acte
(propre) ;

Tu n'eus pas de mère, étant enfanté de ta jonction
avec toi-même.

Être doué, investi, à ton apparition, de la force agis-
sante,

Tu es celui qui se tient sur la terre par ses racines ;

Qui lui donne ensuite son organisation,

Lorsque tu es sous ton apparence de Totnen,

Sous ta forme de réunisseur des deux mondes.

Créateur de ta bouche,

Producteur de tes mains,
 Tu l'as retiré (*le monde*) du Noun, à la pointe de tes
 deux mains.

Pour adorer tes beautés,
 Ton fils grandit dans son œuvre.

L. 28 Tu détruis les ténèbres de la nuit par la lumière de
 tes yeux;

Ferme pour accomplir ton devoir,
 Tu parcoures le ciel à ton gré.
 Voyageur, voyageur! Ascenseur, ascenseur!
 Embellisseur des heures dans leurs barques!
 Il (*ton fils*) brille (*à son lever*) sur ta tête;
 Il se couche sur tes mains;
 Tu le guides sur les chemins mystérieux.
 Ses deux *baris* divines voguent sur le ciel,
 Par le souffle sorti de sa bouche.
 Tes deux pieds portent sur la terre,
 Ta tête au haut du ciel,
 Sous ta forme (de *dieu*) qui est dans le ciel inférieur.
 Tu soutiens les choses que tu as créées;
 Tu progresses par ta propre force;
 Tu es supporté par la vigueur de tes bras.
 A toi l'oblation!
 Ton nom est permanent sur ta retraite mystérieuse.
 Le ciel est au-dessus de toi;
 Le ciel inférieur (l'enfer) est au-dessous de toi.
 Ton fils bienfaisant te cache.
 On ne connaît pas les formes qui sont dans tes membres.
 Ta force soulève les eaux au haut du ciel;
 Le rugissement de ta bouche est dans l'orage;
 Ton souffle. sur les montagnes.
 L'eau de la végétation couvre les arbres qui sont sur
 la terre entière,
 Du pourtour des deux mondes du dessus l'*Ouat-Oér*
 (l'océan)

En faisant l'office du ciel inférieur,
Afin de faire entrer les âmes à l'occident,
Lorsque tu te couches dans le *Manoun*.
Tu rassembles l'espèce humaine dans *Auker* ;
Tu fais sortir ceux qui sont dans leurs fosses funéraires ;
Tu fais l'office des Occidentaux ;
Tu détruis les ennemis d'Osiris ;
Tu fais taire la déesse qui se lamente ;
Tu accordes les souffles à qui t'invoque en secret
(*from the tomb*).

On se tourne lorsqu'on t'aperçoit,
Esprit doué de la puissance d'anéantir les formes (des
choses) provenant de toi,

On t'adore à ton coucher.

Les anciens d'entre eux disent :

« Soit donnée à lui l'acclamation,

La prostration à celui qui les fait vivre,

Tremblement devant lui !

Qu'il lui soit fait des invocations,

(A) ce dieu bienfaisant de nos arcanes !

Oh ! faisons-lui des invocations ! »

L. 56 Dieu qui a soulevé le ciel,

Dont le disque vogue sur le sein de Nou,

Et s'introduit dans le sein de Nou,

En son nom de Ra:

Celui qui a formé les dieux, les hommes, toutes les générations :

Qui a fait toutes les terres, les régions et le grand Océan,

En son nom de *Kheper-to* [créateur du monde].

Celui qui a amené le Nil de son trou mystérieux ;

Qui fait végéter les plantes,

Qui a fait toutes les choses sorties de lui,

En son nom de *Noun-Oér* ;

Qui a recueilli le Noun du ciel ;
 Qui a fait sortir l'eau du sommet des montagnes,
 Afin de faire vivre la race intelligente,
 En son nom d'auteur de la vie ;
 Qui a fait le ciel inférieur (*l'enfer*),
 Pour l'effet de détruire le brûlement des âmes dans
 leurs tombes,

En son nom de Roi des mondes,
 De Roi des siècles et de l'éternité.
 Seigneur de la vie dans *Matestes*,
 Supérieur de l'hypogée d'*Aker*,
 En son nom de Supérieur du ciel inférieur.
 La terre fertile est de sa création ;
 Il a disposé les régions et toutes les terres cultivées,
 Arrêtant le frauduleux dès qu'il commence,
 En son nom d'organisateur des régions.
 Esprit divin du jour,
 Lion divin de la nuit,
 Qui se féconde de ses actes excellents,
 En son nom d'Être des Êtres.
 Seigneur de la Vérité,
 Antiques sont ses grâces ;
 Le très-vaillant sur son lieu grand,
 En son nom de Seigneur de la Vérité.

- L. 65 Venez ! faisons-lui des acclamations !
 Donnons gloire à son émanation auguste,
 En tous ses noms excellents !
 O toi qui ouvres les chemins !
 O toi qui déclois les clôtures !
 O toi qui brilles en Soleil !
 O toi qui te formes en Khepra !
 Ceux qui sont dans le double horizon,
 C'est toi qui les réveilles.
 Tu leur fais parcourir le chemin du ciel (*Nou*),

Tu les présentes au Très-Grand
 Pour accomplir les actes des siècles, les devoirs de
 l'éternité.

Enfant, enfanté chaque jour !
 Vieillard à l'extrémité des siècles !
 Vieillard qui a parcouru l'éternité !
 Toi qui es si bas qu'on voit toutes ses (*tes*) faces,
 Toi qui es si élevé qu'on ne peut t'atteindre !
 Seigneur du lieu mystérieux dont le nom est caché ;
 Le caché dont on ignore la forme ;
 Le maître des années qui donne la vie à qui il lui plaît ;
 Celui qui ordonne l'anéantissement de quiconque lui
 est hostile ;

Viens, ouvre les voies !
 Ouvre les sentiers de l'éternité !
 Déclos les portes de l'enfer et du Noun !
 Toi qui fais l'office de ceux qui y sont,
 Donne la vie,
 Fais durer les années pour les hommes auprès des
 dieux ;
 Qu'ils t'adressent paisiblement leurs adorations,

.....

(Mehen) se dresse devant ta face ;

L. 78 La maîtresse de la crainte est installée sur ta tête.

Tes nochers sont en adoration ;
 Ton fils aîné est adoré sous ta forme (propre),
 Toi qui es le plus beau des dieux,
 En ta forme de créateur des créations.
 Ton fils t'adresse la parole :
 « Splendide es-tu, mon père, duquel je suis sorti » :
 Auteur des familles humaines,
 Créant dans le Noun,
 J'ai soulevé le ciel,
 J'ai relevé la terre ;

Je vogue sur le sein de Nou ;
 Je parcours les chemins mystérieux.
 Il m'a écarté de mes ennemis,
 Voulant que je voyage sur la voie élevée ;
 Et je touche à. ;
 Salut à toi, dieu grand,
 Seigneur des têtes vivantes,
 Terreur des deux horizons,
 Aux formes saintes,
 Qui élèves la double plume !
 Seigneur des ornements,
 Grand Sahou dans son sanctuaire !
 Salut à toi, Ptah !
 Salut à ces dieux qui sont avec toi !
 On a grandi en présence de ta nature divine double.

- L. 87 Tu triomphes par ta vérité ;
 Thoth l'apporte à toi ;
 Tu reposes en elle ;
 Il est parmi les hommes, il est auprès des dieux,
 Lorsqu'ils vivent, lorsqu'ils meurent.
 Sans cesse il donne la main à leur existence ;
 Ils sont en lui éternellement ;
 Ils sont en lui, ceux qui adorent dans le lieu du *Khou*
auguste.

Les dieux d'en bas,
 Les dieux d'en haut,
 Sont en suspens à ses terreurs, à sa crainte.
 C'est ce dieu qui prend soin de vous ;
 Faites des acclamations à sa puissance !
 Vous reposez auprès de ses deux yeux ;
 Ses paroles sont à pondérer le monde ;
 Il a fait grand son nom :
Auteur des fléaux, à la face terrible.
 Son âme redoutable gouverne parmi les dieux ;

La force de sa vérité est grande parmi les familles
divines.

Sage dès son commencement,

Sa puissance fut subite.

Il a imposé son tremblement aux dieux ;

Ils vénèrent en son nom le lieu mystérieux,

C'est lui qui a produit la végétation des mondes par
son action bienfaisante ;

L. 97 Il a dressé les échines, consolidé les têtes ;

Il a détruit la fraude, anéanti le mensonge.

La douceur de l'air sort à son gré,

.....

Horus-Set, double Seigneur, qui réunit les sceptres,

Qui calme la grande déesse dans ses fureurs,

Qui apporte (la vérité) à son fils Ra.

Il dirige les humains et les dieux par la sagesse de
sa puissance.

Oh ! viens diriger le roi de la Haute et de la Basse

Égypte, Nefer-ka-ra Sotep-en-Ra,

De la même manière que tu diriges les dieux qui sont
auprès de toi !

Toi, tu es leur roi ;

Ta Majesté (commande) à toutes les nations,

Car tu règnes, le puissant des puissants, en maître à
ton gré.

Tu as fait le haut être au-dessous de toi ;

Tu es pour les siècles.....

107 Accorde-lui la vie qui est en toi pour les siècles !

Qu'elle soit avec lui éternellement,

Avec le roi Nefer-ka-ra Sotep-en-ra qui t'aime,
ô Totnen !

Fais qu'il partage la vie de Ra,

Lui, qui est dans le monde des vivants !

Allonge ses années dans les triomphes !

Que la vie soit à sa dévotion !
Le fils du soleil, Ramsès Meri-Amon,
Qu'il soit honoré !
Renforce-le, guide-le..... éternellement !

Paroles dites par une personne lavée et purifiée, et
qui s'est fumiguée avec de l'encens. Le soleil se cou-
chant, qu'elle mette de l'encens sur le feu à Ptah.

STÈLE DE PIANKHI-MERIAMON

Cette inscription, publiée par Mariette dans ses *Monuments dicers*, pl. 1 à 6, a été analysée par E. de Rougé (*Revue archéologique*, 1863) et traduite en français par lui dans sa *Chrestomathie égyptienne*, 4^e fascicule; elle a été traduite en allemand par Lauth (*Mémoires de l'Académie royale de Bavière*, 1870) et par Brugsch (*Geschichte Ägyptens*, p. 681 et suiv., 1877), et en anglais par F. C. Cook (*Records of the Past*, t. II[, 1st Series], p. 79 et suiv. — (P.-J. de H.)

Lignes

- 1 L'an 21, au mois de Thoth, sous la Majesté du roi de la Haute et de la Basse Égypte, Piankhi-Meriamon, vivant à toujours, Ordre : Sa Majesté dit : « Écoutez ce que j'ai fait de plus que les ancêtres, moi le roi, d'issue divine, image vivante de Tum. » Au sortir du sein maternel, glaive en souverain, les chefs le redoutaient,..... (de son père),
- 2 intelligence de sa mère, destiné à régner dès l'œuf, le dieu bon, aimé des dieux, le fils du soleil, formé de ses mains, Piankhi-Meriamon.
On vint dire à Sa Majesté : « Il se passe que l'Oér de l'Occident, le grand commandant de la ville de Neter, Tafnekht, est dans le nome de Ka-heseb, dans Hap, dans.....
- 3 dans An, dans Pa-noub, dans Memphis. Il s'est emparé de l'Occident tout entier, depuis les localités reculées jusqu'à Tataui. Il remonte le fleuve avec une nombreuse armée. Les deux pays réunis sont auprès de lui. Les commandants et les gouverneurs de châteaux sont comme des chiens auprès de ses pieds. N'ont pas fermé leurs murailles (les villes)
- 4 des nomes du Midi : Meritum, Pa-sekhem-kheper-ra, Neter-ha-Sebek, Pamadj, Teknash; toutes les villes de

l'occident ont ouvert leurs portes, de peur de lui. Il s'est tourné vers les nomes de l'Orient, et ils lui ont ouvert de la même manière : Habennou, Ta-ioudji, Souten-ha, Pa-neb-ape-ah. Il a

- 5 investi Souten-khenen et l'a mise en état de blocus, ne laissant pas sortir les sortants, ne laissant pas entrer les entrants, et combattant journellement. Il la ravage sur tout son pourtour. Quiconque des chefs connaît son mur, il l'établit sur son partage, commandant et gouverneur de châteaux. Voilà qu'il
- 6 le cœur enflé, émerveillé. Il arrive que les *Oérou*, les commandants et les chefs des troupes qui sont dans leurs villes envoient vers Sa Majesté continuellement pour dire : « Ne gardes-tu pas le silence sur cela ? Le pays méridional est-il donc dans l'oubli ? Les nomes de la Thébaïde, Tafnekht s'en emparera ; il ne trouvera personne qui résistera à son bras. Nimrout
- 7 le commandant de Ha-oér, a abattu la muraille de Ne-frous ; il a renversé sa ville lui-même, de crainte qu'il (*Tafnekht*) ne s'y mette à la bloquer comme une autre ville. Aussi, lui, est-il parti pour être à ses pieds. Il a violé la foi de Sa Majesté. Voilà qu'il est avec lui, comme un (de ses serviteurs),
- 8 dans le nome de Uabuab. Il lui donne des approvisionnements autant qu'il en veut, en toute espèce de choses qu'il trouve. » Alors Sa Majesté manda aux commandants et aux chefs de l'armée qui étaient en Égypte, au général Pouarma, ainsi qu'au général Lamerskani ; ainsi qu'à tous les généraux de Sa Majesté qui étaient en Égypte : « Passez aux hostilités, disposez le combat autour de la ville de (Oun),
- 9 saisissant ses hommes, ses bestiaux, ses barques sur le fleuve ; ne laissez pas aller les cultivateurs aux champs ; ne laissez pas labourer les laboureurs ; bloquez la partie antérieure de Oun et combattez-y continuellement. »

Ils firent ainsi. Alors Sa Majesté amena une armée en Égypte en l'exhortant beaucoup : « (Partez)

- 10 la nuit, comme s'il s'agissait d'un jeu ; attaquez avant qu'il (l'ennemi) ne voie à disposer le combat de loin. S'il dit : « Que mon infanterie et ma cavalerie se replient sur une autre ville », oh ! établissez-vous alors sur le trajet de son armée et attaquez avant qu'il n'ait parlé. S'il arrive que se préparent ses forces dans une autre ville,
- 11 que les commandants se retournent contre elles. Il a amené dans ses forces les Tahennou, guerriers méritant approbation ; que l'on dispose contre eux la guerre de mon ancêtre ! disant : « Nous ne savons pas qui il nomme dans la revue des soldats ! Selle Kennou, la première cavale de l'écurie ;
- 12 qu'elle fasse le massacre dans la bataille. Tu le sais, Ammon, ô dieu qui nous commande ! » Quand vous arriverez au sanctuaire de Thèbes, en face des Apetou, entrez dans l'eau ; baignez-vous dans le fleuve ; revêtez-vous près du canal Tap ; déposez l'arc, ôtez la flèche ; qu'aucun chef
- 13 ne s'oppose au Seigneur de la vaillance ; il n'est point de force dans l'homme qui le méconnaît. Il fait un bras brisé en un fort-de-bras ; il fait fuir un grand nombre devant un petit nombre ; seul, il s'empare de mille. Aspergez-vous avec l'eau de son autel ; prosternez-vous devant lui ; dites-
- 14 lui : « Accorde-nous la voie du combat à l'ombre de ton glaive. A toi viennent les générations ; celui qui craint devient en redouté de plusieurs. »

Ils se prosternèrent devant Sa Majesté : « Ton nom ne forme-t-il pas pour nous un glaive ? Ta pensée n'affermi-t-elle pas les guerriers ? ton pain n'est-il pas dans notre ventre partout ? ta liqueur

- 15 n'éteint-elle pas notre soif ? Ta vaillance ne nous donne-

t-elle pas l'arme de la victoire, et n'a-t-on pas de l'effroi au souvenir de ton nom ? Une armée ne subsistera pas dont le général est un fuyard ! Qui est donc pareil à toi ? Tu es le roi victorieux agissant de ses mains, le directeur de l'œuvre de la bataille. » Ils partirent en descendant le fleuve

- 16 et arrivèrent à Thèbes ; ils firent tout ainsi qu'avait dit Sa Majesté ; ils partirent en descendant le fleuve et rencontrèrent des vaisseaux nombreux ayant remonté le fleuve avec des soldats, des marins et tous les vaillants généraux du pays du Nord, munis d'armes
- 17 pour combattre contre l'armée de Sa Majesté. On fit un grand carnage parmi eux ; on n'en connaît pas le nombre ; on prit leurs guerriers avec leurs navires, et on les amena prisonniers vivants à l'endroit où était Sa Majesté. Ils partirent ensuite pour Soutenkhenen pour y porter la guerre. On le fit savoir aux commandants et aux *Souten* du pays septentrional qui étaient alors le roi Nimrout et
- 18 le roi Ouaput ; l'Oér de Ma, Sheshonk, de Pa-Osiris-neb-tattou ; et le grand chef de Ma, Djet-amen-aufankh, de Pa-baï-neb-tattou, avec son fils aîné qui était le chef des soldats de Pa-thoth-ap-rehehou ; l'armée du prince héritier Bek-en-nefi, et son fils aîné, le chef de Ma,
- 19 Nesena-sekhem-âa, du nome de Ka-heseb ; et tous les Oérou portant la plume, qui étaient au pays septentrional, ainsi que le roi Osorkon, qui commandait dans Pa-bast et dans le territoire de Nefer-ra. Tous les commandants, tous les gouverneurs de châteaux de l'Occident, de l'Orient et des îles intérieures s'étaient rassemblés d'une volonté unique aux pieds du grand chef de l'Occident, gouverneur des châteaux du pays du Nord, prophète de Neith, dame de Saïs, et
- 20 *Sam* de Ptaht, Tafnekht. Ils s'avancèrent contre eux et

en firent un grand massacre, plus grand que toutes choses, en prenant leurs navires sur le fleuve. Ceux qui restèrent partirent par eau, et abordèrent à l'Occident, au delà de Pa-peka. Le lendemain matin, l'armée de Sa Majesté partit par eau

- 21 contre eux. Les deux armées se choquèrent. Alors ils tuèrent parmi eux beaucoup d'hommes et de chevaux ; on n'en sait pas le nombre. De l'effroi qu'eurent ceux qui restaient, ils prirent la fuite vers la Basse Égypte, dans une grande défaite, manquant de tout.

Compte du massacre fait parmi eux : hommes, individus. (*resté en blanc*). Le roi Nimrout remonta vers le Sud, lorsqu'il eut appris que Hermopolis était au pouvoir des braves soldats¹ de l'armée de Sa Majesté, et que ses hommes et ses troupeaux étaient pris. Alors il entra dans la ville de Oun. Les soldats de Sa Majesté étaient sur le fleuve, au mouillage

- 23 de Oun. Alors ils apprirent cela. Ils bloquèrent Oun des quatre côtés, ne laissant pas sortir les sortants, ne laissant pas entrer les entrants. Ils envoyèrent informer Sa Majesté le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Piankhi-Meriamon, de toute l'épouvante qu'ils avaient inspirée aux forces du roi (Nimrout). Voici que le roi devint furieux contre eux comme une panthère : « Laissera-t-on subsister

- 24 les débris de l'armée du pays du Nord ? Laissera-t-on sortir un d'entre eux pour qu'il dise qu'il est parti ? Ne les fera-t-on pas périr dans le carnage auquel ils sont parvenus ? Par ma vie ! par l'amour de Phra ! par la faveur de mon père Ammon ! je vais descendre le fleuve moi-même ; je renverserai

- 25 ce qu'il a fait ; je ferai reculer sa marche, combattant jusqu'à la fin des temps. Après avoir accompli les céré-

1. Le déterminatif de *neferui* est fautif.

monies de la fête du commencement de l'année (*fête au nom royal*), je présenterai l'offrande à mon père Ammon dans sa bonne panégyrie où il fait son exode magnifique, le jour de la fête du commencement de l'année. Je partirai en paix pour voir Ammon dans sa bonne panégyrie de la fête d'Apet; je le ferai sortir dans son symbole divin

- 26 vers l'Apet méridionale, dans sa bonne panégyrie de la fête d'Apet, la nuit, pendant la panégyrie établie dans la Thébaïde, panégyrie que lui fit Phra la première fois; je le ferai sortir vers sa demeure, le portant sur son trône; le jour où l'on fait rentrer le dieu, le 2 d'Athyr, je ferai sentir aux deux pays septentrionaux le goût de mes doigts. » Voilà que l'armée qui était restée en
- 27 Égypte entendit l'acharnement montré par le roi contre elle. Alors ils attaquèrent la métropole du nome Ouab-Ouab, Pamadj, et s'en emparèrent comme un torrent d'eau. Ils envoyèrent vers le roi; il ne se calma pas pour cela. Ils attaquèrent alors Ta-tahen, (dite) Oér-Nakhtou; ils la trouvèrent remplie
- 28 de guerriers de tous les braves du pays du Nord. Ils firent un bélier et le ramenèrent contre elle; son mur renversé, on fit un grand carnage parmi eux; on n'en sait pas le nombre: [il y avait] aussi le fils du chef de Ma, Tafneklit. Ils envoyèrent à ce sujet au roi; il ne se calma pas pour cela.
- 29 Alors ils attaquèrent Ha-bennou; elle ouvrit son enceinte, et l'armée de Sa Majesté y entra. Alors ils mandèrent au roi; il ne se calma pas pour cela. Le 9 d'Athyr, Sa Majesté partit en descendant vers Thèbes, et inclut une panégyrie d'Ammon dans la panégyrie d'Apet. Sa Majesté repartit en
- 30 descendant le fleuve, vers la ville de Oun. Sa Majesté sortit de la cabine de la barque, fit harnacher les ca-
vales et monta sur le char. La terreur de Sa Majesté,

qui atteignait jusqu'aux Sati, mit tous les cœurs sous sa crainte. Voilà que le roi sortit pour se jeter sur les hâisseurs

- 31 de ses troupes, furieux contre eux comme une panthère :
 « Est-ce qu'ils résistent ? Attaquez ces contempteurs de mon mandat ; l'année ayant clos sa fin, ma crainte sera placée dans l'Égypte du Nord ; on les châtiara hautement, sans coup férir. » Sa tente fut plantée au sud-ouest d'Hermopolis magna. On la bloqua
 32 continuellement, faisant des redoutes pour l'enserrer d'un rempart, élevant des estrades pour porter plus haut les archers, afin qu'ils lancent leurs flèches ; faisant des balistes pour jeter des pierres, afin de tuer des hommes parmi eux continuellement. Il arriva qu'en
 33 odeur. Alors la ville de Oun se rendit, s'humiliant devant le roi. Des messagers en sortirent avec toute espèce de belles choses à voir : de l'or, des pierreries de toute espèce, des étoffes en . . . (Sa Majesté) se leva, ayant sur sa tête l'uræus qui répand la terreur. Ils ne cessèrent pas pendant plusieurs jours de supplier son royal dia-
 34 dème. Alors il (*Nimrout*) envoya sa femme, royale épouse, royale fille, Nastent, pour supplier les épouses royales, les royales concubines, les filles royales et les sœurs royales. Elle se prosterna dans la demeure des femmes devant les royales épouses : « Allons au dieu, royales épouses, royales filles, royales sœurs ! apaisez l'Horus, seigneur du palais, dont les esprits sont grands et la parole triomphante ! qu'il nous

(lacune de 16 lignes, de l. 35 à l. 50)

- 51 (*Nimrout parle ici*) (Si tu refuses)
 52 la voie de la vie, c'est comme s'il pleuvait des traits. Je suis (à tes pieds ; soumises sont les provinces)
 53 du Midi, courbées celles du Nord. Reçois-nous à ton ombre. Est-il dangereux (celui qui vient)

- 54 avec ses offrandes ? C'est un cœur fort qui repousse son maître dans lequel sont les esprits du dieu ; il voit du feu dans un étang (d'eau pure).
- 55 Un vieillard n'est pas regardé comme au-dessus de son père, et ses nomes ne sont remplis que d'enfants. » Alors il se prosterna devant Sa Majesté (et dit) :
- 56 « O Horus, seigneur du palais ! je suis l'un des esclaves du roi qui sont taxés de produits pour le trésor ;
- 57 compte leurs tributs ! je t'en fais plus qu'eux. » Alors il s'acquitta d'argent, d'or, de lapis, de *mafek*, de bronze, de pierreries en grand nombre.
- 58 Voici qu'on remplit le trésor de ce tribut. Il amena aussi un cheval de la main droite, (tenant) un sistre dans la main gauche, un sistre d'or et de lapis. Alors le roi sortit
- 59 de son palais ; il alla au temple de Thoth, seigneur d'Hermopolis ; il sacrifia des vaches, des taureaux et des oies à son père Thoth, seigneur d'Hermopolis, et aux huit dieux, dans le temple
- 60 de Sesennou. Les troupes de Oun se réjouirent. Les *Khennou* dirent :
- « Heureux est l'Horus qui séjourne dans sa
- 61 ville, le fils du Soleil, Piankhi ! Tu nous as mis en fête comme si tu avais protégé le nome de Oun. » Le roi partit pour
- 62 la demeure du roi Nimrout. Il s'empara' de toutes les chambres du palais royal, de son trésor et de ses magasins. Il fit venir
- 63 à lui les femmes et les filles royales. Elles l'invoquèrent à la manière des femmes. Il ne tourna pas sa face vers
- 64 elles. Le roi alla à l'écurie des chevaux et au dépôt des jeunes chevaux. Il vit (qu'on les laissait)
- 65 souffrir de faim. Il dit : « Par l'amour de Phra ! par la

- jeunesse de mon souffle de vie ! il manque de me plaire,
ce (crime) qui laisse
- 66 affamer mes chevaux, plus que tout crime que tu as
commis. Ne t'obstine pas. Que je sois apprécié ! Que la
crainte du maître soit chez
- 67 tous les hommes ! Est-ce que tu ignores que l'ombre
divine est sur moi ? On n'échappe pas à ma volonté.
Oh ! si
- 68 un autre à moi inconnu me faisait ce a, ne le ferais-je pas
mettre au gibet ? Moi, enfanté dans le sein, étant encore
dans l'œuf divin, la semence
- 69 du dieu était en moi. Par sa personne ! je n'ai rien fait
sans qu'il le sache. C'est lui qui m'ordonnait d'agir. »
Voilà qu'il destina ses biens pour le trésor,
- 70 ses greniers pour la divine propriété d'Amen-em-ape-
tou. — Vint le souverain de Soutenkhenen, Pef-nife-
aa-bast, avec ses tributs
- 71 pour la divine maison royale : or, argent, pierreries de
toute espèce, avec chevaux de choix de l'écurie offi-
cielle. Il se prosterna devant Sa Majesté, en disant :
« Salut à toi, Horus !
- 72 roi puissant ! taureau qui épouvante les taureaux !
L'abîme m'a saisi ; je suis plongé dans l'obscurité ; que
me soit accordée
- 73 la lumière du jour ! Je n'ai pas trouvé, au jour du dénû-
ment, un ami qui se levât au jour de la bataille, excepté
toi, ô roi victorieux ! Repousse
- 74 de moi les ténèbres ! Je serai ton serviteur, ainsi que
mes sujets. Soutenkhenen est tributaire
- 75 de ton palais, car tu es l'image de Harmakhis qui est
au-dessus des *Akhimou-Sekou* ; tel il est, tel tu es
comme roi ; il ne défaillit point,
- 76 tu ne défaillis pas, ô roi de la Haute et de la Basse
Égypte, Piankhi, vivant à jamais ! » Le roi descendit
le fleuve Ap-sha, à l'endroit où

- 77 est le Ro-hun. Il trouva la ville de Sekhem-kheper-ra dont les murs étaient relevés. Elle avait clos son rempart qui était rempli de hardis combattants du pays du Nord. Sa Majesté leur envoya dire : « Vivants dans la mort ! Insensés
- 78 misérables ! vivants dans la mort ! S'il se passe un instant sans que vous m'ouvriez, alors vous serez au nombre des abattus sous l'indignation de Ma Majesté ! Ne fermez pas les portes de votre vie pour rechercher le billot de décapitation aujourd'hui même, comme aimant la mort et haïssant la vie !
- 79 (Acceptez) la vie devant le pays entier ! » Ils envoyèrent dire à Sa Majesté : « Puisque l'ombre du dieu est sur ta tête, et que le fils de Nou te donne ses deux bras, ce que désire ton cœur se réalise sur-le-champ, comme ce qui sort de la bouche du dieu ; car, lui, il t'a engendré en dieu pour nous voir à la merci de tes mains. Comme toute la ville et tout ce qu'il y a dans ses maisons
- 80 (est en ton pouvoir), que l'entrant entre et que sortent les sortants. » Sa Majesté fit ce qu'il lui plut. Alors ils sortirent avec le fils du chef de Ma, Tafnekht. Les troupes du roi y entrèrent. Il ne frappa aucun des hommes qu'il trouva
- 81 (en elle. Il envoya des scribes) et des officiers pour sceller ses richesses ; on destina ses trésors pour le trésor royal, ses greniers pour la divine propriété de son père Ammon-Ra, seigneur des sièges du monde. Le roi continua sa route en descendant le fleuve. Il trouva Meri-Toum, demeure de Sokar, seigneur de la lumière du matin, laquelle était fermée ; impossible d'y pénétrer ; elle avait préparé le combat dans son intérieur. Prit
- 82 la crainte et le respect avaient fermé leur bouche. Alors Sa Majesté leur envoya dire : « Vous avez deux voies devant vous ; choisissez selon votre inclination : ouvrez, et vous vivrez, fermez, et vous pé-

rirez ! Je ne passe pas devant une ville fermée. » Ils ouvrirent sur-le-champ. Le roi entra dans la ville. Il offrit

83 à Menhi dans Sehat. Il réserva ses trésors et ses greniers pour la divine propriété d'Amen-em-apetou. Le roi descendit le fleuve vers Ta-taui. Il trouva la muraille fermée et les remparts remplis de guerriers valeureux du pays du Nord. Voilà qu'ils ouvrirent leurs clôtures et se prosternèrent

84 (devant Sa Majesté. Ils dirent à) Sa Majesté : « Ton père (*dieu*) a voulu que tu fusses sa substance (même). Tu es le maître des deux mondes, le maître de ceux qui les habitent, le maître de ceux à venir. » Lorsque Sa Majesté fut partie, on fit une grande oblation aux dieux qui sont en cette ville, en vaches, jeunes taureaux, oies et toute espèce de choses bonnes et pures. Puis on destina ses trésors pour le trésor public, ses greniers pour la divine propriété

85 (d'Ammon-Ra. Le roi s'approcha de la ville de) Memphis. Alors il envoya vers elle, en disant : « Ne ferme pas ! ne résiste pas ! sanctuaire du dieu Shou de la première fois ; mon entrée, c'est son entrée ; ma sortie, c'est sa sortie. Que ma marche ne soit pas opposée. J'offrirai une oblation à Ptah et aux dieux de Memphis ; je comblerai le dieu Sokar dans la chambre mystérieuse. Je verrai le dieu de Anbou-res-f et je partirai en paix,

86 (laissant la ville de) Memphis sauve et en bon état ; les enfants (même) ne pleureront pas ! Regardez les nomes du Midi ; il n'y a été tué personne que les impies qui outrageaient dieu ; on les avait livrés au supplice, les corrompus de cœur. » Voici qu'ils fermèrent leurs clôtures et firent sortir des soldats vers quelques-uns des soldats de Sa Majesté, en ouvriers, architectes, marins,

87 (qui se dirigeaient vers) le port de Memphis. Voici que

le chef de Saïs arriva à Memphis pendant les ténèbres, exhortant son armée, ses marins, tous les généraux de ses troupes, en tout : 8.000 hommes, et les encourageant beaucoup : « Memphis est pleine de troupes de l'élite du pays du Nord, (et remplie) d'orge, de blé et de toute espèce de grains; les greniers débordent et

88 les armes (sont nombreuses; on a renforcé) la muraille, en bâtissant un bastion immense, fait d'après la science des ingénieurs; le fleuve entoure le côté est; on ne peut pas attaquer par là. Les parcs à bétail sont remplis de bœufs; le trésor public est muni de toutes choses : argent, or, bronze, vêtements, encens, miel, résine odoriférante. Je pars. Je laisse ces choses aux chefs de la Basse Égypte et je leur ouvre leurs nomes. Je dois

89 pour revenir. « Il s'assit sur son cheval et ne désira pas son char; il partit de peur de Sa Majesté. — Le lendemain matin, le roi arriva devant Memphis et aborda au nord de la ville. Il trouva l'eau élevée jusqu'au rempart. Des barques de transport abordèrent jusqu'au

90 (mouillage) de Memphis. Alors le roi la vit dans sa force; un rempart élevé, reconstruit à neuf, et des bastions bien fortifiés; on ne trouva pas de chemin pour l'attaquer. Chacun disait son avis dans l'armée de Sa Majesté sur toute espèce de moyen d'attaque. Chacun disait : « Bloquons-la

91 (sans l'attaquer), car ses troupes sont nombreuses. » D'autres disaient : « Faisons une chaussée contre elle; élevons le sol plus que ses remparts; assemblons une plate-forme; dressons des mâts, faisons des voiles contre elle dans son pourtour; séparons-la de cette manière de tous côtés, au moyen d'épaulements avec

92 du côté du nord, afin d'élever le sol au-dessus de son rempart; nous trouverons ainsi un chemin pour nos pieds. » Alors Sa Majesté devient furieuse

comme la panthère. Elle dit : « Par ma vie ! par mon amour pour Phra ! par les bontés de mon père Ammon pour moi ! Je trouve que ces choses arrivent ainsi, en cette affaire, par la volonté d'Ammon. Voilà ce qu'ont dit les gens

- 93 (de cette ville), et les nomes méridionaux lui ont ouvert de loin. Ammon n'inspirait pas leurs cœurs ; ils méconnaissaient sa volonté. Mais il a fait ainsi pour manifester ses esprits, pour montrer sa puissance redoutable. Je vais prendre la ville comme une flaque d'eau. Je veux que
- 94 » Alors Sa Majesté fit partir ses barques de transport et ses troupes pour attaquer le port de Memphis. Ils lui amenèrent tous les vaisseaux, *djoi*, *makhen*, *seheri* et des *hai* autant qu'il y en avait. Le débarquement eut lieu au port de Memphis, l'avant-garde débarquant dans ses maisons.
- 95 (Mais pas) un petit enfant ne pleura par le fait d'aucun des soldats de Sa Majesté. Le roi vint piloter lui-même les barques de transport tant qu'il y en avait. Sa Majesté ordonna à ses troupes : « Faites attention ; entourez les remparts, et entrez dans les maisons par le fleuve. Si l'un de vous entre par-dessus la muraille, on ne tiendra pas devant sa voie.
- 96 ne faites pas rétrograder les généraux ; cela serait méprisable. Or, fermons le Midi, abordons le Nord et installons-nous à Makhitau. » Alors Memphis fut prise comme une flaque d'eau ; on y tua beaucoup d'hommes et on amena des prisonniers vivants à l'endroit où était Sa Majesté.
- 97 (Lorsque le soleil) se leva le jour suivant, Sa Majesté y envoya un homme pour prendre soin des temples du dieu, ayant la haute main sur le sanctuaire des dieux, pour pourvoir aux libations des divins seigneurs de Memphis, pour purifier Memphis par le natron et l'en-

cens, et pour rétablir les prêtres à leur place habituelle.
Le roi se dirigea vers le temple de

- 98 (Ptah); il fit sa purification dans la chapelle de l'adoration, et accomplit tous les rites obligatoires qui sont faits par un roi. Il entra dans le temple, et y fit une grande oblation à son père Ptah-Anbou-res-f, en bœufs, jeunes taureaux, oies et toutes sortes de bonnes choses. Puis, Sa Majesté partit pour sa demeure. Alors tous les territoires qui étaient dans les environs de Memphis apprirent (cela): Heri-pa-temi, Peni-na-
- 99 Ouaa, la ville de Biou, la bourgade de Bi, dont les habitants ouvrirent leurs remparts et s'éloignèrent en fuyant; on ne sait où ils allèrent. Ouapout vint avec le chef de Ma, Makanashou, le noble chef Petisis et
- 100 tous les commandants du pays septentrional, apportant leurs présents, pour contempler les beautés de Sa Majesté. Alors furent attribués les trésors publics et les greniers de Memphis aux propriétés divines d'Ammon, de Ptah et des ordres divins de Memphis. Le lendemain matin, le roi alla vers l'Orient. On fit à Tum dans Kherau
- 101 et aux ordres divins dans le temple des ordres divins dans lequel se trouve le *Amhu* des dieux, une oblation en bœufs, jeunes taureaux et oies, pour qu'ils accordent vie, santé, force, au roi de la Haute et de la Basse Égypte, Piankhi, vivant à toujours. Sa Majesté partit pour Héliopolis par la montagne de Kherau, sur la route du dieu Sep vers Kherau. Le roi alla vers sa tente, (plantée) à l'occident de Mer-ti. Il fit sa purification et se baigna
- 102 dans le bassin d'eau fraîche; il lava sa face dans le lait de Noun (*l'eau du Nil*), dans lequel Phra se lave la face. Il alla aux hautes dunes de sable dans Héliopolis. Il fit une grande offrande sur les hautes dunes de sable dans Héliopolis devant Phra à son lever, en vaches

- blanches, lait, parfum *Anti*, encens et toute espèce de
103 substances douces d'odeur. Lorsqu'il vint vers la demeure de Phra, le gouverneur du temple le salua, et le *Kherheb* supérieur lui rendit l'honneur divin qui chasse du roi les influences fatales. Le lieu de l'adoration fut préparé, le voile disposé, et il fut purifié par l'encens et l'eau froide; on lui présenta les fleurs symboliques de Ha-benben, et on lui apporta des semences fraîches. Il monta
104 l'escalier vers le grand reposoir pour contempler Phra dans Ha-benben, lui, lui-même. Le roi demeura seul; il tira les deux verrous et ouvrit les portes; il vit son père Phra dans Ha-benben le saint, et la barque de Phra, et la barque de Tum. Il referma les portes, appliqua l'argile, y posa
105 lui-même le sceau royal, et ordonna aux prêtres : « J'ai vérifié le sceau; qu'aucun autre des rois n'y entre! » Il se tenait debout, et (les prêtres) se prosternèrent devant Sa Majesté, en disant : « Qu'à jamais il n'arrive aucun mal à l'Horus qui aime Héliopolis. » Il entra ensuite dans le temple de Tum, afin de servir l'image
106 de son père Tum-Khepra, seigneur d'Héliopolis. — Le roi Osorkon vint pour voir les beautés de Sa Majesté. — Le lendemain matin, Sa Majesté se rendit au port : la meilleure de ses barques de transport partit pour le port de Ka-kem. La tente de Sa Majesté fut plantée au midi de Kahani, à l'orient du nome de
107 Ka-kem. Les rois et les chefs du pays du Nord, tous les *Oérou*, ptérophores, tous les magistrats, tous les *Souten-rekh* de l'Occident, de l'Orient et des îles intérieures vinrent pour contempler les beautés de Sa Majesté. Le *Repa* Petisis se prosterna
108 devant Sa Majesté, en disant : « Viens à Ka-kem; contemple le dieu Khent-Khetti; donne tes soins à la déesse Khoui; acquitte-toi d'une offrande à Horus,

dans son temple, en bœufs, jeunes taureaux et oies !
 Entre dans ma demeure ; je t'ouvre mon trésor encombré des biens de mon père ; je te donnerai de l'or jusqu'aux limites de ton désir,

- 109 du *mafek* entassé devant toi, des chevaux nombreux, les meilleurs de ma petite et de ma grande écurie. »
 Le roi alla au temple d'Horus-Khent-Khetti, et fit accomplir une offrande de bœufs, de jeunes taureaux et d'oies à son père Horus-Khent-Khetti, seigneur de Kam-Oér. Il alla à la demeure du *Repa* Petisis, qui lui fit l'offrande d'or,
- 110 de lapis, de *mafek*, d'une grande quantité de toute espèce de choses, d'étoffes, de toiles royales en toute quantité, de lits entourés de cotonnades, d'huile en jarres, d'étalons et de juments, les meilleurs de son écurie. Il (Petisis) se purifia par un serment en la présence de ces rois et de ces grands chefs du pays
- 111 septentrional : « Quiconque d'entre vous cache ses chevaux et couvre ses objets précieux mourra de la mort de son père ! Je dis cela pour votre intimidation. Agissez donc d'après tout ce que vous savez de moi. Oui, dites : « J'ai caché à Sa Majesté une partie des choses
- 112 de la maison de mon père, or, argent avec pierreries, toute espèce de vases, *menfi* pour bracelets, or pour colliers, et périscélides garnis de pierreries, toute espèce d'amulettes des membres, couronnes pour la tête, anneaux pour les oreilles, tous bijoux du roi, tout vase de la toilette royale en or et pierrerie ; tout cela, autant qu'il y en a, j'offre
- 113 devant le roi. Les toiles royales et les étoffes, par milliers, sont les meilleures de ma maison. Je sais que tu t'apaiseras pour cela. Va à l'écurie et choisis, à ton gré, les chevaux qui te plaisent. » Alors Sa Majesté fit ainsi. Les rois et les chefs dirent à Sa Majesté : « Nous partons pour nos villes ; nous ouvrirons nos trésors ; nous

choisirons ce que tu désires, et nous t'amènerons les prémisses de nos écuries, les meilleurs de nos chevaux. » Alors Sa Majesté fit ainsi.

Tableau de leurs noms :

- Le roi Osorkon de Pa-beset et du territoire de Ra-nefer;
 Le roi Ouapot de Tentremou et de Taanta;
 Le chef (*ha*) Djet-amen-aufankh de
 115 Mendès, qui est le grenier de Phra;
 Son fils aîné, commandant de l'armée dans Pa-Thoth-apreheh (*Hermopolis du Delta*), Ankh-Hor;
 Le chef Makanash de Neter-teb (*Sebennys*), de Pa-hebi et de Samhut (*Samanhoud*);
 Le chef de Ma, Patenef de Pa-septi, du grenier du Mur blanc;
 116 Le chef de *Ma*, Pema de Busiris;
 Le chef de *Ma*, Nasnekati, dans Ka-heseb;
 Le chef de *Ma*, Nekht-Hor-na-shennou de Pa-kerer;
 Le *Oér* de *Ma*, Penta-Oér;
 Le *Oér* de *Ma*, Pentabekhen;
 Le prophète d'Horus, seigneur de Létopolis,
 117 Pet-Hor-Samtui;
 Le chef Hurubas de Pa-sekhet-nebt-sa et de Pa-sekhet-neb-ruhesaui;
 Le chef Djet-khiaou de Khent-nefer;
 Le chef Pabesa de Kherau et de Pa-hapi, apportant tous leurs tributs excellents
 118 en or, argent....., lits entourés de cotonnades, parfum *anti*
 119 en jarres..... (en bracelets), beaux bijoux, chevaux,
 120 après cela on vint dire
 121 à Sa Majesté : « l'armée..... Il a entouré
 122 il a mis le feu au trésor..... au milieu du fleuve; il a enveloppé la ville de Meset

- 123 de troupes. » Le roi envoya ses troupes
124 pour voir ce qui était arrivé par le fait du pervers (en-
nemi) du *Repa* Petisis. On vint rapporter
125 à Sa Majesté, en disant : « Nous avons tué tous les
hommes que nous avons trouvés là. » Sa Majesté donna
des récompenses
126 au *Repa* Petisis. Voici que le royal chef de *Ma*, Taf-
nekht, apprit ces choses. Il fit
127 partir un messenger pour le lieu où était Sa Majesté, afin
de l'adoucir, en disant : « La paix avec toi ! Que je ne
voie pas ta face aux
128 jours d'irritation ! Je ne tiens pas devant ta flamme ; je
redoute ta terreur, car toi, tu es le dieu Noub dans le
pays méridional, le dieu Month,
129 taureau victorieux. Est-il une chose à laquelle tu t'ap-
pliques, que tu ne réussisses pas à exécuter ? J'avais
atteint les îles de la
130 Méditerranée, et j'ai eu peur de tes esprits sur cette
parole brûlante que tu agissais en ennemi contre moi.
Est-ce que n'est pas apaisé
131 le cœur de ta Majesté par ce que tu as fais contre moi ?
car je suis un vrai malheureux. Ne me frappe pas plus
que l'infraction, pas plus que le crime ; mesure à la
132 balance, compte par le poids ; tu les multiplies pour moi
en triple. Jette la semence, tu la recueilleras en la sai-
son. N'abats pas
133 un bois pour ses feuilles. Par la prospérité de ton être !
Ta crainte est dans mon sein ; ta terreur est dans mes
os ! Je ne m'assieds plus dans
134 une maison de boissons. On ne m'apporte plus de harpe ,
mais je mange le pain de l'affamé, je bois l'eau de
135 l'altéré (c'est-à-dire : *je vis d'aumônes*). Depuis qu'il
est arrivé que tu as entendu mon nom, la maladie est
dans mes os ; ma tête est chauve,
136 mes vêtements sont usés. Puisse Neith être propitiée

pour moi, détournant ta venue contre moi, ta face
contre moi.

137 Mon être se brise. Purifie le serviteur, ne l'immoles pas !
Prends tous mes biens pour le trésor,

138 l'or et les pierreries et les meilleurs de mes chevaux.
Paie-toi de tout. Que vienne à moi

139 un messenger, au plus vite, qui détruise la crainte dans
mon cœur ! Oui, je sortirai devant lui vers le temple. Je
me purifierai par un serment ! »

140 Sa Majesté envoya le *Ker-heb* supérieur, Pet-amen-
nesa-toui et le chef militaire Pouarma.

141 Il (Tafnekht) les gratifia d'argent, d'or, d'étoffes, de
pierreries de toutes sortes. Il sortit vers le temple et adora
le dieu.

142 Il se purifia par un serment sacré, en disant : « Je ne
violerais pas l'ordre du roi ; je ne pervertirai pas ses

143 paroles ; je ne causerai pas de préjudice à un chef sans
toi ; j'agirai selon les ordres

144 du roi ; je ne violerais pas sa volonté. » Alors Sa Majesté
se calma sur cela. On vint dire

145 à Sa Majesté : « La ville de Neter-ha-Sebek a ouvert
ses portes, celle de Matennou s'est rendue ; il n'y a
plus de

146 nome fermé contre Sa Majesté parmi les nomes du Midi,
du Nord, de l'Occident et de l'Orient. Les îles intérieures
se sont rendues de peur du roi ;

147 elles offrent leurs biens dans le lieu où est Sa Majesté,
comme sujets de la cour. » Le lendemain matin,

148 les deux *Haq* de la Haute Égypte et les deux *Haq* de
la Basse Égypte vinrent, couronnés de leurs diadèmes
à aspics, pour se prosterner devant les esprits

149 de Sa Majesté. Puis aussi les rois et les chefs du pays
septentrional vinrent pour voir les beautés de Sa Ma-
jesté.

150 Leurs jambes étaient comme des jambes de femmes. Ils

- n'entrèrent pas dans le palais, parce qu'ils étaient impurs et qu'ils
- 151 mangeaient du poisson, ce qui est une abomination dans la demeure royale. Mais le roi Nimrout entra
- 152 dans la demeure royale, parce qu'il était pur et ne mangeait pas de poisson. Ils se tinrent
- 153 debout ensemble sans entrer au palais. Alors furent chargés des navires avec argent, or, bronze,
- 154 étoffes, toute espèce de choses du pays du Nord, toute espèce de produits de Kharou (*Syrie*) et toute espèce de parfums de Taneter.
- 155 Sa Majesté remonta le fleuve, le cœur joyeux, tout son entourage se livrant à l'allégresse; l'Occident et l'Orient reprirent disposition
- 156 à la joie, à l'exemple du roi. Jubilants et pleins d'allégresse, ils disaient : « O *Haq* annihilateur ! ô *Haq* annihilateur !
- 157 Piankhi, ô *Haq* annihilateur ! Tu es venu, et tu t'es rendu souverain du pays du Nord. Tu as changé les mâles
- 158 en femelles. Joie à la mère qui a enfanté un (tel) mâle ! Celle qui était féconde de toi est dans la vallée funéraire. Gloire lui soit rendue,
- 159 à la génisse qui a enfanté le taureau ! Tu existeras pour des siècles ; ta victoire sera durable, ô souverain, ami de la Thébàïde ! »
-

LA STÈLE DU SONGE

Ce texte a été publié par Mariette dans ses *Monuments divers*, pl. 7 et 8, et traduit par Maspero : en français, dans la *Revue archéologique*, t. I, p. 329 et suiv., 1868, et en anglais, dans les *Records of the Past*[, 1st Series], vol. IV, p. 79 et suiv. — (P.-J. de H.)

Lignes

- 1 Le dieu bon au jour de son apparition, celui qui est le dieu Toum des êtres intelligents, le seigneur des deux cornes, le gouverneur des vivants, le prince qui s'est emparé du monde entier, fort de glaive au jour du combat, terrible de face le jour (de la bataille),
- 2 seigneur de la victoire comme Month, très vaillant comme un lion, terrible, magnanime comme le dieu qui réside dans Heser, magnifique lorsqu'il parcourt le Ouat-Oér (*la Méditerranée*) jusqu'à son extrémité, celui qui s'empare des extrémités (de la terre, qui s'est saisi)
- 3 de ce pays sans combat, sans que personne se soit levé contre sa marche rapide, le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Ra-ba-ka, fils du soleil, Amen-meri-nouat, l'aimé d'Ammon de Nap. L'année en laquelle il s'éleva en souverain,
- 4 le roi vit une vision pendant la nuit : deux serpents, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Sa Majesté, s'étant réveillée, ne les trouva plus. Elle dit : « (Pourquoi)
- 5 ce qui m'est arrivé ? » Alors on le lui interpréta, en disant : « Le pays méridional est à toi ; empare-toi du pays septentrional. Que le double diadème s'élève sur ta tête ; le monde t'est donné dans sa longueur et dans sa largeur ; (personne)
- 6 ne pourra te le disputer. » Le roi monta sur le trône d'Horus cette année-là. Sa Majesté sortit du lieu où

elle était, comme sortit Horus de son *kheb*. Lorsqu'elle sortit....

- 7 des millions et des cent mille erraient à la suite de sa marche. Sa Majesté dit : « Elle est donc bien vraie, cette vision ! Heureux qui y ajoute foi, pervers celui qui la méconnaît ! » Le roi alla à Nap ; il n'y eut point d'arrêt à
- 8 sa marche rapide. Le roi arriva au temple d'Ammon de Nap, qui réside dans la montagne sainte. Il eut le cœur heureux lorsqu'il eut vu son père Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, qui réside dans la montagne sainte. On lui apporta les plantes vivificatrices de ce dieu.
- 9 Alors le roi fit une fête à Ammon de Nap ; il lui fit une grande offrande, en instituant des panégyries avec offrande de 36 bœufs, *haq* et liqueur *ash* 40 mesures, plumes 100. Le roi descendit le fleuve vers le pays du Nord ; il vit
- 10 celui des dieux dont le nom est le plus caché. Il arriva à Éléphantine. Voilà que le roi, ayant traversé vers Éléphantine, arriva au temple de Num-Ra, seigneur de Keb.
- 11 Il fit une fête à ce dieu et lui fit une grande offrande ; il donna du pain et du *haq* aux dieux de Ker-ti ; il fit un sacrifice propitiatoire à l'eau (du Nil) sortant de son trou. Le roi descendit le fleuve vers Kheft-hi-nebs, la Thèbes d'Ammon. Sa Majesté
- 12 aborda dans Thèbes, et entra au temple d'Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde. Vinrent vers Sa Majesté le prophète Sent-Oér et les quatre horoscopes du temple d'Ammon-Ra,
- 13 seigneur des trônes du monde. Ils lui apportèrent les plantes vivificatrices du dieu dont le nom est caché. Le cœur du roi fut en allégresse après qu'il eut vu le temple. Il fit une fête à Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, en fondant une grande panégyrie dans le pays entier. Sa Majesté

- 14 descendit le fleuve vers le pays septentrional. L'Occident et l'Orient furent en joie, grandement en joie. Ils dirent :
« Toi qui es venu en paix, paix à ta personne ! c'est toi qui fais vivre les deux mondes, c'est
- 15 toi qui relèves les temples parvenus à la ruine, qui installes leurs effigies divines dans leurs emblèmes, donnant des offrandes aux dieux et aux déesses, et des offrandes funéraires aux mânes,
- 16 mettant le prêtre à sa place, faisant toutes choses pour les propriétés divines. » Ceux dont le cœur était disposé à la lutte étaient devenus joyeux. Le roi arriva à Memphis.
- 17 Les fils de la révolte sortirent pour combattre Sa Majesté. Le roi en fit un grand carnage ; le nombre n'en est pas connu. Il s'empara de Memphis. Il alla au temple de
- 18 Ptah-res-anbu-f ; il fit une grande offrande à Ptah-Sokar et un sacrifice propitiatoire à Sekhet, la bien-aimée. Il plut à Sa Majesté de les présenter à son père Ammon de Nap, faisant un décret pour
- 19 lui faire bâtir une salle couverte toute neuve. Elle ne se trouvait pas construite au temps des ancêtres augustes. Le roi la fit construire en pierres incrustées d'or ;
- 20 ses boiseries étaient en bois de cèdre,
- 21 parfumées d'*Anti* de Poun ; ses portes étaient en or, et
- 22 leurs gonds (?), en plomb. Il lui bâtit un autre local à sortie par derrière pour faire le lait
- 23 de ses troupeaux, nombreux par dix mille, (mille), centaines et dizaines ; le nombre n'est pas connu des jeunes veaux
- 24 (suivant) leurs mères. Après cela, le roi descendit le fleuve pour combattre les chefs du pays du Nord.
- 25 Il entra dans leurs murs. Ils (se sauvaient) dans leurs cavernes (?). Le roi passa des jours nombreux devant eux ; pas un seul ne sortit
- 26 pour combattre avec Sa Majesté. Le roi retourna à Mem-

- phis; il se reposa dans son palais, en réfléchissant afin de faire arriver des troupes
- 27 pour les réduire. Des explorateurs qui étaient arrivés pour lui rendre compte lui parlèrent, en disant : « Ces mêmes grands chefs sont venus à l'endroit
- 28 où est Sa Majesté pour parler à notre seigneur. » Sa Majesté dit : « Sont-ils venus pour combattre, (ou) sont-ils venus pour me servir? Dans ce cas, qu'ils vivent sur l'heure ! » Ils dirent
- 29 à Sa Majesté : « Ils sont venus pour servir le chef suprême, notre seigneur. » Sa Majesté dit : « Mon maître, ce dieu auguste, Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, résidant dans la montagne sainte, dieu grand et bienfaisant pour qui connaît son nom, veille
- 30 sur qui lui plaît; il donne la victoire à qui est de son germe; pas de trahison à celui qui est sous son action, pas d'obstacle à celui qu'il guide. Car ce qu'il m'avait dit pendant la nuit,
- 31 je l'ai vu pendant le jour. » Sa Majesté dit : « (Je vais sortir) à l'instant. » Ils dirent devant Sa Majesté : « Ils restent debout devant la maison. » Le roi sortit
- 32 pour (les voir. Il était) semblable à Ra-Har-em-akhou. Il les trouva s'étant jetés sur leurs ventres, et respirant la terre, (de peur) de lui. Sa Majesté dit : « Elle est donc vraie la sentence que
- 33 Voilà que je vais faire se réaliser le décret divin, celui que je fasse vivre qui il me plaît, le jour que j'ai célébré Ammon dans sa demeure, et que j'ai fait naviguer ce dieu auguste, Ammon de
- 34 Napati, résidant dans la montagne sainte. Il ne se tint pas contre moi; il me dit : « Je serai ton guide dans toutes les voies; si tu dis : « Oh ! à moi ! » je disposerai pour toi le lendemain. » Il partit
- 35 et je fus semblable à un esclave. » Alors ils lui répondirent, en disant : « Puisque ce dieu

- 36 t'a donné la primauté, en te jurant que tout serait heureux pour toi, ne (le contredis pas) dans ce qui est sorti de sa bouche, ô seigneur suprême, notre maître ! » Voilà que se leva le noble chef de Pasept, Pakrer, pour parler ; il dit :
- 37 « Tue qui tu veux, laisse vivre qui tu veux ; ne sera lésion aucune à la double justice. » Alors ils lui répondirent unanimement, en disant : « Accorde-nous toute la respiration de la vie ; point de vie à qui
- 38 ne te connaît pas ; servons-le comme gens à ses ordres, ainsi que tu l'as dit à ce propos la première fois, le jour où tu fus roi. » Le cœur du roi fut dans l'allégresse lorsqu'il eut entendu ce discours ; il leur
- 39 fit distribuer des pains, du *haq* et toute espèce de bonnes choses. Le jour après cela, il leur en fit donner une seconde fois. (Alors) ils dirent : « Nous restons si c'est le désir du chef suprême, notre maître. »
- 40 Sa Majesté parla, en disant : « Soit ». Ils dirent devant Sa Majesté : « En retournant à nos villes, nous rassemblerons des ouvriers, nous travaillerons, nous fabriquerons pour le temple. » Sa Majesté les laissa partir
- 41 pour leurs villes ; ils eurent la vie sauve. Les gens du Midi descendirent le fleuve, les gens du Nord remontèrent auprès du roi avec toute espèce de bonnes choses du pays méridional, et les délicieux produits
- 42 du pays du Nord, pour satisfaire le cœur de Sa Majesté. C'était le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Ra-ba-ka, fils du soleil, Amen-meri-nouat, V. S. F. élevé sur le trône d'Horus éternellement.
-

STÈLE DE L'INTRONISATION

Le texte a été publié par Mariette dans ses *Monuments divers*, pl. 9, traduit par G. Maspero : en français, dans la *Revue archéologique*, t. I, 1873, et en anglais, dans les *Records of the Past* [1st Series], vol. VI, p. 71. — (P.-J. de H.)

Dans le cintre de la stèle, au-dessous du disque ailé, une reine tenant deux sistres devant Ammon-Ra, à tête de bélier, assis sur un trône, ayant devant lui le roi agenouillé. Légendes :

Dit par la royale sœur, royale mère, présidente de Koush (^{cartouche}_{martelé}) : « Je viens près de toi, Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, dieu grand dans son *apet*, qui renverse, qui donne la victoire à qui est de son essence. Affermis ton fils qui t'aime, (^{cartouche}_{martelé}), vivant à toujours sur le trône (?) de Phra; qu'il y grandisse ! Seigneur de tout dieu et de toute déesse ! multiplie ses années de vie sur (la terre) comme le disque du ciel, donne-lui toute vie heureuse qui est en toi, toute satisfaction qui est en toi ; qu'il soit élevé sur le trône d'Horus à jamais ! »

Réponse d'Ammon : Dit par Ammon de Napet : « Mon fils que j'aime, (^{cartouche}_{martelé}), je t'accorde la domination de Phra, son règne sur son trône ; j'établis la double couronne sur ta tête, comme est établi le ciel sur ses quatre supports. Que tu sois vivant, puissant, triomphant, rajeuni comme Phra éternellement ! Que pays et régions tous soient rassemblés sous tes pieds ! »

Dit par Mau, maîtresse du ciel : « Je te donne toute vie heureuse, toute force, toute joie, à jamais. »

Lignes

- 1 L'an I, Méchir 15, sous la Sainteté de l'Horus bon, coiffant la double couronne, coiffant l'épervier d'or, magnanime, le roi de la Haute et de la Basse Égypte, seigneur des deux mondes, (^{cartouche}_{martelé}), fils du soleil, seigneur des diadèmes, (^{cartouche}_{martelé}), aimé d'Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde dans la montagne sainte.
- 2 L'armée entière de Sa Majesté était dans la ville dite la montagne sainte (*Barkal*), et dont le dieu est Tatoun Khentinefer. C'est le dieu de Koush. Lorsque l'épervier divin fut établi sur sa châsse (c'est-à-dire : *quand le roi fut enterré*),
- 3 alors il y eut des fonctionnaires dévoués dans le rang de l'armée royale, six personnes; et il y eut des fonctionnaires dévoués, chanceliers, six personnes; il y eut
- 4 des directeurs des écritures, six personnes; puis encore il y eut des chefs et des intendants des services du palais royal, six personnes. Alors ils dirent à l'armée entière : « Allons, élevons
- 5 notre seigneur! nous sommes comme un troupeau sans conducteur. » Cette armée cria très fort, très fort, en disant : « Qu'il y ait un seigneur à nous qui reste avec nous! Nous n'en connaissons pas.
- 6 Ah! si nous le connaissions, nous entrerions sous lui; nous le servirions comme les serviteurs des deux régions ont servi Horus, fils d'Isis, après qu'il fut arrivé au trône de son père Osiris; nous rendrions gloire aux deux aspics de sa couronne. »
- 7 Alors ils se dirent entre eux : « Personne ne le connaît si ce n'est Phra lui-même, qui dissipe tout danger contre lui dans tout lieu
- 8 où il se trouve. » Alors ils se dirent entre eux : « Phra (*le dernier roi*) s'est couché dans la *terre de vie*, et son règne est dans nos cœurs. » Alors ils se dirent l'un à

l'autre : « C'est une vérité, c'est une révélation de Phra depuis qu'existe

- 9 le ciel, depuis qu'existe la royauté du roi ; il l'a donnée à son fils qu'il aime, parce qu'il est l'image de Phra, le roi parmi les vivants. Phra ne le donne-t-il pas au pays, afin de pacifier ce pays ? » Alors ils se dirent
- 10 entre eux : « Phra n'est-il point allé au ciel ? Son trône manque de souverain, et sa dignité reste entière entre ses mains ; qu'il la donne à son fils qui l'aime ! Puisque Phra peut parler, qu'il fasse une bonne disposition pour son trône ! »
- 11 L'armée tout entière s'écria, en disant : « Il n'est point de maître à nous, demeurant avec nous ; nous n'en connaissons pas. » L'armée royale tout entière dit d'une seule bouche : « Mais ce dieu, Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, qui réside dans la montagne sainte, est le dieu de Koush.
- 12 Allons près de lui ; ne faisons rien sans lui ; rien de bon n'est fait sans lui. Que la chose soit décidée par le dieu, qui est le dieu de la royauté de Koush, depuis le temps de Phra ; qu'il nous dirige !
- 13 La royauté de Koush est en ses mains ; qu'il la donne à son fils qui l'aime. Nous rendrons gloire à sa face ; nous nous prosternerons sur nos ventres ; nous dirons devant sa face : « Nous venons auprès de toi, Ammon ! Donne-nous notre seigneur pour nous faire vivre, pour bâtir des temples à tous les dieux et à toutes les déesses de la Haute et de la Basse Égypte, pour augmenter
- 14 les divines propriétés. Nous ne faisons rien sans toi. C'est toi qui nous conduis ; ce n'est pas le moyen de faire quelque chose que d'agir sans toi. » Alors toute cette armée dit : « Parole excellente des milliers de fois ! » Les généraux de Sa Majesté partirent
- 15 avec les *samerou* du palais royal, pour le temple d'Ammon. Ils trouvèrent les prophètes et les grands-prêtres se

tenant à la porte du temple. Ils leur dirent : « Nous venons auprès de ce dieu Ammon-Ra, qui réside dans la montagne sainte, pour faire qu'il nous donne notre seigneur pour nous faire vivre, pour bâtir des temples

16 à tous les dieux et à toutes les déesses de la Haute et de la Basse Égypte, pour augmenter leurs divines propriétés. Nous ne faisons rien sans ce dieu; c'est lui qui nous dirige. » Les prophètes et les grands-prêtres entrèrent dans le temple et firent tout ce qu'il y a à faire pour la purification et l'encensement. Les généraux

17 de Sa Majesté et les *Oérou* du palais royal entrèrent au temple, et se placèrent sur leurs ventres devant ce dieu. Ils dirent : « Nous venons auprès de toi, Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, qui réside dans la montagne sainte. Accorde-nous notre seigneur pour nous faire vivre, pour bâtir des temples aux dieux de la Haute et de la Basse Égypte, pour augmenter les divines propriétés. Le pouvoir demeure entier

18 en tes mains; donne-le à ton fils que tu aimes. » Alors ils placèrent les frères du roi devant ce dieu; il ne prit aucun d'eux. On plaça une seconde fois le royal frère, fils d'Ammon, né de Mau-t, dame du ciel, fils du soleil, (*cartouche martelé*)), vivant à jamais. Alors ce dieu,

19 Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, dit : « Lui, c'est le roi, votre seigneur; c'est lui qui vous fera vivre, c'est lui qui bâtira tous les temples de la Haute et de la Basse Égypte; c'est lui qui augmentera leurs propriétés. Son père, c'était mon fils, le fils du soleil, (*cartouche martelé*)), justifié; sa mère, la royale sœur, royale mère, régente de Koush,

20 fille du soleil, (*cartouche martelé*)), vivante à jamais, dont la mère était la royale sœur, divine adoratrice d'Ammon-Ra, roi des dieux de Thèbes, (*cartouche martelé*)), justifiée, dont la mère était la royale sœur, (*cartouche martelé*)), justifiée, dont la mère était la royale sœur, (*cartouche martelé*)), justifiée, dont la mère

était la royale sœur, (^{cartouche}_{martelé}), justifiée, dont la mère
 était la royale sœur, (^{cartouche}_{martelé}),

- 21 justifiée, dont la mère était la royale sœur, régente de
 Koush, (^{cartouche}_{martelé}), justifiée. Qu'il soit votre seigneur ! »

Puis les généraux de Sa Majesté, ainsi que les *Oérou* du
 palais royal, se mirent sur leurs ventres, devant ce dieu,
 pour respirer la terre beaucoup, beaucoup, afin de rendre
 gloire à ce dieu pour

- 22 la puissance qu'il avait donnée à son fils qu'il aime, le
 roi de la Haute et de la Basse Égypte, (^{cartouche}_{martelé}), vivant à
 toujours. Le roi entra pour être couronné devant son
 père auguste, Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde.
 Il trouva les couronnes des rois de Koush et leurs
 sceptres placés devant ce dieu. Sa Majesté dit devant
 ce dieu :

- 23 « Viens à moi, Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde,
 qui réside dans la montagne sainte ! donne-moi la royauté
 qui demeure complète ! Je n'en avais pas envie ; c'est toi
 qui as voulu me donner la couronne, de ta propre vo-
 lonté, ainsi que le sceptre. » Alors ce dieu dit : « A toi
 la couronne de ton frère, le roi de la Haute et de la Basse
 Égypte, (^{cartouche}_{martelé}), justifié !

- 24 Que son diadème demeure sur sa tête, comme demeure
 sur ta tête ; que son sceptre soit dans ta main,
 renversant tes ennemis tous ! » Alors on couronna Sa
 Majesté du et on lui mit le sceptre à la main.
 Sa Majesté se prosterna devant ce dieu

- 25 pour respirer la terre beaucoup, beaucoup, et dit : « Viens
 à moi, Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, qui
 réside dans la montagne sainte ! toi que les grands im-
 plorent qui donnes toute vie stable et fortunée,
 toute santé, toute joie, semblable à Phra, éternellement.
 La très heureuse vieillesse, donne-la-moi
 de mon temps ; ne me fais pas coucher

eux sont en prosternation. Accorde ton amour dans Koush

- 27 » Ce dieu dit :
 « (Ces biens), je te les accorde tous. Ne dis pas : « à moi
 davantage en cela, à jamais. »
- 28 Sa Majesté sortit du temple au milieu de son armée, et
 toute son armée se mit à pousser des acclamations, beau-
 coup, beaucoup.....
 leurs cœurs étaient très satisfaits de lui; ils lui donnaient
 adoration en disant :
- 29 « Viens.....
 au milieu de son armée..... le sceptre dont Sa Ma-
 jesté était armé Alors il fonda des panégyries
- 30
 bière 140 vases.
-

STÈLE DE L'EXCOMMUNICATION

Le texte a été publié par Mariette dans ses *Monuments divers*, pl. 10, traduit par G. Maspero : en français, dans la *Revue archéologique*, t. I, p. 8 et suiv., 1871, et en anglais, dans les *Records of the Past* [1st Series], vol. IV, p. 93 et suiv. — (P.-J. de H.)

Lignes

- 1 Le dieu bon, pareil à Phra, Tum, qui a commencé.
 rapide de marche, un second *aten*, qui accorde
 le souffle à toutes les narines, qui fait vivre les intelli-
 gents, qui l'emporte par sa puissance comme celui qui
- 2 l'a engendré, qui guide Sa Majesté en toute occasion
 dans ses actes; seigneur bienfaisant, fils aîné, vengeur
 de son père, qui
- 3 répond alternativement avec lui, le roi de la Haute et
 de la Basse Égypte, (^{cartouche} martelé), fils du soleil, (^{cartouche} martelé), aimé
 d'Ammon-Ra, seigneur des trônes du monde, résidant
 dans la montagne sainte, vivificateur éternel.
- 4 L'an II de son élévation, Sa Majesté, étant sur le trône
 de Seb, alla au temple de son père Ammon de Nap, qui
 réside dans la montagne sainte, pour expulser
- 5 cette secte, haine de dieu, appelée *Tem-Pesi Per-tat-*
khaï, c'est-à-dire, pour ne pas les laisser
- 6 entrer dans le temple d'Ammon de Nap, qui réside dans
 la montagne sainte, à cause de l'acte, horrible à dire,
 qu'ils ont commis dans le temple d'Ammon. Ils ont fait
- 7 un acte que dieu n'ordonne pas de faire; ils ont dit en
 leur cœur qu'ils tueraient un homme innocent. Dieu ne
 veut pas
- 8 qu'on le fasse; dieu a fait qu'ils disent de leur bouche ce
 qu'ils ont fait, afin de manifester leurs vices. Il les frappa;
 il fit passer le feu. afin de faire que

- 9 tous les prophètes et tous les prêtres qui entrent auprès de ce dieu auguste fussent saisis de crainte de la grandeur de ses esprits, et de l'étendue de sa puissance. Sa Majesté a dit : « Tous les prêtres qui commettront des actes iniques dans les temples, qu'on les frappe,
- 10 qu'on ne laisse pas exister leurs pieds sur le sol de la terre, qu'on ne laisse pas subsister leur race après eux, car le temple ne se garnit pas de qui le souille; ce qu'il contient, c'est ce dont il a besoin. »
-

LE DÉCRET DE CANOPE

Cette inscription a été publiée et traduite par Lepsius : *Das bilingue Dekret von Kanopus*, Berlin, 1866, et par Reinisch et Roessler : *Die zweisprachige Inschrift von Tanis*, Wien, 1866; traduite en anglais par S. Birch dans les *Records of the Past* [1st Series], vol. VIII, p. 81 et suiv., et en français par P. Pierret : *Le Décret trilingue de Canope*, Paris, 1881. — (P.-J. de H.)

Lignes

- 1 L'an IX, Apellaios jour 7, Tybi jour 17 de ceux qui sont en Égypte, sous la Sainteté du roi de la Haute et de la Basse Égypte, Ptolémée, vivant à toujours, aimé de Ptah, fils de Ptolémée et d'Arsinoë, dieux Adelphe, étant prêtre d'Alexandre défunt et des dieux Adelphe
2 et des dieux Évergètes, Apollonides, fils de Moskhion, étant Ménékrate, fille de Philammon, canéphore d'Arsinoë Philadelphie,

ce jour-là, décret :

- Les supérieurs des temples, les prophètes, les diacres,
3 les divins purificateurs habillant les dieux dans leurs ornements, les scribes des livres sacrés, les savants, les divins pères et tous les prêtres venus des temples de la Haute et de la Basse Égypte, le 5 de Dios, où se célèbre la fête de naissance de Sa Majesté, et le 25^e jour du même mois, où Sa Majesté a pris le pouvoir suprême à
4 la place de son père, — étant rassemblés au temple des dieux Évergètes, lequel est dans Pakot (*Canope*), furent à dire :

Puisque le roi Ptolémée, vivant à toujours, aimé de Ptah, fils de Ptolémée et d'Arsinoë, dieux Adelphe, ainsi que la reine Bérénice, sa sœur et son épouse, dieux Évergètes, accomplissent des bienfaits

- 5 nombreux et grands pour les temples de l'Égypte, en

tout temps, et honorent le culte des dieux à l'extrême ;

Qu'ils prennent constamment soin des choses d'Apis, de Mnévis et de tous les animaux sacrés, vénérés en Égypte ; qu'ils donnent beaucoup de choses et provisions nombreuses ;

- 6 Qu'ils se sont occupés des images sacrées emportées par les vils Perses hors de l'Égypte, [car] Sa Majesté partit pour le pays de Sati (*l'Asie*), les recouvra, les ramena en Égypte, et les plaça en leur lieu dans les temples d'où elles étaient sorties jadis ;

Qu'il a préservé l'Égypte du désordre

- 7 en combattant au dehors d'elle dans des pays lointains contre des peuples nombreux et les chefs qui les gouvernaient ;

Qu'ils maintiennent en ordre tous ceux qui vivent en Égypte et tous les peuples assujettis à leurs Majestés ;

Que, s'étant faite la saison du Nil insuffisante en

- 8 leur temps, le cœur de tous ceux qui vivent en Égypte étant défaillant à propos de ce qui était ainsi arrivé, lorsqu'ils se rappelaient la catastrophe survenue autrefois, du temps des rois anciens, où il arriva que le Nil fut insuffisant pour ceux qui étaient en Égypte de leur temps, — Sa Majesté elle-même et sa sœur

- 9 furent pleins de sollicitude et enflammés [de zèle] pour les habitants des temples, et pour tous ceux qui habitent l'Égypte ; qu'ils songèrent à beaucoup de choses ; qu'ils dédaignèrent des revenus nombreux, dans le désir de faire vivre les hommes ; qu'ils firent apporter des grains en Égypte du Ruten oriental, du pays de Phénicie, de l'île de Chypre qui est dans l'intérieur de la Méditerranée,

- 10 ainsi que de beaucoup de pays, en donnant beaucoup d'argent pour leur paiement, pour les transporter et les amener, sauvant [ainsi] les habitants de l'Égypte, et leur faisant connaître leur bienfaisance jusqu'à l'éternité,

ainsi que leurs actes nombreux à l'égard de ceux qui sont et de ceux qui viendront après eux ;

- Les dieux ont rendu durable leur fonction de souverains de la Haute et de la Basse Égypte, en échange
 11 de cela, et ils les récompenseront par toutes sortes de bienfaits jusqu'à l'éternité.

Salut et santé !

Ont résolu les prêtres de l'Égypte :

- D'augmenter les nombreux honneurs religieux [qui sont rendus] au roi Ptolémée, vivant à toujours, aimé de Ptah, et à la reine Bérénice, dieux Évergètes, dans les temples ; et ce qui est aux dieux Adelphe, leurs auteurs, ainsi que
 12 ce qui est aux dieux Soters, leurs aieuls, de les augmenter [aussi] ;

Que les prêtres qui sont dans tous les temples de l'Égypte soient nommés prêtres des dieux Évergètes, en outre du nom de la fonction de leur sacerdoce ; qu'ils inscrivent leur nom sur tout acte et qu'ils gravent le titre de prophète des dieux Évergètes sur l'anneau gardé à leurs doigts ;

Qu'on forme une autre

- 13 classe parmi les prêtres qui sont dans tous les temples, en addition aux quatre classes existant à ce jour ; qu'elle soit appelée cinquième classe des dieux Évergètes.

Puisque a été événement heureux et salut et santé, la naissance du roi Ptolémée, vivant à toujours, aimé de Ptah, fils des dieux Adelphe, le 5^e de Dios, et que ce jour a été le principe de

- 14 beaucoup de satisfaction pour tous ceux qui vivent, que les prêtres introduits par le roi aux temples depuis l'an I de Sa Majesté, ainsi que [ceux qui] auront été introduits jusqu'à l'an IX, au mois de Mésori, soient placés dans cette classe, ainsi que leurs enfants, jusqu'à l'éternité ;

que les prêtres qui étaient avant eux jusqu'à l'an I restent dans les classes

- 15 dans lesquelles ils étaient auparavant; de même, relativement à leurs enfants, depuis ce jour jusqu'à [la fin des] siècles, qu'ils soient inscrits dans les classes dans lesquelles étaient leurs pères. Au lieu de vingt prêtres-conseillers choisis d'année en année dans les quatre classes, étant cinq individus d'entre eux pour chaque classe, qu'il y ait vingt-cinq prêtres
- 16 pour le conseil, cinq individus étant introduits en supplément dans la cinquième classe des dieux Évergètes; qu'on donne part à ceux qui sont dans la cinquième classe des dieux Évergètes, à tous les prélèvements de l'entrée pour faire les sacrifices propitiatoires dans le temple, et à toutes les choses qu'on observe dans les temples; qu'un phylarque soit en exercice en cette classe, comme cela est dans les autres quatre classes;

Et comme il est célébré une fête

- 17 des dieux Évergètes dans tous les temples, chaque mois, le 5^e jour, le 9^e jour et le 25^e jour, par l'effet d'un décret promulgué précédemment, et qu'il est aussi célébré une panégyrie aux grands dieux, avec un grand exode partout en Égypte, en son temps de l'année, qu'il soit fait un grand exode, en son temps de l'année, au roi Ptolémée, vivant à toujours, aimé de Ptah,
- 18 et à la reine Bérénice, dieux Évergètes, dans les temples de l'Égypte tout entière, le jour du lever de la divine Sothis, nommé fête du commencement de l'année par les écrits de la *Demeure de vie*, (cet exode) ayant été fait en l'an IX, le 1^{er} du mois de Payni, auquel mois se font la fête du nouvel an, la fête de Bast et le grand exode de Bast, parce que le temps de la
- 19 récolte de tous les fruits et la montée du Nil sont en lui;

Et comme il arrive que le lever de la divine Sothis passe à un autre jour tous les quatre ans, que ne soit pas

transféré le jour de faire cette fête à cause de cela; qu'elle soit faite de même au 1^{er} Payni, jour où se faisait la panégyrie auparavant, en l'an

20 IX; que cette panégyrie soit faite pendant cinq jours, qu'on porte sur la tête des couronnes de fleurs, et qu'on dispose les choses sur l'autel, en faisant des libations et toutes les choses qu'il est établi de faire. Mais, afin de faire que (ces fêtes) arrivent aussi dans leur temps, et pour les conserver en tout temps, d'après la situation dans laquelle le ciel est établi en ce jour,

21 et pour qu'il n'arrive pas le fait que des fêtes, partout en Égypte célébrées en hiver, soient célébrées en été, dans un temps futur, à cause du déplacement du lever de la divine Sothis d'un jour tous les quatre ans, et que d'autres fêtes, célébrées en été en ce moment, soient célébrées en hiver en des temps à venir, comme l'événement a eu lieu

22 aux époques anciennes, — car il arrivera ainsi s'il est que l'année soit de 360 jours et de cinq jours ordonnés d'ajouter à eux postérieurement, — qu'il soit (donc) ajouté un jour comme fête des dieux Évergètes à partir de ce jour, tous les quatre ans, en sus des cinq jours supplémentaires, avant la fête du commencement de l'année; cela étant, tout le monde saura qu'il est ainsi arrivé que la quelque insuffisance dans l'assiette des

23 saisons et de l'année, et les formules qui sont les règles de la science des voies du ciel, ont été rectifiées et complétées par les dieux Évergètes;

Et comme il fut né au roi Ptolémée et à la maîtresse des deux mondes, Bérénice, dieux Évergètes, une fille appelée Bérénice, qui avait été consacrée reine,

24 il est arrivé que cette déesse, étant vierge, est entrée au ciel subitement; les prêtres qui viennent de l'Égypte auprès du roi chaque année, étant (encore) dans le lieu où était Sa Majesté, firent un grand deuil sur-le-champ sur

l'événement arrivé, et furent à prier devant le roi et la reine pour les persuader de faire

- 25 reposer cette déesse auprès d'Osiris, dans le temple de Canope, qui est parmi les temples de premier ordre ; car, étant (le plus) grand parmi eux, il est dans la vénération du roi et de tous ceux qui vivent en Égypte. —

Lorsque se fait l'entrée d'Osiris dans sa *bari* sacrée en ce temple,

par chaque année, (venant) du temple

- 26 d'Akbaram, le 29 de Choiak, tous ceux qui sont dans les temples de premier ordre sont à faire des holocaustes sur les autels des temples de premier ordre, à droite et à gauche du dromos du temple. Après cela, toutes les choses qu'il est d'usage de faire pour sa déification et pour la purification de son deuil, ils les firent

- 27 religieusement, leur cœur étant enflammé de (zèle), comme il est établi de faire pour Apis et Mnévis ;

Ils décidèrent de faire rendre des honneurs religieux éternels à la reine Bérénice, fille des dieux Évergètes, dans tous les temples de l'Égypte. Comme il est arrivé qu'elle est allée parmi les dieux en Tybi, mois

- 28 où la fille du Soleil est entrée *au ciel* jadis, et que (ce dieu) appelait *Œil du Soleil au serpent Mehen à son front*, parce qu'il l'aimait, et à laquelle il est fait des fêtes à périple dans la plupart des temples de premier ordre en ce mois où Sa Majesté a été déifiée autrefois, qu'il soit célébré une fête à périple à la reine Bérénice, fille

- 29 des dieux Évergètes, dans tous les temples des deux régions, au mois de Tybi, à commencer le 17^e jour, où se sont faits son périple et la purification de son deuil pour la première fois, pendant quatre jours ;

Qu'on élève une statue sacrée à cette déesse, en or, garnie de toute espèce de pierres précieuses, dans tous

les temples de premier ordre et dans tous les temples de deuxième ordre ; qu'on

- 30 la place dans le temple, et que le prophète, ou l'un des prêtres choisis pour le grand sacrifice et l'habillement des dieux dans leurs ornements, la porte entre ses bras, au jour des sorties et des fêtes de tous les dieux, afin que tout le monde voie que la prostration pour son culte est appelée *Sortie de Bérénice*,
31 *princesse des vierges* ;

Aussi, pour que la figure de cette statue ne soit pas prise pour être la figure des images de sa mère, la reine Bérénice, qu'elle soit faite de deux épis, l'aspic étant entre eux et le sceptre de papyrus dressé derrière cet aspic, comme il est aux mains des déesses ; et la queue de cet aspic, qu'elle enroule

- 32 ce sceptre, afin que cette disposition constitue la lecture du nom de Bérénice d'après son expression dans l'écriture de la *Demeure de vie*.

Et lorsque se font les jours des Kikellies, au mois de Choiak, avant le périple d'Osiris, que les jeunes filles et les femmes des prêtres placent une autre image de Bérénice, princesse des vierges ; qu'elles fassent holocauste et les choses

- 33 qu'il est d'usage de faire aux jours de cette fête ; afin qu'il soit licite que d'autres jeunes filles fassent aussi ce qui est institué pour cette même déesse, à leur gré, que cette déesse soit adorée aussi par les jeunes prêtresses choisies pour le service des dieux, couronnées des couronnes des dieux dans le sacerdoce desquels elles sont.

Et lorsque s'approche l'ensemencement précoce, que les jeunes prêtresses portent des épis au sanctuaire

- 34 et les mettent à la statue de cette déesse ;

Qu'il soit chanté à son image par les chœurs (?) des chanteurs, hommes et femmes, aux jours des sorties et des panégyries des dieux selon les hymnes promulgués

par les écrivains de la *Demeure de vie*, remis au chef-musicien des chanteurs, et écrits pareillement sur les livres de la *Demeure de vie*.

Et comme aussi il est donné des pains aux prêtres par les temples lorsqu'ils sont introduits

35 par le roi au temple, qu'il soit donné des pains aux filles des prêtres, depuis le jour de leur naissance, sur les revenus sacrés des dieux et sur les pains ordonnés par les prêtres du conseil, dans tous les temples, selon la mesure des revenus sacrés; les pains donnés

36 aux femmes des prêtres, qu'il (leur) soit fait une marque sur la miche et qu'ils soient appelés *pains de Bérénice*.

Ce décret, qu'il soit rédigé par les épistates des temples, et les chefs des temples, et les scribes des temples; qu'il soit gravé sur une stèle

37 de pierre ou de bronze en écriture de la *Demeure de vie*, en écriture des livres et en écriture des Grecs; qu'on la dresse dans la grande salle publique des temples de premier ordre, des temples de deuxième ordre, et des temples de troisième ordre, afin de faire distinguer à tout le monde que le culte rendu par les prêtres des temples de l'Égypte aux dieux Évergètes et à leurs enfants est une chose établie de faire.

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur un talisman égyptien, nommé <i>Tet</i>	1-2
Notice sur le <i>Pire-em-hrou</i>	3-13
Naufrage de <i>l'Europe</i>	15-18
Spirites et Médiums.....	19-28
Note sur les formes littéraires dans l'ancienne langue égyptienne.....	29-31
Notice sur quelques statuettes antiques d'origine égyptienne, trouvées à Autun.....	33-44
Sur un papyrus de formules magiques du Musée de Turin.....	45-57
Les Études préhistoriques et la libre-pensée devant la science. Réponse à M. G. de Mortillet.....	59-118
Les Fouilleurs de Solutré. Lettre ouverte de M. Chabas, de Chalon-sur-Saône, en réponse à une lettre ouverte de M. l'abbé Ducrost, curé de Solutré, et de M. Adrien Arcelin, de l'Académie de Mâcon.....	119-150
Sur l'usage des bâtons de main chez les Hébreux et dans l'ancienne Égypte.....	151-167
Les Libations chez les anciens Égyptiens. Notice sur une table à libations de la collection de M. É. Guimet....	169-185
Sur la capacité de la mesure égyptienne appelée <i>hin</i>	187-192
Notes sur la Caverne de Germolles. Lettre à M. Méray.	193-233
Notice sur une stèle égyptienne du Musée de Turin....	235-249
Lettre au comte Gozzadini, sur un scarabée étrusque trouvé près de Bologne.....	251-253
Notice sur la découverte d'une couche abondante de crinoïdes fossiles de l'espèce <i>Pentacrinus</i>	255-266
Notice sur un scarabée sarde.....	267-274

Le Livre, à propos de l'ouvrage intitulé <i>Les Amoureux du Livre</i> , par F. Fertiault (illustrations de J. Chevrier)	275-299
Recherches sur les poids, mesures et monnaies des anciens Égyptiens.....	301-346
Préambule à la Notice de M. de Loriol sur le <i>Pentacrinus</i> de Sennecey-le-Grand.....	347-360
Détermination d'une date certaine dans le règne d'un roi de l'Ancien Empire en Égypte.....	361-387
Répertoire scientifique et littéraire, sous la direction de M. Fr. Chabas.....	389-396
Papyrus Anastasi n° 6.....	397-407
Index du vocabulaire mythologique.....	409-417
Choix de textes égyptiens. Traductions inédites de François Chabas.....	419-495
Le Manuscrit hiéroglyphique sur cuir du Musée royal de Berlin.....	421-423
Le Conte des Deux Frères.....	424-435
Le Papyrus de Berlin n° V.....	436-442
Le Papyrus de Berlin n° VI.....	443-444
Le Papyrus de Berlin n° VII.....	445-454
La Stèle de Piankhi-Meriamon.....	455-474
La Stèle du Songe.....	475-479
La Stèle de l'Intronisation.....	480-485
La Stèle de l'Excommunication.....	486-487
Le Décret de Canope.....	488-495



PJ1025.B58 v.13

Bibliothèque égyptologique : comprenant

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00085 0042